Libin Liu Le Grix | Claude Chancel

LE GRAND LIVRE DE LA CHINE

Panorama chrono-thématique, des origines à nos jours







- Histoire et géographie
- Civilisation et pensée
- Économie et géopolitique

EYROLLES

Libin **Liu Le Grix** | Claude **Chancel**

LE GRAND LIVRE DE
LA CHINE

Panorama chrono-thématique, des origines à nos jours





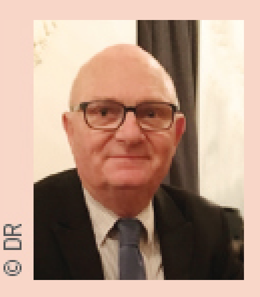


- Histoire et géographie
- Civilisation et pensée
- Économie et géopolitique

EYROLLES

Ressources, réalisations et défis

Puissance mondiale incontournable, la Chine fait l'objet de nombreux fantasmes : fascination, peur, rejet… Entièrement mis à jour, ce livre de référence dresse un panorama inédit pour rendre compte de la réalité chinoise. Il aborde successivement histoire, géographie, civilisation, pensée, vie quotidienne et économie. Conçu conjointement par un historien et un chef d'entreprise, validé et cautionné par une équipe de sinologues, il constitue un outil unique de découverte et d'étude, agrémenté d'une dizaine de cartes.



© DR

Claude CHANCEL est agrégé d'histoire et spécialiste de géopolitique. Il est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages et en particulier de *Le monde chinois dans le nouvel espace mondial*, PUF, 2008. Il est intervenant sur les questions asiatiques, à Grenoble école de Management.



© DR

Libin Liu LE GRIX est française d'origine chinoise. Installée en France, elle dirige 2LFX et FranceTD dans le conseil et l'accompagnement des PME françaises vers la Chine (après avoir collaboré avec Jacques Marseille, en tant qu'Experte APM).

Libin Liu Le Grix
Claude Chancel

Le grand livre de la Chine

Deuxième édition

EYROLLES

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Mise en pages : Facompo

Cartes : Bernard Sullerot

ISBN : 978-2-212-56546-1

SOMMAIRE

Introduction

Première partie

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE : TOUTES LES CHINE EN UNE

Chapitre 1 : Géographie de la Chine, pays-continent

Chapitre 2 : La Chine impériale et maoïste : du jaune (l'Empire) au rouge (l'État-Parti communiste)

Chapitre 3 : Les grandes régions : la Chine une et multiple en ses provinces

Deuxième partie

LA CIVILISATION ET LA PENSÉE CHINOISES : LES HAN D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Chapitre 1 : La civilisation chinoise : écriture et références

Chapitre 2 : La pensée chinoise : fondamentaux et codes sociaux

Chapitre 3 : Démographie chinoise : mère patrie et outre-mer

Troisième partie

LA CHINE AU QUOTIDIEN : FEMMES DE CHINE, SYSTÈME ÉDUCATIF ET LA QUESTION DE LA DÉMOCRATIE

Chapitre 1 : La femme chinoise

Chapitre 2 : Éducation et médias

Chapitre 3 : La démocratie en Chine, c'est pour quand ?

Quatrième partie

L'ÉCONOMIE CHINOISE : DEUXIÈME PUISSANCE MONDIALE, POLITIQUE ET ENTREPRISES

Chapitre 1 : La politique économique : cinq générations de timoniers (1949-2016)

Chapitre 2 : De la macro à la microéconomie

Chapitre 3 : Changement de modèle : d'une Chine à l'autre

Cinquième partie

GÉOPOLITIQUE LA SOUVERAINETÉ CHINOISE : LA CHINE, L'ASIE ET LE MONDE

Chapitre 1 : L'État fait son marché : la quête des ressources

Chapitre 2 : De la puissance régionale à la puissance mondiale

Chapitre 3 : L'écologie : la Chine sera-t-elle verte ?

Conclusion

Chronologie comparative

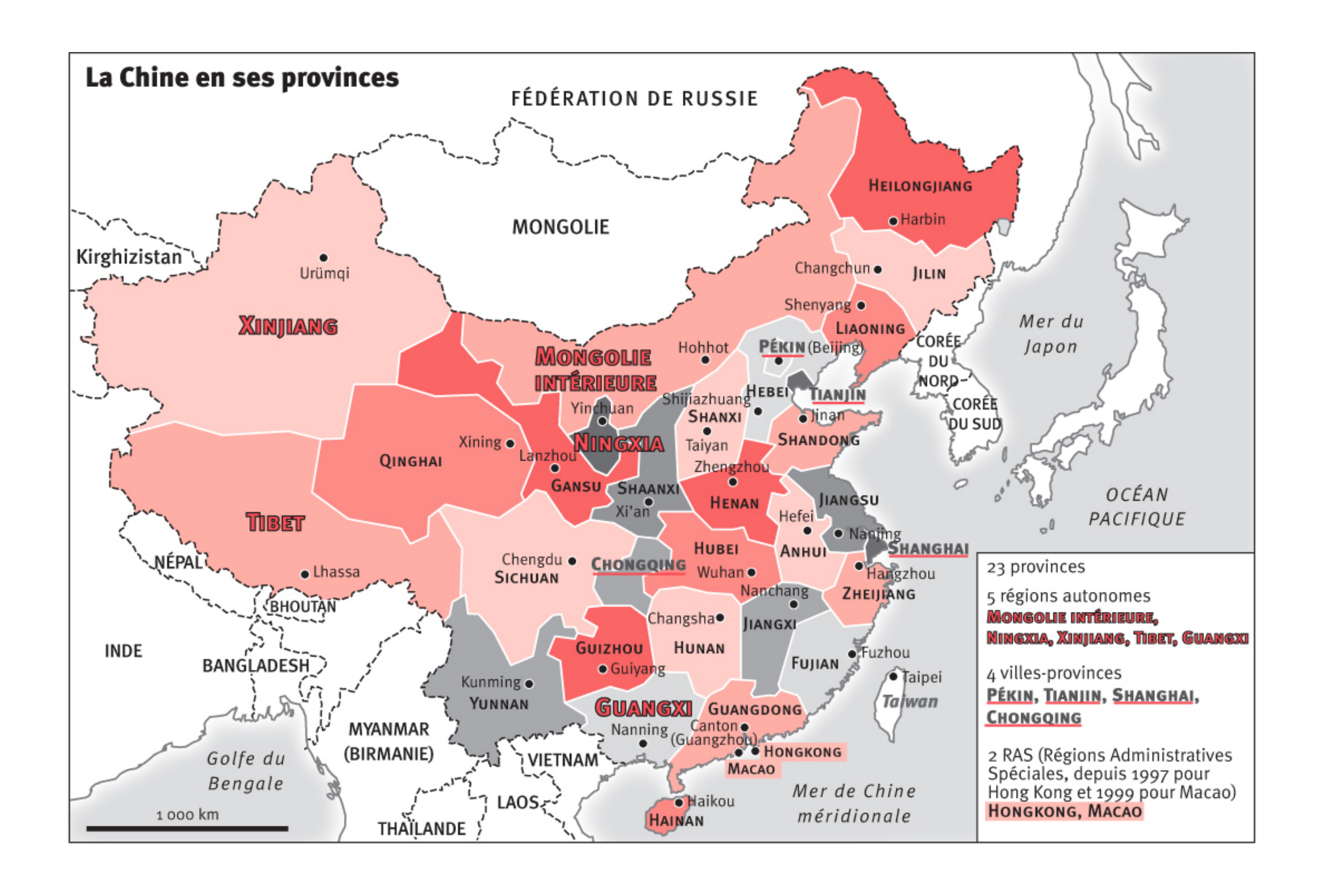
Bibliographie

Table des cartes et documents

Index des noms propres

Index des notions

Table des matières


La Chine en ses provinces
FÉDÉRATION DE RUSSIE
MONGOLIE
Kirghizistan
Heilongjiang
Harbin
Jilin
Changchun
Shenyang
Liaoning
Ürümqi
Xinjiang
Mongolie intérieure
Hohhot
Pékin (Beijing)
Tianjin
Hebei
Shijiazhuang
Shanxi
Taiyan
Yinchuan
Ningxia
Jinan
Shandong
Xining
Qinghai
Lanzhou
Gansu
Shaanxi
Xi'an
Zhengzhou
Henan
Jiangsu
Nanjing
Hefei
Anhui
Shanghai
Hangzhou
Zheijiang
Tibet
Lhassa
Népal
Bhoutan
Chengdu
Sichuan
Chongqing
Hubei
Wuhan
Nanchang
Jiangxi
Changsha
Hunan
Guizhou
Guiyang
Fujian
Fuzhou
Taipei
Taïwan
Kunming
Yunnan
Guangxi
Nanning
Guangdong
Canton (Guangzhou)
Hongkong
Macao
Haikou
Hainan
Inde
Bangladesh
Myanmar (Birmanie)
Vietnam
Laos
Thaïlande
Golfe du Bengale
Mer de Chine méridionale
Mer du Japon
Corée du Nord
Corée du Sud
Océan Pacifique
1 000 km
23 provinces
5 régions autonomes
Mongolie intérieure, Ningxia, Xinjiang, Tibet, Guangxi
4 villes-provinces
Pékin, Tianjin, Shanghai, Chongqing
2 RAS (Régions Administratives Spéciales, depuis 1997 pour Hong Kong et 1999 pour Macao)
Hongkong, Macao



INTRODUCTION

La Chine réveillée à la croisée des chemins

La Chine est un des pays de taille XXL dans le monde. Par son immensité territoriale, puisqu'elle est le troisième pays le plus vaste, juste devant les États-Unis et, avec son 1,3 milliard d'hommes, le pays le plus peuplé de la planète. Elle est aussi la civilisation la plus ancienne encore vivante. Longtemps, cet empire de cinq mille ans, si dynamique au milieu de l'Asie, a semblé rester immobile. Mais, après un siècle d'enfer (1840-1949), il s'est ressaisi pour devenir, en 1949, la République populaire de Chine, sous l'égide de Mao Zedong.

À partir de 1978, sous celle du « petit timonier », Deng Xiaoping, le pays passe de la révolution à la réforme et connaît plus de trente années glorieuses de croissance économique record, souvent à deux chiffres (10 %). Cette montée en puissance de la Chine bouleverse la hiérarchie mondiale des grandes puissances. En 2010, elle est devenue la deuxième économie de la planète et le seul pays au monde qui, après les États-Unis, dispose d'un PIB supérieur à 10 000 milliards de dollars. Jamais, dans l'Histoire de l'humanité, un phénomène d'une telle ampleur, d'une telle longueur et d'un tel rythme ne s'était accompli.

En 2008, une crise économique, partie des États-Unis, s'abat sur le monde. Résiliente, la grande Chine dispose, en 2013, d'un nouveau dirigeant, le président Xi Jinping, bien conscient, tout à la fois, de la puissance et des limites du modèle de développement économique de son pays et de la nécessité de le faire évoluer.

Les auteurs de ce livre, une chef d'entreprise, française d'origine chinoise, et un professeur agrégé d'histoire ont parcouru pendant de

longues années le pays. Voyageurs infatigables, ils ont visité autant les usines que les palais, les villages de la Chine profonde que les capitales anciennes et nouvelles, le nouveau « Far West » et les périphéries du pays aussi bien que la Chine littorale et maritime. Ils ont séjourné et discuté et ils sont souvent revenus… Ils ont souhaité échanger leurs regards différenciés, critiques et complémentaires pour le plus grand intérêt de leurs auditeurs et de leurs lecteurs, d'où cette seconde édition du *Grand livre de la Chine*, qui, comme son objet, veut repérer ce qui est permanent et changeant dans la Chine de toujours.

L'observateur retrouvera ici les fondamentaux de la géographie, de l'histoire et de la civilisation chinoises. Mais, aussi, les données et les problématiques de la démographie, ainsi que quelques précieuses indications sur les mentalités et la société de la Chine.

Bien entendu, les grandes mutations de la géo-économie sont abordées avec soin, tant au niveau de la macroéconomie qu'à celui des secteurs de la production et des entreprises dont le tissu est ramifié, divers et complexe. Comme on le disait naguère des États-Unis, le poids de la Chine est tel que, lorsqu'elle éternue, le monde tousse.

Il est désormais question du nouveau rêve chinois. Est-ce le même que le rêve américain ? Pays, comme la France, de vieille civilisation rurale, la Chine est, depuis 2012, un pays de citadins. Son territoire est bouleversé, il est un empire du rail, des autoroutes et des gigantesques conurbations, mais à quel prix ? Ne parle-t-on pas « d'airpocalypse » ? Aucune des nouvelles entreprises chinoises n'est laissée de côté, que ce soient les progrès scientifiques et techniques, considérables, les nouveaux vecteurs d'influence, ou, encore, la mutation, voulue par le président Xi, de l'Armée populaire de libération (APL) et de sa nouvelle capacité de projection cybernétique, aéronavale et spatiale.

Ce pays dont l'économie avait comme moteurs principaux l'investissement et l'exportation veut s'orienter vers une société de bien-être, de consommation et d'invention. Dans un tel contexte, si l'Allemagne était hier le partenaire européen par excellence, celui de

demain est vraisemblablement la France, pour peu que ses autorités fortifient et libèrent ses PME… car elle est un pays d'ingénieurs et de créateurs et, d'ailleurs, plus jeune, que la Chine et l'Allemagne…

Outre les affinités culturelles de la France et de la Chine évoquées dans les chapitres historiques, la France demeure une puissance géopolitique qui compte. L'ouvrage accorde logiquement de l'importance à la percée géopolitique contemporaine de la Chine en Asie et dans le monde entier. Le thème de la nouvelle route de la soie, cher au président Xi est essentiel, donc approfondi, dans sa démarche et ses réalités. Est-ce un hasard si les trois premiers réseaux diplomatiques du monde appartiennent aux États-Unis, à la Chine et à la France ? Et si certaines coopérations franco-chinoises sont envisagées en Afrique, continent d'avenir ?

Parce que la culture et les affaires entre la France et la Chine constituent un sujet qui n'est pas prêt d'être périmé, cet ouvrage invite à ne pas être en retard d'une Chine. Cela ne vaut-il pas une lecture informée et critique ?



HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE : TOUTES LES CHINE EN UNE



GÉOGRAPHIE DE LA CHINE, PAYS-CONTINENT

La République populaire de Chine, fondée et proclamée par Mao Zedong le 1er octobre 1949, est *Zhonghua renmin gongheguo*, ce qui signifie littéralement « République des peuples de la civilisation du Milieu », ou « le pays dont la civilisation resplendit au centre des quatre directions », selon le dictionnaire Ricci[1].

L'empire du Milieu, ainsi qu'il se nomme lui-même, s'est constitué en un État puissant et centralisé dès la dynastie Qin (221-206 avant notre ère). Pays-continent s'étendant du toit du monde à l'océan Pacifique, il est essentiellement constitué d'un peuple de paysans sédentaires. Des millénaires de patient travail en ont fait une grande puissance agricole, capable de mener à bien des travaux gigantesques, au point de figurer aujourd'hui aux côtés des États-Unis comme l'une des plus grandes puissances agricoles du monde.

Génie architectural

Grande Muraille

L'image de la Chine reste éternellement associée à ces impressionnants tronçons de muraille qui serpentent sur les crêtes de ses montagnes. C'est la Grande Muraille, qui fut construite dès le IIIe siècle avant notre ère, sous le règne du premier empereur Qinshi

Huangdi (259-210 avant notre ère), avec pour objectif de défendre la frontière nord de la Chine contre les barbares nomades. Ces premiers travaux ont duré dix ans et ont formé une muraille de 12 000 li (6 000 km). *Wanli Changchen*, son appellation en chinois, signifie littéralement « la longue muraille de dix mille li ». *Wan* veut dire « dix mille », ce qui symbolise l'infini en chinois, et *li* est une ancienne unité de mesure chinoise, qui équivaut à environ 0,5 km. Les fortifications de la Grande Muraille furent successivement détruites puis reconstruites jusqu'au XVIIe siècle.

C'est un chef-d'œuvre architectural, sans doute le plus important du monde à la fois en longueur, en surface et en masse. En moyenne, la Grande Muraille mesure 6 à 7 m de hauteur et 4 à 5 m de largeur. En avril 2009, le service d'administration chinois chargé du patrimoine culturel, en utilisant des technologies de mesure modernes, déclara une longueur de 8 852 km, dont 6 260 km de murs, 360 km de tranchées et 2 232 km de barrières naturelles, telles des montagnes ou des rivières. Néanmoins, si la Grande Muraille fut construite pour se défendre des invasions barbares, ces derniers ont tout de même fini par entrer en Chine et y fonder la dynastie Yuan (1271-1368). La Muraille n'a donc pas assuré son rôle initial de préservation intégrale !

• Grand Canal Jing Hang

Le Grand Canal Jing Hang relie Pékin à Hangzhou. Il est, avec la Grande Muraille, considéré comme l'une des deux réalisations les plus représentatives du génie chinois.

Entrepris dès 486 avant notre ère, pendant la période Printemps et Automnes (770-481 avant notre ère), les travaux du Grand Canal ont pour objectif de regrouper les quatre fleuves les plus importants de l'ancienne Chine : le Yangtsé, le Huanghe, le Huaihe et le Jishui (voir ci-dessous « L'homme et le fleuve »). Sous la dynastie Sui (481-618), l'empereur Sui Yangdi a mobilisé des millions de travailleurs pour réaliser de grands travaux : le Canal a une longueur de 1 794 km, dans l'objectif de renforcer le pouvoir central et d'assurer le transport des céréales du sud vers le nord. Développé

sous la dynastie Tang (618-907), il devient alors l'une des voies fluviales les plus importantes du monde.

Traversant deux villes (Pékin et Tianjin) et quatre provinces (Hebei, Shandong, Jiangsu et Zhejiang), croisant désormais cinq fleuves importants (Haihe, Huanghe, Huaihe, Yangtsé et Qiantangjiang), le Grand Canal Jing Hang est en activité depuis deux mille cinq cents ans. Deuxième route fluviale après le Yangtsé, il est l'artère principale du transport national ; sa longueur est de 16 fois celle du canal de Suez et de 33 fois celle du canal de Panama.

Véritable « autoroute » fluviale, il a joué un rôle primordial dans les domaines politique, économique, culturel et social du pays, et il continue d'occuper une place importante dans les liaisons et dans les transports nord-sud. Unique au monde, le Grand Canal est le révélateur de la grande ingéniosité chinoise dans le secteur de la navigation. Il est considéré comme patrimoine matériel et culturel toujours vivant de la civilisation chinoise.

L'homme et le fleuve

- **Le Huanghe ou fleuve Jaune**

Le Huanghe est au cœur de la civilisation chinoise. Long de 5 664 km, il est le deuxième plus long fleuve de Chine et draine un bassin de 745 000 km^2 (une fois et demie la France). Son nom « jaune » lui vient de sa forte turbidité, avec de grandes quantités de terres jaunes de lœss qui fertilisent la grande plaine du nord de la Chine. Paradoxalement, une civilisation si brillante est née dans un cadre naturel à la fois fertile – c'est l'un des greniers du monde – et relativement hostile – inondations et défluviations fréquentes.

Dévalant les contreforts de l'Himalaya tel un torrent furieux, le Huanghe transporte avec lui des quantités gigantesques de gravier, de sable et d'alluvions. Ses débordements nécessitent de l'endiguer dans un corset de terre et de pierres, si bien qu'à chaque décrue, les dépôts exhaussent le lit fluvial lui-même. Depuis 1950, il s'est élevé de 2 m ! Malgré deux mille cinq cents ans de labeur pour tenter de le

discipliner, le fleuve Jaune divague, sort de son lit et fait exploser ses digues, plus d'un millier de fois dans les temps historiques. Ce corps-à-corps terrible entre le fleuve et ses riverains est à l'origine de catastrophes terrifiantes. Le fleuve a changé de cours plusieurs dizaines de fois, faisant des milliers, voire des millions de victimes, dévastant tout sur son passage.

Aujourd'hui, rien n'est encore acquis : une guirlande de villes sont sises en contrebas du fleuve, donc en grand danger. De plus, l'irrigation, l'industrialisation et l'urbanisation, associées au déficit pluviométrique, ont assoiffé le fleuve… Trop d'eau ou pas assez, et beaucoup d'hommes à nourrir : la Chine ne doit sa survie qu'au travail acharné de son peuple, véritable héros du pays.

Le Changjiang, ou Yangtsé (fleuve Bleu)

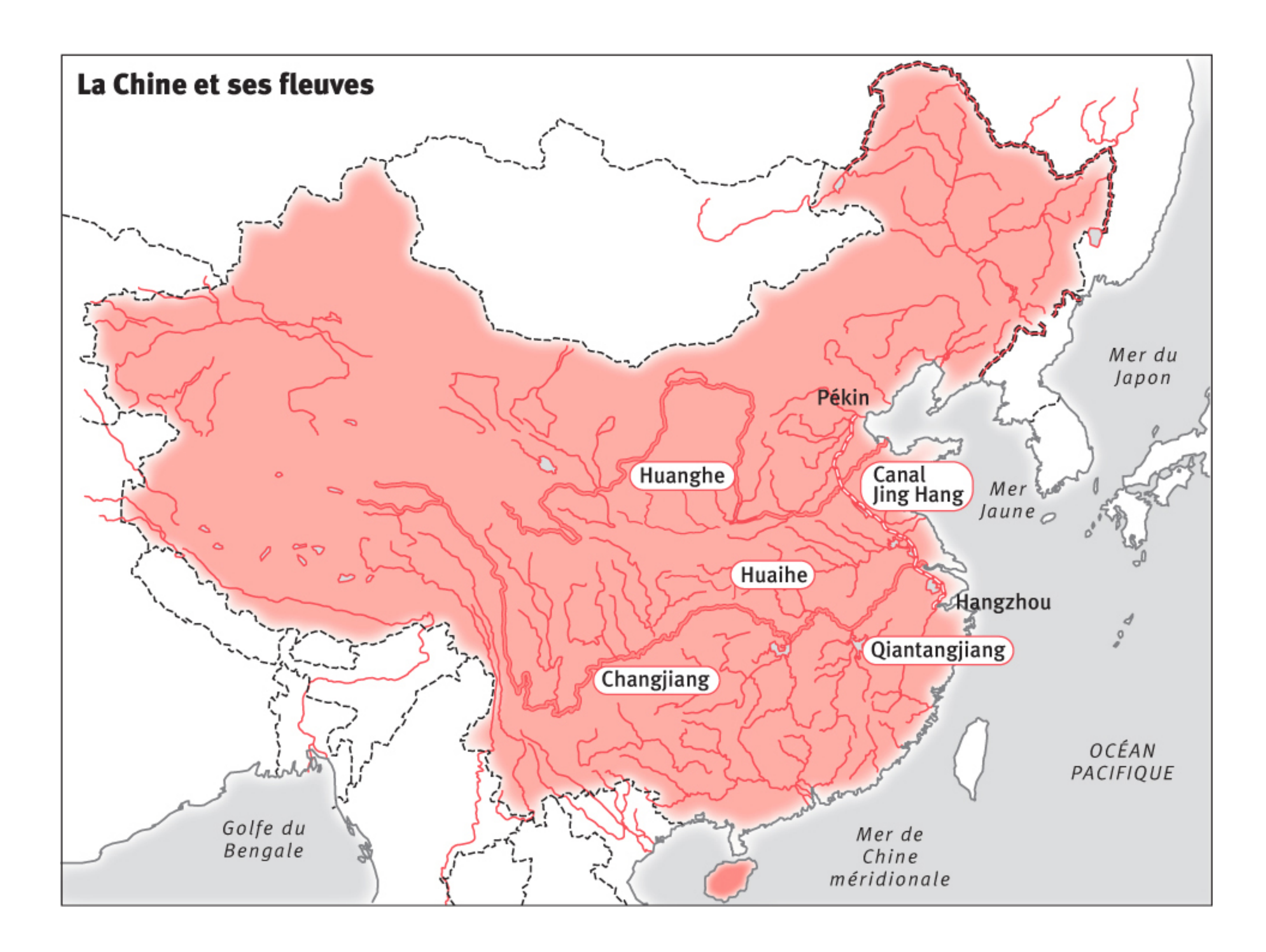
Changjiang signifie en chinois « le long fleuve ». Appelé aussi Yangzi Jiang en Chine, il a plus de 6 400 km de longueur. En français, on l'appelle le Yangtsé. Le Yangtsé est d'abord appelé *Tong tian he*, « la rivière qui mène au ciel » dans son cours supérieur, puis *Jinshajiang*, « le fleuve aux sables d'or ». De Yibin à Yichang du Hebei, on l'appelle *Chuanjiang*, « fleuve du Sichuan », puis, encore, *Xiajiang*, « fleuve des gorges ». La dénomination *Yangtsé* apparaît au IXe siècle et signifie « en aval du long fleuve », ce qui l'associe au bac qui permet de le franchir alors qu'il est devenu si large. L'idée de colorer le fleuve de bleu reviendrait à un voyageur français, Gaston de Bezaure, qui, en 1879, a donné pour titre *Fleuve bleu* à son récit de voyage.

Le Yangtsé est le troisième plus important fleuve du monde, derrière l'Amazone et le Nil. Son bassin et ses nombreux affluents couvrent une superficie de plus de 2 millions de km^2, soit quatre fois la France. Il est situé au sud des monts Qinling. Là commence une autre Chine, celle du riz, du coton et du thé qu'autorise le climat subtropical humide du Sud, tandis que le Nord est le domaine du blé, du millet et du maïs, adaptés à un climat froid et sec. Navigable sur près de 3 000 km, le Yangtsé est l'artère qui structure toute la Chine centrale.

Il concerne plus d’un cinquième du territoire chinois et au moins 500 millions d’habitants. Son débit, qu’il doit au « toit du monde », est rapide, et se trouve à peine assagi, en fin de course, par les deux grands lacs de Dongting et de Poyang. Bien que le Yangtsé transporte moins d’alluvions que le Huanghe, son delta en est nourri. Shanghai, née à une encablure de l’océan, en est aujourd’hui éloignée de plusieurs dizaines de kilomètres à cause de ces alluvionnements.

La grande affaire du Yangtsé est le barrage des Trois Gorges, le plus grand barrage hydraulique du monde, réalisé en collaboration avec des entreprises étrangères, en particulier Alstom. Ce gigantesque barrage est destiné à empêcher des crues aussi récurrentes que catastrophiques, à alimenter en eau le nord du pays, à relier la Chine maritime à la Chine continentale et à produire 10 % de l’électricité nationale. Mais des voix s’élèvent vivement contre les effets d’un grand fleuve barré et corseté, néfaste à terme pour l’environnement, sans parler du sort des riverains.

Ces deux grands fleuves, le Huanghe et le Yangtsé, sont appelés les « deux fleuves maternels » de la civilisation chinoise. En effet, la découverte en 1929 du site de Sanxingdui, dans la province du Sichuan, a créé un vif émoi : les vestiges de cette culture datent de l’âge du bronze. Des fouilles archéologiques ont permis d’exhumer une dizaine de milliers d’objets en bronze, en jade, en ivoire et en or, dont un masque large de 138 cm et haut de 65 cm, une statue d’homme mesurant 2,60 m, et un arbre de plus de 4 m, tous en bronze. Les répliques de Sanxingdui témoignent de la maîtrise d’une technique de la fonte du bronze surprenante et d’une culture qui, selon de nombreux archéologues occidentaux, est alors beaucoup plus raffinée que toutes celles qui lui sont contemporaines.



Le Huaihe

Le Huaihe est situé entre le Huanghe et le Yangtsé et il est l'un des principaux fleuves de la Chine de l'Est (environ 1 000 km de long). Il traverse cinq provinces : Henan, Anhui, Jiangsu, Shandong et Hubei. Avec les monts Qinling, le Huaihe constituait la ligne qui séparait traditionnellement le sud du nord de la Chine.

Le Jishui

Le Jishui (« l'Eau de la ville de Jiyuan du Henan »), qui fut l'un des quatre grands fleuves de la civilisation chinoise, a changé plusieurs fois de cours au fil du temps, avant de disparaître pour toujours, sans que l'on sache exactement quand.

Le Qiantangjiang

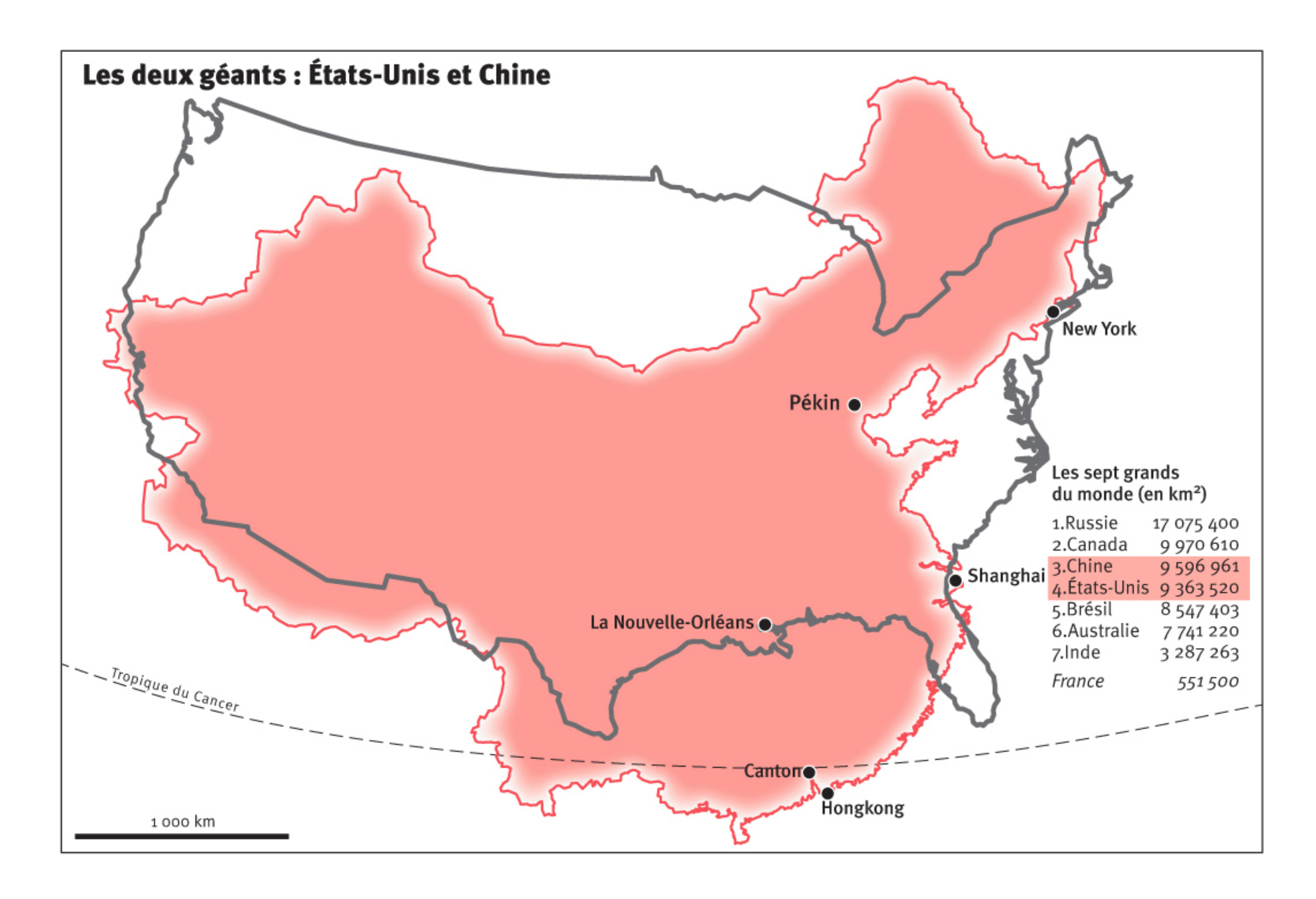
Le Qiantangjiang est le plus grand fleuve de la province du Zhejiang, Il se jette dans la mer de Chine orientale, au niveau de la baie de Hangzhou. Le Qiantangjiang est aussi connu pour être fréquenté par le plus important mascaret du monde : surnommé le « Dragon argenté » par les Chinois, il peut atteindre une hauteur de 9 m et une vitesse de 40 km/h. Sa manifestation constitue chaque année un véritable événement pour les touristes chinois.

Territoire immense et ressources considérables

- **Pays vaste et divers**

La Chine d'aujourd'hui, la « République populaire de Chine », est un pays très diversifié, avec la Mandchourie (mélange d'influences japonaise et russe) dans le Nord-Est, le Xinjiang (de culture musulmane) au Nord-Ouest, la Mongolie intérieure (de culture nomade) au Nord, le Tibet (religion lamaïste, branche éloignée de la religion bouddhiste) dans l'Ouest, Hong Kong (colonisé par les Anglais durant un siècle et qui possède trois langues officielles très diversement maîtrisées : l'anglais, le cantonais et le mandarin), et tout le vaste ensemble du Centre et de l'Est, avec les bassins du fleuve Jaune (Huanghe) et du fleuve Bleu (Yangtsé), berceaux de la civilisation chinoise.

C'est un pays culturellement riche, car si les Han, les Chinois, fils de l'empereur jaune, représentent 92 % de la population globale, ils vivent avec les 8 % de la population restante, celle des 55 minorités ethniques réparties sur l'immense territoire de Chine.



La République populaire de Chine, avec 9,6 millions de km², est le troisième plus vaste pays du monde, derrière l'immense Russie (17 millions de km²) et le Canada (9,97 millions de km²). Située aux latitudes septentrionales, elle est devant les États-Unis (9,36 millions de km²), quatrième – grâce à l'Alaska – et grande comme 17 fois la France. Le Brésil vient ensuite, avec 8,5 millions de km², suivi de l'Australie (7,7 millions de km²), tandis que l'Inde est loin, avec 3,27 millions de km². Entre les 54e et 18e parallèles nord, la Chine, « empire du Milieu », semble bien conditionnée et bien dotée.

« Tyrannie hydraulique »

L'autre caractéristique de la Chine est son dispositif oro-hydrographique. Elle est adossée à l'Himalaya, château d'eau de l'Asie où naissent ses grands fleuves et la plupart de ceux de ses voisins : le fleuve Jaune, le fleuve Bleu, le fleuve Rouge ou Mékong, le Brahmapoutre…

La Chine est une terre de paysans sédentaires dont le travail quotidien consiste essentiellement à maîtriser l'eau, à l'endiguer, à la drainer, à la canaliser et à la distribuer. Ce n'est pas un hasard si le Huanghe est corseté par des digues, si le Grand Canal est l'artère vitale d'un pays qui a inventé le pont à arche.

Zhishui, le combat pour la maîtrise de l'eau, est essentiel pour la compréhension de la civilisation chinoise, ce qui exige d'elle une exceptionnelle gestion du collectif, d'autant plus que la population est nombreuse. Très tôt, la Chine a édifié un État puissant, dont le rôle est omniprésent. Ce n'est sans doute pas un hasard si le temple du Ciel, à Pékin, fait de l'empereur le grand prêtre des greniers… C'est Fernand Braudel qui a évoqué un système de « tyrannie hydraulique ».

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ce travail quotidien et acharné l'origine du génie chinois des travaux publics. Ceux-ci ont commencé à l'aide de seaux et de paniers et se sont poursuivis avec l'aide de la palanche – morceau de bois concave et souple qui permet de porter, au niveau des épaules, deux charges, plus ou moins équilibrées, à ses extrémités – et de la brouette, elle aussi d'origine autochtone…

- **Ressources considérables mais inégales**

Les ressources sont considérables, à l'échelle de ce territoire immense, mais la disposition des ressources énergétiques et minérales nationales est très dissymétrique. Le pays dispose d'atouts considérables : première puissance charbonnière du monde, il produit deux fois plus de charbon que les États-Unis. La Chine est devenue le cinquième producteur mondial de pétrole derrière l'Arabie saoudite, la Russie, les États-Unis et l'Iran, mais devant le Mexique, le Canada, les pays du Golfe (Émirats arabes unis et Koweït), le Venezuela et l'Irak !

En revanche, le pays dispose de beaucoup moins de disponibilités en gaz naturel, ce qui place cette source d'énergie au centre des préoccupations géostratégiques de Pékin. Neuvième producteur d'énergie nucléaire – devant la Suède, après les États-Unis, la

France, le Japon, la Russie, la Corée du Sud, l'Allemagne, le Canada et l'Ukraine –, la Chine dispose sans doute d'importantes réserves de minerai d'uranium au Xinjiang (Turkestan chinois) et au Xizang (Tibet), ce qui ajoute à sa vigilance sur ses régions périphériques. L'essentiel de toutes ces ressources est dans l'ouest du territoire national, alors que les besoins domestiques et industriels sont dans l'est. D'où les énormes problèmes d'acheminement et de logistique et l'importance des voies d'eau, des transports ferroviaires et des gazoducs ou oléoducs. Cette question revêt de nos jours une importance géopolitique toujours plus grande (voir partie 5, chapitre 1, « L'État fait son marché »).

Au total, la configuration diversifiée du pays, avec des ressources végétales, minérales – communes ou rares –, énergétiques, hydrauliques, halieutiques et océaniques (littoraux, estuaires, guirlandes insulaires et appel du large…) considérables et variées, constitue l'une des composantes de sa puissance.

Dons et cruautés de la nature

Richesses de la nature

Contrairement à l'Eurafrique, l'Eurasie n'a pas de Sahara qui sépare les zones tempérées des zones tropicales. L'Asie de l'Est, avec en son cœur la Chine, est un vaste pont biogéographique très riche qui a donné naissance à une civilisation du végétal.

Pour beaucoup, la Chine est celle des plaines du Nord et de l'Est, celle du blé et du chou. Mais elle est aussi celle du lœss, celle des confins désertiques et du désert de Gobi. Une autre Chine est celle du Sud, celle du poisson et du riz.

Le riz, originaire de l'Inde, s'est parfaitement acclimaté ici, accompagné du thé, enfant du pays. Comment ne pas penser au bambou, à croissance rapide et à usages multiples : jeunes pousses nutritives, élément de fabrication (outils, livres et ustensiles), matériau de construction et d'échafaudage… Ne faut-il pas évoquer les symboles des quatre saisons chinoises que sont l'orchidée pour

le printemps, le bambou pour l'été, le chrysanthème pour l'automne et le prunier pour l'hiver ?

- **Catastrophes naturelles**

Pour autant, le pays n'est pas ménagé par les éléments. Il est souvent victime de catastrophes naturelles. La Chine est en effet confrontée aux pires dangers qui soient : telluriques et sismiques, météorologiques et hydrauliques, comme l'ont cruellement rappelé le tremblement de terre de 2008 au Sichuan et celui au Qinghai le 14 avril 2010. Depuis toujours, le sud de la Chine subit des inondations et des défluviations d'une grande cruauté pour sa population (dégâts humains et matériels considérables), tandis que le nord et l'ouest du pays manquent de précipitations. Le désert semble inexorablement s'approcher de Pékin, qui n'est pas exempt de coups de froid et d'hivers très rudes, alors que le Sud est fréquemment visité par de redoutables typhons.

- **La terre et l'eau**

L'été 2010 fut, encore une fois, une saison de catastrophes, en particulier dans la province du Gansu, au nord-ouest de la Chine, où, sur les contreforts tibétains, après une coulée de boue géante, on a compté plus de 700 morts et plus de 1 000 disparus. Dans cette région, ce serait le onzième glissement de terrain depuis 1823 ! Certains n'hésitent pas à incriminer un développement qui multiplie les exploitations minières, les entreprises forestières et les barrages (selon un rapport de 2006 fourni par l'université de Lanzhou, capitale de la province du Gansu). De la même façon, le fleuve Yalu, qui marque la frontière entre la Chine et la Corée du Nord, est dévastateur dans la province du Liaoning, en cette même année 2010, causant des milliers de morts et provoquant des dégâts considérables. Pluies torrentielles et inondations, typhons, sécheresses, tremblements de terre : ces catastrophes sont redoutées en permanence.

Un géant agricole

De riches productions céréalières

Dans cet empire continental, trois Chine agricoles se dessinent : d'abord une Chine du blé et autres céréales (à l'exception du riz), qui s'inscrit dans un immense triangle nordiste Shanghai-Lanzhou-Harbin. Ensuite une Chine du riz, sudiste, celle du Sichuan et du sud du Yangtsé. Enfin, une Chine consacrée à l'élevage (moutons et yacks), celle du Nord-Ouest, celle des déserts et des hautes montagnes. De fait, compte tenu de la quantité et de la diversité de ce qui y est produit, récolté et élevé, la Chine fait figure, presque à égalité avec les États-Unis, de grande puissance agricole.

Les céréales sont bien au cœur de l'alimentation du pays. Fait peu connu, la Chine produit plus de blé que les autres géants du secteur : environ 105 millions de tonnes, davantage que l'Inde (69 millions de tonnes) ou les États-Unis (49 millions de tonnes). C'est que la Chine détient, avec le lœss du bassin du fleuve Jaune, l'un des premiers greniers du monde, avec le Middle West nord-américain, la pampa argentine, la plaine indo-gangétique et le fertile ruban de la grande plaine euro-sibérienne. N'a-t-elle pas inventé les pâtes et les nouilles ? La Chine est aussi le premier producteur de riz, avec 130 millions de tonnes. Elle est, par ailleurs, deuxième pour le maïs, loin derrière les États-Unis, mais bien devant le Brésil.

Le soja, extraordinairement riche en protéines, est sans doute apparu dans le nord-est de la Chine au troisième millénaire avant notre ère. Citons encore la plus grande partie de la production d'ail du monde, ou l'importance de la production d'algues.

La Chine est devenue importatrice d'huiles et première pour la trituration de graines de soja, dont elle n'assure que 7 % de la production mondiale (États-Unis : 37 % ; Brésil : 25 % ; Argentine : 21 %).

Élevages de toutes sortes

Aujourd'hui, l'augmentation du niveau de vie, qui favorise un régime alimentaire plus riche en viande, fait de la Chine un grand pays d'importation. Elle ne pratique guère l'élevage du gros bétail, même si elle est riche de quatre grandes catégories de bovins : les bœufs

roux, les buffles, les yacks et les vaches laitières, ce qui explique la montée en puissance des grandes laiteries chinoises.

Le porc est un animal domestique d'origine chinoise. Le pays est le plus grand producteur mondial de viande porcine (50 millions de tonnes), très loin devant tous les autres, et le deuxième producteur de viande de volaille (poulet et canard, en particulier), derrière les États-Unis.

Pour le poisson, la Chine a un rythme de croissance annuelle de 10 % et se trouve solidement installée au premier rang mondial, rang conforté par les « viviers du mandarin » qui retirent des eaux douces chinoises (fleuves, rivières et lacs) des ressources considérables, renforcées par la première aquaculture du monde, en bordure d'océan (poissons, crevettes, coquillages, algues comestibles…).

Bouches à nourrir

Pour la production de légumes frais, de tomates et de patates douces, on retrouve la Chine première, ainsi que pour l'arachide, le coton, les pastèques et les pommes.

Le thé, originaire de Chine, est la boisson la plus consommée dans le monde, après l'eau. Deux millénaires avant notre ère, il a été utilisé pour ses vertus médicinales, avant de devenir une boisson. Il existe six familles de thés en Chine, issues de différentes méthodes de préparation et de fermentation : thé vert, thé bleu-vert (*wulong*), thé noir (*pu-er*), thé parfumé, thé blanc et thé rouge (appelé noir en Occident). On dénombre différents terroirs, avec des grands et des petits crus, selon l'année de récolte. La dégustation du thé est aussi complexe que celle du vin en France. Il existe aussi de multiples théières qui s'adaptent aux goûts, aux saveurs et aux couleurs des différents thés.

L'alcool en Chine est plutôt obtenu à partir de céréales : alcool de riz et de sorgho. Les archéologues ont découvert des services à vin en terre cuite datant de plus de quatre mille ans. Les meilleurs alcools chinois sont aujourd'hui le *Maotai*, le *Wuliangye* (alcool aux cinq céréales), le *Fenjiu* (alcool du Shanxi), le *Zhuyeqing* (feuilles vertes de bambou)…

Par ailleurs, le pays reste l'un des royaumes de la gastronomie mondiale, ce qui est dû à sa longue histoire, à son immense territoire, mais aussi à la culture raffinée de son peuple. Une dizaine d'écoles gastronomiques, dont huit sont très connues, présentent chacune ses propres saveurs, odeurs et couleurs, toutes liées aux us et coutumes et aux ingrédients locaux. Le fameux proverbe « *min yi shi wei tian* » (« manger est le plaisir suprême de l'homme ») reflète bien l'attachement des Chinois à l'art culinaire. « Le canard laqué » de Pékin, le « poulet de Dezhou » du Shandong, le « cochon de lait grillé » du Guangdong, le « doufu piquant et épicé » du Sichuan font partie des plats les plus connus parmi des milliers de recettes chinoises.

Certes, ces richesses sont partagées par… 1,3 milliard de consommateurs. Certaines importations deviennent nécessaires – blé et soja –, avec le risque de nouvelles dépendances. Il subsiste des problèmes de quantité, de qualité (scandale du lait à la mélanine, du Clenbuterol dans la nourriture des animaux…). En revanche, certains estiment que 10 % des légumes congelés vendus dans les grandes surfaces commerciales en France viennent de Chine. Tel est le paradoxe chinois : la peur ancestrale de la disette et de la famine… « Avez-vous mangé ? » qui fut, longtemps, l'équivalent de notre « bonjour », s'est éloigné d'un grand nombre de ses enfants d'aujourd'hui.



CHAPITRE 2

LA CHINE IMPÉRIALE ET MAOÏSTE : DU JAUNE (L'EMPIRE) AU ROUGE (L'ÉTAT-PARTI COMMUNISTE)

Âgée de plus de cinq mille ans, la Chine s'enorgueillit d'être l'une des plus vieilles civilisations du monde, sinon la plus vieille. Ce grand pays est tout autant celui des splendeurs que des chagrins. Durant les trois derniers millénaires, la Chine a connu plus de deux mille ans d'union impériale et de progrès, et quelques siècles de guerres et de famines. L'harmonie et l'ordre social sont au cœur de l'histoire du pays, synonymes, pour les Chinois, de prospérité et de développement, tandis que le chaos et la division du pays ne sont que pauvreté et déchirures.

Les vieilles dynasties

• L'État chinois

Le premier État chinois serait apparu entre 2000 et 1000 avant notre ère. La première dynastie connue est celle des Xia (2070-1600 avant notre ère), dont Luoyang, dans le Henan, aurait été la capitale. Les deux autres plus anciennes dynasties sont celle des Shang

(1600-1045 avant notre ère) et celle des Zhou (1045-256 avant notre ère). C’est dans cette même province du Henan que se situe, à Anyang, la dernière capitale de la dynastie des Shang. L’art des devins, exercé sur des omoplates de cervidés et des carapaces de tortues soumises à l’épreuve du feu, une aristocratie combattant avec des chars à cheval et chassant, ainsi qu’une paysannerie pauvre et réquisitionnée pour les grands travaux caractérisent cette période.

C’est toutefois sous la dynastie des Zhou, dont la capitale est Chang’an (l’actuelle Xi’an), qu’apparaît une esquisse d’État chinois. Le souverain tient sa légitimité, son « mandat du Ciel », de sa capacité à maintenir l’harmonie, c’est-à-dire la paix et la prospérité du territoire sur lequel il règne.

Vers 771 avant notre ère et le transfert de la capitale à Luoyang, commence le temps des Zhou orientaux. La Chine connaît dès cette époque des progrès importants tels que l’écriture, l’utilisation du calendrier lunaire, l’introduction du droit foncier, le développement du bronze, la culture du ver à soie et l’usage de la monnaie.

Mais la suite de l’histoire est marquée par l’affrontement de féodalités, pendant les périodes dites des « Printemps et Automnes » (770-481 avant notre ère) et des « Royaumes combattants » (481-221 avant notre ère). Malgré la turbulence des temps, le VIe siècle avant notre ère connaît un formidable épanouissement de l’esprit, car il voit naître en l’espace de vingt ans Laozi et Confucius, les pères fondateurs de la pensée et de la philosophie chinoises (voir partie 2, chapitre 2 : « La pensée chinoise »).

Pouvoir centralisé, pays unifié

Qin Shi Huangdi (259-210 avant notre ère) est le premier empereur de Chine. Il est le premier à unifier les royaumes chinois, en fondant la dynastie Qin (221-206 avant notre ère). Organisateur hors pair, il structure la Chine en 44 régions administratives et dote le pays de moyens fondamentaux : poids et mesures, monnaie, écriture, routes (6 400 km !), voies d’eau (canaux), et la Grande Muraille.

Mais, prince cruel et avide, il laisse un pays épuisé qui se disloque rapidement après sa mort. La découverte en 1974 près de Xi’an de 7 000 soldats en terre cuite grandeur nature protégeant son tombeau révèle, si nécessaire, le caractère démesuré du personnage et de son œuvre… Sa tyrannie et sa cruauté furent telles que les Chinois préfèrent se considérer comme « descendants des Han », la première véritable dynastie chinoise, qui ne commence qu’après la dynastie Qin.

Han, Tang, Song et Yuan

Les Han, peuple chinois

Participant à la rébellion contre la cruauté et le despotisme de la dynastie Qin, Liu Bang (256-195 avant notre ère) parvient à conquérir le pouvoir suprême et à fonder la dynastie des Han (206 avant notre ère - 220 après notre ère). Dans l’histoire de la Chine, Liu Bang, éminent politicien et fin stratège militaire, est considéré comme le précurseur de la nation et de la culture Han.

Han

Le terme *han* (汉人) désigne le peuple chinois, préservant ainsi son identité depuis son origine jusqu’à aujourd’hui. La langue chinoise, officialisée depuis deux millénaires, est aussi appelée la langue des Han, *hanyu* (汉语).

Les Han se caractérisent par la construction d’un État centralisé et bureaucratique, peuplé de fonctionnaires pétris de culture confucéenne, qui administrent un pays peuplé déjà, peut-être, de 50 millions d’habitants. Le papier et la boussole sont inventés sous les Han. Le territoire chinois s’étend jusqu’au Xinjiang actuel et l’Empire parvient à contenir les Huns qui menacent de déferler sur ce peuple toujours à la merci de raids nomades.

C’est aussi à cette époque que la route de la soie est tracée par l’ambassadeur Zhang Qian (164-114 avant notre ère). Elle est sillonnée de caravanes qui permettent d’échanger soie, thé et étoffes précieuses contre or et chevaux, depuis Xi’an jusqu’aux pays

arabes et perses. Elle est surtout créée, en fait, dans le souci d'établir des liens diplomatiques et stratégiques avec les pays de l'Asie centrale, en prévention des invasions toujours menaçantes des nomades du Nord. C'est également par la route de la soie que le bouddhisme et l'islam sont introduits en Chine.

Néanmoins, doublement victime de divisions régionales et d'antagonismes sociaux, la Chine se désunit une nouvelle fois. La dynastie Sui parvient à la réunifier en 581, préparant ainsi la grande période Tang.

- **Les Tang (618-907)**

La dynastie des Tang connaît son apogée sous l'empereur Xuan-Zong, qui règne de 712 à 756. C'est l'une des périodes les plus fastes de la Chine. Les Tang s'installent à Chang'an (aujourd'hui Xi'an, capitale de la province du Shaanxi), qui devient la plus grande ville du monde. L'État, puissant, comporte sept grands ministères : armée, justice, rites, personnel, administration, finances et travaux publics. C'est aussi à cette époque que la poudre est inventée. Le ministère des Rites joue un rôle très important dans l'histoire de la Chine et il n'est transformé en ministère des Affaires étrangères qu'en 1912.

Jamais l'empire du Milieu ne mérite alors aussi bien son nom, car ses villes abritent des habitants venus de tout le continent asiatique : Japonais, Coréens, Perses et ressortissants d'Asie centrale. Les lettres et les arts brillent de mille feux. C'est aussi le temps de l'impératrice Wu Zetian (qui règne de 690 à 705), seule souveraine officielle de l'histoire chinoise. Elle introduit la poésie parmi les épreuves officielles de recrutement des fonctionnaires… Les examens et les concours impériaux de ce recrutement prennent une grande importance. Le bouddhisme est sinisé à merveille et devient une composante de la culture chinoise.

Mais guerres et intrigues de palais affaiblissent de nouveau le pouvoir, et le pays replonge dans le chaos. Quelques États finissent par émerger après une cinquantaine d'années de désordre politique – on évoque la période des « Cinq Dynasties et Dix Royaumes ».

- **Les Song (960-1279)**

Les Song représentent certainement l'une des dynasties les plus brillantes de l'histoire de la Chine. Après une période d'anarchie et de menaces venues du Nord, le pays a retrouvé son développement économique et culturel. C'est sous le mandat des Song que la flotte chinoise monte en puissance, équipée d'impressionnants bateaux à voiles pouvant transporter 500 personnes réparties sur quatre ponts. La dynastie des Song associe urbanisation, industrialisation et exportation.

Les autres signes de prospérité sont l'invention de l'imprimerie et du papier-monnaie. La porcelaine de Jingdezhen et sa technique sont perfectionnées, la poésie et la peinture sont florissantes, sans oublier le haut niveau d'instruction répandu par de nombreuses écoles, organisatrices d'examens et de concours qui renforcent encore le prestige et le pouvoir des mandarins.

L'histoire se répète : en 1279, la dynastie des Song est vaincue par Kubilai Khan, petit-fils de Gengis Khan. Les Mongols sont finalement parvenus à envahir l'empire du Milieu.

- **La dynastie mongole des Yuan (1271-1368)**

Les Mongols privilégient une administration de type militaire et expansionniste, au détriment des bureaux chinois, mais restent globalement tolérants aux points de vue culturel et économique. Route de la soie, Grand Canal et marine commerciale assurent une certaine prospérité à l'Empire qui, de surcroît, arrime le Tibet à une construction politique impériale déjà considérable et étendue…

Au niveau religieux, les faveurs des Mongols se portent d'abord sur le *chan* (appelée *zen* au Japon), puis sur le lamaïsme tibétain. Un lama tibétain sera même nommé administrateur général des communautés religieuses de la Chine du Sud.

La dynastie Ming : un grand rayonnement

Révoltées contre les Mongols, les troupes han placent sur le trône impérial leur chef, Zhu Yuanzhang (1328-1398), qui fonde la dynastie Ming en 1368. La Chine retrouve alors son lustre dans de très nombreux domaines : porcelaine et céramique, peinture et poésie, médecine par l’acupuncture… Le palais impérial de Pékin, constitué de 9 999 pièces, voit le jour, et la Grande Muraille est largement consolidée.

- **L’époque des Grandes Jonques**

Sept expéditions maritimes

L’un des plus illustres représentants de cette nouvelle dynastie est l’empereur Yongle (1360-1424), dont la puissante flotte est commandée par l’amiral musulman Zheng He (1371-1435) ; il mène sept expéditions maritimes dans le monde entre 1405 et 1435.

La première expédition (1405-1407) de Zheng He réunit 62 vaisseaux et 27 800 membres d’équipage : officiers, médecins, diplomates, artisans…

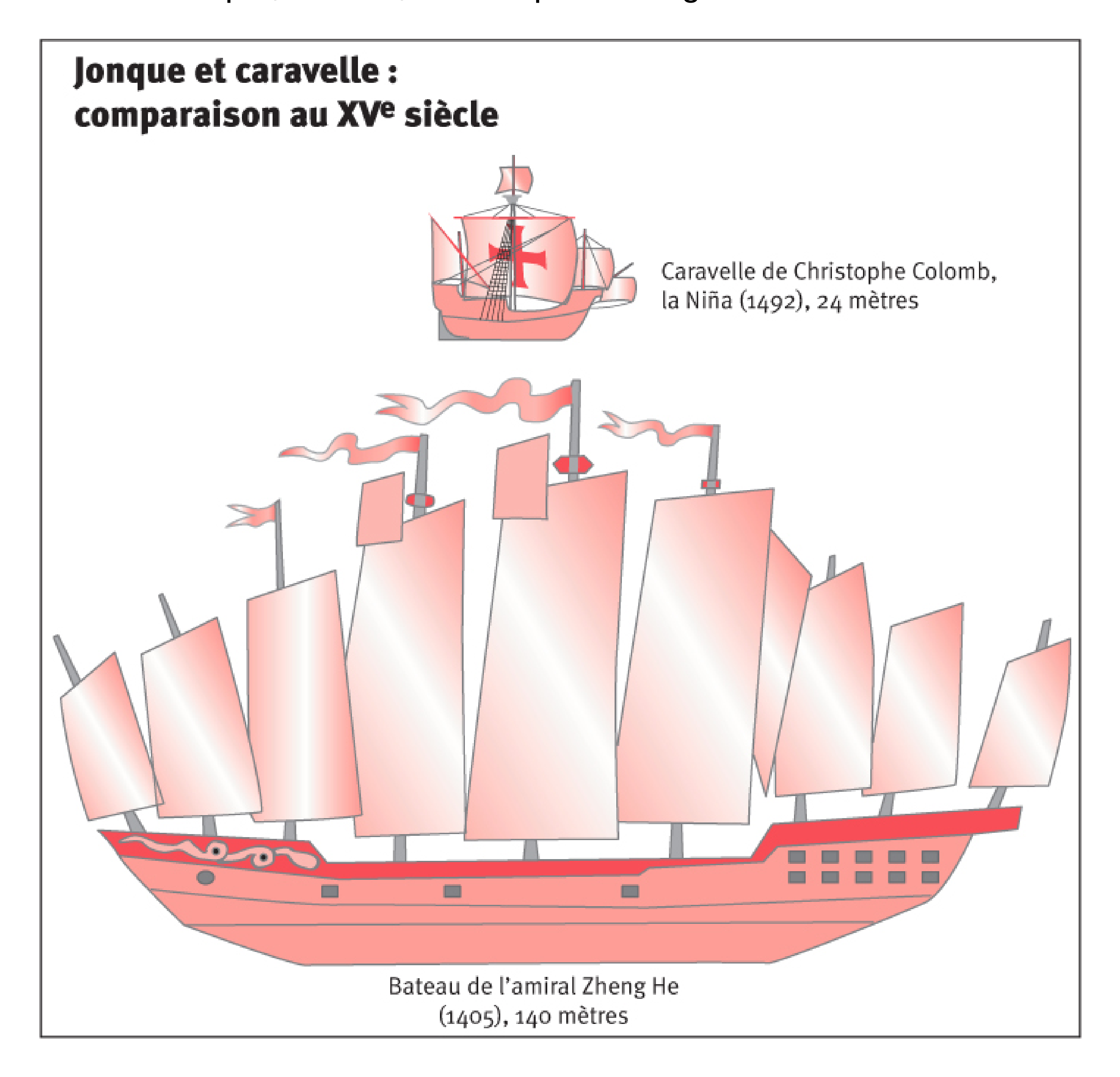
Au cours de la quatrième expédition (1413-1415), une partie de la flotte de Zheng He gagne directement la côte orientale de l’Afrique, au niveau de la Somalie actuelle, après quelque 6 000 km d’un voyage sans escale. À son retour, en 1415, elle convoie les envoyés de plus de trente États du Sud et du Sud-Est asiatiques, des représentants venus rendre hommage à l’empereur de Chine.

Avance technique

Cette puissance maritime correspond à l’époque des Grandes Jonques. Elle témoigne de l’influence chinoise internationale ainsi que d’une évidente supériorité technique sur le Portugal et l’Espagne, notamment grâce à l’invention d’instruments de navigation comme la boussole et le compas, à l’utilisation de douze mâts, de cales compartimentées, ainsi que du bateau à roue à aubes (mille ans avant l’Europe).

Un siècle avant Christophe Colomb, la Chine des Ming dispose d’un illustre devancier. Les jonques géantes que Zheng He commande mesurent 140 m de longueur, beaucoup plus que les caravelles de

Christophe Colomb : le plus grand des trois vaisseaux qui s'élancent vers l'Amérique, la *Niña*, n'aura qu'une longueur de 24 m.



Les jonques de Zheng He sillonnèrent les océans jusqu'au Moyen-Orient et en Afrique, visitant plus de trente pays : toute l'Asie du Sud-Est – Vietnam, Laos, Cambodge et Indonésie, en particulier –, l'Inde du Sud, puis Ormuz et l'Arabie, la Somalie et Zanzibar, et même l'Égypte. Ces explorateurs ont distribué les cadeaux de la Chine (soie, thé, porcelaine…) et rapporté des piments, et surtout… une girafe, animal pacifique et méconnu qui a ravi toute la cour impériale.

Absence d'ambition ou vision nombriliste ?

Après la mort de l'empereur Yongle et celle de Zheng He, la plus puissante flotte du monde est démantelée et la Chine décide d'arrêter ses expéditions maritimes. Elle se concentre de nouveau sur l'agriculture et se désintéresse de l'extérieur. Les raisons de cet abandon font, encore aujourd'hui, l'objet de débats entre historiens : frais colossaux pour la construction des bateaux et les expéditions, luttes entre lobbies avides de pouvoir (eunuques et mandarins), superstitions, manque d'intérêt envers le monde extérieur ? Toujours est-il que l'empereur se soucie bien plus de son territoire au nord, à l'ouest et au sud que des autres pays au-delà de sa frontière océanique. C'est la logique d'un véritable pays continental, qui n'a guère de vision expansionniste.

Aucune ambition de conquête ni aucune présence politique et militaire de la part de la Chine ne semblent se manifester dans les territoires qu'a fréquentés sa flotte lors de ces glorieuses expéditions. La Chine, persuadée d'être le centre du monde, se contente de faire connaître sa puissance économique et son rayonnement culturel. Elle se satisfait de se faire admirer comme plus ancienne et plus ingénieuse civilisation du monde.

Les Qing et les étrangers

- **Grande prospérité Kang Qian**

Finalement, ce sont les Mandchous, qui ont fondé la dynastie des Qing, qui s'installent à Pékin, en 1644, et pour longtemps : jusqu'en 1911. Qing est ainsi la dernière dynastie impériale dans l'histoire millénaire de la Chine. La période 1681-1796 est considérée comme l'époque de la « grande prospérité Kang Qian » – *Kang Qian shengshi* désigne en chinois l'apogée de la dynastie des Qing, durant un centenaire.

À cette époque, le PIB chinois est le premier du monde et sa population représente le tiers de celle de la planète. C'est l'époque où l'Empire chinois s'étend sur une superficie de 15 millions de km²,

presque autant que l'actuelle Russie (et bien plus importante que celle de la Chine d'aujourd'hui, avec 9,6 millions de km²). L'Empire s'étend du Népal au lac Balkhach et de la Sibérie au Pacifique (le Tibet devient un protectorat, l'empereur conférant lui-même le titre et la fonction de lama).



Passionnés de culture chinoise (calligraphie, poésie, système étatique et concours national), trois grands empereurs mandchous marquent leur temps, en s'appuyant sur les élites chinoises. L'empereur Kangxi (qui règne de 1661 à 1722), fin connaisseur des lettres et des arts, procède à la compilation de textes et à l'élaboration de dictionnaires chinois. Yongzheng (qui règne de 1722 à 1735) confirma l'importance du confucianisme, tout comme Qianlong (qui règne de 1735 à 1795), qui considérera que Macartney, l'ambassadeur de Sa Majesté britannique, est venu lui faire acte d'allégeance… C'est que ces princes mandchous veulent s'imposer face aux élites chinoises et, pour conserver le pouvoir, favoriser la prospérité de l'Empire.

Début du déclin

Mais l'arrogance des empereurs, assise sur un sentiment de supériorité culturelle et de puissance économique, aveugle déjà le pays. Le danger réside dans l'ignorance de la montée en puissance des nations européennes et, singulièrement, du développement occidental mû par la Révolution industrielle. Le Japon, autrefois élève de la Chine millénaire, a su reconnaître son retard par rapport à l'Ouest et enclencher en 1868 une « Révolution des lumières » (ère Meiji) voulue par l'empereur lui-même. Ne voulant pas connaître le changement ni reconnaître les progrès du monde extérieur, le pouvoir Qing décline rapidement et se trouve vite menacé par les invasions étrangères et les révoltes intérieures.

À chacun son rite

Les jésuites, savants pionniers

Les jésuites, grands savants et bons diplomates, souvent bilingues, jouent un rôle historique important dans les relations entre Occidentaux et Chinois. Après Matteo Ricci (1552-1610), qui a offert une horloge à l'empereur Wanli en 1601, un Allemand, Adam Schall (1591-1666), est nommé à la tête de l'Institut astronomique impérial. Il s'agit d'un poste éminent et même stratégique au pays de l'astrologie et de la géomancie.

Mais les autres ordres religieux rivaux entendent mettre au pas les jésuites en leur interdisant de dire la messe en chinois et en exigeant d'eux un acte d'allégeance au Vatican, ce qui a comme conséquence l'interdiction par l'empereur Kangxi de toute initiative et entreprise catholique. (On prête à l'empereur Yongzheng le propos suivant, adressé à un jésuite sinologue : « Si j'envoyais mes bonzes en Europe, vos dirigeants ne le toléreraient pas ! ») Quand l'ordre est dissous en 1773, les rares jésuites restés en Chine sont bientôt victimes d'une terrible répression.

Des « chinoiseries » répandues en France

Les relations entre la France et la Chine sont anciennes et faites de fascination réciproque. Au XIIIe siècle, par deux fois, la France et la Chine ont tenté de s'allier contre les offensives musulmanes, sans résultat. Au-delà des premières approches géopolitiques médiévales, une première coopération scientifique s'esquisse du temps de Louis XIV, avec l'envoi en 1685 auprès de l'empereur Kangxi de cinq missionnaires jésuites, « mathématiciens du roi ».

L'Europe doit à la Chine les premières vaccinations et l'instrument de musique à l'origine de l'harmonium, de l'accordéon et de l'harmonica. Elle lui doit aussi le code pénal avec la gradation des peines, le baccalauréat, et l'idée d'une fonction publique ouverte à tous et recrutée au mérite. Les jardins chinois sont très en vogue dans le royaume de France – comme à Chanteloup, dans le Val-de-Loire, où une pagode peut encore être visitée aujourd'hui. Les échanges culturels et artistiques sont importants : porcelaine, thé, livres, meubles, faïence, tissus et peintures, toutes « chinoiseries » qui inspirent l'œuvre d'Antoine Watteau.

Jingdezhen, capitale de la porcelaine

La porcelaine chinoise, inventée à Jingdezhen et décorée à Canton, est à l'origine de celle de Limoges (le secret réside dans la disposition du kaolin). Jingdezhen, située dans la province du Jiangxi, doit son nom à l'ère Jingde (1004-1007) de la dynastie des Song. Connue dès la dynastie des Tang, puis sous celles des Song

et des Yuan, pour la qualité unique de ses fabrications, Jingdezhen reste aujourd'hui encore la capitale mondiale de la porcelaine.

Français sinophiles et Français sinophobes s'affrontent déjà, à l'image de Voltaire et de Montesquieu. Voltaire voit en Chine « la nation la plus sage et la mieux policée de tout l'univers ». Il apprécie le confucianisme, « religion des lettrés », et la relative tolérance de l'empereur. Quesnay, le physiocrate, aime cette économie politique fondée sur l'agriculture. En revanche, Montesquieu considère la Chine comme despotique, le pire des régimes pour l'auteur de *L'Esprit des lois*.

Un siècle d'humiliation : guerres de l'opium et « traités inégaux »

Au siècle suivant, les visées coloniales des pays européens en Asie ne sont guère favorables à un dialogue fécond. De surcroît, le régime mandchou se durcit, au point de brûler les livres qu'il estime subversifs ou amoraux : ouvrages érotiques ou évoquant de manière plus ou moins voilée ces anciens « barbares » mandchous (par opposition aux Chinois han), ou encore menaçant la sécurité et les intérêts stratégiques de l'Empire. Surtout, l'opium, importé en Chine par les Portugais depuis l'Inde et l'Afghanistan, fait son grand retour par le biais de la très anglaise Compagnie des Indes orientales, qui le cultive dans le golfe du Bengale pour réduire son déficit commercial avec Pékin, à qui elle achète de la porcelaine, du thé et de la soie…

• Empire éclaté et descente aux enfers

Les deux guerres de l'opium

Face au trafic d'opium des Anglais, l'empereur Daoguang (qui règne de 1820 à 1850) envoie son commissaire impérial, Lin Zexu (1785-1850), érudit et administrateur, pour saisir l'opium dans Canton avec la volonté de « sauver » le pays, son armée et son peuple, déjà très affaiblis. Les Anglais menacent Nankin avec leurs canonnières et

obtiennent le « premier traité inégal » : le traité de Nankin en 1842. Cinq ports au sud du Yangtsé (Canton, Shanghai, Amoy, Fuzhou et Ningbo) sont ouverts aux importations anglaises, avec des droits de douane insignifiants. Les Anglais obtiennent aussi Hong Kong, une extravagante indemnité, la présence de missionnaires étrangers et l'extra-territorialité dans nombre de « concessions » en villes dans lesquelles le droit chinois n'a plus cours. S'ensuit un siècle d'humiliations imposées à la Chine autant par les appétits d'un Occident en pleine aventure coloniale que par la faiblesse d'un État mandchou corrompu, seulement préoccupé de sa propre préservation : ce sont les deux guerres de l'opium, respectivement de 1840 à 1842 et de 1856 à 1860, aboutissant toutes deux à une défaite chinoise.

La première guerre de l'opium, conclue par le traité de Nankin, est suivie de la révolte des Taiping. Celle-ci est partie du Guangxi et a pour chef Hong Xiuquan (1812-1864). Inspiré par les brochures des missionnaires chrétiens, il prétend être le frère de Jésus-Christ et se proclame « roi céleste » du « Royaume céleste de la Grande Paix » (*Taiping Tianguo*). Cette rébellion révèle bien, dans ses revendications, les problèmes de la Chine. Aux révoltes dues à la pression fiscale croissante (en partie à cause des lourdes sanctions financières imposées par l'Angleterre) et au désarroi économique d'une population abandonnée à elle-même, elle ajoute des revendications très modernes pour l'époque (réforme agraire, condition des femmes). Elle fait trembler pendant plus d'une décennie (1851-1864) un pouvoir mandchou discrédité par ses manœuvres et ses compromissions.

La seconde guerre, principalement menée par l'Angleterre et la France, éclate devant le refus de la cour des Qing d'ouvrir des représentations ou ambassades à Pékin, comme il avait été convenu par le traité de Nankin. Cela implique partiellement la responsabilité de cette cour dans les humiliations chinoises. Le traité de Tianjin (1860), qui la conclut, est tout aussi dur pour l'Empire que celui de Nankin : ouverture de nouveaux ports au nord du Yangtsé, légalisation de l'opium, indemnités de guerre, libertés pour les

missionnaires… Surtout, cette seconde guerre de l'opium se termine par le sac du palais d'Été (*Yuanming Yuan*).

Dragon humilié et révoltes intérieures

Au cours du XIXe siècle, l'empire du Milieu, malgré ses cinq mille ans de civilisation, se trouve affaibli et fragilisé. Le pays a tendance à se morceler en clans familiaux, en communautés villageoises, et, surtout, en entités très affirmées, citadines ou provinciales. Les mandarins, recrutés par les concours traditionnels, sont devenus une véritable caste de fonctionnaires, souvent indisciplinés, quand ils ne confondent pas prélèvements extraordinaires et corruption pure et simple. Le peuple est hanté par la famine, le poids de l'impôt, l'usure et les ravages provoqués par les brigands. Sur le plan économique, la situation est dramatique. Les Chinois subissent les catastrophes naturelles et sont dépourvus de routes et de chemin de fer.

Outre les enjeux de pouvoir au niveau local, les croyances anciennes sont un frein aux différentes tentatives de réformes. En 1879, une foule arriérée, encore superstitieuse, détruit une ligne ferroviaire en construction parce que « les rails peuvent blesser l'épine dorsale du dragon habitant sous la terre ».

En 1861, l'impératrice Cixi (ou Tseu-Hi) (1835-1908) prend le pouvoir et le garde jusqu'en 1908, mais, outre ses lacunes de dirigeante et ses ambitions personnelles, elle fait partie de la dynastie mandchoue, bien peu populaire désormais aux yeux des Chinois.

• Le drame du palais *Yuanming Yuan*

Yuanming Yuan en chinois, ou palais d'Été pour les Occidentaux, signifie littéralement « le palais de la clarté parfaite ». S'étendant sur 350 hectares au nord-ouest de Pékin, il constitue sans doute l'apogée de deux mille ans d'évolution et la quintessence de l'art des jardins impériaux, recelant d'inestimables trésors.

Le premier pillage de Pékin

Le 6 octobre 1860, l’armée alliée anglo-française occupe le palais d’été. Les premiers envahisseurs sont les Français. Ils sont entrés les mains vides et ressortis en emportant des objets précieux et rares (porcelaines, bronzes, peintures, sculptures, soies, meubles…). Le 18 octobre, 3 500 soldats anglais entrent à leur tour dans le palais, prennent le reste et cassent les grands objets impossibles à transporter. Ils mettent ensuite le feu. Plus de 300 eunuques, femmes du palais et ouvriers périrent dans les flammes.

Cet acte d’une rare barbarie est ainsi décrit par Victor Hugo :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille ; cette merveille s’appelait le palais d’Été […]. L’art a deux principes, l’Idée qui produit l’art européen et la Chimère qui produit l’art oriental. Le palais d’Été était à l’art chimérique ce que le Parthénon est à l’art idéal […].

Les artistes, les poètes, les philosophes, connaissaient le palais d’Été ; Voltaire en parle […].

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le palais d’Été. L’un a pillé, l’autre a incendié […]. Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n’égaleraient pas ce splendide et formidable musée de l’Orient […].

Nous, Européens, nous sommes les civilisés, et pour nous, les Chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

J’espère qu’un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

En attendant, il y a un vol et deux voleurs, je le constate.

Lettre au capitaine Butler, 25 novembre 1861

En février 2010, ces souvenirs terribles ressurgissent en France et en Chine à l’occasion de la vente aux enchères à Paris de deux têtes de bronze provenant du pillage du palais d’été et faisant partie de la collection d’objets d’art de Pierre Bergé et Yves Saint-Laurent.

Le second sac du palais

Un second sac est opéré par l’armée alliée, composée de huit pays occidentaux, en 1900. Vu la grandeur et la superficie du palais Yuanming, les treize palais impériaux qui avaient été épargnés par le premier sac sont définitivement détruits.

Une autre anecdote concerne l'Australie, qui est le neuvième pays à rejoindre l'armée alliée dans la conquête de la Chine. En 1900, en réponse à l'appel de « mère Angleterre », l'Australie constitue rapidement un corps expéditionnaire qui rejoint l'armée alliée. L'objectif de la participation de l'Australie semble évident : la menace ne vient pas de la Chine, déjà très affaiblie, mais du risque d'être envahie à son tour, après la division de la Chine, par les pays alliés. L'armée alliée de huit pays est ainsi devenue celle des neuf. Aujourd'hui, devant l'Australian Gordon Marine (chantier naval de la marine australienne, sur l'île Gordon), est posé un canon en cuivre. Il a été fabriqué en 1595 par les Espagnols et offert à l'empereur Ming, traversant les océans et les montagnes pour parvenir jusqu'à Pékin. L'Australie, après sa fondation en 1901, s'est emparée de ce fameux canon, alors déjà une antiquité.

- **L'Empire à l'encan**

Pendant la seconde guerre de l'opium, en 1859, la Russie saisit l'occasion de s'emparer de l'Extrême-Orient à la frontière de la Chine et de fonder le port de Vladivostok (« maître de l'Orient »). La Chine doit non seulement céder des parties de son territoire aux envahisseurs étrangers et leur ouvrir son front de mer, mais encore leur verser des indemnités exorbitantes (plusieurs années de revenus fiscaux du pays) pour les dédommager des pertes de guerre occasionnées par leur propre invasion.

La réaction chinoise est celle d'un pays blessé. Les « diables blancs » suscitent des réactions xénophobes. Une société secrète, « le poing de la concorde et de la justice », connue dans l'Histoire sous le nom de Boxers, tue en 1900 l'ambassadeur allemand, massacre d'autres Européens et assiège les légations étrangères installées à Pékin. La répression sera à la hauteur de la peur… Ces événements sont rappelés dans la grande fresque cinématographique *Les Cinquante-Cinq Jours de Pékin* de l'Américain Nicolas Ray (1963). La Chine dut encore payer…

Traités inégaux et déchirure de l'empire

Après les premiers traités inégaux (Nankin et Tianjin) suit une longue liste d'autres traités imposés dont le caractère humiliant reste jusqu'à aujourd'hui vivace dans la mémoire des Chinois. On peut ainsi évoquer quelques-uns des plus grands traumatismes éprouvés par le pays :

1895	Le Japon annexe Taïwan et les îles Penghu.
1897	L'Allemagne annexe les régions de Qingdao et de Jiaozhou au Shandong.
1898	Les Russes occupent Dalian et Lüshun (Port-Arthur), péninsule du Liaodong.
1899	Les Français annexent la région de Zhanjiang (Guangzhouwan). Concession japonaise de Xiamen (Amoy).
1900	Pillage de Pékin et du palais impérial par les troupes coloniales des nations alliées.
1911	La Mongolie extérieure passe sous contrôle russe.
1914	Le Tibet central et occidental passe sous contrôle britannique. Les Japonais s'installent au Shandong, dans les territoires précédemment occupés par l'Allemagne.
1931-1932	Le Japon envahit la Mandchourie.
1937	Bombardement de Shanghai et de Nankin par l'aviation japonaise.
1937-1945	Huit années d'occupation par le Japon de la plus grande partie de la Chine.

De 1840 à 1945, la Chine, volée, violentée et humiliée par les invasions étrangères, sombre dans une des périodes les plus noires de son histoire. Dans *La Chine en folie*, Albert Londres a ainsi décrit l'état abominable et la misère du pays dans les années 1930 :

Si vous désirez rajeunir, soyez satisfaits : nous retournons sept siècles en arrière. Le territoire est livré aux grandes compagnies. Nous sommes revenus à l'époque de Du Guesclin, mais Du Guesclin n'apparaît pas !

Vingt et une provinces, vingt et un tyrans. L'un vend sa part de Chine au Japon, l'autre aux Américains. Tout est mis à l'encan : fleuves, chemins de fer, mines, temples, palais, bateaux. Pour chacun le pays est un butin.

Les Russes sont au Xinjiang, les Allemands à Qingdao, les Anglais à Weihai et contrôlent tout le bas-Yangtsé. Les Français sont dans le

golfe de Guangzhou et influencent la partie méridionale du pays qui sert de lien avec leurs possessions en Asie du Sud-Est. Lüshun (district de Dalian aujourd'hui), ou Port-Arthur, ne quitte l'emprise de la Russie, subie depuis 1898, que pour passer en 1905 sous celle du Japon, qui convoite désormais la riche Mandchourie. Un Japon modernisé depuis sa réforme Meiji, qui a coulé la flotte chinoise en 1894 et conserve les îles Pescadores et Formose (actuel Taïwan)…

« Nous sommes menacés du sort de l'Inde, de l'Égypte et de la Turquie… Chemins de fer, commerces, banques et douanes, rien n'est à nous », écrit-on à l'impératrice Cixi en 1897. Et une chanson reprend à Canton, en 1906, la complainte : « Le vent souffle d'Ouest, hélas, quelle tristesse ! » Au début du nouveau siècle, l'impératrice a confié les pleins pouvoirs à un intrigant, un seigneur de guerre qui ne travaille que pour son propre compte, Yuan Shikai. Celui-ci obtient l'abdication du jeune empereur Puyi puis gouverne en dictateur et tente finalement de rétablir la monarchie. Cette ultime tentative ne durera que quatre-vingt-trois jours, car, malade, il meurt en 1916.

Esquisse de réforme politique : prémices de la modernisation

Face à ces intrusions et au déclin de l'empire, les premières expériences de modernisation sont menées par des administrateurs impériaux conscients des dangers que court leur pays. Elles concernent d'abord les arsenaux et la marine autour d'un célèbre slogan : « Le savoir chinois comme essence, le savoir occidental comme outil. » Si ces essais manquent à l'évidence d'une coordination politique, ils marquent la naissance des premières industries modernes (filatures, mines, chemins de fer…) dans des villes qui attirent de plus en plus de monde.

Parallèlement, un effort pour comprendre la supériorité de l'Occident est engagé. Des traductions importantes sont réalisées et de nombreux ouvrages – juridiques, techniques et scientifiques surtout – paraissent. La majeure partie est faite à partir de versions anglaises ou de traductions japonaises déjà existantes. La Chine découvre ainsi la première traduction de la thèse sur l'évolution de Darwin (la survie des plus forts) à la fin du XIXe siècle, traduction

établie par Yan Fu (1853-1921), illustre philosophe, réformiste et traducteur de l'époque. Il impose, dans un pays habitué à une conception cyclique du temps, l'idée d'objectif et d'urgence que commande un temps linéaire. Le calendrier occidental grégorien ne sera adopté qu'en 1912… après l'Empire.

La défaite face au Japon pendant l'hiver 1894-1895 marque l'échec de ces mouvements dispersés. Quand quelques intellectuels, menés par le grand lettré réformiste Kang Youwei (1858-1927), réussissent à obtenir le soutien du jeune empereur Guangxu (qui règne de 1875 à 1908), ce dernier lance la « réforme de Wuxu » en 1898, ou « réforme des Cent Jours », surnommée ainsi du fait de sa courte durée. En effet, tout est à réformer : éducation, institution politique, industrie, culture, administration… La Chine s'engage sur la voie de la monarchie constitutionnelle. C'en est trop pour Cixi, impératrice douairière et régente du pouvoir, qui fait enfermer l'empereur et réprimer les réformateurs. Kang Youwei s'enfuit au Japon, six des principaux réformistes sont exécutés, dont le philosophe progressiste Tan Sitong (1965-1898). C'est le premier mouvement bourgeois de réforme politique dans l'histoire de la Chine. Cet épisode historique relève de l'illusion d'un petit groupe d'intellectuels soucieux de réformer le pays alors que celui-ci se trouve dans la misère et que le territoire chinois est dépecé par les nations étrangères.

L'échec des tentatives de réforme ouvre la voie : si la réforme est impossible, une révolution est nécessaire. Pour renverser le règne des Qing, il faut s'inspirer du système démocratique occidental, seul susceptible de sauver la Chine. Les « Cents Jours », même s'ils gardent le goût amer d'un rendez-vous manqué avec la modernité, auront une influence considérable. L'université de Pékin, dont le rôle est central dans l'histoire du XXe siècle, est créée à ce moment.

De Sun Yat-sen à Mao Zedong : nationalistes et communistes

- **La Chine à la recherche d'une nouvelle voie**

Face à cette descente aux enfers, une autre Chine, instruite et jeune, cherche à préparer sa renaissance. Le pays est riche de ressources naturelles et d'entrepreneurs, et le contact avec l'étranger, occidental ou japonais, n'est pas toujours négatif.

Sun Yat-sen et la fin de l'Empire

Sun Yat-sen (1866-1925) en cantonais, ou Sun Zhongshan en mandarin, est un médecin devenu leader révolutionnaire et homme d'État. Il est considéré comme le père de la Chine moderne.

Sun Yat-sen fonde en 1905 le Guomindang, parti nationaliste (aussi appelé la « Ligue jurée », *Tongmenghui*). Il rêve d'une république nationaliste, démocratique et socialisante, et la proclame à Shanghai en 1911. C'est la fin de la dynastie Qing et de l'Empire.

Comme Sun Yat-sen, de nombreux intellectuels veulent, au contact de l'étranger, rénover la vieille culture chinoise, recouvrer l'indépendance. Ils souhaitent pour cela réaliser une révolution politique, sociale et scientifique, mais aussi construire une vraie république pour libérer 400 millions de Chinois paralysés par un empire depuis toujours féodal. Ainsi naissent le Mouvement de la nouvelle marée et la Ligue des pieds naturels : la jeune Chine cherche à s'affranchir aussi bien des traditionnels pieds bandés que de l'éternelle pensée bridée. Une nouvelle classe industrielle nationaliste émerge.

Mais faute d'un pouvoir fort et du soutien d'un peuple encore assommé, les tentatives parlementaires échouent : la première « République » d'Asie sombre dans le chaos et la division. Les soldats courent après une solde et s'engagent auprès des seigneurs de guerre les plus offrants. Ces tyrans locaux, qui n'ont souvent d'autre projet que de maintenir leur pouvoir, pillent pour survivre et plongent à nouveau le pays dans l'anarchie.

Le mouvement du 4 mai

Le dimanche 4 mai 1919, les étudiants de Pékin manifestent contre la décision (prise à la Conférence de la paix réunie à Versailles) de transférer aux Japonais les droits exercés par l'Allemagne dans le Shandong. Cette manifestation patriotique donnera aussi son nom à un mouvement qui cherche à adapter la nation au monde moderne. Une élite réformiste chinoise exige l'abolition des traités inégaux (Nankin et Tianjin, entre autres), tandis que les paysans chinois réclament un changement significatif dans les campagnes.

Naissance du Parti communiste chinois

En 1921 est créé dans la concession française de Shanghai le PCC, Parti communiste chinois, plus ou moins influencé par l'Internationale communiste fondée par Lénine en 1919 à Moscou (le Komintern). Mao Zedong est présent mais ne joue encore qu'un rôle mineur. Pendant quelques années encore, le Parti nationaliste et le Parti communiste coopèrent.

Deux partis rivalisent

Après la mort de Sun Yat-sen, en 1925, un jeune général du Parti nationaliste, Tchang Kaï-chek (ou Jiang Jieshi pour la Chine continentale), conquiert depuis Canton la Chine centrale avec l'aide des communistes, puis se retourne contre eux. La trahison de Tchang, parfois considérée comme la « tragédie de la révolution chinoise », est superbement décrite dans le livre d'André Malraux, *La Condition humaine*. De 1927 à 1937, il tente de gouverner depuis Nankin, non sans certains résultats économiques (la croissance est assez vigoureuse). Il s'assure des services de grandes familles d'affaires chinoises formées dans les universités américaines (les Song, par exemple, dont il épouse une des filles, Song Meiling). Il doit fuir devant les Japonais, qui occupent une bonne partie de la Chine maritime, et se réfugie à Chongqing, au Sichuan.

De son côté, Mao Zedong proclame en 1931, dans la province méridionale du Guangxi, une république soviétique. Cependant, délogé par l'armée nationaliste de Tchang Kaï-chek pendant la guerre civile, Mao effectue la « Longue Marche », appelée aussi la « Marche de dix mille li », pour lui échapper. Ce périple dure plus

d'un an, d'octobre 1934 à octobre 1935, avec 150 000 hommes au départ, mais seulement 30 000 à l'arrivée, au Shaanxi, à Yan'an. Durant cette marche, Mao s'affirme comme chef du Parti communiste chinois.

Huit ans de guerre anti-japonaise (*Kangzhan*) et restauration de l'État chinois

Le massacre de Nankin

Les troupes japonaises mettent à sac Nankin, en 1937, marquant profondément jusqu'à aujourd'hui la sensibilité chinoise. Du 13 décembre 1937 au mois de janvier 1938, les soldats japonais massacrent dans cette ville 200 000 civils (300 000, selon la Chine), et violent près de 20 000 femmes. Un tiers de la ville de Nankin est brûlé par les Japonais.

Ce terrible événement, qualifié comme l'un des plus grands massacres du XXe siècle, est relaté dans l'ouvrage *The Rape of Nanking : The Forgotten Holocaust of World War II*, l'un des premiers livres à évoquer l'occupation japonaise en Chine de 1937 à 1945. L'auteur, Iris Chang (1968-2004), était une historienne et journaliste américaine d'origine chinoise. Une de ses principales matières était constituée d'interviews et de témoignages des *weianfu*, ces « femmes de réconfort » chinoises au service forcé de l'armée ennemie, réalité terrifiante. Contrairement à l'Allemagne, qui s'est officiellement repentie pour l'Holocauste de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement japonais n'a toujours pas reconnu ses crimes, au grand dam des Chinois. Ainsi, les jeunes Japonais d'aujourd'hui, faute de savoir ce qui s'est passé (leurs manuels d'histoire traitent peu ou pas du tout la question), sont peu au courant des crimes commis par le Japon en Chine (comme dans toute l'Asie du Sud-Est).

Guerre anti-japonaise et guerre civile

À Chongqing, Tchang Kaï-chek ne parvient à vaincre ni l'inflation ni la corruption. Il n'arrive pas davantage à mener avec succès une véritable guerre patriotique, *Kangzhan* (« guerre de résistance anti-japonaise »), contre l'ennemi japonais.

À Yan'an, Mao cultive au contraire l'image d'un pouvoir intègre et d'une armée rouge paysanne. Ici s'élabore le communisme chinois dans ses particularités fondamentales : il sera paysan, militaire et nationaliste.

Après la défaite des Japonais en 1945, les affrontements entre le Parti communiste et le Parti nationaliste reprennent. Les nationalistes, d'abord vainqueurs, soutenus par les Américains, sont ensuite rejetés par le peuple chinois, surtout à cause de leur corruption sans limites.

Fondation de la République populaire de Chine

Entré en 1949 dans Pékin à la tête de deux millions de soldats de l'Armée populaire de libération, Mao proclame le 1er octobre 1949, sur la place Tian'anmen, la fondation de la République populaire de Chine, avec une phrase que connaissent tous les Chinois : « Le peuple chinois est dorénavant debout ! »

Le gouvernement nationaliste de Tchang Kaï-chek se réfugie définitivement à Taïwan (Formose). S'ensuit la période de séparation historique entre la Chine continentale de Mao et l'île de Taïwan de Tchang (soutenu par les Américains), qui empêchera les parents chinois des deux rives de se revoir pendant quarante ans.

Au terme d'une longue épreuve, « la Chine aborde un des moments rares où une civilisation se renouvelle en se brisant », souligne Fernand Braudel.

La Chine rouge de Mao

À partir de la victoire maoïste de 1949, l'ordre est rétabli, fût-ce au prix de la terreur, aussi bien contre les anciens propriétaires que les

brigands du pays. À l'extérieur, un traité d'alliance est signé avec l'URSS. Les États-Unis deviennent l'ennemi principal, combattu en Corée (1950-1953). Sur le plan économique, la Chine s'aligne totalement sur l'URSS : plan quinquennal, priorité à l'industrie lourde, repli sur soi. À l'intérieur, le Parti communiste (six millions de membres) élimine les notables, affaiblis par la loi sur le mariage et la réforme agraire, et encadre déjà les mouvements de masse : syndicats, mouvements de femmes, Ligue de la jeunesse. Mao a sinisé le marxisme de Lénine et de Staline.

Plusieurs faits caractérisent la période communiste de Mao, surnommé le « grand timonier ».

- **La réforme agraire (1950-1953)**

Adoptée le 28 juin 1950, la loi sur la réforme agraire énonce :

Le système de la propriété terrienne, qui repose sur l'exploitation féodale exercée par la classe des propriétaires fonciers, doit être aboli, et la propriété terrienne des paysans instaurée afin de libérer les forces productives, de développer la production agricole et de préparer la voie à l'industrialisation de la Chine.

Cette loi est appliquée sur tout le territoire chinois, à l'exception du Tibet, considéré comme une région spécifique à respecter. Des groupes de paysans organisent des « meetings de lutte » et montent un « tribunal populaire » sans loi ni accord formel, avec la participation des « masses ». Ils condamnent les propriétaires fonciers à la vindicte publique et certains à l'exécution immédiate en public. Selon Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jürgen Domes, dans *La Chine au xxe siècle*, « on estime à environ cinq millions le nombre de personnes exécutées au cours de la réforme agraire » et « l'expropriation ne se limite pas à la terre, elle englobe l'ensemble du capital productif. Les propriétaires fonciers et une partie des paysans riches sont ainsi complètement dépouillés de leur puissance économique ».

La réforme agraire est accomplie sur un territoire peuplé de 450 millions d'habitants. Les fondements du féodalisme qui régnaient en Chine depuis des millénaires sont anéantis. *La Chine au xxe siècle* précise : « Selon les sources officielles, entre 45 et 50 millions

d'hectares ont été redistribués, ce qui correspond à 43 % de la surface cultivée. Quelque 120 millions de paysans acquièrent leur indépendance. »

En 1958, 26 000 communes populaires « bourgeons du socialisme », cellules sociales, apportent deux innovations historiques à la paysannerie : un enseignement dont elle n'a jamais réellement bénéficié, et une amélioration du sort des femmes, qui doivent travailler, mais qui bénéficient de crèches et d'écoles pour leurs enfants.

Le pouvoir entend retenir les ruraux à la campagne en leur distribuant la terre, développer l'économie et l'industrie lourde, et équilibrer les comptes commerciaux pour dépendre le moins possible des pays capitalistes et impérialistes. Il se soucie de l'aide au tiers-monde (Bandoung, 1955), rompt avec l'URSS (1960), bénéficie de la création du *renminbi* (monnaie du peuple) en 1955…

- **Le « Grand Bond en avant » (1958-1961)**

En 1957 est d'abord lancée la période des Cent Fleurs, épisode de libre expression qui tourne court, n'ayant servi qu'à démasquer et à éliminer les adversaires de Mao. Elle est suivie par le « Grand Bond en avant » (1958-1961) qui vire à la catastrophe économique. Pour « dépasser la Grande-Bretagne et les États-Unis » et développer l'industrie, avec l'objectif de produire de l'acier (reflet de l'industrialisation pour Mao), tout le pays est engagé dans cette course utopique. Les petits hauts-fourneaux et les ateliers ruraux détournent les paysans du travail de la terre. Trois années noires de famines et de deuils s'ensuivent, que le pouvoir s'efforce de cacher en les qualifiant de « catastrophes naturelles ». Plusieurs dizaines de millions de Chinois meurent de faim pendant la plus grande famine du XXe siècle.

- **La « Grande Révolution culturelle prolétarienne » (1966-1976)**

Pendant une pleine décennie, la « Grande Révolution culturelle prolétarienne » lancée par Mao lui a permis d'écarter tous ses adversaires et de se débarrasser de presque tous les intellectuels

pour ressaisir le pouvoir, moyennant l'instauration d'un culte de la personnalité.

La Chine entière est de nouveau plongée, pendant une dizaine d'années (1966-1976), dans un chaos incontrôlable ; les valeurs traditionnelles confucianistes sont totalement renversées. La hiérarchie, le respect et la confiance n'existent plus. Les enfants dénoncent leurs parents, les élèves frappent leurs professeurs, les voisins se jettent contre les voisins… Les écoles sont fermées, les hôpitaux abandonnés, les sciences rejetées, les intellectuels méprisés et humiliés… L'ampleur de ce mouvement demeure si vaste, si complexe et si contradictoire que nul n'est capable, encore aujourd'hui, de l'évaluer. Cette « Grande Révolution culturelle prolétarienne » reste humainement, culturellement et économiquement catastrophique dans l'histoire contemporaine de la Chine.

Mao, pour se débarrasser des jeunes (notamment les Gardes rouges qui sont directement impliqués dans la Révolution culturelle), décide de les envoyer à la campagne, créant le mouvement « Monter dans les montagnes et descendre à la campagne ». Michel Bonnin, dans *Génération perdue*, évoque :

Entre 1968 et 1980, près de 17 millions de jeunes Chinois des villes ont été envoyés de force à la campagne à la fin de leurs études secondaires […]. Ces jeunes citadins devaient en principe se transformer en paysans pour le reste de leurs jours […]. Ce mouvement a d'abord répondu à des préoccupations idéologiques et politiques. Mao a voulu rééduquer les jeunes intellectuels, les obliger à s'unir aux masses, afin d'empêcher qu'ils ne trahissent sa révolution.

Mais avec le Premier ministre Zhou Enlai, fin stratège de l'époque de Mao, d'autres évolutions sont à l'œuvre : en 1971, la Chine rejoint l'ONU, et la « diplomatie du ping-pong » permet au président Nixon de se rendre à Pékin en 1972. Zhou Enlai a fait revenir Deng Xiaoping (voir partie 4, chapitre 1 : « L'homme qui a réveillé la Chine »), éloigné du pouvoir par Mao lors de la Révolution culturelle, et lance en 1975 le thème des « quatre modernisations » : agriculture, industrie, science et défense. Après la mort de Zhou et celle de Mao en 1976, Deng reconquiert le pouvoir en 1977.

Nationaliste et réaliste, Deng choisit la réforme plutôt que la révolution, opte pour l'ouverture afin de conjurer l'isolement du pays, impose le contrôle des naissances pour éviter l'explosion démographique et lance le développement global de la Chine que n'avait pu réaliser l'idéologie rouge…



CHAPITRE 3

LES GRANDES RÉGIONS : LA CHINE UNE ET MULTIPLE EN SES PROVINCES

Un pays aux visages multiples

Paix et prospérité, conditions de l'unité

Troisième plus grand pays du monde après la Russie et le Canada, totalisant le cinquième de l'humanité, la Chine peut-elle éviter un pouvoir fort, de type impérial, compte tenu de telles dimensions ? Peut-elle se permettre d'éclater en plusieurs États, ce qui fut le sort de l'Union soviétique ?

Il semble que le pouvoir ne tienne sa légitimité que par son aptitude à garantir la paix, à pérenniser l'unité nationale et à assurer un minimum de prospérité au peuple. C'est sans doute au temple du Ciel, à Pékin, que l'on peut le mieux comprendre le rôle et les obligations de l'empereur : il passe une nuit de solitude et de jeûne à *Zhai Gong*, le palais de l'Abstinence, avant de présider aux sacrifices en faveur des dieux. Au solstice d'hiver, il remercie les divinités pour les récoltes précédentes et implore les dieux du ciel pour que la récolte qui suit soit la meilleure possible.

Pékin n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de la Grande Muraille, pour faire face au danger d'invasion venu de l'extérieur et

des steppes. Ce sont l'unité et la prospérité qui font la grande Chine. Si elles viennent à disparaître, le mandat du Ciel peut être contesté par la révolte et remplacé par un changement de dynastie. On peut observer qu'au tournant du XIXe siècle, la révolte nationaliste des Boxers contre l'occupation étrangère se déroule autour du bassin du fleuve Jaune, tandis que la révolte des Taiping, menaçante pour l'Empire, et davantage influencée par l'étranger, se joue autour du fleuve Bleu. Rien n'est pire qu'une Chine livrée, comme ce fut le cas entre les deux guerres mondiales, aux seigneurs de la guerre, qui anéantissent le pays et ruinent son économie.

• Le choix du développement dans l'ordre

Ce n'est pas un hasard si Mao Zedong, après avoir renversé le régime du Parti nationaliste et fondé la République populaire de Chine en 1949, a réussi à entraîner la masse chinoise dans des mouvements politiques successifs qui ont plongé de nouveau le pays dans la famine (le « Grand Bond en avant ») et dans le chaos (la Grande Révolution culturelle)… Ce n'est pas davantage un hasard si c'est sous Deng Xiaoping que se sont tout à la fois opérés ou préparés la politique d'ouverture à l'extérieur pour le développement économique du pays, la répression de 1989 (au nom de l'ordre, contre les manifestations des étudiants en faveur de la liberté politique), et le retour de Hong Kong dans le giron de la mère patrie.

Aujourd'hui, le gouvernement de la Chine est contraint de maintenir coûte que coûte une vigoureuse croissance dans tout le pays, afin que le contraste entre la Chine riche et la Chine pauvre ne mette pas en cause la légitimité du parti. Les riches régions côtières restant peu disposées à payer pour l'intérieur, Pékin entend jouer sur la politique de l'emploi, de la fiscalité et des réformes administratives pour répartir les richesses et éviter les troubles. L'instabilité sociale croissante semble être le grand souci des autorités du pays. Aux Shanghaïens (Jiang Zemin, l'ancien président, et Zhu Rongji, l'ancien Premier ministre) succèdent de nouveaux dirigeants Hu Jintao, Wen Jiabao, Xi Jinping et Li Kiqiang ; ils sont plus au fait, de par leur province d'origine et celles où ils ont fait carrière, de l'état

réel du pays, et notamment des trois problèmes agricoles, *Sannong* (la campagne, l'agriculture et les paysans), des mutations urbaines et des véritables défis (pollution, corruption…) de la Chine.

La ronde des capitales

Capitales historiques

Le centre de l'empire du Milieu est la ville qui abrite le palais de l'empereur, le siège du pouvoir et de son administration. Les premières capitales de l'Empire se situent, naturellement, le long du fleuve Jaune : Luoyang, Zhengzhou, Kaifeng, dans la province du Henan, ou encore entre les deux grands fleuves, le Jaune et le Bleu, à l'exemple de Xi'an (voir ci-dessous « Une Chine plurielle – Xi'an, la porte de l'Ouest »), entre la montagne et la rivière, suivant les règles anciennes de la géomancie.

La ville de Xi'an, capitale impériale durant treize dynasties, du XIe siècle avant notre ère au Xe siècle de notre ère, autrefois connue sous le nom de Chang'an (qui signifie la paix éternelle), a un plan en damier dont s'est inspiré Kyoto, la ville impériale du Japon. Sise au premier kilomètre de la mythique route de la soie, elle est protégée par ses murailles et ses portes.



32 Les six plus grandes agglomérations (en millions d'habitants)

Autres grandes villes : (dans les limites administratives des municipalités)

Ligne Pékin-Golmud-Lhassa (la plus haute ligne de voie ferrée du monde, achevée en 2005)

Ligne Pékin-Hambourg (*via* la Mongolie, la Russie et la Pologne)

Le Maglev à Shanghai, (relie l'aéroport de Pudong à la ville, vitesse de pointe 430 km/h)

19 000 km de réseau grande vitesse (dès 2016) dont :
ligne Canton – Pékin (gare de Wuhan, collaboration française),
ligne Pékin – Shanghai,
lignes vers l'Ouest (Xi'an devient un *hub* ferroviaire).

L'aventure TGV illustre la Chine contemporaine : remontée de filière industrielle, remodelage et aménagement du territoire, question du rythme (accidents de l'été 2011).

Hangzhou, à l’extrémité méridionale du Grand Canal, déjà prospère sous la dynastie Tang, devient encore plus riche quand s’y installent, en 1138, les Song du Sud. La ville, censée avoir été visitée par un Marco Polo, émerveillé, qui la considérait comme la plus belle du monde, compte alors un million d’habitants.

Beijing (Pékin) est la capitale du Nord. Aux six anciennes capitales de l’Empire s’ajoute Nanjing (Nankin – deux mille cinq cents ans d’histoire), la capitale du Sud, sur le fleuve Bleu, en Chine fertile densément peuplée.

Chine des villes et Chine des champs

Aujourd’hui, la Chine présente d’une part une population urbaine de quelque 700 millions de personnes, bien éduquée et mieux protégée par le système social (assistance médicale et retraites assurées), et d’autre part une immense population rurale de 650 millions de personnes. Le taux d’urbanisation a franchi la barre des 51 % en 2012, contre 17 % sous Mao, trente ans auparavant. Tout évolue très rapidement : 200 nouvelles villes devraient être créées d’ici 2040. L’objectif est de passer à un taux d’urbanisation de 70 %, équivalant à celui de pays occidentaux comme la France.

L’inégalité s’est amplifiée ces dernières décennies. La population rurale, qui bénéficie de la terre accordée par l’État et d’une maison pour abriter la famille, héritage du régime communiste de Mao, reste aujourd’hui souvent démunie face à l’inflation et à l’augmentation des frais d’éducation, de santé et de loisirs, alors que les citadins fonctionnaires bénéficient du *Tie fanwan* (voir encadré ci-dessous). Près de quarante ans après l’ouverture du pays, il est temps de réajuster la politique pour mieux répartir les richesses du pays entre ceux qui ont bien profité de la réforme et les plus démunis, laissés-pour-compte.

Tie fanwan

Tie fanwan, littéralement « bol de riz en fer », signifie un avenir stable et assuré, car ce type de bol ne se casse pas. On l’a vu, « bonjour » se disait autrefois « Avez-vous mangé ? », et il en était encore de même à l’époque de Mao, où la disette pouvait toujours sévir.

- **Pékin (Beijing), capitale de la Chine**

Pékin, dont le nom officiel est Beijing, appartient, comme New York, Londres, Paris et Tokyo, à l'« archipel métropolitain mondial ». Capitale de la Chine dès 1279, Pékin l'est restée sous les dynasties Yuan (mongole), Ming (chinoise) et Qing (mandchoue). Elle est depuis 1949 la capitale de la République populaire.

La ville se situe dans une petite plaine limitée au nord par la montagne Yanshan, parcourue par la Grande Muraille. Au nord et à l'ouest : le plateau mongol et des collines, et à 180 km plus à l'est, le golfe de Bohai. Choisie dès le xe siècle par la dynastie Jin, Pékin est bien au contact stratégique de la civilisation nomade des steppes et de la civilisation sédentaire et agraire de la grande plaine du Nord. C'est une cité politique et militaire éloignée de la dynamique économique et marchande des régions méridionales de la Chine, comme celles de Shanghai ou de Canton.

Pékin est, avant tout, la capitale, le lieu du pouvoir (impérial puis communiste). Sa construction, sous l'Empire, obéit aux règles de l'architecture chinoise : enceinte murée, plan en damier, axes majeurs est-ouest et nord-sud. Une première ville, la ville intérieure ou « ville tartare », est un carré de 6 km de côté qui comprend lui-même la ville impériale, celle des princes et des lettrés et, au cœur de tout, la cité interdite, celle des palais, des temples, des bureaux et du gynécée. Les murailles de ce carré exceptionnel sont percées aux quatre points cardinaux de portes, dont au sud la porte Tian'anmen, qui ouvre sur la place du même nom, la plus grande du monde (40 hectares). Une seconde ville, dite extérieure ou chinoise, constitue une immense zone commerçante, et l'espace urbain, en damier, comporte les *hutong* (ruelles ou étroites rues) et de petites maisons sans étage, les *siheyuan*, disposées autour d'une courette carrée (aucune habitation ne peut s'élever plus haut que le palais de l'empereur).

Après 1949, la ville doit être, aux yeux du pouvoir, une capitale politique, industrielle et ouvrière, excluant les traces trop voyantes de l'ancienne Chine. Les murailles sont abattues en 1958 et la ville devient une municipalité-province relevant directement du pouvoir

central. Autour de la place Tian’anmen sont construits le palais de l’Assemblée du peuple, le musée d’Histoire de la Chine, un obélisque en hommage aux héros de la révolution et le mausolée de Mao. Au-delà, plusieurs couronnes industrielles privilégient des industries emblématiques pour le nouveau régime : machine-outil, matériel électrique et matériel de transport… L’ouest de l’agglomération abrite la sidérurgie, la pétrochimie, le textile, ainsi que le parc des expositions. Au nord-ouest se situe une grande zone universitaire, avec les deux universités les plus prestigieuses de Chine, Beida et Qinghua (voir partie 3, chapitre 2, « Éducation et médias »). La ville abrite aujourd’hui plus de quatre-vingts universités renommées de la Chine.

Pékin évolue au rythme du pays. Toutes les usines créées à l’ère de Mao ont déménagé pour éloigner la pollution, et la capitale privilégie désormais les services et la nouvelle technologie. Toujours au nord-ouest s’active une sorte de Silicon Valley à la chinoise. De nouveaux immeubles d’habitation surgissent sans cesse pour accueillir un important exode rural et rivaliser avec les grandes capitales étrangères, ce qui explique des profils de gratte-ciel toujours plus audacieux, mais aussi le remarquable opéra de Pékin réalisé par l’architecte français Paul Andreu. Dès 1996, une nouvelle gare a été construite à l’ouest. Six grands boulevards périphériques ceinturent la ville. Une boutade voudrait que le douzième passe un jour par Tokyo… À 25 km, au nord-est, l’aéroport a fait peau neuve. Bien entendu, les jeux Olympiques de 2008 ont doté la ville de nouvelles installations sportives, dont l’emblématique « nid d’oiseau », le stade olympique qui a accueilli les plus grandes cérémonies. Malgré bien des problèmes (pollution de toutes sortes, spéculation immobilière impitoyable pour les plus humbles, pénurie d’eau), Pékin, agglomération de 22 millions d’habitants en 2013, est devenue le centre du pouvoir absolu et une des plus importantes et des plus complètes mégapoles du monde.

Le pouvoir chinois, qui s’intéresse de près au rapport de ses villes et de ses campagnes, réfléchit à un grand Pékin, rassemblant, dans la tradition nationale, la grande ville et la proche campagne, et qui

regrouperait ainsi 120 millions d’habitants. Avantage comparatif dans l’archipel métropolitain mondial ?

Shanghai, métropole économique et cosmopolite

Shanghai est à l’heure mondiale. Cette « ville d’au-dessus de la mer », selon les deux idéogrammes, *Shang* et *hai*, qui composent son nom, a une histoire passionnante. La cité n’apparaît que bien tard par rapport aux autres villes chinoises, guère avant le XIIIe siècle, et n’est longtemps qu’un village de pêcheurs. Elle est construite sur la rive ouest de la rivière Huangpu (*Puxi*) qui se jette, quelques dizaines de kilomètres plus loin, dans l’embouchure du Yangtsé. Le tracé de ses ruelles (*linong*) évoque les chemins des rizières disparues, alors que le plan traditionnel des villes chinoises est habituellement en damier. Le principal souci de la ville a longtemps été de se défendre contre les attaques des pirates japonais, ce qui lui valut des murailles du XVIe au XXe siècle. Shanghai fut souvent visitée par des missionnaires, des marchands et des soldats. Après le traité de Nankin (1842), une partie de la ville est « louée » aux étrangers (concession internationale anglo-saxonne et concession française), à tel point que l’on évoque alors le « Paris de l’Orient », pour le meilleur et pour le pire, au prix d’un humiliant abandon de souveraineté.

Sous Mao, la ville, repère des capitalistes étrangers, est punie et redessinée, avec la création de l’avenue et de la place du Peuple. Car elle symbolise les turpitudes du capitalisme. De surcroît, elle sera, à la fin des années 1970, le refuge de « la bande des quatre » gauchistes des années Mao finissantes. C’est Deng Xiaoping qui relance Shanghai dans les années 1990 pour rééquilibrer l’économie chinoise vers le centre et le nord, alors que Canton est déjà devenue « l’atelier du monde ». L’ancien second champ de courses des Anglais, devenu place du Peuple, voit s’édifier, selon les règles de la géomancie, la nouvelle mairie (plans de Kenzo Tange) et le nouveau musée de Shanghai, dont l’architecture allie le rond (symbole du ciel) et le carré (symbole de la terre).

Ce n’est qu’à partir de 1992 que la rive est (Pudong, ancien champ de légumes) s’urbanise, avec quelques milliers de gratte-ciel dont une dizaine sont les plus originaux et les plus hauts du monde. Sur les deux rives, un architecte français, Jean-Marie Charpentier a imprimé sa marque : opéra, transformation de la rue de Nankin en rue piétonne, avenue du Siècle, ville nouvelle de Nanhui… Si l’on ajoute le plus grand port en eaux profondes du monde, la Bourse, le Grand Prix de Formule 1, et l’Exposition universelle de 2010, on peut comprendre pourquoi, Jean-Marie Charpentier évoquait « la plus française des villes chinoises » et « la culture bleue » de cette métropole mondiale qui accueille à bras ouverts les étrangers qui savent inventer et créer… Riche d’une vingtaine de millions d’habitants, Shanghai pourrait devenir une « ville phare du XXIe siècle » (propos de M. Xubo, francophone, commissaire général adjoint de l’Exposition universelle de 2010), ou du moins le New York du XXIe siècle.

Une Chine plurielle

La nouvelle Chine est « en trois dimensions » : continent, océan et espace. Cette contrée à la fois continentale et océane fut par deux fois, dans sa longue histoire, privée de ses horizons maritimes : après l’aventure de Zheng He, au début du XVe siècle, laissant les grandes découvertes aux Occidentaux, puis, au XIXe siècle, par ces mêmes Occidentaux qui pratiquent « la politique de la canonnière ». Pékin reste la capitale politique de l’empire, responsable de la défense et de la souveraineté nationales. Arbitre entre les provinces, elle tente inlassablement de garantir la paix et la prospérité chinoises en les fortifiant et en les diffusant sur l’un des plus vastes ensembles organisés de la planète, des rivages du Pacifique au désert de Gobi et au toit du monde…



Les trois Chine d’aujourd’hui

La Chine des « Trente Glorieuses » a d’abord été celle de l’Est, la Chine côtière, la Chine maritime, alors que du temps de Mao, elle était la « Chine des menaces », exposée aux invasions étrangères. La deuxième Chine est celle de l’intérieur, son « poumon ». Sous Mao, elle était une sorte de Ruhr, bloc de houille et de fer (industries lourdes, sidérurgie et armement). Depuis la *Go West policy* et la construction du barrage des Trois Gorges, l’objectif gouvernemental est de faire remonter la croissance vers l’intérieur (Xi’an, Wuhan, Chongqing, Chengdu…). Enfin, celles des périphéries, le Xingjiang et le Tibet (un tiers du territoire national), riches d’immenses ressources (eau, uranium, hydrocarbures), apportent au pays une profondeur stratégique essentielle à son dispositif géopolitique.

Canton (Guangzhou), méridionale et commerçante

Guangzhou, capitale de la province du Guangdong, connue en France sous le nom de Canton, est certainement une ville incontournable dans l’histoire de l’économie chinoise contemporaine. C’est ici qu’a commencé la grande industrie manufacturière qui est le cœur de l’« atelier du monde ». Depuis quelques siècles, ce chef-lieu de la province du Guangdong, port du Sud et lieu d’ouverture vers l’Asie du Sud-Est, est en relation avec le reste du monde, occidental ou musulman.

C’est à Guangzhou qu’a lieu deux fois par an, depuis 1956, la fameuse foire commerciale devenue la plus importante du monde. Bénéficiant de la proximité de Hong Kong et de Taïwan, où les investisseurs s’installent plus facilement qu’ailleurs, le Guangdong est devenu l’atelier du monde, attirant pendant plus de trente ans une main-d’œuvre venue de toute la Chine. C’est là que Deng Xiaoping a expérimenté « l’économie socialiste de marché » avant de l’étendre au pays tout entier. L’actuelle puissance économique chinoise, fondée sur la manufacture et l’exportation, y est née. Guangzhou devient donc une capitale commerciale et un laboratoire de la production nationale.

La Chine voudrait se délester, dans la mesure du possible, des industries de main-d’œuvre bon marché, grosses consommatrices d’énergie, pour monter en gamme. Le PNB de la province du Guangdong égale déjà celui de Taïwan. Si la proche Hong Kong est appelée à rester une grande place financière, Guangzhou a vocation à demeurer la grande capitale provinciale du Sud chinois et une

plate-forme multimodale (*hub*, « moyeu » en anglais) importante, retenue, entre autres, par Southern Airlines, l'une des plus importantes compagnies aériennes chinoises, et FedEx, le logisticien américain. L'édification de la « cité des Perles », digne cousine du quartier d'affaires de Pudong à Shanghai, ainsi que les jeux Asiatiques de 2010, témoignent de l'exceptionnel dynamisme de Guangzhou.

Si Canton est une ville assez connue des Français, trois autres villes chinoises sont les nouvelles capitales de la *Go West policy* (dès 2000) à la chinoise.

- **Xi'an, la porte de l'Ouest**

Xi'an a plus de trois mille ans d'histoire. Capitale impériale durant treize dynasties, Xi'an est aujourd'hui la plate-forme multimodale par excellence. Point de départ de la route de la soie, Xi'an reçoit des visiteurs du monde entier. Sa fabuleuse armée de soldats en terre cuite, qui protège le tumulus du premier empereur Qinshi Huangdi, constitue « la huitième merveille du monde », selon l'ancien président Jacques Chirac.

Sous la dynastie Tang, Xi'an, à son apogée, était une véritable capitale internationale. Elle attirait les voyageurs du monde entier, les commerçants et les étudiants du monde musulman (soixante-trois mosquées), du Japon, de la Corée et des pays perses. Sous Mao, Xi'an est une base industrielle importante : aéronautique, automobile et recherche, aspect souvent négligé par les étrangers qui visitent Xi'an surtout pour son aspect historique et culturel. Aujourd'hui, la ville n'est pas qu'un centre de tourisme de niveau international, elle est aussi un immense chantier, qui cherche à retrouver son rang économique et culturel d'autrefois.

Héritière de l'industrie lourde de l'époque de Mao, Xi'an abrite de nombreuses entreprises multinationales, d'importantes universités (on en compte plus de soixante-dix) et de grands centres de recherche (six cent soixante-douze en 2012) en quête de hautes technologies. Elle se couvre d'immenses zones industrielles pour devenir une métropole de niveau international. The Xi'an World

Horticulture Expo – équivalente de l'Exposition universelle 2010 à Shanghai et orientée vers la nature et le développement vert – a eu lieu du 28 avril au 22 octobre 2011, attirant près de 12 millions de visiteurs.

Xi'an, centre culturel et économique de 8 millions d'habitants, est la « porte de derrière » de la Chine. Elle offre des opportunités par rapport à un littoral saturé, et elle est à proximité d'une main-d'œuvre rurale dont l'élévation du niveau de vie est un enjeu majeur. Rien n'exprime mieux l'ambition de l'ancienne capitale impériale que l'édification, parmi ses nouvelles zones géantes industrielles et high-tech, d'une extraordinaire plate-forme multimodale de transports qui associe la technique des conteneurs à la construction d'autoroutes et à la révolution du train à grande vitesse. Ce *hub* est complété par un aéroport toujours plus actif et sans cesse agrandi.

Chongqing, ville-province

Chongqing fut détachée de la province du Sichuan en 1997 pour devenir, comme Pékin, Tianjin et Shanghai, une municipalité autonome directement administrée par le pouvoir central. Avec ses 82 401 km², presque la superficie du Portugal, c'est une agglomération gigantesque mêlant immeubles, jardins urbains, infrastructures géantes et morceaux de campagne (ce qui fait qu'elle n'est pas la plus grande ville du monde en tant que population). Elle approcherait les 34 millions d'habitants, ce qui en ferait la plus grande agglomération du monde. La ville, qui abritait hier un important complexe militaro-industriel, est devenue tête de navigation sur le Yangtsé. On pourrait, par ailleurs, la comparer à Chicago dans sa tentative de mise au pas de la pègre. La disposition de son espace présente trois parties : un « cercle », la ville de Chongqing proprement dite, et ses deux prolongements nord-est et sud-est que les autorités tentent d'équiper et de relier (centres d'affaires, musées, nouveaux ponts, autoroutes urbaines, métros…).

Sa main-d'œuvre, bien meilleur marché que sur la côte (500 000 paysans affluent dans l'agglomération chaque année), la présence d'énergie (charbon, gaz naturel) et de matières premières (bauxite, calcaire, quartz…), le déploiement de nouvelles infrastructures et

des mesures fiscales incitatives font que des entreprises prestigieuses s'y installent. C'est le cas du groupe français Suez. Lifan, fondé par Yin Minshan en 1991, est un des premiers fabricants de deux-roues du monde ; et en ce qui concerne les véhicules à quatre roues, Chang'an constitue, avec ses compétiteurs japonais, français ou allemands, un grand centre de construction automobile (l'équipementier français Faurecia s'y trouve). Bien entendu, la métropole entend être présente aussi dans le secteur high-tech. Mais il faudra encore du temps à Chongqing pour devenir un « Shanghai de l'intérieur », capable de vaincre la pollution et la corruption.

Chengdu, « terre d'abondance »

Chengdu, au cœur du Sichuan, ancienne capitale du royaume des Shu, est une grande agglomération de 11 millions d'habitants, ce qui en fait la cinquième de Chine. Elle est l'héritière et la dépositaire d'un immense patrimoine national, puisque fut inventé ici le papier-monnaie. Elle fut aussi un fief de la médecine traditionnelle chinoise, favorisée par la richesse biogéographique des provinces du Sichuan et du Yunnan. Elle devient une métropole économique de niveau mondial : hier encore élément du complexe militaire maoïste (car loin des États-Unis !), elle est riche, aujourd'hui, d'industries métallurgiques, mécaniques, électroniques, activités auxquelles s'ajoutent la pharmacie et la finance.

On y trouve une multitude de firmes connues : les chinoises Panzhihua (fonderie), Chengdu Aircraft Corporation et New Hope (l'un des plus grands producteurs laitiers du pays), les européennes Volkswagen, Bayer, Aventis, Alcatel, la japonaise Toyota ou encore l'américaine Intel… Elle offre aussi de la place à nombre de PME. Depuis la *Go West policy* lancée en 2000, Chengdu se couvre d'infrastructures nouvelles, autoroutières, ferroviaires et aéroportuaires, destinées à la relier à toute la Chine et à l'étranger. Désormais grande place financière du pays (la troisième après Hong Kong et Shanghai), elle connaît la fièvre immobilière qui accompagne souvent la nouvelle dynamique économique chinoise. Aujourd'hui, Chengdu, le chef-lieu de la province du Sichuan, est

une ville où le pouvoir d'achat est l'un des plus élevés des grandes métropoles de la Chine, derrière Pékin, Shanghai et Guangzhou. Elle abrite aussi une communauté française jeune et dynamique qui y travaille et y vit…

Même si bien d'autres métropoles émergent ailleurs, comme Tianjin, Dalian, Qingdao… il ne faut pas oublier l'immense Chine rurale et paysanne, difficile à évaluer en chiffres, qui est encore loin de tout ce qui caractérise les classes moyennes occidentales, nippones ou même chinoises… Quelles que soient les réserves que l'on pourrait faire sur les chiffres et les statistiques, il faut considérer les ordres de grandeur, qui restent précieux : en 2010, le PNB par habitant est de 46 000 dollars aux États-Unis, de 33 500 au Japon et de 3 600 en Chine. Les *mingong* (paysans-ouvriers) n'ont pas fini de rêver de la ville. C'est là que tout se jouera pour les autorités : rassembler, pour n'en faire qu'une, la Chine développée et moderne des métropoles côtières et la Chine encore sous-développée et éloignée…

Un peuple divers et uni

Soutenue par une longue histoire, la Chine est un pays-continent, peuplé de la plus ancienne civilisation vivante du monde. Elle repose sur les jeux éternels du pouvoir, de l'avoir et du savoir. Le savoir et la mémoire des Chinois, considérables, transitent depuis longtemps par le signe, l'écriture, l'invention et la tradition.

Le raffinement de l'art, la poésie, la peinture et la musique, alliés à la sagesse du taoïsme, du confucianisme et du bouddhisme, n'excluent nullement, bien au contraire, l'appétit de vivre au quotidien.

Face aux nombreuses catastrophes naturelles, aux rigueurs de l'époque et à la contrainte démographique, les Chinois semblent dotés d'une grande résilience à l'adversité et d'un attachement viscéral à la famille au fil des générations. Réaliste et pragmatique, l'homme chinois est un paysan et un artisan qui travaille et

transforme. Il est aussi un amateur de belles-lettres en quête d'harmonie (homme, terre et ciel).

Une longue histoire, la dureté des temps, parfois, ainsi que l'immensité du pays ont formé un peuple à la fois divers et uni.

• Comment définir les Chinois ?

Les Chinois ne connaissent-ils pas eux-mêmes leur caractère ? Ils sont plutôt optimistes et pragmatiques et se perçoivent comme un peuple confucianiste, travailleur, pacifique, tolérant et, surtout, confiant en son avenir. Mais ils n'ignorent pas pour autant leurs défauts : on les dit dépassés, hypocrites et contradictoires.

« Vilains Chinois »

En 1985 paraît le livre *Ugly Chinese* (« Vilains Chinois »), décrivant la culture fruste et les défauts du peuple chinois. Il suscite d'énormes discussions au sein des communautés chinoises du monde entier. En vingt ans, ce livre s'est vendu à 20 millions d'exemplaires.

Bo Yang (1920-2008), grand écrivain originaire du Henan et installé à Taïwan, a l'audace d'écrire : « Notre laideur provient de ce que nous ne sommes pas conscients de nos laideurs… » Il avance : « Si j'ose dévoiler les défauts des Chinois, c'est parce que je suis Chinois. » Avec l'attitude de « qui aime bien châtie bien », Bo Yang critique violemment les défauts de la culture et du caractère chinois. L'auteur décrit dans son livre une sorte de maladie filtrée et génétique de la culture traditionnelle chinoise, qui continue d'étouffer des générations incapables de se libérer. Dans cette culture dite « marinée et puante » (*jianggang wenhua*), la justice, la vérité et la clarté n'existent pas. Le mal n'étant que rarement considéré comme un problème, la réflexion (non-action) fait figure de raison, l'hypocrisie remplace l'honnêteté et l'orgueil cache la honte. En 1989, Bo Yang est accusé d'avoir encouragé le mouvement libéral des étudiants : tous ses livres sont interdits en Chine continentale. Les luttes au sein du Parti communiste de Pékin aboutiront, en 2004, à une réhabilitation de l'auteur et à la rediffusion de ses livres en Chine.

Bo Yang est né dans la province du Henan et il est diplômé d'études politiques de l'université du Nord-Est de la Chine. Installé à Taïwan avant 1949, il travaillait pour différents journaux taïwanais, traduisant et publiant des bandes dessinées américaines, notamment *Popeye the Sailor Man*. Sa traduction du mot *fellows* (« copains ») en « nos compatriotes du pays entier » fut considérée comme une moquerie à l'égard des Tchang, père et fils. (Le père, Tchang Kaï-chek, successeur de Sun Yat-sen, est le chef du Parti nationaliste qui s'est replié à Taiwan en 1949 après la défaite face au Parti communiste de Mao. C'est son propre fils qui lui a succédé en 1975.) Cela lui valut une condamnation à douze ans de prison en 1969. Sa peine allégée, Bo Yang fut libéré en 1976, un an après la mort de Tchang Kaï-chek.

« Comme il est bon d'être Chinois »

Lors du Nouvel An chinois, en 2008, un SMS, parmi des milliers d'autres, circulait entre Chinois. Il s'agit d'une approche typique et ironique du pays, de la part de personnes capables de pratiquer critique lucide et autodérision face aux immenses difficultés et aux mutations fulgurantes que connaît la Chine :

Ben Laden avait dit un jour : La Chine est certainement le seul pays au monde à ne pas attaquer !

La raison en serait, qu'une fois, son organisation avait envoyé huit terroristes attaquer la Chine. Le premier terroriste se perdit complètement dans le pays et s'évanouit dans les voies express ; le deuxième voulut monter dans un bus pour le faire exploser mais il manqua complètement son opération, car il lui fut impossible d'y monter ! Le troisième se fit voler la télécommande de sa bombe au moment où il visait un supermarché ; le quatrième a été battu comme plâtre par un policier qui a cru qu'il venait présenter des pétitions contre l'injustice sociale, alors qu'il était sur le point de faire exploser la mairie ; le cinquième a réussi à faire exploser une mine et à tuer une centaine de mineurs chinois ! Mais, après qu'il fut retourné en cachette à sa base en Afghanistan, aucun article de presse n'a évoqué l'attentat. Six mois s'étant écoulés sans aucune preuve, il finit par être exécuté, accusé de « crime de mensonge ». Le sixième voulut attaquer la ville de Guangzhou, mais à peine sorti de la gare, il se fit dérober sa bombe par la mafia « fusils volants » sans avoir eu le temps de réagir ! Le septième se rendit dans une base sidérurgique au mont Tie, mais il fut ridiculisé par Zhao Benshan [comédien renommé] ; le dernier terroriste fut une femme, envoyée pour bombarder la province du Henan, qui se fit directement acheter par un trafiquant de main-d'œuvre !

Vous voyez bien comme il est bon d'être Chinois.

Ce peuple attaché à son histoire sait se moquer de lui-même et se reconnaître à travers des images directes et crues, presque cruelles. Conscient du rythme des mutations époustouflantes qu'il est en train de vivre, il sait garder humour, audace et optimisme. Tout est possible et bien des problèmes coexistent. Mais le pragmatisme l'emporte, le progrès et la croissance donnent confiance. La Chine est à la fois peuplée et homogène, disciplinée et désordonnée, réaliste et utopique, idéaliste et cynique. Les Chinois de la rue sont lucides sur les graves problèmes sociaux du pays. Est-ce dans cette sorte d'autodérision que résident leur philosophie et leur liberté d'expression ?

Chinois du Nord et Chinois du Sud

Évidemment, la Chine est grande et plurielle. Il est difficile de résumer, en quelques mots, les caractères d'un peuple réparti sur un territoire dont les distances géographiques sont équivalentes à celles de Londres à Moscou d'est en ouest et d'Oslo à Marseille du nord au sud.

Les Chinois se prétendent tous « fils de Han », comme s'ils étaient les descendants des grands empereurs, ceux qui ont présidé à la paix nationale et à la prospérité. Dans l'histoire de la Chine, la terre et le bassin du fleuve Jaune ont formé de grands empereurs et des généraux. On les dit hommes robustes et belliqueux mais directs et honnêtes, sensibles à la politique et aux autres cultures. Les Chinois du Nord sont renommés pour leur franchise, leur bravoure et leur droiture. Dans le Sud, on connaît surtout de grands lettrés, poètes, musiciens et marchands : on dit les Méridionaux amoureux de la nature et de l'art, de la littérature et de la musique, et dotés du sens du commerce.

Les plus représentatifs des Chinois du Nord sont les Pékinois, ceux du Sud-Est sont les Shanghaïens, et ceux du Sud les Cantonais. Les Chinois du Nord, bien souvent de plus grande taille et de teint plus clair, semblent davantage tournés vers la vie collective, paysanne, administrative et militaire.

Les Pékinois

On dit des Pékinois qu'ils sont un peuple franc et droit, loyal et connaisseur de la culture chinoise et étrangère. On prête aux habitants de la capitale de l'empire du Milieu une allure « noble », au sens propre, et une sensibilité politique beaucoup plus aiguë que celle des Chinois des autres villes.

Les Pékinois sont capables d'analyser la situation nationale et la conjoncture internationale à table, entre amis, et savent souvent identifier sans faute l'immatriculation d'une voiture pour l'attribuer à une ambassade étrangère. Pékin attire l'élite du pays et rassemble les hommes de décision, ainsi que les scientifiques et les artistes les plus talentueux. Les provinciaux considèrent qu'un Pékinois sur dix est un haut fonctionnaire. Les femmes pékinoises sont connues pour leur élégance et leur distinction, ainsi que pour leur idéalisme : nombre d'entre elles recherchent plus le bonheur que l'argent et considèrent moins le mariage comme un destin à accomplir. À Pékin, dès votre arrivée à l'aéroport, si vous parlez le chinois, vous trouverez facilement un sujet de conversation avec n'importe quel chauffeur de taxi et serez certainement impressionné par sa culture et sa sensibilité politique !

Pékin, capitale de l'empire du Milieu, lieu culte de pouvoir, d'art et de rêve, attire les Chinois des quatre coins du pays qui rêvent d'une meilleure existence. Une chanson rock très populaire la qualifie ainsi : « Je ris ici et je pleure ici, je vis ici et je meurs ici… Je cherche ici et je me perds ici. Je sens mon existence ici et je trouve trop de belles choses ici… Les gens se consolent et s'embrassent ici, et courent derrière des rêves qui se brisent… »

Les Shanghaïens

Les Shanghaïens sont réputés fins stratèges et excellents commerçants, mais plus pragmatiques et bien attachés aux chiffres. À Shanghai, les Occidentaux sont souvent plus à l'aise dans leurs premières démarches commerciales pour s'implanter en Chine. Ils rapportent généralement que les Shanghaïens montrent un sens commercial aigu et sont respectueux des règles commerciales, en

étant nettement moins attachés aux codes sociaux de la culture chinoise.

Il est vrai aussi que les Shanghaïens ne ressemblent nullement aux autres Chinois du continent, car l'histoire coloniale de Shanghai fait d'elle une ville unique et nostalgique dans ses mélanges de style occidental et oriental. On remarque souvent chez les Shanghaïens un pragmatisme et un réalisme extrêmes ; ils parlent rarement de politique et semblent peu s'intéresser aux grands sujets tels que le sort de la population rurale ou l'avenir du pays. En revanche, les salles de cours d'anglais sont souvent pleines de gens avides d'apprendre et de gagner de l'argent.

Le rêve d'un Shanghaïen typique est de devenir propriétaire de son appartement et d'avoir un travail décent et prometteur, et celui d'une Shanghaïenne de trouver un mari riche, qui a socialement réussi. Les femmes shanghaïennes n'hésitent pas à comparer leurs maris avec fierté, pour déterminer qui réussit le mieux et qui est le plus riche ! Il n'est pas rare qu'une jeune et belle Shanghaïenne fasse savoir en public qu'elle n'épousera que celui qui a réussi ou qui est riche, attirant ainsi des garçons ambitieux à l'avenir prometteur !

Les Cantonais

Les Cantonais sont connus pour être de remarquables négociants et de grands travailleurs. Leur immense ville portuaire est depuis longtemps en relation commerciale avec le monde étranger, en particulier avec les pays occidentaux et musulmans. Ils sont conscients de l'aspect concurrentiel de la nouvelle société et de la dureté de la vie. « Atelier du monde », cœur du *made in China*, Guangdong est considéré comme un nouvel Eldorado chinois qui rassemble une jeune élite d'entrepreneurs. On est loin de la capitale de l'empire du Milieu, et on y est bien plus distancié des contraintes impériales. « Les montagnes sont hautes et l'empereur est loin » : tout est possible et tout est à construire.

La nouvelle génération est complètement accaparée par sa nouvelle vie, bien remplie par le travail, les transactions immobilières et financières, les folles soirées et la famille… Comme tous les

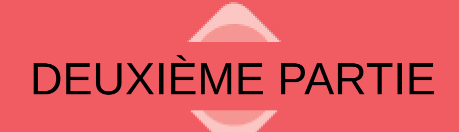
Méridionaux du monde, les Cantonais sont réputés pour leur tempérament plus frondeur, turbulent, voire rebelle. C'est dans le Sud que la République fut proclamée en 1911. C'est également la population de la région cantonaise qui, fuyant la pauvreté du pays au XX[e] siècle, a fait connaître la cuisine chinoise dans le monde.

C'est à Canton, encore, que les gens mangent « tout ce qui vole, sauf les avions, et tout ce qui a quatre pattes, sauf la table », y compris les serpents et les singes, ce qui impressionne les Chinois des autres provinces, aussi bien les Pékinois hautains et distingués que les Shanghaïens exigeants et moins accommodants. La fameuse maladie SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) semble être partie de là : des animaux sauvages porteurs de la maladie, insuffisamment contrôlés sur le plan sanitaire, en auraient été des vecteurs de contamination.

Tous ces éléments forment le peuple chinois. Chinois du Nord, du Sud-Est ou du Sud, politiciens, lettrés, poètes, commerçants, travailleurs ou paysans : tous prétendent être les descendants de l'empereur jaune, et tous restent attachés à la même culture han et à leur identité singulière. N'est-ce pas ce qui fait le charme et la force des Chinois, simples mais complexes, et de la Chine, si diverse dans son unité ?

---

1. Toutes les références bibliographiques sont regroupées en fin d'ouvrage.



DEUXIÈME PARTIE

LA CIVILISATION ET LA PENSÉE CHINOISES : LES HAN D'HIER ET D'AUJOURD'HUI



LA CIVILISATION CHINOISE : ÉCRITURE ET RÉFÉRENCES

La Chine est, depuis toujours, riche en hommes et singulière en imagination. Pour ne pas la méconnaître et la manquer, il est indispensable d'approcher son système d'écriture et de pensée, ainsi que ses autres « fondamentaux ».

Civilisation du signe, la Chine accorde, plus que tout autre pays, une place primordiale à l'écriture et à son apprentissage. Savoir est, dans ce cas, pouvoir. D'où l'exceptionnelle importance dans cette contrée des proverbes, des locutions et des slogans… Les idéogrammes chinois expriment une perception du monde radicalement différente de celle des Occidentaux.

L'écriture, vecteur de civilisation

• Une langue vivante et idéographique

L'écriture est assurément l'un des fondements d'une civilisation. Les Chinois pensent que l'humanité a connu quatre grandes civilisations anciennes : la babylonienne, l'égyptienne, l'indienne et la chinoise, et que seule la civilisation chinoise est toujours vivante et continue sur sa lancée historique. Cette vision est fondée en grande partie sur une écriture en usage depuis plusieurs millénaires.

Idéographique et pictographique, toujours vivante, l'écriture chinoise est symbolique et unique. Aujourd'hui, la langue chinoise est la langue maternelle la plus parlée au monde.

- ***Jiaguwen*, les premiers écrits déchiffrés**

L'écriture chinoise a une existence de plus de trois mille cinq cents ans. Selon une légende, elle aurait été créée par Cang Jie, l'homme mythique qui a observé les constellations du ciel et les empreintes des oiseaux.

On nomme les premiers écrits *Jiaguwen*. Ce sont des inscriptions à usage divinatoire incisées sur des plastrons de tortue ou des omoplates de cervidés ou de bovidés. Ces *Jiaguwen* remontent à la dynastie Shang, au XIVe siècle avant notre ère. Plus de 4 000 de ces signes ont été déchiffrés.

La dynastie Qin (221-206 avant notre ère) a unifié l'écriture ainsi que les caractères de tous les royaumes qui la composaient. Puis, la dynastie des Han (de 206 avant notre ère à 220 après notre ère) a recensé quelque 9 000 caractères. L'empereur Kangxi (1654-1722), grand passionné de culture, a fait compiler le fameux dictionnaire Kangxi Zidian, recensant 47 035 caractères. Ce dictionnaire constitue l'une des archives les plus importantes pour l'étude de l'écriture chinoise. Ce travail d'érudition, commencé en 1710, a été achevé en 1716 : il a fallu six ans de travail et de recherches pour le réaliser.

Une écriture conceptuelle

Cette écriture spécifique est un des éléments incontournables pour appréhender la pensée chinoise. La langue chinoise ne s'écrit pas de la même façon que la langue alphabétique occidentale.

Cyrille Javary, dans ses *100 Mots pour comprendre les Chinois*, a ainsi résumé la langue chinoise :

Elle est irréductible aux présupposés auxquels l'usage des mots a pu habituer le lecteur occidental […]. Cette différence est, en fait, bien plus importante qu'on ne le croit généralement, car elle se place au niveau conceptuel, qui constitue le socle impensé d'une culture.

Cette écriture est tellement étrangère à celles de l'Europe que les premiers voyageurs occidentaux en Extrême-Orient ne l'ont pas vraiment comprise. Ainsi Marco Polo, bien que fasciné par la Chine, n'a-t-il, dans son *Livre des merveilles du monde*, pas même fait allusion à un seul mot de l'écriture chinoise.

• Le chinois, écriture dialectique

Nous pouvons distinguer cinq caractéristiques majeures de l'écriture chinoise.

1. Une conception de la vie et une vision du monde radicalement différentes

La langue chinoise ne s'épelle pas, elle se dessine.

Oublions un peu pour un moment le système d'écriture alphabétique et plongeons dans l'univers de l'écriture chinoise. Dessinons d'abord une personne debout, qui s'écrit 人，ce qui signifie « homme » dans le sens « humain » ; cet homme lève les bras, ce qui fait 大 : c'est le caractère de « grand ». Il suffit d'ajouter un toit (un trait) au-dessus de la tête de ce grand homme, cela fait 天, caractère du « ciel ».

Un champ est dessiné 田, et la force 力. Le caractère de l'homme (masculin par rapport au féminin) est composé de celui du champ avec celui de la force, donc 男.

Le soleil se dessine 日 et la lune, 月. Si nous combinons le soleil avec la lune, c'est le caractère 明, qui signifie la lumière ou la clarté. Si nous ajoutons un horizon (trait) sous le soleil, cela fait 旦, ce qui exprime le début ou le commencement de quelque chose, et veut aussi dire l'aurore pour le jour.

Le monde est constitué de deux caractères : 天 下, ce qui signifie « sous le ciel » (天, « ciel » comme nous venons de l'expliquer, et 下 pour « en dessous »). Durant des millénaires, les Chinois ont considéré que le ciel était rond et la terre, carrée. Ce terme, « le monde », 天 下, montre à quel point les Chinois ont une vision du monde centrée sur la Chine. Seul le peuple civilisé vit sous le ciel

rond qui couvre le centre de la Terre. Quant aux Barbares, ils vivent relégués dans les espaces périphériques.

La crise s'écrit 危机, dont 危 signifie le danger et 机 l'opportunité. Pour les Chinois travailleurs et pragmatiques, la crise révèle le péril mais aussi une chance de renaître si l'on ose relever le défi.

En Occident, le mot « république » fait penser à une agora où les gens se rassemblent pour discuter des affaires publiques et confronter des idées, et c'est cette « république » qui fait avancer la société et les hommes. Or, en langue chinoise, tout s'écrit et se conçoit autrement. Commençons par la bouche d'un homme, qui se dessine ainsi : 口, et les céréales : 禾. Si l'on combine la bouche à nourrir avec les céréales, cela constitue le caractère 和, ce qui signifie « harmonie ». Pour la Chine millénaire, principalement composée d'une population rurale, nourrir le peuple avec les céréales est la base d'une société prospère et harmonieuse. Revenons maintenant à l'exemple de la « république », qui est composée des deux caractères 共 和, dont 共 signifie « commun » ou « ensemble », et 和 « harmonie ». Par conséquent, le mot « république » se reflète dans l'imaginaire des Chinois comme « l'harmonie commune », ce qui est fondamentalement différent du concept occidental de la vie et de la société.

人 homme *(ren)*	大 grand *(da)*	天 ciel *(tian)*
田 champ *(tian)*	力 force *(li)*	男 homme *(nan)*
女 femme *(nü)*	子 enfant *(zi)*	好 bon/bien *(hao)*
日 soleil *(ri)*	月 lune *(yue)*	明 lumière *(ming)*
上 haut *(shang)*	下 bas *(xia)*	中 milieu *(zhong)*
国 pays *(guo)*	天 下 le monde, « sous le ciel » *(tian xia)*	中 国 la Chine *(zhong guo)*, pays du milieu
口 bouche *(kou)*	禾 céréales *(he)*	和 harmonie *(he)*
共 commun, ensemble *(gong)*	和 harmonie *(he)*	共 和 la république *(gong he)*

2. L'apprentissage de la vie par la copie et la répétition

Confucius a dit : « À quinze ans, je résolus d'apprendre ; à trente ans, je m'affermis dans la voie… » Et le fait d'apprendre commence, dès l'enfance, par l'acte de copier.

Cette écriture d'une grande imagination et d'une richesse millénaire est un outil d'apprentissage efficace pour les enfants dès leurs premiers pas dans la vie. Lorsqu'on écrit le mot 人, il faut d'abord connaître sa forme, c'est-à-dire la morphologie. Puis, il faut aussi mémoriser son signe : par où commencer les traits ? Ensuite, que signifie ce mot 人 ? Il faut retenir aussi son sens, et qu'il s'agit de l'*homme* en question. Enfin, comment prononcer ce mot ? Il faut pour cela saisir le son (la phonétique) qui se prononce *ren*.

L'apprentissage de la langue chinoise exige un énorme travail de mémoire pour connaître le signe, retenir le sens et mémoriser le son. Ces trois « s » constituent la base de l'apprentissage et imposent un travail de copie et de répétition considérable, donc beaucoup d'attention et d'efforts, ce qui requiert les participations aussi bien de l'hémisphère gauche du cerveau que du droit.

Pour apprendre l'écriture, un enfant chinois passe beaucoup de temps, à l'école comme à la maison, à copier les caractères, à mémoriser les significations et à réciter à haute voix. Dans le système alphabétique, un enfant peut lire et prononcer un mot nouveau sans l'avoir encore appris, grâce aux 26 lettres déjà connues. Ce n'est pas le cas dans la langue chinoise : un nouveau mot y est nouveau dans son sens, sa prononciation et sa forme. Seul le travail de copie permet aux enfants d'apprendre : l'apprentissage de la vie commence par la copie des choses écrites et existantes.

Les Chinois copient par respect et admiration. Pour eux, ce qui a été inventé par les ancêtres est le meilleur et mérite donc d'être reproduit, ce qui entraîne un rapport particulier à l'imitation. Les législations sur la propriété intellectuelle sont quelque chose de relativement récent pour les Chinois. Empire d'inventions, la Chine est aujourd'hui face au nouveau défi du respect de la propriété intellectuelle et des innovations. « Copier, comprendre et créer », tel est le précepte des Chinois résumé par un expert français. Après

avoir copié et appris pour rattraper son retard centenaire, la Chine n'est-elle pas en train de se créer de nouveau ?

3. Vision millénaire des choses, sens de « l'instant présent »

La langue chinoise ne connaît pas la conjugaison des verbes. Les verbes ne se conjuguent pas. De ce fait, les Chinois n'ont pas la même notion du temps que les Occidentaux.

Prenons un exemple avec le verbe *aller*. Lorsque nous exprimons « je suis allé hier » ou « nous irons demain » en langue chinoise, la phrase est tout simplement « j'aller hier » ou « nous aller demain ». Seul l'adverbe (donc l'auxiliaire) précise le temps. Un Chinois lettré traditionnel écrit le passé au présent. Une phrase de Laozi dans son livre *Le Classique de la Voie et de la Vertu (Daode Jing)* est traduite en français par « Autrefois, ceux qui pratiquaient la voie étaient… ». Elle est pour les Chinois, tout simplement : « De tout temps, ceux qui pratiquent la voie sont… » Dans un tel contexte, la compréhension de la logique des choses est forcément totalement différente pour un Chinois et pour un Français.

Ce manque de précision du temps fait que les Chinois ont une notion millénaire des choses : le temps est linéaire et continuel, sans rupture ni coupure. Les Chinois placent leur vie présente dans le « long fleuve de l'histoire » *(lishi changhe)* qui continue son cours et reste toujours d'actualité. Aux yeux des Chinois, le présent est la prolongation d'un long passé et la transition avec le futur. Ce qui compte, c'est « l'instant présent ». *Today is future* (« Aujourd'hui est demain ») est le pragmatisme naturel des Chinois.

4. Valeurs de la collectivité et esprit de l'individu

Quel que soit le nombre de traits qui constituent un idéogramme, tel qu'« une femme » 女, « bon » 好, ou « prospérité » 繁, chaque caractère reste bien à sa place, dans sa case, sans aucun débordement. C'est en combinant les différents idéogrammes que la belle phrase se forme. Un seul caractère ne signifie pas grand-chose. Seule la phrase a un sens complet. Rester bien à sa place et

contribuer avec les autres à la construction d'une société, telle est la conception de la vie innée des Chinois.

En Chine, depuis des millénaires, les valeurs collectives priment sur l'intérêt individuel. En l'occurrence, les droits appartiennent à l'État et les devoirs, à l'individu.

Le régime communiste de Mao a certainement poussé cette notion de partage et de collectivité à son paroxysme, au détriment de la vie de chaque individu, pour l'intérêt du pays et du parti. Chaque être humain n'était qu'« une vis révolutionnaire » *(geming de luosiding)* de la machine qu'était l'État-parti. « Nous faisons sans condition ce que le parti nous indique de faire ! » était un slogan que retenaient par cœur tous les Chinois de l'époque de Mao. Un individu n'était qu'un simple rouage de la machine étatique. La machine ne peut fonctionner sans rouages, mais ce « pion » doit être à sa place, là où l'État le juge nécessaire.

5. La maîtrise de soi-même par l'exercice de la calligraphie

La calligraphie fait partie de l'art chinois. Elle traduit l'esprit et porte l'esthétique de l'écriture chinoise. Apparue sous la dynastie des Han (de 206 avant notre ère à 220 après notre ère), la calligraphie (*shufa*, « méthode » ou « loi de l'écriture ») est intimement liée à la culture et à la civilisation, selon le *Shuowen jiezi* de Xu Shen (30-124), premier dictionnaire étymologique chinois rédigé en l'an 100. Le plus célèbre calligraphe s'appelle Wang Xizhi (303-361), connu surtout pour avoir composé la *Préface aux poèmes du pavillon des orchidées*.

La pratique de la calligraphie exige d'abord une concentration de l'esprit, puis un contrôle du corps et enfin une maîtrise du souffle. Chaque caractère est composé de différents traits, dont chacun respecte un sens de tracé, avec l'appui plus ou moins fort du pinceau, ce qui exige le juste mouvement du poignet et du corps. Dessiner un pictogramme en sa juste place (recherche de l'harmonie) est la base d'une œuvre d'art calligraphique. L'art de la calligraphie s'acquiert dans l'exercice de la copie, trait par trait,

caractère par caractère, tout en régulant sa respiration. Copier un ancien maître calligraphe, c’est s’inspirer de son souffle.

Équilibrer le plein et le vide, partager l’ombre et la lumière, tout en maîtrisant son petit univers, tel est l’esprit de l’art chinois du pinceau. Il s’agit de l’apprentissage du contrôle de soi-même, du juste équilibre entre le corps et l’esprit. La calligraphie est souvent considérée comme une gymnastique ou, même, un sport. C’est un exercice physique en même temps qu’une expérience spirituelle. Lorsqu’on pose aux Chinois la question : « Que pratiquez-vous comme sport dans la vie ? », certains répondent : « La calligraphie. » Ce qui ne saurait surprendre ceux qui connaissent la culture chinoise…

L’écriture chinoise nous révèle une civilisation d’une grande subtilité :

La vraie connaissance d’une langue n’est pas simplement une aptitude à la traduction de termes, elle est, aussi, une capacité à entendre l’autre dans toute sa densité culturelle.

Élisabeth Rochat de la Vallée, *Aperçus de la civilisation chinoise*



CHAPITRE 2

LA PENSÉE CHINOISE : FONDAMENTAUX ET CODES SOCIAUX

Jean de Miribel et Léon Vandermeesch, dans *Sagesses chinoises*, ont ainsi approché la pensée chinoise :

La pensée chinoise est essentiellement dialectique et compose avec les contraires, s'efforçant inlassablement de les réduire ou de les dépasser pour parvenir à l'harmonie. Si, en Occident, l'affirmation et la négation s'opposent, en Chine elles se complètent et même, s'unissent. Tandis qu'en Occident toute réponse s'oriente vers un oui ou vers un non, l'un excluant l'autre, en Chine toute réponse peut être à la fois un oui et un non, l'un n'excluant pas l'autre et même l'un tendant à devenir l'autre.

Cet esprit chinois qui fait coexister les oppositions est fondamentalement différent de l'esprit cartésien où tout est bien classé et en bon ordre. Le mal cache un bien et le bien engendre le mal. Tout est relatif, et il n'existe pas de frontière nette entre les deux éléments opposés. Cette ambiguïté explique en partie un rapport délicat à la loi, mais cette ambivalence de la pensée chinoise autorise souvent une relative souplesse dans l'action.

Le socle de la pensée chinoise : le *Yi Jing*

- **Le *Yi Jing (Le Classique des changements)***

Le *Yi Jing* est le plus ancien monument de la littérature chinoise. Selon les chercheurs chinois, c'est un ouvrage dont la cosmologie (la conception du monde) aurait nourri aussi bien le taoïsme que le confucianisme et toutes les autres écoles de pensée.

Unique en son genre, sans équivalent dans d'autres civilisations, c'est un livre de vie autant que de connaissance qui contient toute la vision spécifiquement chinoise des mouvements de l'univers et de leur rapport avec l'existence humaine.

Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*

Le socle de la pensée chinoise

Qu'est-ce que le *Yi Jing* ?

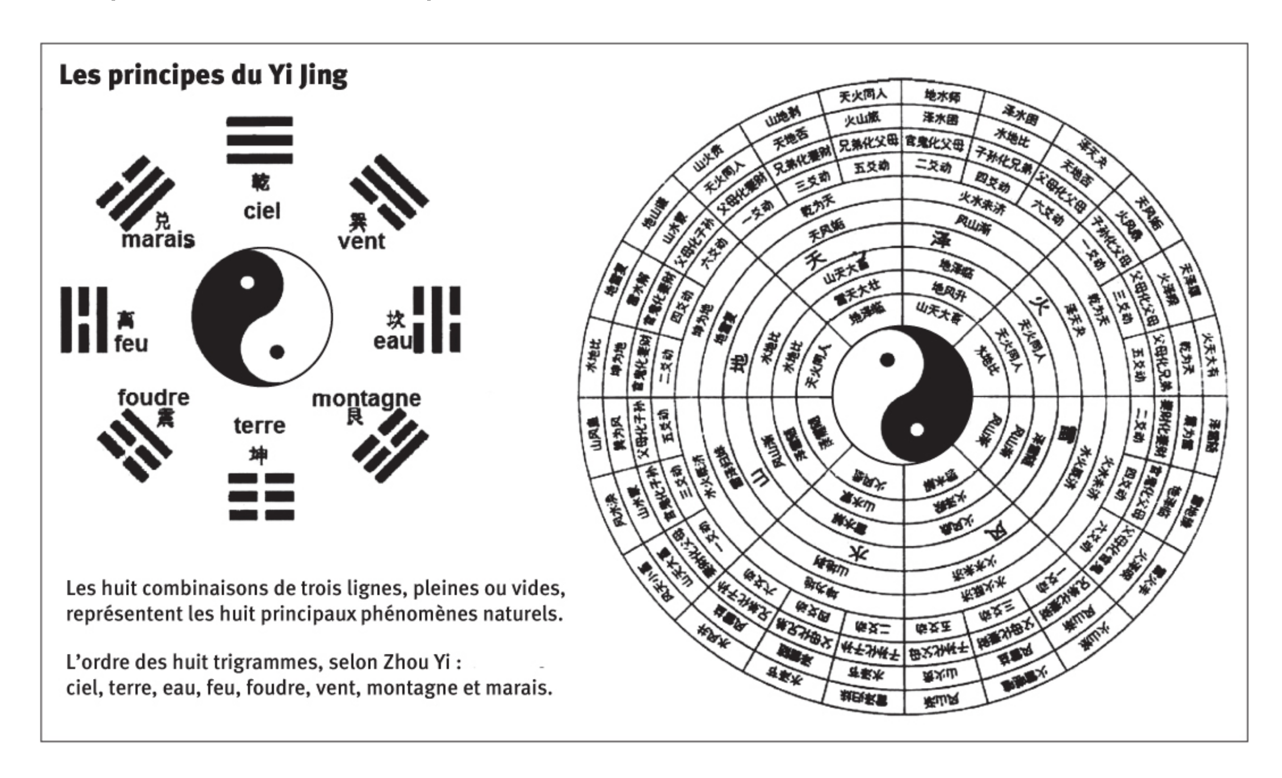
Le *Yi Jing* « décrit les mouvements de la vie cosmique et humaine, et a fasciné des générations de lecteurs jusqu'à maintenant » (*Aperçu de civilisation chinoise*).

Selon *La Voie du Yi Jing* (*Yi Jing zhidao*, Xu Wensheng), le *Yi Jing* est une discipline (ou une théorie élémentaire) qui décrit les règles du changement de toute chose de notre univers par trois ensembles de principes : quatre figures, huit trigrammes et soixante-quatre hexagrammes. Fondé sur des observations et des réflexions sur l'univers et ses transformations, l'ouvrage explique les phénomènes des changements continuels et décrit l'harmonie du monde dans l'équilibre des contraires.

Yi, 易, est un caractère complexe. Il est l'image de toute chose qui, dans notre univers, représente les changements perpétuels : ceux du jour et de la nuit, du soleil et de la lune, de la vie et de la mort… *Jing*, 经, signifie le classique ou le canon. Selon *La Voie du Yi Jing*, la troisième version du *Yi Jing*, la plus influente en Chine et la plus complète, *Zhou Yi*, est écrite par le roi Wen de Zhou durant les sept ans de sa vie en prison à Youli, à la fin de la dynastie Shang (1600-1045 avant notre ère).

Le *Yi Jing* propose une vision de l'univers formé de deux forces cosmiques opposées dont la frontière n'existe que dans leurs mouvements perpétuels. Cela pourrait s'exprimer par un rond graphique avec le *yin* et le *yang* séparés par une ligne en forme de « s » qui inclut bien plus qu'il ne divise. Le *yin* représente la lune,

l’ombre, le froid, la terre, la femme, le vide, la faiblesse, le négatif ; le *yang*, le soleil, la lumière, le chaud, le ciel, le masculin, le plein, la force, le positif… Le *yin* et le *yang* sont en interaction constante : l’un complète, l’autre lui répond.



Yi Zhuan, l’esprit des Chinois

Dans l’Antiquité, le *Yi Jing* a été utilisé par les devins pour prédire l’avenir et les événements fastes ou néfastes de la vie quotidienne. Aux yeux des Chinois, le *Yi Jing* livre surtout des réflexions philosophiques sur l’existence humaine et constitue aussi les éléments d’étude des sciences, tels que les mathématiques.

Confucius est celui qui a transformé ce livre d’oracles antique en fondements de la rationalité. Il aurait consacré une dizaine d’années de sa vie à étudier le *Yi Jing* (*Zhou Yi* essentiellement), signe par signe, pour le transmettre à ses disciples. *Yi Zhuan*, le commentaire de *Yi Jing*, serait la version que Confucius utilisait pour son enseignement : les textes du *Yi Zhuan* deviendront canoniques.

L’esprit chinois est exprimé par « rester vigoureux en s’adaptant aux règles du Ciel » *(tian xingjian)* et « se perfectionner en faisant des

efforts inlassables » *(ziqiang buxi)*. Ce rapport à soi-même et au travail, ainsi que le culte de la nature en ses mouvements perpétuels forment la philosophie chinoise, ce qui nourrit son peuple de génération en génération.

Qu'il s'agisse de la vénération taoïste de la nature, destinée à communier avec le monde, ou du culte confucianiste des ancêtres soucieux de maintenir l'ordre social, l'équilibre entre l'homme et la nature ainsi que l'harmonie entre l'homme et la société sont au cœur de la vie et de la philosophie chinoises.

Le taoïsme

L'inspiration du taoïsme provient, selon l'une des nombreuses légendes, de Laozi, né en 570 avant notre ère.

Toujours d'après la légende, Laozi était archiviste à la cour du roi de Zhou. Il renonça à son poste à la suite de désaccords au sein de la cour du roi pour se réfugier dans un site calme au pied des monts Qinling et y rédiger *Le Classique de la Voie et de la Vertu (Daode Jing)*. Après cela, il quitta la société pour partir vers l'ouest, sans laisser de trace. On ne connaît pas la date de sa mort.

Le Tao, voie de la sagesse

Le Tao (ou *Dao* pour les Chinois) signifie la voie ou le chemin. Dans son *Daode Jing*, Laozi explique le fonctionnement des choses :

Le Dao engendre l'Un

Un engendre Deux

Deux engendre Trois

Trois les dix mille êtres

Les dix mille êtres portent le Yin sur le dos et le Yang dans les bras

Mêlant leurs souffles, ils réalisent l'harmonie.

***Histoire de la pensée chinoise*, chap. 42**

Selon Laozi, la voie de la sagesse forme l'origine du monde et des dix mille choses qui le forment. Dans ce monde du Dao, le beau et le

laid, le bien et le mal se mélangent, l'un porte en lui le germe de l'autre. Ce qui importe, c'est l'équilibre entre les deux éléments, entre le *yin* et le *yang*.

Le *Daode Jing*, fondement du taoïsme

Le *Daode Jing* est aussi appelé « Cinq mille caractères de Laozi » *(Laozi wuqiangwen)* pour le nombre de caractères qui composent l'ouvrage.

Grand philosophe et sociologue, Laozi cherche la Voie *(dao)* et la sagesse dans la vie. La sagesse de Laozi encourage le service pour les autres et l'enrichissement par le don. « Le sage ne garde rien pour lui. Plus il donne aux autres, plus il s'enrichit. » La Voie de la sagesse, l'équilibre entre l'homme et la nature et le non-agir forment les principes du taoïsme. Au fil des siècles, la figure de Laozi est divinisée, des disciples lui rendent un culte. Le *Classique de la Voie et de la Vertu* reflète une philosophie qui sert de base à l'éducation et à la religion des moines taoïstes.

Sur le plan social, Laozi met en évidence que la force de l'homme est insignifiante face à l'immensité de la nature et à la complexité de la société. « Si le ciel et la terre ne produisent rien de durable, comment l'homme le pourrait-il ? » Il prône le laisser-faire et la passivité : il est inutile de résister à la nature et de forcer la société.

Sur le plan philosophique, Laozi enseigne la sagesse pour le bonheur de l'homme et préconise le retour à la nature et au calme. Il souligne les changements perpétuels de toute chose dans l'univers comme dans la société, entre force et faiblesse, bonheur et malheur, prospérité et décadence.

Sur le plan politique, Laozi est hostile à toute dispute et à toute guerre. Constatant l'impuissance de l'homme devant l'injustice et la guerre, il adopte le non-agir et la non-ingérence dans les affaires publiques :

Laisse tomber la promotion des plus capables

Le peuple cessera de batailler

Ne valorise pas les choses rares

Le peuple cessera de dérober

N'exhibe pas ce qui porte à la convoitise

Le peuple aura l'esprit en paix

Ainsi se présente le gouvernement du Saint :

Faire le vide dans les esprits

Faire le plein dans les ventres…

Agir par le non-agir

Et tout sera dans l'ordre.

***Histoire de la pensée chinoise,* chap. 3**

Au Ier siècle après notre ère, l'esprit taoïste facilite certainement l'implantation du bouddhisme en Chine, qui a pour principe de s'éloigner du monde et de se réfugier dans la montagne pour rester en harmonie avec soi-même et avec la nature.

Le défi à la mort

L'une des caractéristiques du taoïsme est le défi à la mort. Contrairement à la croyance en la réincarnation du bouddhisme qui contourne la mort, le taoïste croit que l'homme peut devenir immortel en suivant les principes de la Voie, et en ayant recours à l'alchimie extérieure *(waidan)* et à l'alchimie intérieure *(neidan)*. Le premier correspond à l'équilibre du corps par la gymnastique, la diététique (élixirs de toutes sortes) et la technique du souffle (*qi gong* par excellence) ; le second vise l'esprit par la méditation, la concentration et la visualisation.

Chez les taoïstes, tout homme, qu'il soit lettré, général ou mendiant, peut devenir immortel, donc un dieu (ou Esprit, *shen* en chinois), s'il arrive à trouver la Voie. On trouve ainsi le dieu du Nord, le dieu de l'eau, le dieu de la littérature, le dieu de la cuisine, le dieu de la fortune… à qui les Chinois, pétris d'images des dieux bienveillants, continuent à rendre hommage de génération en génération.

Le confucianisme

Contrairement à la réceptivité du taoïsme, le confucianisme encourage la participation ainsi que la réflexion de l'homme qui vit en société. Jadis doctrine officielle des lettrés, le confucianisme est avant tout philosophique et sociologique et, dans la tradition chinoise, l'une des trois sagesses : *rujiao*.

Confucius : le maître de la morale

Confucius (dont le nom chinois est Kongzi) est né en 551 avant notre ère dans un royaume nommé Lu, situé au sud de l'actuelle province du Shandong. C'est l'époque des Printemps et Automnes (770-481 avant notre ère), période où la Chine est divisée en plusieurs royaumes comportant de nombreuses principautés vassales. L'ensemble du pays est plongé dans le chaos et dans la guerre permanente entre royaumes. Soucieux de l'ordre et de l'harmonie sociale, opposé aux désordres et aux déchirures du pays, Confucius consacre sa vie à l'éducation et à la recherche de la sagesse, dans le souci, aussi, d'établir un idéal de l'homme et de la société juste et prospère, comme au temps de Yao et de Shun (4 000 ans avant notre ère), les premiers rois réputés avoir fait de la Chine un monde de prospérité et de paix.

Confucius vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans et eut trois mille disciples, dont soixante-douze constituaient une élite. Ses disciples étaient de toutes les origines sociales et de tous âges. La pensée confucianiste exerce jusqu'à nos jours une influence déterminante en Chine, en Corée et au Japon.

Les vertus d'humanité et la force des rites

Confucius préconise deux éléments fondamentaux.

Ren (les vertus d'humanité)

Ren représente toutes les qualités humaines : honnêteté, loyauté, gentillesse, fidélité et dévouement. La personne qui possède et respecte ces qualités est l'homme de bien *(junzi)*. Ce dernier s'oppose à l'homme de peu *(xiaoren)*. « L'homme de bien exige tout de lui-même, l'homme de peu demande tout aux autres. »

Li (le rite ou les rituels)

Li, ce sont les rituels, la politesse et le respect, associés à d'autres éléments tels que le *xiao* (la piété filiale) et le *zhong* (la fidélité), qui constituent le cœur des valeurs confucéennes. « Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fassent. »

Parmi les cinq grands livres que Confucius a compilés, le *Zhouli* (« Rituel des fonctionnaires des Zhou ») est celui des rouages et du fonctionnement du gouvernement idéal. Il est composé à lui seul de six volumes, chacun correspondant aux six principaux titres ministériels de la structure administrative royale. Confucius préconise également le comportement du « juste milieu » *(zhongyong)*, qu'il considère comme signe de raison et de sagesse.

L'ordre social, préoccupation confucéenne

Les valeurs confucéennes ont une double fonction : elles conviennent à la politique comme à la vie de chacun, à ceux qui dominent comme à ceux qui sont dominés. Chacun doit faire des efforts pour rester un homme de bien, et chacun doit rester à sa place en acceptant les différences et les inégalités. Toute réussite sociale (la prospérité d'un pays ou le mérite d'un homme) s'inscrit dans une société hiérarchisée, respectueuse et rituelle, où l'empereur se plie aux décrets du Ciel dont il a le mandat. Les nobles et le peuple sont aux ordres de l'empereur, les subordonnés à ceux des chefs, les enfants sont soumis aux parents, l'épouse à son mari, le cadet à l'aîné, tandis que loyauté et fidélité se doivent entre amis.

Les Chinois d'aujourd'hui prennent encore plaisir à rappeler la maxime la plus connue de Confucius pour s'encourager et progresser à chaque étape de la vie :

À quinze ans, je résolus d'apprendre, à trente ans, je m'affermis dans la voie, à quarante ans, je n'éprouvais aucun doute, à cinquante ans, je connaissais les décrets du Ciel, à soixante ans, j'avais un discernement parfait, à soixante-dix ans, j'agissais en toute liberté, sans pour autant transgresser aucune règle.

Sa vision de l'homme sage, travailleur, respectueux et intègre dans la société fait de lui la grande figure éducatrice de la Chine.

Lun Yu, Les Entretiens de Confucius

Après la mort de Confucius, ses disciples ont consigné sa pensée en trois ouvrages : *La Grande Étude*, *Le Juste Milieu* et *Les Entretiens de Confucius (Lun Yu)*. *Les Entretiens*, œuvre la plus répandue dans le monde, sont un recueil des dialogues entre Confucius et ses disciples sur divers sujets de société tels que la politique, la société, la piété filiale, l'étude, l'amitié, le rite… Les *Lun Yu* pourraient, dans une certaine mesure, être comparés à la Bible.

L'esprit confucianiste a, depuis des millénaires, profondément imprégné les hommes et la société de Chine, laquelle est, jusqu'au début du XXe siècle, dominée par la morale et non par la loi, comme l'est la société occidentale. Le peuple chinois, pour trouver le bon jugement, avait plus l'habitude d'en appeler aux maîtres confucianistes, taoïstes ou bouddhistes qu'aux juristes. Ce n'est qu'à partir de 1949 et de la fondation de la République populaire de Chine par Mao que la Constitution et la loi commencent à l'influencer.

Le bouddhisme

Le bouddhisme est l'une des trois grandes religions mondiales, avec le christianisme et l'islam. Né en Inde au VIe siècle avant notre ère, il est entré en Chine vers le Ier siècle de notre ère. Confronté aux concepts taoïstes et confucianistes, le bouddhisme a adopté progressivement, au cours des siècles, le sens de la morale, de la hiérarchie et de la piété filiale du confucianisme. Ces importantes mutations distinguent profondément le bouddhisme chinois du bouddhisme indien et ont formé certaines écoles bouddhistes propres à la Chine, dont celle du *dhyâna* (*chan* en chinois, *zen* en japonais).

À la recherche de l'origine de la vie

Le bouddhisme enseigne l'amour, préconise la tolérance et privilégie les méditations sur l'origine de la vie. Il essaie de délivrer les êtres

de la souffrance et de les faire parvenir au statut de *bouddha* (dépassement des sentiments humains pour parvenir à un stade de sainteté où n'existent plus ni souffrance ni désirs humains). Toute la vie n'est que néant et vide, rien n'a de sens. Le bouddhisme explique que la vie humaine est éphémère et impersonnelle. Il préconise le cycle de la vie par la réincarnation incessante des « causes et effets ». Cette vie humaine n'est que le résultat de la vie précédente, qui pourrait avoir été celle d'un animal, d'une plante ou d'un être humain et résulterait elle-même d'une autre vie antérieure… Elle est surtout décisive pour celle qui suit. Le bouddhisme chinois enseigne la moralité dans la société et en famille, la méditation sur la vie et sur son origine, la sagesse pour faire face aux souffrances ainsi que la reconnaissance pour ce que l'on possède dans la vie.

À partir de la dynastie Tang, le bouddhisme prend définitivement un visage chinois, et les temples de cette époque sont souvent des lieux où se mélangent et fusionnent les trois grands courants philosophiques, moraux et religieux de la Chine : le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme […]. Le bouddhisme est une des composantes fondamentales de la culture chinoise […]. Le site le plus important est celui de Mogao, près de Dunhuang (sur la route de la soie), qui compte 492 grottes ornées de près de 2 500 statues et de 45 000 m² de fresques […]. Un ermite taoïste y a découvert une ancienne bibliothèque, riche de 36 000 manuscrits datés de 406 à 1002, principalement chinois, mais aussi tibétains, turcs, sogdiens, khotanais.

Jean de Miribel et Léon Vandermeesch, *Sagesses chinoises*

Optimisme et pragmatisme chinois

Le bouddhisme chinois a une vision du monde plus optimiste et plus pragmatique que le bouddhisme indien. Il a même créé, selon la situation réelle de la Chine, d'abord un bouddha nommé Milefo, au gros ventre et au sourire libéré, symbole de bonheur et de joie, plus proche de l'être humain ordinaire que d'un saint, puis un bodhisattva féminin au visage fin et prévenant, Guanyin, en qui repose l'espoir du couple qui attend un enfant et à qui les femmes chinoises se confient intimement, ce qui est sans équivalent dans bien des religions davantage masculines. Milefo, avec son gros ventre, signe d'abondance et de générosité, et Guanyin, avec ses traits fins et parfaits, portent l'espoir et l'esthétique de la vie.

- ## Causes et effets

Selon le bouddhisme, toute chose de notre univers et tout phénomène de notre vie s'expliquent par des « causes et effets ». Toute la vie précédente forme les causes de la vie présente, et à travers la réincarnation, la vie présente constitue des précédents pour la vie suivante.

Une anecdote répandue sur Internet en 2010 en Chine reflète exactement le concept bouddhiste des « causes et effets » pour certains jeunes chinois :

Un jeune garçon et une jeune fille s'aiment depuis longtemps, ils sont heureux, fiancés et prêts à se marier. Mais quelques jours avant le mariage, la fille quitte le garçon sans raison particulière, pour partir vivre avec un autre homme. Le jeune garçon, tourmenté et attristé par une telle décision, incompréhensible pour lui, est plongé dans une profonde dépression. Désespéré, il décide d'aller dans un temple bouddhiste pour y chercher des explications.

Le grand maître du temple lui fait voir la scène suivante :

Sur une plage est allongé le corps d'une jeune fille. Un premier homme est passé et l'a vue, il est resté un moment à côté d'elle puis il est parti. Un deuxième homme est passé, il a ôté sa chemise pour couvrir le corps de la jeune fille puis il est parti, lui aussi. Le troisième homme qui est passé est resté. Doucement, il a pris le corps de la jeune défunte et l'a enterré avec soin.

Puis le grand maître explique au jeune homme triste :

La scène que tu viens de voir est celle de ta vie précédente, et la fille en question est justement ta fiancée qui t'a abandonné aujourd'hui. Tu étais, dans sa vie précédente, la deuxième personne de l'histoire, et si elle t'a quitté aujourd'hui, c'est tout simplement parce qu'elle a rencontré la troisième personne qui avait pris soin d'elle. Sans le savoir, elle lui doit la vie, et elle est née pour lui et non pour toi.

Le jeune homme a soudainement compris la cause du départ de la fille et l'a accepté sans rancune ni remords, il est retourné dans sa ville pour, désormais, y mener une vie sereine.

- ## Trois courants philosophiques

L'esprit taoïste et l'esprit confucianiste sont les deux philosophies nées en terre chinoise. L'un préconise l'art de la vie, la passivité et le non-agir, l'autre la morale, la positivité et l'action. Ils s'opposent et se complètent. Le bouddhisme, bien que religion venue de l'extérieur, a été complètement assimilé par la culture chinoise, il a enrichi le taoïsme et le confucianisme par sa conception spirituelle de la vie, face à un monde de complexité et de souffrance. Nourris par ces

trois courants philosophiques, moraux et religieux riches et complémentaires, les Chinois résistent avec force et ténacité à des siècles de vicissitudes et aux difficultés de la vie quotidienne.

Les premières grandes philosophies de la pensée chinoise sont restées, durant plus de deux mille ans, bien constantes. Ce qui les différencie de la philosophie occidentale, qui a connu sans cesse des ruptures au cours des siècles et qui s'est transformée d'une idée à l'autre et d'une tendance à l'autre, de Socrate à Aristote, de Spinoza à Descartes, de la christianisation à la Renaissance et au Siècle des lumières, de Rousseau à Hegel…

La médecine chinoise

Selon la légende, Shennong, personnage mythique chinois placé juste derrière Fu Xi (voir partie 3, chapitre 1 : « Femme chinoise »), a passé sa vie à cultiver diverses céréales et à goûter mille herbes pour découvrir celles ayant une vertu médicinale.

L'histoire de la médecine chinoise est marquée par de nombreux grands médecins, renommés pour leur talent et leurs techniques qui guérissent et soulagent les malades : Bian Que (407-310 avant notre ère), Hua Tuo (145-208), Zhang Zhongjing (150-219), Sun Siyi (581?-682), Wang Weiyi (987-1067), Li Shizhen (1518-1593)…

• *Huangdi Neijing* (« Le Classique de la médecine interne de l'empereur jaune »)

Huangdi Neijing, compilé dès l'époque des Royaumes combattants (481-221 avant notre ère), est considéré comme l'ouvrage le plus ancien parmi les écrits en médecine. Dans ce *Classique de la médecine interne de l'empereur jaune*, il est conseillé d'« apprécier le teint et de prendre le pouls, de différencier d'abord le *yin* et le *yang* » (Dr You-wa Chen, *Les Bases théoriques de la médecine chinoise*).

À la fin du IIe siècle avant notre ère, une partie de la doctrine médicale qui sera développée dans des écrits ultérieurs est déjà présente. La pulsologie et les autres méthodes diagnostiques sont pratiquées : on trouve l'organe (zang) responsable du

déséquilibre entre le yin et le yang dans les souffles (qi) du corps ; on mentionne les méridiens (jing) et les collatéraux (luo), on connaît les différentes qualités de circulation ; on traite par des remèdes, des moxas, des punctures (ci)… Il faut se souvenir que, durant les longs siècles de la Chine antique, les rites interdisant aux médecins l'auscultation du corps des femmes, le diagnostic se faisait parfois uniquement à travers le toucher du pouls des souffrantes, sans être pour autant erroné.

Aperçus de civilisation chinoise

Le *Qi* (souffle) et l'acupuncture

La médecine chinoise considère que le corps est un univers microscopique. L'élément vital de l'univers est constitué de *qi* (« énergie » ou « souffle »), origine du *qi gong* (« l'art de l'énergie ») connu en Occident. Le *qi* est l'énergie fondamentale du corps humain qui circule à travers un réseau de lignes (« méridiens ») où passe l'énergie. Lorsque le souffle est déréglé, le corps perd son équilibre et l'homme tombe malade.

Comme les plantes médicinales, l'acupuncture est l'une des méthodes utilisées par la médecine chinoise. Elle a une histoire plurimillénaire. Outre son emploi dans l'anesthésie lors d'une opération chirurgicale, l'acupuncture sert surtout à débloquer le méridien afin que le souffle retrouve sa vitalité et redevienne fluide. Bian Que (407-310 avant notre ère) a excellé en acupuncture. Hua Tuo (145-208) est le premier médecin à avoir pratiqué l'anesthésie avec la technique de l'acupuncture et des herbes anesthésiques, dès la dynastie des Han. En 1027, Wang Weiyi (987-1067) a conçu et construit deux modèles humains en bronze sur lesquels sont indiqués minutieusement les douze méridiens et les 354 points d'acupuncture.

Principes du *yin* et du *yang*

La médecine chinoise attache plus d'importance à la prévention qu'à la guérison. Fondée sur le principe d'opposition et d'interdépendance du *yin* et du *yang*, selon le cycle des saisons où la nature est portée par la force du *yin* (l'automne et l'hiver) ou celle du *yang* (le printemps ou l'été), la médecine chinoise prévient le déséquilibre du corps par rapport à ces variations, en harmonie avec la nature. En hiver, le *yin* l'emporte sur le *yang*, le corps humain est

en manque du *yang* et a besoin d'être renforcé en mangeant des aliments qui apportent force et chaleur tels que la viande et la soupe nourrissante composée de ginseng qui prévient le rhume. En été, où la saison est plus *yang* que *yin*, il faut, en revanche, consommer davantage de légumes et de fruits (alimenter le *yin* pour apaiser le *yang*). Les médicaments chinois sont élaborés à partir de plantes, en association avec des matières animales ou minérales. En plus des plantes médicinales, l'acupuncture joue, on l'a vu, un grand rôle.

Qixu Xuekui

Qixu Xuekui (« souffle faible et sang manquant ») est une expression courante de la médecine chinoise qui désigne le déséquilibre, la faiblesse de la santé et le manque de vitalité.

La médecine chinoise a aussi été la première à diagnostiquer le rôle des émotions comme facteur d'équilibre des éléments *yin* et *yang* dans le corps. Tout déséquilibre risque d'engendrer la maladie en conséquence : la joie (liée directement au cœur), la colère (liée au foie), l'anxiété et l'inquiétude (rate), le chagrin et la tristesse (poumon), et la peur (rein). Lorsque les événements émotionnels sont brutaux, violents ou prolongés au-delà des limites tolérées par le corps, des désordres énergétiques apparaissent, entraînant un déséquilibre entre le *yin* et le *yang*, entre le *qi*, le sang et les viscères concernés. Tout cela procure des troubles, affaiblit les organes et engendre des maladies d'origine interne (ou endogène).

L'Art de la guerre

Sun Tzu, le maître des stratèges

Sun Tzu, ou Sun Zi en graphie moderne, « né sujet du roi de Qi, était l'homme le plus versé qu'il y ait eu dans l'art militaire ». Sun Tzu est censé être l'auteur du plus ancien ouvrage de stratégie militaire, *L'Art de la guerre*.

On le situe à la fin du IVe siècle avant notre ère, à l'époque des Royaumes combattants, période où la Chine était divisée en de

multiples royaumes et où « la guerre est d'une importance vitale pour l'État. Il ne saurait la traiter à la légère », comme le décrit la première phrase du livre.

L'Art de la guerre est non seulement un livre de stratégie militaire mais aussi un enseignement de sagesse, un art de la réflexion et une philosophie de la vie. C'est le jésuite Joseph-Marie Amiot qui, en 1772, a fait connaître cette réflexion sous le nom des « Treize Articles ».

- **Vaincre sans combattre**

L'Art de la guerre de Sun Tzu concerne les fondamentaux de la stratégie chinoise, indirecte, psychologique et globale. « Vaincre sans combattre » (emporter la victoire sans verser de sang) est l'idéal suprême de la guerre. Pour éviter le chaos et la tuerie, il est bon d'utiliser tous les moyens stratégiques et tactiques, voire la ruse, si cette dernière peut éviter les affrontements directs. C'est fondamentalement différent de la conception occidentale où le duel se fait entre adversaires face à face, dans des conditions ouvertes et censées être égales. Pour Sun Tzu, affrontement et émotion sont à éviter, seules la stratégie, la tactique et la réflexion peuvent permettre de réussir.

« Treize Articles » et cinq facteurs

L'Art de la guerre est constitué de treize articles qui couvrent tous les sujets militaires pour mener à la victoire. Ainsi sont évoqués les thèmes de l'évaluation, de l'engagement, de la stratégie, des analyses du plein et du vide, des neuf changements, des attaques par le feu…

Le livre enseigne les cinq facteurs de la réussite :

- le premier est *dao* (la voie ou la sagesse), qui assure la cohésion entre les supérieurs et les inférieurs ;
- le deuxième est *tian* (le ciel ou la conjoncture propice), qui concerne les cycles du temps, des saisons, de la lumière et de l'ombre, etc. ;

- le troisième est *di* (la terre ou le terrain favorable), qui comprend la nature et les spécificités du terrain ;
- le quatrième est *jiang* (le commandant ou le commandement), qui dépend de la perspicacité, de la sévérité et des compétences du général ;
- le cinquième est *fa* (les règles ou l'organisation), qui traite de tout ce qui est organisation, discipline et logistique.

« Le commandant doit prendre connaissance de ces cinq facteurs. Ceux qui les maîtrisent triompheront, ceux qui ne les connaissent pas échoueront. »

Le chef, à qui l'on doit respect et soumission, doit être exemplaire. Il doit réunir en lui les grandes vertus chinoises : perspicacité, courage, rigueur, sagesse et sévérité. La discipline est la force principale des armées. L'obéissance des soldats doit être stricte.

Dans la conception chinoise, la réflexion et la stratégie l'emportent de loin sur l'action. Par l'art de « connaître soi-même et connaître autrui, l'on triomphera en toutes circonstances ». Les Chinois, même aujourd'hui, ne se lassent pas d'évoquer et d'attendre la réunion des trois éléments que sont le *tianshi* (le temps propice), le *dili* (le terrain favorable) et le *renhe* (l'homme discipliné) ; une fois ces trois conditions réunies, la victoire est proche.

- **Art militaire et guerre économique**

Depuis les années 1950, *L'Art de la guerre* a été minutieusement étudié pour son enseignement en stratégie et en marketing.

La première personne qui a utilisé officiellement l'art de la guerre pour le mettre au service de la gestion d'entreprise est un Japonais, qui avait repris une petite entreprise en faillite afin de la faire prospérer. Dès les années 1960, *L'Art de la guerre* a été étudié dans les grandes entreprises japonaises, puis américaines.

La guerre ne se range pas seulement – comme la plus grande – parmi les épreuves dont vit la morale… L'art de prévoir et de gagner par tous les moyens la guerre – la politique – s'impose dès lors, comme l'exercice même de la raison. La politique s'oppose à la morale, comme la philosophie à la naïveté.

Jean Lévi, *L'Art de la guerre*

De nos jours, Sun Tzu et sa réflexion sont toujours enseignés dans les académies militaires du monde entier. *L'Art de la guerre* est disponible en vingt-neuf langues.

Les codes sociaux

La société chinoise est composée de descendants fidèles au confucianisme, profondément respectueux et attachés aux valeurs familiales. Les Chinois sont nés dans divers réseaux, dont chacun est subordonné à l'autre, selon différentes hiérarchies. Pour un Occidental qui voudrait comprendre la Chine, y vivre et y travailler, connaître quelques éléments fondamentaux des codes sociaux peut éviter les malentendus ou, pire, l'échec final.

Nous pouvons presque résumer les codes sociaux chinois selon la formule des 2 F (Famille et Face) et des 2 R (Réseaux et Rituels).

- ## Valeur ancestrale : la famille

Le nom de famille

Dans l'esprit des Chinois, il y a d'abord le sens de la famille et celui de la hiérarchie.

Dans un pays ancestral, traditionnellement confucianiste, tel que la Chine, terre d'obéissance, la famille constitue la cellule fondamentale de la société. L'individu doit tout à la famille qui lui lègue son nom et lui donne un prénom. Par conséquent, le nom de famille l'emporte largement, en importance, sur le prénom. Autant les noms de famille restent sérieux, traditionnels, et d'un nombre restreint (il n'existe qu'une centaine de noms de famille courants pour une population de 1,3 milliard de Chinois), autant les prénoms, qui sont libres et divers, reflètent souvent l'époque ou l'espoir des parents pour leurs enfants. Par exemple, les prénoms courants pour les enfants nés à l'époque de Mao sont « construire la République », « aimer le peuple », « soutenir l'armée » pour les garçons et « belle fleur », « soldat rouge », « discrétion distinguée » pour les filles.

Pour comprendre une carte de visite chinoise, il est bon de savoir que le nom de famille précède toujours le prénom, puisque la famille est plus importante que l'individu, contrairement aux habitudes occidentales où le prénom, qui souligne le caractère unique de la personne (importance du christianisme), précède, lui, le nom de famille. Lors de la première rencontre, il faut surtout éviter d'appeler son interlocuteur chinois, surtout s'il s'agit d'un chef, par son prénom, ce qui est considéré par les Chinois comme une marque de non-respect. Pour la même raison, son nom de famille doit être plus honoré que son prénom. Quand on n'est pas sûr de la façon de s'adresser à lui, mais qu'il le faut pourtant, il suffit de regarder attentivement la carte et de la montrer humblement en prononçant le nom placé en premier et en demandant s'il s'agit bien du nom de famille de son interlocuteur. Cela montre l'humilité (vertu humaine) et l'intérêt éprouvé à l'égard de ses homologues chinois.

La forme et le fond

Il faut aussi savoir que les Chinois sont attachés à la fois à la forme et au fond. Avant une rencontre avec un Chinois, notamment pour développer une affaire, il est nécessaire pour un Occidental de soigner son image (la forme) et le sujet à présenter (le fond). Il faut d'abord penser à soigner la carte de visite qui indique la profession et la fonction, qui sert de premier repérage aux interlocuteurs chinois. Lors d'une visite en groupe, le respect de la hiérarchie des Chinois les pousse à observer attentivement chaque carte pour savoir à qui (à quel chef) ils doivent d'abord adresser la parole.

Dans le management d'une entreprise, si l'on est le patron d'une équipe chinoise qu'il convient de gérer, il faut se révéler *junzi* (homme de bien), instruit et charismatique, riche en connaissances et expérimenté, et savoir donner des instructions et des ordres tout en restant respectueux et humble. Les employés chinois respectent naturellement leur chef, suivant sans conditions ses directives, mais sans prendre d'initiatives ni de responsabilités, ceci plutôt par respect et par pudeur : ils n'osent pas, et ne se permettent pas d'agir de leur propre chef, sans l'accord ni l'ordre de leurs supérieurs. Les patrons de l'entreprise sont considérés comme des parents (des

chefs) de la famille par les employés qui, aussi bien par conviction que par tradition, tiennent à manifester leur respect, voire un vrai dévouement à leur égard.

Le travail, c'est la vie

Quant au travail, rares sont les Chinois qui se plaignent d'en avoir trop. À la campagne, la terre, qu'elle soit fertile ou ingrate, féconde ou désertique, n'empêche jamais les paysans d'aller au champ pour travailler. En ville, les magasins et les commerces sont naturellement ouverts sept jours par semaine, et donc 365 jours par an.

Le travail fait partie de la vie chinoise et a toujours une valeur de reconnaissance des Chinois envers ce que la nature leur donne. On peut en comparaison penser en Occident au labeur de la pensée chrétienne, « gagner son pain à la sueur de son front », et à l'étymologie du mot « travail », proche de la notion de douleur. Toutefois, la pensée puritaine anglo-saxonne sanctifie le travail, devenu ascèse pour gagner le Ciel : *Gain all you can, save all you can, give all you can*. Certains philosophes ou sociologues n'hésitent pas à considérer que les cultures protestante et confucéenne sont, dans le concert des civilisations, les plus aptes à conduire aux prouesses économiques.

• Honneur traditionnel : la face *mianzi*

Mianzi, la « face » proprement dite, ne concerne pas le visage physique de l'interlocuteur. Elle est sociale. Il s'agit d'une question d'honneur et de considération. Autant les Chinois apprécient qu'on leur donne de la face, autant ils redoutent qu'on la leur fasse perdre.

Le nécessaire besoin de reconnaissance sociale, commune à tous les hommes, est poussé à l'extrême en Chine. Il faut presque être né en Chine pour la comprendre pleinement. La meilleure façon de ne pas faire perdre la face à un Chinois consiste à se mettre à sa place, à n'exprimer aucune critique, ni à faire mal aux autres. Un propos de Confucius résume bien cette philosophie : « Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voulez pas que les autres vous fassent. » Le respect envers l'interlocuteur chinois et l'effort pour ne pas l'offenser

sont une des meilleures approches pour lui permettre de préserver toute sa face, donc sa dignité.

Faire perdre la face à un Chinois, surtout à un dirigeant, peut être fatal dans les affaires. Cela semble extravagant aux yeux d'un Occidental pour lequel la pensée individuelle prime, si l'on peut dire. L'arrachage de la flamme olympique à Paris à une athlète chinoise handicapée avant les Jeux olympiques de Pékin en 2008, acte diffusé par la télévision dans le monde entier, fut perçu comme une action farouche propre à faire perdre la face à tout le peuple chinois. La colère des Chinois ne peut s'expliquer simplement par le « nationalisme » évoqué par les médias occidentaux, mais du fait de la méprise, du non-respect, et donc de la perte de face complète pour une nation tout entière, traditionnellement unie et solidaire. Cet acte « barbare », accompli dans un pays renommé pour ses valeurs de liberté et de démocratie tel que la France, a été ressenti de façon réellement négative par les Chinois, qui cherchent une voie de liberté fondée sur le respect et l'harmonie du peuple et du pays.

- **De l'importance des réseaux : *les guanxi***

Guanxi, les relations ou les réseaux, sont fondamentaux dans le pays. Les Chinois sont nés et élevés dans des réseaux, entre parents, cousins et voisins, collègues et amis… Toutes les occasions sont bonnes pour tisser des liens et établir la confiance, qu'on augmente et consolide justement en sollicitant les réseaux, et cela de génération en génération.

Comme le signale Cyrille Javary dans *100 Mots pour comprendre les Chinois*, « Confucius grave dans le cœur des Chinois cette certitude : l'être humain n'acquiert sa véritable dimension humaine que dans sa relation avec autrui ». Trop d'indépendance, à la façon occidentale, n'est certainement pas favorable au développement des affaires en Chine.

La pérennité des réseaux est fondée sur la confiance et la connaissance des relations, construites avec le temps et consolidées par les pratiques et les épreuves. Les réseaux doivent

être entretenus et nourris, de façon naturelle et culturelle, mais pas toujours gratuite lorsqu'il s'agit de business.

- **Attachement à l'héritage confucianiste : les rituels *li***

Li, les rituels ou la politesse, sont un élément primordial de l'harmonie sociale, héritage de Confucius.

Les rituels s'expriment dans l'hospitalité chinoise, en particulier dans l'offre mutuelle de cadeaux. *Li wu* (« cadeau » en français) est composé de deux caractères : *li* (politesse) et *wu* (objet). *Lishang wanlai* (que l'on peut traduire par « à la courtoisie, il faut répondre par la courtoisie ») est une expression très populaire dans le pays. Solliciter de l'aide et rendre service appellent la réciprocité, l'un dépend de l'autre et l'un promeut l'autre. Là encore, l'esprit collectif et la force d'être réunis créent des liens puissants.

La Chine, comme le Japon, est un pays où les cadeaux sont quasi obligatoires. Ils participent des rituels lors de toute visite ou de toute rencontre, familiale ou d'affaires. Rendre visite à un ami, à sa famille ou à une relation de travail impose une offre de cadeau (comme un bouquet de fleurs en France). Au fil des siècles, cette offre est devenue non seulement une manifestation d'amitié ou de politesse, mais aussi une démonstration de compétence sociale et d'harmonie rituelle. Quant à l'importance du cadeau, tout dépend des circonstances des visites et des rencontres, entre partenaires, collègues, amis ou membres d'une famille. L'intention est souvent plus importante que le cadeau lui-même, c'est pour cela que les Chinois n'ouvrent pas le paquet en présence de l'invité, car le geste est là et c'est ce qui compte.

La société chinoise fonctionne dans des codes sociaux intériorisés, qui semblent fixés depuis le confucianisme. La famille, la face, les réseaux et les rituels s'inscrivent dans une harmonie sociale et humaine souhaitée de la société. Ce qui importe pour les Chinois, ce n'est pas le pourquoi des êtres et des choses, mais le comment du fonctionnement de l'univers qui inclut l'homme à une place précise dans la hiérarchie sociale. Dans une société harmonieuse, comment s'adapter à la nature où nous vivons, comment coexister avec les

autres ? Le « comment » vivre en harmonie avec les êtres, la société et la nature, fait partie de la philosophie et du comportement des Chinois.



DÉMOGRAPHIE CHINOISE : MÈRE PATRIE ET OUTRE-MER

Voici plusieurs millénaires que les Chinois constituent entre le tiers et le cinquième de toute l'humanité. Le fait démographique, unique au monde dans sa densité, commande la réalité, donc la politique chinoise. Au XIIIe siècle, la Chine compte déjà 100 millions d'habitants (10 au nord et 90 au sud, dissymétrie qui s'expliquerait par des conditions géo-économiques).

La Chine au défi de la démographie

Le peuple le plus nombreux du monde

Depuis toujours, les Han constituent un monde plein, le peuple le plus nombreux de la terre. Pourquoi ? Richesse de la terre jaune, privilège climatique du bassin du Yangtsé… Il est difficile d'expliquer cette énigme de l'humanité.

Après des temps de troubles, la croissance démographique est considérable à partir du XVIIIe siècle, soutenue probablement par une révolution agricole et une période de stabilité politique et de paix civile. Ainsi, du temps de Napoléon, un homme sur trois est chinois, d'où peut-être l'expression attribuée à l'empereur « la Chine est un géant qui dort, ne le réveillez pas ! ». Fernand Braudel souligne, dans sa *Grammaire des civilisations*, que « cette surabondance

d’hommes aptes à tout faire aura gêné la vie chinoise. En Chine, la technique n’a pas suivi, alors, la science… Le pays a été sans fin victime de la misère qu’entraînait cette surpopulation endémique ». Avec le recul de l’ordre politique, voire l’anarchie et les guerres civiles, la Chine connaît un grand déclin dès la fin du XVIIe siècle.

De l’utopie de Mao au pragmatisme de Deng

En 1949, année du triomphe de Mao, la Chine compte un peu moins de 600 millions d’habitants (580 au premier recensement de 1953), un cinquième de l’humanité. Pour autant, le grand timonier déclare au moment du « Grand Bond en avant » (1958-1961) que « c’est une bonne chose que la Chine ait une grande population ». Il laisse à sa mort, en 1976, une Chine qui s’approche du milliard d’habitants, nombre atteint effectivement au troisième recensement de 1982. Cela permet de comprendre la hantise démographique des dirigeants de la Chine aujourd’hui.

En 1957, pourtant, l’éminent économiste Ma Yinchu (1882-1982) a prévu une explosion démographique ainsi que des conséquences graves si la Chine continuait sur cette lancée du « nombre qui fait la force ». Bien qu’approuvé par Zhou Enlai, Ma a été déchu de sa fonction de doyen de l’université de Pékin (titre prestigieux), écarté de toutes les fonctions politiques et privé de tout droit d’expression dans la presse. Ma n’est jamais réapparu, ni sur la scène politique ni dans les milieux intellectuels.

Les chiffres clés de la population chinoise actuelle sont les suivants :

- natalité : 12 ‰ (France : 13 ‰) ;
- mortalité : 7 ‰ (France : 9 ‰) ;
- accroissement naturel annuel (différence entre naissances et décès) : 0,5 %, soit 6,5 millions (France : 0,4 %, soit 300 000).

Le recensement de 2010

En 2010, un nouveau recensement de la population chinoise a eu lieu, avec la participation de six millions d’agents recenseurs. C’est le sixième depuis la fondation de la République populaire, en 1949.

Les cinq premiers effectués par le gouvernement chinois se sont respectivement déroulés en 1953, 1964, 1982, 1990 et en 2000.

Ma Jiantang, directeur du Bureau des statistiques de la Chine (BNS), a confirmé le 28 avril 2011 les résultats de ce sixième recensement : la population chinoise a atteint le nombre de 1 339 724 852 d'habitants (1,34 milliard) sur l'ensemble des trente et une provinces du pays. Notons que ce recensement ne couvre pas les régions de Hong Kong et de Macao, et que si l'on inclut les populations de ces deux régions aux chiffres connus à la fin de l'année 2010, la population totale de la Chine atteint 1,37 milliard.

Par rapport au dernier recensement, de 2000, on compte une augmentation de 73,9 millions, soit un taux de croissance annuel de 0,57 %, de 0,5 % inférieur à celui de la décennie 1990-2000. D'après le recensement, les sexagénaires représentent 13,26 % de la population, dont 8,87 % au-dessus de soixante-cinq ans. L'objectif de restreindre l'explosion de la population est donc atteint, mais il reste à résoudre un autre problème : celui du vieillissement. En 2009, la Chine comptait 167 millions de sexagénaires. En 2015, ce chiffre devait atteindre 216 millions, et en 2050, il pourrait être de 450 millions.

En 2012, pour la première fois dans l'histoire millénaire de la Chine, sa population urbaine a dépassé sa population rurale. Ceci représente un gigantesque défi quant à la mutation de son mode de vie, à la structure de l'emploi et à la consommation des Chinois. C'est ce qui permet de comprendre les inflexions de l'actuelle politique chinoise : quitter le modèle économique qui reposait, depuis le grand tournant de 1978 sur l'investissement et les exportations pour un nouveau modèle, davantage orienté vers les services, la recherche et la consommation. Car, à l'ère maoïste, le taux d'urbanisation n'était que de 18 % ! Le nouveau marché et l'exode rural ont également créé une population « flottante » – ceux qui n'habitent pas le lieu de leur *hukou* (voir partie 3, chapitre 3, sous-partie « Le *hukou*, héritage du passé communiste ») pour une durée de plus de six mois – qui atteint 261 millions, soit un taux d'augmentation de 81 % par rapport aux 117 millions recensés en 2000.

Dès 2025, la Chine ne sera plus le pays le plus peuplé du monde, laissant cette place à l'Inde. Surtout, elle encourt une pénurie de main-d'œuvre, au moins dans les grandes métropoles côtières où les prix s'envolent par rapport aux salaires, à tel point que depuis quelques années, certains travailleurs, de retour dans leur province d'origine à l'occasion des fêtes du Nouvel An, y restent et ne reviennent pas en ville.

La question démographique

Depuis 1979 : la politique de l'enfant unique

Dès 1971, Zhou Enlai remet à l'honneur les politiques de planification des naissances. Dans le cadre de la persuasion des masses s'imposent plusieurs recommandations : se marier tard et procréer tard, espacer les naissances, avoir peu d'enfants, deux au maximum. L'administration du planning familial est présente partout dans les districts et doit rendre compte au pouvoir central. Mais les « classes pleines », conséquence des incohérences des politiques démographiques de Mao, laissent envisager une nouvelle explosion démographique pour les années qui viennent…

La véritable politique de l'enfant unique, proposée dès 1979, est officiellement mise en place en 1982. Le résultat a été efficace : en trente ans, de 1978 à 2008, plus de 400 millions de naissances supplémentaires ont été évitées, parfois au prix de grandes souffrances humaines. Une bouche de moins à nourrir, c'est moins de consommation et moins de pollution dans un pays traditionnellement surpeuplé. La Chine ne croît plus que de 6,5 millions d'habitants par an. Cette politique vise à offrir à la population un meilleur niveau de vie et à la nation un meilleur équilibre économique et social.

Une urbanisation au galop

De nouvelles mesures tolèrent un second enfant par couple, d'abord dans certaines grandes villes puis progressivement dans tout le pays. Pourtant, la vie, les frais d'éducation et le coût des soins

médicaux sont tellement onéreux que les jeunes Chinois, qui apprécient, après les Occidentaux, la qualité de la vie, ne souhaitent plus l'arrivée du second enfant qui se fait attendre. La Chine est devenue « le pays de l'enfant rare » (Isabelle Attané, 2013).

Pays traditionnellement rural, la Chine voit l'exode vers les villes battre son plein. Son taux d'urbanisation est, début 2012, de 51 % (77 % en France). Dans les trente années à venir, il devrait passer à 70 %. D'ici à 2025, 300 millions de ruraux sont attendus dans les agglomérations chinoises. Un mètre carré sur deux construit dans le monde l'est en Chine.

En vingt ans, de 1990 à 2010, environ 250 villes nouvelles ont été édifiées en Chine. Une demi-douzaine de grandes métropoles chinoises dépassent largement les dix millions d'habitants : Pékin (20 millions), Tianjin, Shanghai (20 millions), Chongqing (33 millions), Shenzhen, Chengdu. Dans ces conditions, il est facile d'imaginer le défi que représente, pour la Chine, comme pour le monde entier, l'urbanisation très rapide de la planète. L'enjeu est la conception et la réalisation « d'une meilleure ville et d'une meilleure vie », moins grise et plus verte. Ce qui fut le thème même de l'exposition universelle de Shanghai en 2010.

- **Quand la Chine vieillira**

L'espérance de vie en Chine, de trente-cinq ans en moyenne en 1949, est passée aujourd'hui à soixante-dix-sept ans pour les femmes (quatre-vingt-cinq ans en France) et à soixante et onze pour les hommes (soixante-dix-neuf en France). C'est un grand progrès, en soixante ans et sur 1,3 milliard d'habitants ! 16 % de la population ont moins de quinze ans (19 % en France), 9 % ont plus de soixante-cinq ans (17 % en France) (source : *Images économiques du monde*, SEDES, 2016).

Bien que deuxième puissance mondiale, la Chine n'est qu'au 91e rang mondial du niveau de vie, exprimé en termes de développement humain (IDH : revenu, santé, instruction). Les meilleurs niveaux approchent de 1, les plus médiocres se situent autour de 0,500, selon l'indice utilisé depuis 1990. Pour l'ensemble

de la population, l'indice est de 0,719 en Chine (0,884 pour la France, au 20e rang mondial).

À l'exception des minorités ethniques (les Tibétains, les Ouïgours, les Miao…), qui étaient autorisées à avoir deux enfants par famille par rapport aux Han, la Chine fait face aujourd'hui à une structure démographique « en 4-2-1 », c'est-à-dire un enfant, deux parents et, souvent, quatre grands-parents. C'est dire que la pyramide des âges reste déséquilibrée. La pyramide d'hier, en forme de pagode, se transforme en cylindre, avant de devenir un parapluie…

La Chine risque de vieillir rapidement avant de devenir riche. C'est le problème inquiétant et le défi fondamental auxquels doit faire face le gouvernement, qui met donc en place depuis 2009, pour l'ensemble de la population et avec des moyens financiers colossaux, un système obligatoire de cotisations de retraite qui n'existait auparavant que pour les citadins fonctionnaires.

L'âge légal de la retraite en Chine est, depuis Mao, de cinquante-cinq ans pour les femmes et de soixante ans pour les hommes (respectivement cinquante et cinquante-cinq ans pour les ouvriers). Aujourd'hui, c'est soixante ans pour tous les hommes, cinquante-cinq ans pour les femmes cadres et cinquante ans pour les femmes ouvrières. Soixante ans est le critère chinois d'appartenance au troisième âge. Plus de 10 % de la population chinoise se trouve dans cette catégorie, la population rurale représentant plus de 60 % des personnes du troisième âge. En 2012, la Chine comptait 167 millions de personnes âgées, dont 1 million de plus de quatre-vingts ans, et plus de 40 000 étant centenaires. De plus en plus de personnes âgées vivent seules, car la société moderne et consumériste est en train de modifier la structure familiale. Pour un pays traditionnellement confucéen, le problème pourrait devenir psychologique et social, car il n'y a plus que deux jeunes pour tenir compagnie à leurs quatre parents et huit grands-parents. C'est dans ce souci que le gouvernement, selon le *Shangdong Business Daily* du 5 janvier 2011, « rectifie la loi sur la protection des personnes âgées » et impose que les membres de la famille leur rendent visite et les saluent. La Banque mondiale estime que, vers 2030, la

population active de la Chine va décliner. En 2050, le ratio actifs/retraités (les plus de soixante ans) ne serait ainsi plus que de 3, contre 10 en 2005.

Dans les années à venir, la Chine devra gérer ce qui ressemble à une catastrophe démographique. Car son exceptionnel miracle économique et ses trente-cinq « glorieuses » ont, avant tout, bénéficié, outre de l'immense travail des Chinois, d'un ratio actifs/inactifs extrêmement favorable : main-d'œuvre innombrable, peu d'enfants, peu de retraités à charge (pays encore pauvre avec faible espérance de vie). Ce dividende démographique a fondu. Désormais, la population chinoise va amorcer une lente décroissance, avec des défis redoutables : ralentissement économique, charges disproportionnées pour les familles dont les membres sont plus éloignés sur les plans géographique et familial et manque de main-d'œuvre…

Les Chinois d'outre-mer

- **Une diaspora attachée à la mère patrie**

Un ancien proverbe affirme que « partout où l'océan pousse ses vagues, accostent les Chinois ». Le monde chinois inclut une diaspora d'environ 30 millions de personnes. C'est la plus importante du monde, seule la diaspora indienne peut lui être comparée.

Cette Chine du dehors, qui ne représente qu'à peine un peu plus de 2 % de la population de la Chine du dedans, reste viscéralement attachée à la mère patrie, à sa culture et à son écriture, quel que soit l'endroit où elle se trouve. Elle a constitué un moteur primordial pour l'essor économique du pays : investissements et dons au pays des ancêtres.

Du côté de Pékin, on classe les Chinois d'outre-mer en trois grandes catégories :

- Les *Tongbao* de Hong Kong et de Macao, hier encore compatriotes et désormais de nouveau incorporés à la mère

patrie sous forme de RAS, « Régions administratives spéciales » (voir page 86), respectivement depuis 1997 et 1999.

- Les *Huayi*, descendants de Chinois ayant adopté une autre nationalité, tels 80 % des Singapouriens, ainsi que les Chinois qui se sont installés définitivement à l'étranger.
- Les *Huaqiao*, ceux qui sont restés de nationalité chinoise et vivent ou travaillent à l'étranger. La diaspora chinoise est essentiellement issue du peuple marchand et marin de Chine du Sud. Le Sud-Est littoral de la Chine et surtout, trois provinces, le Hainan, le Guangdong et le Fujian, sont de grands foyers d'émigration. Mais deux autres contrées fournissent aussi quelques communautés plus récentes à l'étranger : le Guangxi et le Zhejiang (les Chinois de la ville de Wenzhou et de ses alentours installés à Paris, par exemple).

La mer de Chine méridionale, « lac chinois » ?

Du IIIe siècle avant notre ère au XVe siècle de notre ère, les commerçants de Nanyang (« mers du Sud », originaires du Guangdong et du Fujian principalement) s'installent à peu près partout dans l'actuelle Asie du Sud-Est. Au début du XVe siècle, l'amiral Zheng He explore un vaste domaine commercial, jusqu'à l'Afrique (voir partie 1, chapitre 2, sous-partie « Du jaune au rouge »). Les marchands chinois les plus dynamiques viennent de Shantou et d'Amoy-Xiamen. Ils sont présents à Formose, aux Philippines, dans tout le monde indochinois, ainsi que dans le monde malais, où ils rencontrent quelques difficultés car, peu religieux, ils doivent faire face au monothéisme des populations musulmanes.

Les Européens arrivent dans la zone à partir du XVIe siècle. Les Portugais sont à Macao et à Canton en 1514. Ils sont suivis des Espagnols, des Hollandais à Taïwan et des Anglais à Hong Kong en 1841… À la fin du XIXe siècle s'établit donc un triangle autour du Pacifique avec une Chine pauvre et éprouvée, un monde colonial et commercial dans le Sud-Est de l'Asie et, au-delà de l'océan, l'Amérique, vaste continent neuf.

Des *coolies* pour le monde entier

C'est alors que l'émigration chinoise « change d'échelle et de nature » (selon Pierre Trolliet, géographe et spécialiste de la diaspora chinoise). Par millions, les *coolies* (« force amère » 苦力), les manœuvres chinois, souvent pour subvenir aux besoins de leur famille, sont recrutés dans les « ports ouverts » et transportés dans des « enfers flottants » au-delà des mers. Ils sont durement utilisés dans les usines, mines et plantations, ainsi que pour les grands travaux et dans la construction de chemins de fer, en Australie et aux États-Unis mais aussi en Malaisie, où les gisements d'étain jouèrent le même rôle que celui de l'or aux États-Unis. Le « confluent boueux », signification de *Kuala Lumpur*, fut d'abord un bidonville dévasté par la malaria, les incendies et la guerre des gangs. Yap Ah Loy (1837-1885) fut le chef chinois le plus puissant du lieu et l'interlocuteur des Anglais. (Il y a cent cinquante ans, Kuala Lumpur n'existait pas.)

Certains historiens estiment que le delta de la rivière des Perles, le pays cantonnais, a largement supplanté le golfe de Guinée comme réservoir de main-d'œuvre. C'est vers 1900 qu'apparaît en Chine le terme de *Huaqiao* (émigrés chinois), tandis qu'au tournant du siècle, des sociétés secrètes s'emploient bientôt à pourvoir cette population masculine en compagnes.

Toujours les réseaux, ici et ailleurs

L'attitude de Pékin envers ses immigrés a varié au fil du temps : sous le régime communiste de Mao, la Chine méprisait et négligeait ses expatriés, voire les punissait de peines de prison, car ils étaient considérés comme traîtres envers la grande patrie. En revanche, depuis la politique d'ouverture de Deng Xiaoping, elle voit en eux des relais de puissance et d'influence. Il est clair qu'actuellement, les Chinois de l'étranger, étudiants de haut niveau ou entrepreneurs, sont plutôt courtisés et encouragés au retour. Certains restent, par choix personnel et professionnel, d'autres ne sont pas insensibles aux énormes progrès et aux conditions attrayantes de la mère patrie. En même temps, un tiers des milliardaires de Chine achètent un

passeport américain, canadien ou autre, pour installer leur famille ou pour avoir un pied-à-terre en dehors de la Chine.

Globalement, la population partie avant la Première Guerre mondiale est partagée entre le local et l'international, l'ici et l'ailleurs, et souvent reconvertie dans le commerce et la restauration (c'est notamment le cas des Cantonais). Elle s'adosse au sentiment d'appartenance à une famille et à une civilisation millénaire. Cette migration chinoise travaille souvent, à travers parentèle et réseaux, aux liens entre la Chine et l'extérieur. Elle s'assume comme entrepreneuriale et elle est souvent très bien intégrée au tissu économique local. « Qui veut fonder une entreprise fonde d'abord une famille », dit l'adage. En effet, c'est la famille qui fournit éducation, instruction et relations (*guanxi*) avec le pays.

Souvent, le capital en argent est épargné ou emprunté grâce au crédit communautaire des tontines. Les tontines (de Laurenzo Tonti, banquier italien) sont des associations d'épargnants qui aident à se lancer dans les affaires, à charge pour ceux qui ont réussi d'aider à leur tour les nouveaux. Tout repose à la fois sur la réputation et la confiance par lesquelles se tisse la relation dans les *chinatowns* du monde entier.

Aucun autre pays ne dispose de l'équivalent de la diaspora chinoise en termes historique, démographique et économique. Son attachement à la mère patrie, ses investissements financiers et son apport en nouveaux talents formés récemment à l'étranger constituent un avantage comparativement inestimable pour la Chine mondialisée.

- **Les RAS, « Régions administratives spéciales »**

Les RAS de Hong Kong et de Macao participent désormais de la dynamique du développement de la nouvelle Chine.

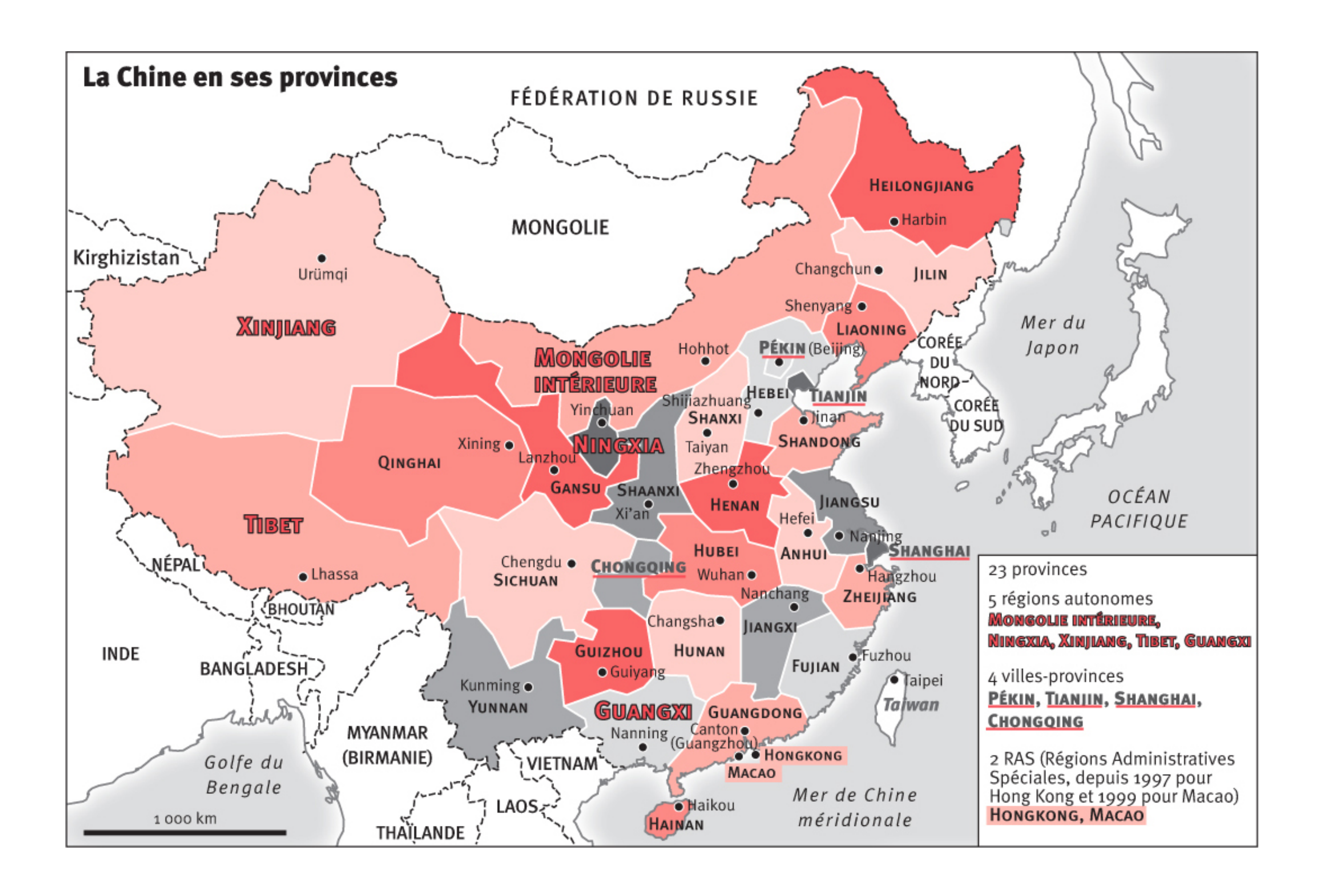
Hong Kong

Arraché à la Chine en 1842, Hong Kong lui est revenu en 1997 et bénéficie d'un régime spécial pour cinquante années à partir de cette date. « Un pays, deux systèmes » : Pékin a la haute main sur

les Affaires étrangères et la Défense, mais garantit l'autonomie de l'ancienne colonie britannique. Hong Kong (7 millions d'habitants sur 1 000 km²) vit de l'immobilier, de la finance, du commerce et du tourisme, et parvient au 22e rang mondial en termes d'IDH. Pékin n'autorise toujours pas le suffrage universel, mais assure la croissance (le chômage y est estimé à moins de 4 %). En dépit de délicatesses récurrentes entre la sensibilité des Hongkongais et le pouvoir central de Pékin, le bilan se voudrait suffisamment attractif pour une lointaine réunification avec Taïwan…

Macao

De même, Macao a été récupéré en 1999 (500 000 habitants sur 18 km²). Sur fond de guerre des gangs et de dangers pour la population, à quoi l'État tente de remédier, Macao rivalise avec Las Vegas. Car les Chinois, qu'ils viennent de Chine continentale, de Hong Kong ou de Taïwan, sont de grands joueurs. Six grandes compagnies du secteur se partagent une trentaine de casinos. Le pouvoir voudrait contenir cette mono-activité qui n'est pas sans danger pour l'économie et la société de Macao.


La Chine en ses provinces
FÉDÉRATION DE RUSSIE
MONGOLIE
Kirghizistan
Urümqi
XINJIANG
HEILONGJIANG
Harbin
Changchun
JILIN
Shenyang
LIAONING
CORÉE DU NORD
CORÉE DU SUD
Mer du Japon
OCÉAN PACIFIQUE
MONGOLIE INTÉRIEURE
Hohhot
PÉKIN (Beijing)
HEBEI
TIANJIN
Shijiazhuang
SHANXI
Taiyan
Jinan
SHANDONG
Yinchuan
NINGXIA
Xining
QINGHAI
Lanzhou
GANSU
Zhengzhou
HENAN
SHAANXI
Xi'an
JIANGSU
Nanjing
SHANGHAI
Hefei
ANHUI
Hangzhou
ZHEJIANG
TIBET
Lhassa
NÉPAL
BHOUTAN
INDE
BANGLADESH
Chengdu
SICHUAN
CHONGQING
HUBEI
Wuhan
Nanchang
JIANGXI
Changsha
HUNAN
FUJIAN
Fuzhou
Taipei
Taiwan
GUIZHOU
Guiyang
Kunming
YUNNAN
GUANGXI
Nanning
GUANGDONG
Canton (Guangzhou)
HONGKONG
MACAO
MYANMAR (BIRMANIE)
VIETNAM
LAOS
THAÏLANDE
Golfe du Bengale
Mer de Chine méridionale
Haikou
HAINAN
1 000 km
23 provinces
5 régions autonomes
MONGOLIE INTÉRIEURE, NINGXIA, XINJIANG, TIBET, GUANGXI
4 villes-provinces
PÉKIN, TIANJIN, SHANGHAI, CHONGQING
2 RAS (Régions Administratives Spéciales, depuis 1997 pour Hong Kong et 1999 pour Macao)
HONGKONG, MACAO



TROISIÈME PARTIE

LA CHINE AU QUOTIDIEN : FEMMES DE CHINE, SYSTÈME ÉDUCATIF ET LA QUESTION DE LA DÉMOCRATIE



CHAPITRE 1

LA FEMME CHINOISE

De quoi est fait le quotidien des Chinois ? D'abord, de la famille. Et la famille n'existe pas sans femme. Dans l'écriture chinoise, le mot 好 (« bon », « bien » ou « excellent ») est formé de l'agrégation de femme, 女, et d'enfant, 子. Cette valorisation exprime sans doute l'un des meilleurs aspects de la civilisation chinoise, qui ne manque ni de grandeur ni de tendresse.

« Les femmes peuvent soutenir la moitié du ciel. » Cette phrase, souvent entendue en Chine, a été prononcée par Mao Zedong au début des années 1950 pour signifier l'émancipation des femmes par rapport aux lourdes contraintes traditionnelles. Comprendre la femme chinoise permet de mieux comprendre la Chine d'aujourd'hui.

Femme mythique et historique

Tantôt rêvée comme orientale dans un exotisme imaginé, tantôt pleurée comme un être humain traditionnellement déconsidéré, la femme chinoise appartient à une réalité historique et contemporaine toujours en évolution et complexe, à la fois humiliante, souriante et épanouie… « Fragilité, ton nom est femme » : il est peu de civilisations qui démentent cette assertion shakespearienne. Occidentales, orientales ou méridionales, les femmes du monde entier ont le plus souvent payé un tribut aussi lourd qu'injuste pour leur condition. Les femmes françaises n'ont obtenu le droit de vote

qu'en 1945. Dans la Chine millénaire, les femmes ont connu des oppressions encore plus spectaculaires, dont le supplice des pieds bandés.

FOCUS

Le supplice des pieds bandés

Cette pratique cruelle consiste à serrer les pieds des petites filles de cinq à six ans avec des mètres de bandelettes en coton qui, au prix de grandes souffrances, écrasent le cartilage et bloquent la croissance du pied. Les petits pieds en forme de lotus seraient, pour les hommes, à l'origine de fantasmes sexuels. Certains font le rapprochement avec les pieds des danseuses de ballets russes ou la taille des Anglaises qui, au XIXe siècle, acceptaient de s'étendre sur le sol pendant que leurs mères mettaient les pieds dans le creux de leurs reins, afin de leur faire obtenir un corps mince et une silhouette gracieusement féminine. Née au Xe siècle, cette pratique est courante sous les dynasties Song (960-1297) et Ming (1368-1644). D'abord adoptée dans les milieux favorisés, elle se répandit dans toutes les couches sociales des Han, avant d'être officiellement interdite par le gouvernement de la République de Chine après 1911.

Héroïne de la mythologie nationale

L'Occident, culture de la transcendance, a le mythe d'Adam et Ève, avec la femme née de la côte de l'homme. En Chine, culture de l'immanence, c'est le mythe d'un frère et d'une sœur, Fuxi et Nüwa. À l'époque, ils étaient les seuls êtres vivants, dans la montagne Kunlun.

Fuxi, le frère, est un brave homme qui a inventé les techniques de la pêche, de la chasse, du feu, et surtout les huit trigrammes qui constituent les principes du *Yi Jing, Le Classique des changements* (voir partie 2, chapitre 2, « La pensée chinoise »).

Nüwa, la sœur, est courageuse et travailleuse. Elle répare la fuite venue du ciel avec une pierre de cinq couleurs et forge, avec l'argile du fleuve Jaune, des formes anthropiques qui deviennent des êtres humains. Dans le mythe chinois, Nüwa est une femme-fée, l'image d'une mère créatrice et protectrice du monde et de la nature. Elle est l'égale du personnage masculin, son frère. Nüwa qui nourrit le peuple et prend en charge le ciel. Elle jouit d'un immense prestige,

celui d'une femme puissante et maternelle. Cette image de la femme est très ancrée dans l'esprit des Chinois, dont la mémoire est toujours nourrie du souvenir de quelques grandes figures féminines de l'histoire nationale.

Combattantes et impératrices

La Chine a compté durant sa longue histoire un certain nombre de femmes célèbres dont deux impératrices de premier plan.

Mulan, la combattante

Mulan est aussi connue en Chine que Jeanne d'Arc en France, bien que près de mille ans séparent, dans le temps, les deux jeunes femmes. *Éloges de Mulan*, daté de la dynastie du Nord (386-581), raconte son histoire.

Pour lutter contre l'invasion des barbares des steppes, l'empereur recrute des hommes afin de renforcer son armée. Le père de Mulan, en tant que seul homme adulte de sa maisonnée, est sommé d'aller au combat malgré une blessure héritée d'une bataille précédente. Mulan, ne voulant pas que son père souffre de nouveau, décide de se déguiser en garçon et de partir à sa place. Intelligente et brave, elle participe aux combats et gagne d'innombrables batailles durant de longues années, aux côtés de ses compagnons masculins, sans que personne ne s'aperçoive qu'elle est une fille. Après la victoire contre les barbares du Nord, Mulan retourne chez ses parents. Ses compagnons de combat venus lui rendre visite après la guerre se rendent compte alors que Mulan est une magnifique jeune femme…

Le dessin animé *Mulan*, réalisé par Disney, a joliment embelli cette histoire légendaire.

Wu Zetian, impératrice

Wu Zetian (623-705) est la seule femme devenue empereur dans l'histoire ancienne. Née dans une famille de hauts fonctionnaires, Wu Zetian devient impératrice en 690, succédant à son mari, l'empereur Tang Gaozong, décédé en 683. Cruelle et superstitieuse,

elle est aussi considérée comme une usurpatrice et un stratège impitoyable.

En politique avisée, elle attire les meilleurs talents de l'empire, recrutés par concours, afin de les mettre au service du pays. Elle encourage le développement agricole et toute l'économie. Pour se venger du concubinage imposé par les hommes, Wu Zetian n'hésite pas, même à soixante-dix ans passés, à adopter des favoris masculins. Lorsqu'un conseiller de la cour lui reproche sa vie sentimentale, elle le remercie en lui offrant des tissus de soie. Lors de la construction de sa stèle funéraire, elle n'a laissé aucun mot, aucun éloge, aucune critique, afin que les historiens et la postérité soient libres d'apprécier ses qualités et ses défauts… Cette stèle se trouve aujourd'hui non loin de la ville de Xi'an, la capitale du Shaan'Xi, là où réside la célèbre armée de soldats en terre cuite, près du tombeau du premier empereur Qin Shi Huangdi.

Selon Hou Hongbin, auteur de *Faces rouges, gloires et tristesses des femmes chinoises* : « Pendant son demi-siècle de règne, la société chinoise est stable et prospère, tandis que la population a bondi de 3,8 à 6,15 millions d'habitants. » La dynastie des Tang voit les femmes bénéficier d'une grande liberté de pensée ; elles disposent dans la vie courante des mêmes droits que les hommes, et peuvent réclamer leur liberté en rédigeant une simple demande de divorce.

Cixi, « impératrice douairière »

Cixi (1835-1908), l'impératrice douairière, est bien connue des étrangers. Durant ses quarante-huit années de règne, de 1861 à 1908, la Chine subit les invasions étrangères, la guerre de l'opium, et d'innombrables soulèvements de Chinois et de musulmans, notamment celui des Taiping. La Chine a signé des traités inégaux, payant de lourdes indemnités et cédant des territoires nationaux aux envahisseurs étrangers. Le pays connaît une période particulièrement humiliante de son histoire. Pour une majorité de Chinois, Cixi, « à qui l'on ne saurait dénier des qualités d'homme d'État », selon les historiens, a aujourd'hui encore une image plutôt négative, car correspondant à une phase de déclin national.

Une contemporaine redoutable : Jiang Qing

Jiang Qing (1914-1991), l'intrigante épouse de Mao, n'a guère, finalement, servi la cause des femmes chinoises. Actrice à l'origine, Jiang a quitté Shanghai pour rejoindre la zone rouge des communistes à Yan'an en 1938. Elle y a fait connaissance de Mao Zedong avant de l'épouser. À la tête de la « bande des quatre », des leaders d'extrême gauche, notamment durant la Grande Révolution culturelle, Jiang a participé directement à des complots et à la répression qui ont poursuivi un grand nombre de dirigeants et d'intellectuels. Elle fut condamnée à mort avec sursis en 1981 et se suicida en 1991.

Femme traditionnelle

En réalité, Nüwa devait être un puissant chef de groupe dans une société matriarcale. Mais depuis deux mille ans, la place de la femme en Chine n'a guère cessé de se dégrader. Les valeurs confucéennes ne sont pas favorables à la condition de la femme : une hiérarchie sociale entre État et famille, et une nette répartition des rôles sociaux entre hommes et femmes. La femme est destinée à rester à l'intérieur de la maison pour servir son mari et assurer la descendance de la famille, pendant que l'homme est voué à l'extérieur, à servir le pays et à assurer les relations sociales. La famille constitue l'unité stable et basique de la société et contribue à l'harmonie du pays.

- ### Concubine et victime

« Une femme sans connaissance est une vertu de la société » : ce vieux dicton chinois reflète exactement l'infériorité de la femme par rapport à l'homme dans une société hiérarchisée et féodale.

La femme doit être une épouse vertueuse, une mère excellente *(xianqi liangmu)* et rester à sa place dans l'ordre social. La morale confucéenne s'inscrit dans une culture profondément patriarcale, patrilocale et patrilinéaire, ce qui signifie que seule la branche du père intervient dans l'éducation des enfants et la transmission du

patrimoine. Les femmes doivent être soumises aux « trois obéissances » : celle au père, celle au mari et celle au fils.

La femme est privée d'éducation et apprend l'obéissance, la douceur, les bonnes manières et le travail à domicile. Elle ne peut choisir son mari et elle est condamnée au concubinage, sans aucun droit de parole ni de liberté. Les pieds bandés, critère de beauté féminine, l'empêchent, de surcroît, d'être indépendante physiquement.

Selon le philosophe confucianiste Mencius (372-289 avant notre ère), le garçon doit assurer « la perpétuation de la lignée, la prise en charge des parents âgés et leur soutien économique ». Dans une société agricole où l'homme est seul responsable de la lignée familiale et de la mémoire des ancêtres, donner naissance à un garçon devient non seulement un devoir mais constitue aussi un symbole de réussite sociale. Cette situation n'évoluera guère pendant plus d'un millénaire, jusqu'à la fondation par Mao en 1949 de la République populaire, qui libère radicalement les femmes de leurs entraves traditionnelles.

Mais la politique de l'enfant unique de 1979 ne favorise pas la condition féminine : elle se dégrade de nouveau et elle est marquée par le déséquilibre de la régulation biologique des sexes à la naissance et par la réapparition de la prostitution, abolie par le régime de Mao depuis 1949. À la campagne, la priorité étant donnée à la naissance du garçon, les femmes subissent abandon, trafic, avortement et infanticide. Le taux de naissance, qui est de 105 garçons pour 100 filles dans le monde, est de 117 garçons pour 100 filles en Chine. En 2020, l'empire du Milieu risque d'avoir quelques dizaines de millions de garçons célibataires de trop. En ville, le marché du sexe se déchaîne. La prostitution, officiellement proscrite par le régime communiste, retrouve son marché. Le nombre de prostituées, constitué essentiellement de chômeuses, de jeunes filles en provenance des provinces pauvres et d'étudiantes en quête d'argent, est estimé à une dizaine de millions aujourd'hui. Les hommes d'affaires, suivis des cadres corrompus du gouvernement, sont souvent les consommateurs de la prostitution de luxe. Un ex-vice-numéro un de la province du Hubei, condamné à dix ans de

prison, a pu ainsi entretenir quatre maîtresses avec de l'argent provenant de pots-de-vin.

Femme libérée

Premier mouvement de libération

Le premier mouvement de libération des femmes date de la révolte des Taiping et de leur chef, Hong Xiuquan (1814-1864). Le 11 janvier 1851 est proclamé l'avènement du Royaume céleste de la Grande Paix *(Taiping Tianguo)*, « un nom qui associe de façon remarquable le Tianguo, notion chinoise de “royaume du Ciel”, les notions du tract chrétien tombé entre les mains de Hong Xiuquan quinze ans plus tôt, ainsi que les concepts favoris de l'utopie confucéenne » (*La Chine au xx*e *siècle*). Grand révolutionnaire et égalitaire idéaliste, Hong Xiuquan condamne le concubinage et la pratique des pieds bandés. Il préconise l'égalité absolue des sexes dans la vie, au travail et à la guerre, et distribue aux femmes une part de terre égale à celle des hommes.

La Ligue des pieds naturels

D'autres mouvements d'émancipation des femmes se sont manifestés lors de la fondation de la république de Sun Yat-sen (voir partie 1, chapitre 2, sous-partie « Du jaune au rouge »). Sun Yat-sen a eu une influence décisive dans le renversement de la dynastie Qing et dans l'émergence de la République de Chine. La Ligue des pieds naturels libère la femme d'un usage barbare et donne au mariage le sens d'un libre choix se substituant à l'union arrangée et imposée aux jeunes gens par leurs parents. Les nouvelles femmes *(xin nuxing)*, issues de familles aisées, sont éduquées et recherchent l'égalité avec les hommes, mais elles demeurent financièrement dépendantes de leur mari.

L'autre moitié du ciel

Le Parti communiste, dès la fondation de la République populaire de Chine, en 1949, a explicitement dessiné un monde d'égalité entre femmes et hommes.

Le pouvoir communiste condamne violemment la polygamie, le concubinage et la prostitution, il attaque la famille traditionnelle et ses valeurs, détruit toutes les traditions et prône une véritable idéologie égalitaire. Libérée des traditions de réclusion et d'infériorité, la femme chinoise devient, pour la première fois dans l'Histoire, indépendante, spirituellement et matériellement. Crèches et garderies d'enfants, écoles aussi, lui permettent de travailler à l'extérieur de la famille.

La réforme agraire divise la population en deux catégories, celle des citadins et celle des ruraux. La nouvelle Chine transforme la population de ses villes, femmes et hommes, en une population de travailleurs-fonctionnaires d'État répartis dans les différentes unités de travail. Les citadines y trouvent une place absolument égale à celle des hommes, avec non seulement des salaires rigoureusement identiques, mais aussi des indemnités qui leur sont spécifiques, pour l'hygiène féminine, par exemple. Les rurales apprennent à lire et à devenir indépendantes. La femme est complètement libérée des contraintes traditionnelles, l'homme chinois ne dispose plus des moyens financiers lui permettant d'entretenir une épouse à la maison. Pendant la période mao-nataliste, la Chine double presque sa population. Pour les générations nées après les années 1950, l'égalité entre femmes et hommes est véritablement instaurée.

Malgré d'énormes progrès, le combat pour l'émancipation des Chinoises n'est pas totalement gagné. L'ère postmaoïste pourrait remettre en cause aujourd'hui la Chine égalitaire et l'espoir que les femmes puissent « soutenir la moitié du ciel ».

Chinoises de toujours

- ### Forte personnalité de la femme chinoise

Quel que soit le statut de la citadine ou celui de la rurale, on ne peut négliger la forte personnalité de la femme chinoise.

Cette caractéristique est révélée à la perfection par le film de Zhang Yimou, *Une femme chinoise*. L'héroïne, Qiu Jiu, est une paysanne

ordinaire des années 1980, qui travaille et assume d'importantes décisions. Seule, sans appui aucun, pas même celui de son mari, elle porte plainte contre le chef du village suite aux coups que ce dernier a portés à son époux. Sa persévérance et son courage, bien représentatifs de la personnalité de la femme chinoise, en contraste avec ceux de son mari, sont parfaitement joués par l'actrice Gong Li.

On pourrait distinguer la place et le rôle de la femme chinoise dans la société et dans son foyer. En fait, même dans la Chine antique, où la place sociale de la femme est nettement inférieure à celle de l'homme, elle a parfois un rôle primordial à la maison, surtout quand elle devient mère.

Lin Yutang (1895-1976), écrivain et professeur à l'université de Pékin, était diplômé de l'université de Harvard, aux États-Unis, et titulaire d'un doctorat à Leipzig, en Allemagne. Doté d'une double culture, il a témoigné, dans son livre *My Country and My People* (en français : *La Chine et les Chinois*) :

Les sceptiques devraient lire* Le Rêve dans le pavillon rouge*. La belle grand-mère est le personnage le plus honoré de la maison, traitée avec respect et considération, saluée par ses belles-filles dans sa chambre tous les matins, et y discutant avec elles des affaires importantes de la famille […]. C'est un fait que la femme règne à la maison pendant que l'homme règne au-dehors.



Le Rêve dans le pavillon rouge

Le *Rêve dans le pavillon rouge (Honglou Meng)* est l'un des quatre grands classiques de la littérature chinoise. L'auteur, Cao Xueqin (1711-1763), est issu d'une famille noble qui a servi à la cour impériale avant de sombrer dans la décadence du système féodal. Son roman dessine une véritable fresque de la vie sociale et familiale des Chinois du temps de la dynastie Qing.

Championnes du monde

Le sport est un peu le reflet d'une société en mouvement. Les femmes chinoises d'aujourd'hui, qualifiées de « reines du sport », ont réalisé de meilleures performances que les hommes dans les compétitions mondiales. Ces héroïnes nationales suscitent, pour

beaucoup de Chinois, l'immense fierté qui manquait au pays depuis des siècles. Ne voit-on pas de belles et jeunes silhouettes de Chinoises remporter divers titres de championnes du monde dans de nombreuses disciplines : volley-ball, tennis de table, gymnastique, plongée, natation, tir (au pistolet et à l'arc), badminton, aviron et canoë, judo ?

L'année 1981 a été marquée par le premier titre de champion du monde de l'histoire de la Chine, décroché par l'équipe féminine de volley-ball contre l'équipe américaine, ce qui était inimaginable cinquante ans auparavant. Lang Ping, dont le nom et l'image sont à jamais gravés dans la mémoire des Chinois, continue à susciter émotion et nostalgie chez des générations entières (de Chinois). Elle a mené l'équipe nationale à la victoire pendant six années consécutives, de 1981 à 1986.

Dans la discipline du marathon, où les Chinois sont traditionnellement peu présents, la belle Xue Bai a remporté, à vingt ans, le titre de championne du monde le 17 août 2009 à Berlin. Elle a réussi à boucler les 42 km en 2 h 25 min 15 s.

Le 4 juin 2011, lors du tournoi de tennis de Roland-Garros à Paris, une championne chinoise, Li Na, vingt-neuf ans, a remporté la victoire pour la première fois dans l'histoire du tennis mondial. Selon les chiffres chinois, près de 100 millions de téléspectateurs chinois ont suivi le match retransmis en direct par la CCTV, phénomène inédit. C'est donc une femme qui est à l'origine d'un véritable engouement pour le tennis, sport jusqu'alors peu connu en Chine.

- **L'avenir de la Chine ?**

La Chine, qui, dans sa tradition confucéenne, réduit l'épanouissement des femmes à sa dimension sociale, a connu des mutations fondamentales depuis le régime communiste. Les progrès scolaires et universitaires de la Chine d'aujourd'hui, qui incorpore ses filles aussi bien que ses garçons, présentent des résultats plus que convaincants : plus de 20 % des entreprises d'État et 45 % des entreprises privées sont à présent dirigées par elles ! Et en 2011, un tiers des trois mille députés de l'Assemblée nationale sont des

femmes. De même, 40 % des fonctionnaires chinois (« bol de riz en fer ») sont des femmes. Selon *The Economist*, magazine hebdomadaire anglais, 70 % des femmes actives travaillent en Chine, ce qui représente le taux de femmes actives au travail le plus élevé du monde, et parmi les femmes auto-entrepreneurs les plus riches du monde, onze sur vingt sont chinoises. En 2006, l'homme le plus riche de Chine… est une femme, comme en France.

Une Chinoise a été directrice de l'OMS (Organisation mondiale de la santé). La première astronaute chinoise, Liu Yang, a aussi embarqué à trente-quatre ans avec deux autres taïkonautes, à bord d'un vaisseau spatial lancé dans l'espace le 16 juin 2012.

La condition féminine dans la Chine contemporaine a donc fait de réels progrès, mais bien d'autres restent nécessaires, ici comme ailleurs. Seul le temps permet l'évolution des mentalités en profondeur. On peut rappeler, par exemple, que la femme américaine a obtenu le droit de vote en 1920. En France est publiée dès 1791 la « Déclaration des droits de la femme », la première dans l'Histoire de l'humanité, alors que la Chine ne connaît sa première « Constitution » qu'en 1954, qui précise que les femmes ont le même droit de vote que les hommes, ainsi que celui d'être élues.

Pour autant, l'un des importants problèmes de la Chine d'aujourd'hui est, surtout depuis la politique de l'enfant unique, le déficit cumulé des naissances féminines. Cela signifie moins de paysannes à la campagne et moins d'ouvrières dans les ateliers de la seconde puissance économique du monde. Pire, encore, moins de mères pour le futur, ce qui n'est pas de nature à résoudre le défi d'une Chine « à bout de souffle démographique » (Isabelle Attané, 2016). Il en résulte que quelques dizaines de millions d'hommes chinois doivent se résoudre au célibat ou à épouser des femmes étrangères…

La place de la femme est révélatrice des progrès d'une société. Le drame de la femme est celui d'un pays. Les femmes chinoises, qui représentent environ 10 % de l'humanité, nouvellement libérées de nombreuses entraves, toujours plus instruites et toujours plus

informées, moins démunies financièrement, constituent certainement l’un des espoirs de l’humanité contemporaine.



CHAPITRE 2

ÉDUCATION ET MÉDIAS

« Toutes les occupations sont viles, seule l'étude est noble. » Ce proverbe reflète l'un des fondamentaux de la mentalité des Chinois depuis des millénaires : seule l'éducation ouvre la voie de la réussite sociale, car les lettrés qui dirigent le pays sont systématiquement issus du concours national. Les mandarins, après leur réussite aux concours et une fois à leur poste, sont considérés comme l'élite de la nation. Ils deviennent « fonctionnaires à vie » et bénéficient par conséquent de protection sociale pendant toute leur vie. L'éducation est depuis toujours au cœur des préoccupations des familles chinoises.

Le système éducatif chinois

Le rendez-vous du concours

Il n'est pas étonnant que la Chine ait inventé le concours national, considéré dans le pays, après les quatre grandes inventions qu'on lui doit (la boussole, la poudre, le papier et l'imprimerie), comme le cinquième don de la Chine à l'humanité. Commencé sous la dynastie Han, pratiqué sous celle des Sui, officialisé par les Tang et perfectionné par les Song, ce système de concours a duré plus de mille trois cents ans pour n'être aboli qu'à la fin de la dynastie Qing (1905).

Les premiers enseignements privés sont apparus dès la période des Printemps et Automnes ; Confucius est considéré comme le créateur de la première école privée de Chine. Bien que la Chine reste traditionnellement un pays de lettrés, le taux restreint de réussite aux concours en fait une nation très élitiste.

Les principes du concours sont simples : « inscription libre, concours public, concurrence loyale, sélection des meilleurs ». Le concours est ouvert à tous les milieux sociaux et dans tout le pays, ce qui promeut la méritocratie et combat, théoriquement, l'héritage et l'égalitarisme.

Est-ce un hasard si l'idée de recrutement des élites nationales par concours (écrit anonyme, oral public, passé devant un jury collégial) doit, en partie, aux jésuites de retour de Chine, comme c'est le cas du prestigieux concours de l'agrégation (sortir les meilleurs du troupeau) et de ceux d'entrée dans les Grandes Écoles en France ?

- **Études gratuites et concurrence acharnée**

Lors de la fondation de la République populaire de Chine par Mao Zedong, la première Assemblée au sujet de l'éducation se réunit en décembre 1949. C'est le début d'un nouveau système d'éducation : neuf années d'éducation gratuite dans tout le pays, de l'école primaire jusqu'au lycée. Le taux d'alphabétisation des plus de quinze ans en Chine s'élève officiellement à 96 %, ce qui représente le meilleur résultat au sein des pays en développement (*La Chine en chiffres*, Ambassade de France en Chine, 2007).

Les maîtres (professeurs et enseignants) sont traditionnellement respectés. En contrepartie, ils se doivent d'être aussi exigeants que bienveillants, afin d'assurer aux enfants la meilleure éducation possible. Les écoles sont mixtes. Les programmes de base reposent sur l'apprentissage du chinois, des mathématiques, de la physique, de la chimie, de l'histoire, de la géographie et de l'anglais.

Les universités, auxquelles on accède par un concours national (rétabli par le régime), restèrent totalement gratuites jusqu'aux années 1990, avant de devenir aujourd'hui à la fois difficiles d'accès et coûteuses.

En effet, le nombre important de candidats pour un nombre limité de places à l'université rend la concurrence extrêmement rude pour les jeunes. Familles et écoles n'épargnent rien pour la réussite des enfants. La presse chinoise relate fréquemment l'énorme pression qui pèse sur les écoliers chinois. Les devoirs à la maison sont lourds, les heures supplémentaires et les classes du week-end (même durant les vacances scolaires) très recherchées par les familles. Certains journaux reprochent aussi un apprentissage reposant sur la répétition et la mémorisation, qui ne facilite ni l'originalité ni la créativité. Mais les ambitions familiales associées aux intérêts des enseignants et des éditeurs d'ouvrages scolaires s'allient au système de concours d'entrée à l'université, entretenant pour longtemps encore le surmenage scolaire de nombre d'écoliers chinois.

Vers la privatisation

Le système d'éducation, autrefois gratuit et garanti au pays tout entier, commence, depuis les années 1990 à être menacé par la nouvelle vague de l'économie de marché. L'enseignement privé et payant, disparu sous Mao, émerge de nouveau avec des coûts extravagants, voire irréalistes. Les écoles ou les enseignants, privés ou publics, pour « s'enrichir », augmentent de façon aussi ingénieuse qu'officieuse les divers frais, au nom du coût de la qualité de l'enseignement. Même si les familles chinoises investissent traditionnellement dans l'éducation et l'instruction de leurs enfants, cela devient rapidement un problème pour les parents ruraux qui ne peuvent plus supporter les coûts élevés imposés par les écoles. De plus, le système du *hukou* (voir partie 3, chapitre 3) empêche la scolarisation des enfants d'origine rurale en ville où, pourtant, travaillent leurs parents. On compterait des milliers d'enfants ainsi privés d'école, même à Pékin.

Selon certaines estimations, la Chine, de 1966 à 1976, aurait manqué d'un million de diplômés suite à la Révolution culturelle qui a gravement perturbé l'éducation des Chinois. Le rattrapage du retard dans l'éducation a été spectaculaire depuis l'ère de Deng Xiaoping. Au cours des vingt dernières années, le nombre

d'étudiants a été multiplié par 10. En 2005, déjà, la Chine avait un nombre d'étudiants équivalent à celui de l'Union européenne et des États-Unis. En 2007, le nombre des nouvelles recrues à l'université a atteint 5,6 millions, soit 18,85 millions de personnes en cours d'études. En 2010, la Chine comptait 25 millions d'étudiants, et plus de 1 700 universités ont été créées depuis le début du XXe siècle.

L'empire du Milieu revendique le premier rang comme pays éducateur. Ne voit-on pas que certaines universités chinoises, comme Beijing University, Qinghua University et Shanghaïenne Fudan University, sont déjà entrées dans le palmarès des premières universités mondiales ?

La bataille du *gaokao*

Le *gaokao* est le concours national d'entrée à l'université. D'une ampleur équivalente au baccalauréat en France, il attire l'attention et la presse du pays tout entier. Avec des centres d'examens disposés et organisés, il dure généralement deux jours et concerne six matières.

Chaque année, plusieurs millions de candidats s'inscrivent au *gaokao*. En 2011, on en comptait 9,33 millions. Les meilleurs candidats obtiennent leur billet d'entrée pour une des universités chinoises les plus prestigieuses. C'est un combat mené en famille, car le rêve chinois de réussite sociale n'est pas, en fait, très éloigné du rêve américain : un bon logement, une voiture et un enfant diplômé d'une université réputée. Le taux de réussite, de 10 à 20 % dans les années 1980, serait aujourd'hui proche de 70 %. Longtemps, le *gaokao* a assuré le « bol de fer », c'est-à-dire la possibilité d'obtenir un emploi stable, surtout dans la fonction publique. Les familles investissent donc énormément et font de gros sacrifices pour leur enfant. Mais aujourd'hui, des difficultés apparaissent : un tiers des six millions de diplômés ne trouvent pas immédiatement de travail. Les problèmes ressemblent de plus en plus à ceux rencontrés en Occident. Certains notent malicieusement une explosion des adhésions des étudiants au Parti communiste, ce qui n'exprimerait nullement un renouveau politique, mais bien plutôt

une tactique des plus opportunistes pour obtenir les faveurs de l'administration à l'embauche…

Une réflexion s'élabore en Chine. Le *gaokao*, rétabli en 1952, a été supprimé sous la Révolution culturelle, puis réinstallé en 1977 par Deng Xiaoping. Il a deux options : S (sciences) et L (lettres). Certains voudraient le diversifier. D'autres souhaiteraient adoucir les rudes conditions de sa préparation, qui entraînent souvent les élèves au bord de la dépression. Certains reprochent au *gaokao* d'être le miroir d'un système éducatif lui-même trop rigide, et de privilégier la mémoire et insuffisamment la créativité. Il s'agit là des problèmes endogènes d'un système qui privilégie les « bêtes à concours ». Faudrait-il faire évoluer une « culture du comment » vers une « culture du pourquoi » ?

Les universités chinoises

Le classement de Shanghai

Un professeur de chimie de l'université Jiaotong de Shanghai a établi en 2003 le premier classement des universités du monde. L'objectif était de pouvoir comparer les universités chinoises aux meilleures universités mondiales. Les principaux critères (discutés) concernent les prix Nobel, les médailles Fields (pour les mathématiques), le nombre de chercheurs renommés, celui des articles publiés dans les revues scientifiques comme *Nature* et *Science*… Ce classement, désormais très suivi chaque année, participe de la montée en puissance du *soft power* de la Chine.

Le 11 janvier 2016, le site des anciens étudiants, commun à toutes les universités (www.cuaa.net), a publié son rapport annuel ainsi que le « classement des meilleures universités de Chine en 2016 ». Les critères sont fondés sur le niveau de l'internationalisation, les résultats de l'enseignement, le talent et la réussite des diplômés, et le nombre de thèses publiées. Sept universités ont obtenu le titre d'« université 7 étoiles », citons-en cinq remarquables.

Les universités à étoiles

Beida ou Beijing University (Université de Pékin)

Fondée en 1898, Beida est la plus ancienne université polyvalente publique de Chine. Son renom la situe sans conteste au premier rang de la liste. En 2009, Beida comptait 14 465 étudiants en licence (avec 101 disciplines), 10 031 en master (244 disciplines) et 5 088 en doctorat (201 disciplines). On y trouve 1 597 professeurs officiels, dont 64 académiciens de l'académie des Sciences, 17 de l'académie des Ingénieries, et 108 lauréats des fondations scientifiques pour jeunes talents. Une bonne partie des diplômés de niveau licence de Beida partent aux États-Unis pour accéder directement à la préparation d'un doctorat. Selon les *Annales des études supérieures* de 2005, Beida est la première université pour le nombre de licenciés obtenant des doctorats aux États-Unis. Aussi, parmi les 10 000 étrangers qui ont obtenu en 2005 un doctorat aux États-Unis, 25 % étaient des Chinois (*La Chine en 2020*, Ambassade de France, 2008).

Qinghua (pour les Chinois) ou Tsinghua University (pour les Occidentaux)

Fondée en 1911, située à Pékin, Qinghua était, dès le début du XXe siècle, vouée à la préparation des étudiants chinois destinés à partir aux États-Unis pour y approfondir des études supérieures, notamment en sciences, encore peu connues en Chine, nouvellement émergée de son système millénaire centré sur les lettres. Bien qu'imprégnée de culture occidentale, Qinghua préconise la culture de la Chine, mêle profondément les deux, et adopte les disciplines scientifiques et littéraires, historiques et contemporaines. Qinghua est la plus prestigieuse université polytechnique de Chine.

Beida et Qinghua sont considérées comme les deux universités les plus prestigieuses de Chine.

Gangda (Hong Kong University ou HKU)

Malgré son histoire coloniale, Gangda est citée par les anciens élèves dans la liste des universités chinoises 6 étoiles. Née en 1910, Gangda est issue de l'institut de Médecine occidentale de Hong Kong, fondé en 1887.

HKU est l'université la plus ancienne de Hong Kong. Son instruction fait référence à « *mingde gewu* », expression chinoise qui reprend l'expression latine « *sapientia et virtus* ». L'anglais y est la langue officielle d'enseignement. Depuis 2007, HKU est continuellement classée dans les « trente meilleures universités du monde » et première de la République de la Chine par THES-AS (Grande-Bretagne).

Fudan University

Créée en 1905 à Shanghai, Fudan est la première université privée de Chine. Les deux caractères de son nom signifient « renaissance » : ils révèlent la volonté et l'espoir des intellectuels chinois du début du XXe siècle quant à l'avenir de la Chine, essentiellement fondé sur l'éducation.

L'université de Taïwan

Elle aussi est entrée dans le palmarès des universités 6-étoiles, pour avoir formé neuf milliardaires, un record parmi les neuf universités chinoises élues.

Les autres universités réputées de Chine sont : Zhejiang University, Nanjing University (Nankin), l'université du Peuple (Pékin), l'université de Nankai (Tianjin), l'université des Industries de Harbin… La liste peut être très longue.

L'ambition de la Chine pour le début du XXIe siècle est que le taux de réussite à l'entrée de l'université soit de 100 %, et ceci, malgré plus de 9 millions de candidatures annuelles… L'échelle reste chinoise.

Un fait nouveau de ces dernières années doit attirer l'attention : le retour en Chine de ceux qui ont fait leurs études à l'étranger. Désormais, ils occupent une grande partie des postes de dirigeants de la recherche chinoise.

Les médias

- ## Internet et blogs

Blogs individuels : la liberté à la chinoise ?

600 millions de blogs individuels (utilisateurs de Weibo et de WeChat, le Twitter chinois) existent en Chine en 2015, contre 200 millions en 2012 et 90 millions en 2010. Que racontent-ils ? La vie, la famille, l'éducation, les problèmes sociaux, l'emploi, l'amour, la mode, la gastronomie, l'économie, la crise, les achats… et la politique : il y aurait donc une opinion publique en Chine. Il est permis d'écrire sur tout, sauf sur la pornographie, les violences et ce qui viserait à renverser le régime ou le Parti communiste. Au moins, les parents chinois n'ont théoriquement pas à se soucier, comme en Occident, du fait que leurs jeunes enfants puissent être confrontés à des sites indésirables.

Il faut, en effet, distinguer la liberté d'expression et la liberté des médias. En Chine, pays totalitaire dans l'organisation de son pouvoir, structuré autour d'un parti unique, il n'y a pas réellement d'opposition politique. Dans ces conditions, il n'existe pas de médias d'opposition, donc pas de journaux d'opinion de gauche ou de droite, comme on l'entend en Occident. Presse, radio, télévision, Internet, aucun média ne doit afficher d'opinions « indésirables » ou « dangereuses », qui risqueraient de troubler l'ordre social. Ici, aucun média n'échappe au contrôle des autorités.

Cependant, la liberté d'expression existe aujourd'hui bel et bien. Les Chinois perçoivent la liberté comme celle de pouvoir maintenant apprendre, entreprendre, circuler et s'exprimer sans être inquiétés, comme c'était le cas auparavant. En Occident en revanche, la liberté est avant tout celle de penser autrement et de s'exprimer librement, même si cela peut déranger, voire déstabiliser. Dans la vaste Chine millénaire, le chaos social a toujours été perçu comme principal facteur de destruction d'une société prospère. Ainsi, la liberté d'expression y est considérée comme un risque pour la stabilité du pays, et ne peut répondre aux critères occidentaux.

Internet : une mondialisation ou deux ?

Depuis l'admission de la Chine à l'OMC, en 2001, les investissements ont été considérables : la plupart des quartiers chinois ont connu l'installation du *guanglan* (« câble optique »), dont la longueur du réseau était déjà de 1,79 million de kilomètres en

2002. Le nombre d’internautes a alors atteint 33 millions, et le nombre de sites web 280 000. La part des investissements étrangers durant la première année de l’adhésion de la Chine à l’OMC aurait atteint 30 % des investissements totaux, pour ensuite rester sous le plafond maximal autorisé de 49 % dans les domaines de ISP (Internet Service Provider) et de ICP (Internet Contents Provider), fournisseurs des contenus d’Internet. Ceci d’abord dans quatorze villes telles que Nankin, Hanzhou, Xiamen… puis, deux ans après, dans toutes les villes.

D’après les statistiques publiées par CNNIC (China Internet Network Information Center), le nombre des internautes en Chine a atteint 360 millions en 2009, faisant de ce pays le plus « connecté » du monde. Fin 2011, la Chine franchissait la barre des 500 millions d’utilisateurs, soit 40 % de sa population, dont 130 millions de ruraux. Les chiffres plus récents montrent que l’Internet compte 1,2 milliard d’utilisateurs dans les pays émergents, dont la moitié se trouve aujourd’hui en Chine. Les internautes surfent de plus en plus vite sur quelques millions de sites web, et la majorité d’entre eux optent pour un abonnement à haut débit. Il faudrait, aussi, compter 670 millions d’abonnés aux smartphones.

La Chine est aussi le plus grand marché mondial d’e-commerce depuis 2013, avec une croissance de 70 % depuis 2009. En 2014, le marché d’e-commerce en Chine a atteint 390 milliards de dollars, et en 2015, 520 milliards, ce qui dépasse l’ensemble du marché e-commerce des États-Unis, de la Grande-Bretagne, du Japon, de l’Allemagne et de France. Plus de 400 millions de Chinois ont effectué des achats en ligne en 2015. Ce nombre pourrait atteindre 750 millions en 2020. Mais autant le marché est gigantesque, autant le problème de la contrefaçon est immense. Selon les sources chinoises, en 2015, lors de la journée de la consommation, soit le 11 novembre, en une seule journée, le seul site d’Alibaba a réalisé plus de 92 milliards de yuans de ventes en ligne, mais quelques jours plus tard, c’est plus de 46 milliards de yuans de marchandises qui ont été retournés, pour cause de faux produits et contrefaçon.

Si la Chine est désormais le pays qui compte le plus d’internautes au monde, ils y sont aussi surveillés. Certaines sources évoquent 75

000 cyberpoliciers… Pékin bloque l'accès à plus de cent comptes étrangers dont Google, Facebook, YouTube, Twitter… car les informations ou messages sont accusés de fausse ou de « mauvaise » source. Ce qui pose un réel problème pour les sites des entreprises étrangères qui souhaiteraient être référencées par le moteur de recherche chinois.

La bataille Google-Baidu en Chine ne semble pas tourner en faveur de l'occidental. La taille critique du marché chinois permet au réseau national d'être rentable et donc de s'autonomiser par rapport aux firmes américaines, au risque de casser l'unité mondiale mais en préservant la maîtrise du système chinois, pour le plus grand profit des autorités.

Des médias multiples et puissants

Il est bon de rappeler que les médias chinois ont été, durant toute la durée du régime maoïste, de 1949 jusqu'à 1976, de simples organes de propagande au service du parti et de l'État. En 1978, il n'existait que 105 maisons d'édition étatiques avec un peu plus de 10 000 personnes travaillant dans le secteur. Aucun média privé, aucun employé indépendant n'existait dans le pays. Vingt ans après, le nombre des maisons d'édition est multiplié par cinq, pour arriver à 562. En 2003, la Chine compte 550 000 personnes employées dans les médias.

En 1992, la Chine a déposé une demande officielle auprès du Japon pour se connecter sur la toile internationale, et elle l'a été en 1994. Les médias chinois sont dès 1995 entrés dans l'Internet, presque en même temps que les médias étrangers. Jusqu'en 2002, plus de 2 000 journaux, 8 000 magazines, 290 radios, 400 télévisions et 3 000 sites web ou pages de site ont été créés.

À l'instar des groupes de médias comme Times-Warner qui regroupent la télévision, la radio et la presse, et dont la part des livres ne représente que 11 % du chiffre d'affaires, la Chine a entamé une série de réformes pour réorganiser les médias à sa manière. En 2002, elle possède déjà 26 groupes de presse, 8 groupes de radio et de télévision, ainsi que 4 groupes d'édition.

Depuis, l'industrie des médias est devenue celle qui rapporte le plus d'impôts au pays, suivie par l'industrie manufacturière et l'industrie du tabac.

Les instituts Confucius, le « soft power » de Pékin

Ressemblant quelque peu aux Alliances françaises de par le monde, les instituts Confucius ont démarré en 2004 et ont vocation à donner des cours de chinois et à participer au rayonnement de la culture de la Chine. De même que l'Alliance est dirigée depuis Paris, le *hanban*, Commission de diffusion de la culture chinoise, a son siège à Pékin. La géographie des instituts illustre bien la nouvelle influence de la Chine, c'est-à-dire quelque peu géopolitique. L'itinéraire commence en 2004 par Tachkent, sur la route de la soie et par Séoul, en Corée, sans doute dans le pays le plus proche culturellement de la Chine. L'Europe et la France sont gagnées en 2005. Poitiers est, dans l'hexagone, le premier centre ouvert dans une région où le Premier ministre Jean-Pierre Raffarin est un ami de la Chine. Suivent l'Afrique (avec, par exemple, l'importance de Nairobi, au Kenya) et les Amériques. Malgré la fermeture de certains instituts, surtout en Amérique du nord, car soupçonnés de propagande ou d'espionnage, on compte maintenant plus de 300 centres dans le monde, et le réseau qu'ils constituent est devenu un outil assez remarquable, et un élément important parmi les avantages comparatifs de la seconde puissance du monde.

Le président en bande dessinée

Le changement dans les médias est lent et hésitant, mais la Chine évolue bel et bien. Le 11 septembre 2006, dans le *Xingkuai Bao* (« *Journal d'expression nouvelle* ») à Guangzhou, le président Hu Jintao est apparu dans un manga pour la première fois dans l'histoire de la presse chinoise. Cela a eu un retentissement dans toute la Chine.

Selon *Xingdao Ribao* (« *Journal de l'île des étoiles* »), ce manga est apparu dans la rubrique des mangas au sein d'un article intitulé « Pour qui les larmes du secrétaire général sont-elles versées ? ». Il représente le président Hu en train d'écrire une réponse à la lettre

de la fille d'un professeur de l'université de Pékin, M. Meng, mort d'un cancer à l'âge de quarante-huit ans. Le professeur Meng a connu trois opérations en un an et a lutté courageusement contre la maladie. Le président Hu écrit dans la lettre destinée à sa fille : « C'est avec des larmes que j'ai lu ta lettre. » Sur le manga, le président Hu, en tenue occidentale, serre un stylo de sa main droite et un mouchoir de sa main gauche. Selon l'article, « les propos émouvants ne sont pas adressés uniquement à la fille du professeur Meng, mais aussi à tous les enseignants du pays. Ce sont les attentions du secrétaire général portées non seulement à la famille du professeur Meng, mais aussi à tous les enseignants du pays ». Il s'agit donc d'un éloge, cependant le risque de viol d'image ou d'outrage envers le dirigeant chinois existait bel et bien. Personne n'avait encore osé, auparavant, utiliser l'image d'un homme d'État chinois en Chine à travers un manga, média populaire s'il en est.

Le marché du livre : jeune mais avide

En 1977, avant la politique d'ouverture, la Chine publiait en tout 12 886 livres et 628 revues diverses chaque année. En 2001, ces chiffres sont de 154 526 titres pour les livres et de 8 889 pour les revues. Selon les statistiques publiées en 2002 par l'Unesco, chaque année dans le monde, 800 000 livres sont édités, avec 4 % de croissance annuelle. À titre de comparaison, 30 000 livres paraissent annuellement en France, 100 000 aux États-Unis et 95 000 en Grande Bretagne. La Chine représente à elle seule 18 % des livres édités dans le monde.

La première vague d'introduction de littérature étrangère commence au début du XXe siècle. Bon nombre d'œuvres françaises ou anglaises ont été traduites par les grands talents de l'époque : Fu Lei, Lin Yutan… Dans un sondage réalisé par le journal *Zhongguo Dushu* (« *Lire en Chine* ») le 15 septembre 1999, sur les 100 œuvres chinoises et étrangères élues « classiques du XXe siècle », les résultats classent *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust comme troisième meilleur titre, juste après *L'Histoire de Ah Q* de Lu Xun (1881-1936) et *Cent Ans de solitude* de G. García Márquez.

Marcel Proust arrive ainsi en tête des onze écrivains français figurant dans ce palmarès.

Ouverture du marché

La Chine est, depuis 1978, ouverte à la concurrence et aux investissements dans le domaine de l'édition, encore davantage depuis son entrée à l'OMC en 2001. Conscient de son retard en termes de gestion et de savoir-faire, le pays s'engage à laisser entrer les capitaux étrangers dans la distribution et les ventes en gros, ou en détail, des journaux et des produits vidéo. La raison en est compréhensible : la Chine entière publie quelque 150 000 livres par an, mais cela ne génère que des revenus équivalant à ceux d'un seul groupe étranger.

Dans le domaine des échanges, la Chine affiche un déficit important dans le domaine des livres, alors qu'elle connaît un excédent commercial avec les États-Unis en 2001 : elle y a exporté des livres pour une valeur de 16 millions de dollars et en a importé pour une valeur de 57 millions de dollars. Avant la politique d'ouverture, les livres qui provenaient de l'extérieur étaient uniquement ceux de Hong Kong et de Taïwan. Suite à la réforme, l'importation des livres a fortement augmenté. En 2002, pendant l'Exposition internationale du livre de Pékin, plus de 8 000 contrats de licences ont été signés, dont 6 879 concernaient l'achat de droits de livres étrangers et 2 400 la vente de titres chinois à des éditeurs du monde entier. Mais la taille des maisons d'édition reste encore faible.

Dans l'ensemble, la Chine progresse rapidement. À Paris, on trouve la majorité des livres chinois importés (quelques milliers par an) dans deux grandes librairies : You Feng, rue Monsieur-le-Prince, et Phénix, boulevard Sébastopol.

Journaux et revues

En 2009, la Chine comptait 2 100 journaux et 9 000 revues diverses, ainsi que 290 chaînes de radio et 450 chaînes de télévision. En 2015, plus de 250 000 personnes travaillent dans les médias papier (journaux et revues).

La Chine dispose de deux agences de presse : China Xinhua News et China News. Les journaux les plus connus de Chine sont le *Quotidien du peuple*, organe du Parti communiste chinois – journal au tirage le plus important du monde, que cependant peu de gens lisent encore –, les journaux des grandes métropoles, et ceux en langue anglaise. La presse méridionale est connue aujourd'hui pour être active et audacieuse. Son fleuron est le *Nanfang Zhoumou* (*Sud week-end*, créé en 1984) qui soulève régulièrement des problèmes sociaux et a souvent maille à partir avec les autorités.

Un effort particulier porte sur les médias en langues étrangères, destinés à faire connaître le point de vue chinois dans le monde. Dès 1981, le *China Daily* préconisait de favoriser les échanges avec l'étranger. Le ton du journal est volontiers nationaliste. Il a été suivi, en 1999, par le *Shanghai Daily* puis, en 2001, par le *Shenzhen Daily*. Le *Huanqiu* (qui, en chinois, signifie « autour du monde »), quotidien spécialisé dans l'information internationale, est aussi publié depuis 2009 sous son titre anglophone de *Global Times*.

Xinhua, l'agence de presse chinoise

Aux mains du gouvernement chinois, avec la télévision officielle CCTV et le groupe du *Quotidien du peuple*, Xinhua est un rouage essentiel du *soft power* des autorités.

Cette agence a été créée en 1931 sous le nom de New China et s'est rebaptisée Xinhua en 1937. Son expansion à l'étranger démarre véritablement en 1983, au point de compter aujourd'hui une centaine de bureaux outre-mer et d'ambitionner d'en disposer 200 vers 2020. Xinhua emploie 10 000 personnes, dont 4 000 journalistes, et diffuse en sept langues : chinois, anglais, français, espagnol, portugais, arabe et russe. Elle possède une chaîne d'information en anglais, CNC World, et un site Internet, xinhuanet.com.

La diversité de ses bureaux régionaux (Hong Kong, New York, Mexico, Bruxelles, Moscou, Le Caire et Nairobi) révèle son ouverture, notamment en direction des pays émergents. Cette voix de la Chine, présente dans les ambassades, dans les instituts

Confucius et dans certains hôtels, veut mettre fin à l'incompréhension dont la Chine estime être victime en Occident. Il demeure un problème de fond : comment être crédible à l'étranger lorsque, au pays même, les journalistes sont surveillés ? La liberté fait la vraie valeur de l'information, même si elle n'exclut pas le risque de la désinformation.

- **Grand succès de la télévision nationale**

Les téléspectateurs les plus nombreux du monde

La télévision a connu des progrès sans précédent en Chine. Les premiers postes de télévision ne sont apparus qu'à la fin des années 1970. En 2003, le nombre de téléspectateurs a atteint 900 millions, avec une progression de 10 millions chaque année. Des téléfilms ont été créés très rapidement pour répondre à la soif d'images des Chinois.

Les sujets les plus réussis et les plus sollicités portent souvent sur l'histoire et les personnalités historiques (notamment les empereurs et les dynasties les plus prospères), la réforme et la lutte de certains dirigeants intègres contre la corruption… Téléfilms et séries divers attirent de nombreux téléspectateurs, jeunes ou âgés, souhaitant passer un moment agréable devant leur poste de télévision.

La traditionnelle soirée de gala du Nouvel An chinois, qui dure quatre heures, commence dès 20 heures et accompagne quelque 700 millions de téléspectateurs à l'entrée d'une nouvelle année zodiacale. Elle est constituée de spectacles variés, de chants, de danses, de *xiangsheng* (« dialogues comiques » joués par deux comédiens), de *xiaopin* (petite pièce comique théâtrale)… Ce programme télévisé festif est certainement le plus regardé du monde et le plus médiatique de CCTV (China Central Television).

La marche vers l'international

La CCTV est la chaîne de télévision centrale et nationale. CCTV émet en anglais pour l'étranger, s'est mise à l'heure française et espagnole en 2007, et passe à l'arabe, au russe et au portugais. Pékin entend bien, dans un contexte de mondialisation de

l’information, faire entendre la voix de la Chine. Il s’agit d’« expliquer la Chine au monde », alors que les concurrents étrangers le font depuis longtemps à leur propre manière ! Dans le défi lancé aux Occidentaux, la célèbre chaîne Al-Jazira émise par le Qatar a montré la voie. La Russie et l’Inde suivront sans doute un jour.

La radio chinoise est elle aussi active : Radio China International émet en une multitude de langues.

La Chine a une communication dynamique et sait utiliser l’ensemble des cinq grands moyens contemporains : presse, radio, télévision, téléphone portable et Internet.

Montée en puissance du cinéma chinois

- **Contrôle idéologique**

Au temps de Mao

Le cinéma a été considéré par le Parti communiste de Mao comme un autre moyen de propagande. Contrairement à la France, où le cinéma est né et resté populaire, en Chine, au temps de Mao, il n’existait que quelques films révolutionnaires et quelques autres, strictement sélectionnés, en provenance des « pays frères » communistes : l’URSS, la Corée du Nord, l’Albanie, la Yougoslavie… Tous dénonçaient l’exploitation des prolétaires par les riches ou les capitalistes, et faisaient l’éloge de la grande cause communiste. Pendant la Révolution culturelle, Jiang Qin, l’épouse de Mao, n’avait autorisé que huit pièces d’opéra, diffusées au cinéma, toutes révolutionnaires.

Comme il n’existait que quelques salles de cinéma dans les villes moyennes, les citadins, professeurs et élèves, fonctionnaires et ouvriers, étaient enrégimentés pour se rendre collectivement au cinéma. Les Chinois finissaient par apprendre par cœur des extraits de ces huit opéras. À la campagne, le cinéma était en plein air ; les villageois venaient très nombreux pour voir les films, la séance de projection étant un événement collectif et festif.

Encore sous contrôle

En 2009, la Chine, malgré une forte croissance de 33 % par an, comptait moins de 4 000 salles de cinéma. Mais, dans ce domaine comme dans tant d'autres, la Chine décolle rapidement : début 2012, elle en avait 11 000. Cela ne représente toutefois qu'une salle de cinéma pour 118 000 personnes ; à titre de comparaison, la France en compte environ une pour 50 000 personnes. Les autorités permettent la diffusion de trente-quatre films étrangers seulement chaque année (selon *Challenges*, n° 299, 3 mai 2012). Wang Jianlin, détenteur du groupe chinois Wanda (730 salles), a racheté en 2012 AMC (American Multi-Cinema) (5 034 écrans) et fait de son groupe le premier réseau mondial d'exploitation de salles de cinéma (*Le Monde*, 23 mai 2012).

Cependant, les films étrangers sont encore considérés comme des produits idéologiques. Ils sont contrôlés en fonction du contenu, de la violence, de la pornographie ou des critiques du régime communiste. Longtemps, la Chine n'en importait que 10 à 20, avant d'en admettre, aujourd'hui, un peu plus, comme indiqué ci-dessus. Le film qui a connu le plus grand succès est *Titanic*, pour lequel le président Jiang Zemin n'a pas hésité à encourager la population à se rendre au cinéma, du fait de sa morale (par exemple, on y laisse les femmes et les enfants quitter le paquebot naufragé avant les hommes). Pour les films chinois, le contrôle est toujours là. Le film de Li An, *Lust Caution*, a été distribué après la coupure de deux « scènes chaudes », puis rapidement interdit à cause de détails jugés trop « polluants ». L'actrice principale a aussi été condamnée par une partie de l'opinion publique sur Internet et par l'administration, en raison du caractère érotique de son rôle.

Percée sur la scène nationale et internationale

Malgré la rigidité du régime et le problème idéologique qui entravent la créativité, on remarque une percée sur la scène nationale du cinéma chinois. En 2012, par exemple, les recettes totales du cinéma en Chine ont atteint 17 milliards de yuans, avec une croissance de 30,18 % par rapport à l'année précédente. Les films chinois représentent 48,46 % pour un montant de 8,27 milliards de

yuans, et les films en 3D représentent 18 % des recettes totales (*Global Times*, 2013).

Au niveau international, la cinquième génération de réalisateurs tels que Zhang Yimou, Chen Kaige et Jiang Wen a propulsé les films chinois au sommet, dès le milieu des années 1990. De grands prix ont été obtenus à Cannes et à Berlin, récompensant leur talent et leur grande qualité : *Épouses et concubines*, *Une femme chinoise*, *Les Royaumes combattants*… sans oublier, bien évidemment, les films de la sixième génération, moins ambitieux dans les décors et plus limités en moyens financiers, mais plus proches d'une population de laissés-pour-compte et de la réalité chinoise. Les spectateurs français ont déjà trouvé dans les salles des films de Jia Zhangke, jeune cinéaste né en 1970, peu connu jusqu'alors : *Xiao Wu, Artisan pickpocket* (qui a obtenu trois prix en 1998, dont le prix Montgolfière d'Or du Festival des trois continents à Nantes) et *Still Life* (*Sanxia haoren* en chinois, qui signifie « L'homme gentil des Trois Gorges »), réalisé en 2006, qui a obtenu le Lion d'or à la 63e Mostra de Venise.

S'ajoutent au cinéma continental le dynamisme de la nouvelle vague taïwanaise (plus intimiste et moins populaire), avec Hou Hsiao-hsien en chef de file, et celui du cinéma hongkongais, avec des réalisateurs comme John Woo, Wong Kar-wai ou Johnny To… des acteurs talentueux et un énorme potentiel en termes de spectateurs. La Chine est devenue une grande puissance cinématographique.



CHAPITRE 3

LA DÉMOCRATIE EN CHINE, C'EST POUR QUAND ?

Les « Trente-cinq Glorieuses » chinoises (1979-2014) sont à l'origine d'un nouvel ensemble social d'environ 500 millions de consommateurs. Mais le chiffre pourrait être bien supérieur si l'on incluait dans cette catégorie les fonctionnaires, cadres et employés des entreprises privées ou étatiques bénéficiant d'avantages officieux. Ceux-ci sont divers : voyages, vacances, fonds pour l'accès à la propriété immobilière, primes ordinaires ou traditionnelles de fin d'année. Non déclarés et non imposables, ils peuvent représenter l'équivalent de deux mois à deux ans de salaire. Cette classe moyenne serait-elle le principal élément de stabilité sociale ? Saura-t-elle réclamer l'extension de ses droits civils et la démocratie politique en Chine ?

Une vie sacrifiée

Tout commence le 17 mars 2003. Ce soir-là, Sun Zhigang, vingt-sept ans, tout juste diplômé de l'institut des Sciences et de Technologie de Wuhan et nouvellement recruté par une usine de confection à Guangzhou (Canton), est sorti, comme d'habitude, pour se rendre dans un café Internet. Il est arrêté sur la route par la police de proximité et, faute de pièce d'identité ou de *hukou* (voir ci-dessous), est dirigé vers le Centre d'accueil et de renvoi (*shourong qiansong*

zhan) de la ville. Torturé, il meurt au centre de sauvetage des personnes recueillies de Guangzhou. Le 25 avril 2003, le *Journal des villes du Sud* publie un article intitulé « Un jeune diplômé a été arrêté et battu à mort, faute d'une carte de résidence provisoire ». Cette nouvelle a rapidement circulé en Chine sur l'Internet, et a stupéfié le pays tout entier.

Ce drame révèle le problème du *hukou*, mis en place par le régime de Mao et devenu particulièrement injuste. L'affaire Sun Zhigang a mis en lumière la façon dont sont traités les ouvriers migrants en ville et le phénomène d'une société qui réfléchit sur elle-même souvent à travers des événements dramatiques.

La question de la terre

- **Le *hukou*, héritage du passé communiste**

Dès 1950, le régime maoïste prenait une série de mesures : la réforme agraire, la collectivisation des terres et la socialisation de l'économie. La grande cause communiste consiste à partager toutes les richesses du pays au profit du peuple. Adoptée le 28 juin 1950, la loi sur la réforme agraire (voir partie 1, « Toutes les Chine en une ») a permis au régime communiste de redistribuer l'ensemble de la terre aux paysans. Ces derniers, qui ne possédaient rien auparavant, sont donc les principaux bénéficiaires de cette loi. En contrepartie, ils sont contraints, dans un souci d'ordre et d'équilibre de la société, de rester à la campagne, et n'ont pas le droit d'aller s'installer en ville. D'où l'origine du *hukou*, qui sépare la population chinoise en deux catégories : population citadine et population rurale.

Hukou et injustice sociale

Le *hukou* est un livret d'enregistrement des résidences qui distingue les habitants de la ville et ceux de la campagne : c'est une sorte de passeport intérieur. Il s'agit d'un instrument de contrôle de la population qui a pour objectif de mieux administrer le pays et de lutter contre l'exode rural.

Les Chinois sont depuis lors divisés en deux catégories :

- la population citadine et fonctionnaire, qui bénéficie d'une protection sociale complète comportant assistance médicale, logement gratuit, retraite assortie de quotas alimentaires (céréales, viande, huile, œufs…), textiles, etc. (ce système de quota ne disparaîtra que trente-cinq ans plus tard) ;
- la population rurale et paysanne, qui bénéficie de la distribution des terres lors de la réforme agraire, mais qui n'a pas le droit de circuler ni de s'installer en ville.

Ainsi, en 1961, le Comité central approuve le « Rapport d'interdiction pour la population de circuler librement » rédigé par le ministère de la Police et décide d'établir un « Centre d'accueil et de renvoi » dans les grandes et moyennes villes chinoises. L'objectif de cette politique est très clair : consolider la pratique du système de *hukou* pour interdire à la population rurale de venir en ville sans certificat de résidence et la renvoyer dans ses lieux d'origine.

Si le *hukou* concernait les citadins et les ruraux sous Mao, depuis les années 1990, il n'est plus adapté au développement et à la croissance du pays. L'atelier du monde exige en effet de plus en plus de main-d'œuvre à bas coût, venue des quatre coins du pays. Le drame du jeune Sun Zhigang a eu un grand retentissement dans la société et a mis en cause le système établi au temps de Mao. Face à la réelle inégalité, historique, entre les villes et les campagnes, le Premier ministre Wen Jiabao a signé et diffusé le 20 juin 2003 un document intitulé « Méthode de gestion et d'aide à la population vagabonde en ville ». Ce rapport comprend 18 clauses pour protéger la population rurale légitimement en ville et met un terme à la méthode « accueil et renvoi ».

- **Abolition d'un système inégalitaire**

Statut et politique inégalitaires entre population citadine et population rurale, mis en place plus de quarante ans auparavant, ont été abolis en trois mois. Ce grand pas vers la liberté et la démocratie de la part du régime a été bien accueilli dans tout le pays. Encore une fois, le prix a été lourdement payé par un jeune homme qui aurait dû,

comme tous les jeunes de son âge, profiter pleinement de la vie. Une vie sacrifiée a changé le destin de la population rurale, qui peut désormais circuler en ville sans crainte d'être arrêtée.

Xu Zhiyong, professeur d'université, docteur en droit, député du district de Haidian à Pékin, a ainsi décrit son émotion lors de l'annonce de l'abolition du système d'accueil et de renvoi, dans le livre *La Chine de l'ouverture, trente ans de souvenirs sur la réforme*, publié chez China Citic Press :

À cet instant, je suis assailli de mille sentiments : quel bonheur d'apprendre qu'une nouvelle époque pleine d'espoir s'ouvre devant nous, mais quel cœur lourd je ressens en même temps… Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un énorme progrès, et je ne peux m'empêcher de noter ces mots dans mon journal : je t'aime, la Chine !

Cette déclaration typiquement chinoise reflète une fois de plus le caractère à la fois complexe et simple des Chinois : malgré les multiples vicissitudes de la vie, l'espoir perdure toujours.

Le nouvel enjeu des classes moyennes

Émergence d'une classe moyenne

Définir une classe moyenne parmi les 1 377 millions de Chinois, naguère tous prolétaires, n'est pas chose facile. Avant 1978, l'année de la réforme et de l'ouverture lancée par Deng Xiaoping, le peuple chinois était privé de tout droit de propriété. La réquisition étatique de toutes les entreprises privées et la réforme agraire des années 1950 ont fait que l'État possédait tous les biens du pays. Le peuple disposait uniquement de droits d'utilisation du sol, la richesse était condamnée et les droits de propriété totalement radiés.

« Qu'une partie des gens s'enrichisse ! » Ce slogan de Deng Xiaoping en 1978 a poussé un milliard de Chinois sur le chemin de la richesse : pour que tous s'enrichissent, il fallait que certains soient les premiers à le faire. En trente ans, la Chine a vu apparaître une population de nouveaux riches, de propriétaires de biens immobiliers et de voitures (signe de la modernité, de la richesse et de la nouvelle liberté de circulation pour les Chinois). Cette nouvelle population est

dotée d'un « pouvoir d'achat confortable, qui permet des habitudes de consommation et d'équipement distinctifs », selon la fiche de synthèse publiée en 2006 par l'ambassade de France en Chine, mission économique de Pékin :

En utilisant les statistiques officielles, corrigées de 30 % pour tenir compte de la sous-déclaration des revenus, et en appliquant un critère adapté à la situation chinoise (un revenu annuel supérieur à 25 000 RMB), nous estimons la classe moyenne à environ 105 millions de personnes.

Aujourd'hui, dix ans après, la classe moyenne se rapprocherait rapidement du chiffre de 600 millions. En 2013, plus de 100 millions de Chinois ont voyagé à l'étranger dont 1,3 million en France : ils ont déboursé en moyenne plus de 1 500 euros par jour et par personne dans l'Hexagone, sans compter les frais d'hôtel et de restauration. Et en 2015, de janvier à septembre, c'est plus de 3,2 millions de Chinois qui ont visité la France, contre 2,6 millions en Allemagne et 214 000 en Grande-Bretagne (sources chinoises).

Une transformation silencieuse : du prolétaire au propriétaire

Les estimations des organismes étrangers négligeaient peut-être la révolution silencieuse historique qu'ont connue les Chinois : dès 1998, le gouvernement, jugeant que l'économie de marché avait fait émerger une nouvelle couche d'entrepreneurs, a décidé de l'étendre à une plus grande population en commercialisant le marché immobilier, permettant à une majorité de citadins chinois de devenir propriétaires. La propriété des logements en ville, détenus jusqu'alors par des organismes d'État, a été transférée quasi gratuitement à ceux qui les habitaient. Du jour au lendemain, 200 millions de citadins sont devenus propriétaires, obtenant le droit de vendre leurs biens immobiliers ou d'en acheter librement d'autres. Cette nouvelle politique du gouvernement a renversé le système prolétaire de Mao. À la campagne, les paysans gardent leurs terres et peuvent vendre leurs maisons. Un point important est à souligner : la Chine n'a pas de SDF à proprement parler, car logements et

terres ont été affectés à toute la population lors de la réforme agraire. Ce qui explique peut-être pourquoi même les plus pauvres ne se soulèvent pas en masse malgré la colère qui gronde contre la corruption et les injustices, selon Claude Weill dans un article du *Nouvel Observateur*.

Parallèlement, le nombre de propriétaires de voitures augmente fortement. En 1990, Pékin n'enregistre que 1 000 véhicules personnels. En 2002, on compte déjà plus de 90 000 véhicules à Pékin et 30 millions dans toute la Chine, et en 2012, il y en a 5 millions à Pékin et 80 millions dans la Chine entière : la barre des 100 millions de véhicules personnels est rapidement franchie après. À Shanghai, en septembre 2010, plus d'un million de véhicules personnels sont enregistrés. Quant à Chengdu, la vie et la prospérité n'y ont plus de signification sans véhicule : le chiffre y a franchi le million dès la fin de l'année 2010.

La société chinoise, en plus de son importante nouvelle classe moyenne, voit l'apparition d'une population riche, voire très riche. L'écart des richesses se creuse de plus en plus entre les nouveaux riches et les plus démunis. Début 2003, déjà, la banque de la Chine publiait des statistiques déclarant que l'épargne des Chinois avait dépassé mille milliards de yuans et que 51 % de l'épargne appartenait à seulement 20 % de la population. Désormais, le coefficient de Gini, chiffre mesurant, dans un pays, l'inégalité entre les plus riches et les plus pauvres, est plus élevé dans la Chine postmaoïste qu'il ne l'est aux États-Unis, patrie du capitalisme.

- **La classe moyenne**

La classe moyenne est une classe nouvelle dans l'histoire de la Chine. Constituée d'abord d'entrepreneurs, de dirigeants d'entreprises, de managers, d'ingénieurs, de techniciens et de cadres fonctionnaires, elle s'agrandit rapidement avec l'arrivée des médecins et des enseignants, traditionnellement fonctionnaires, et des « seniors » ou « juniors » qualifiés et diplômés en Chine ou à l'étranger, de formation supérieure technique ou littéraire, qui ont su rallier le monde de l'entreprise et l'innovation. Ils forment une classe

de « cols blancs » à qui certains reprochent d’être consuméristes, arrogants et peu soucieux des problèmes de la société.

Quel rôle doit jouer la classe moyenne dans la société chinoise ? Guangdong People’s Publishing House a publié en 2004 un livre intitulé *S’aligner sur la classe moyenne – Une couche sociale avec la vie qu’elle mène*. Le livre évoque le regard idéaliste des Chinois, révélé par les sondages, sur l’élément clé de la classe moyenne nouvellement apparue après la réforme :

La classe moyenne doit être d’un âge moyen et jeune, avoir une famille et des responsabilités sociales, être dotée d’une bonne éducation et d’intelligence pour maintenir une bonne qualité de vie et la stabilité… Si le niveau de vie est un critère, les revenus de la classe moyenne atteignent probablement 3 000 à 4 000 US dollars par an.

Les revenus des Chinois ont été multipliés par 10 depuis la réforme, et la valeur de leurs biens immobiliers, dans les grandes villes telles que Shanghai ou Pékin, multipliée par 50. Mais quand viendra-t-elle, la démocratie à laquelle tient tant le monde occidental, qui espère la trouver dans une Chine développée ? Que faut-il, exactement, attendre de la Chine ?

Il est certain que la classe moyenne chinoise a été la première à bénéficier de la politique d’ouverture de Deng Xiaoping et de ses successeurs, qu’elle soutient. Elle condamne la violence et espère assumer une certaine responsabilité sociale. Elle réclame petit à petit droits et libertés individuels. Et elle incarne surtout un espoir vigoureusement soutenu par le régime communiste.

- **Face à la vieillesse**

À part la classe moyenne émergente, qui joue un rôle stabilisateur dans la société chinoise, il y a aussi le phénomène du vieillissement évoqué au chapitre 3 de la partie 2. Face au problème inquiétant de la transformation de la pyramide des âges (en 4-2-1), et face à une nouvelle société de plus en plus consumériste et indépendante qui modifie la structure traditionnelle de la famille, « le gouvernement rectifiera la loi sur les personnes âgées en consacrant un chapitre entier uniquement aux soins et protections de ces derniers », écrit *Shandong Business Daily* le 5 janvier 2011.

Les jeunes, qui constituent une composante importante de la classe moyenne, ont de moins en moins de temps pour prendre soin de leurs parents âgés. Le problème n'est pas simplement financier, car les personnes âgées citadines, fonctionnaires du temps de Mao, disposent d'une retraite décente, mais cela concerne bien plus les soins physiques et psychologiques. Dans son chapitre « Soins spirituels », la nouvelle loi spécifie que « les membres d'une famille ne peuvent pas négliger ni isoler les personnes âgées » et préconise surtout que « les jeunes, en relation avec leurs parents, se doivent de leur rendre visite ou de les saluer ». La société chinoise fonctionne encore dans sa culture de morale traditionnelle, accompagnée de lois établies selon les circonstances, imposées par les dirigeants et constamment mouvantes pour s'adapter aux nouvelles situations.

Les « meilleures fourmis du monde » : l'argent des Chinois

Beaucoup de pays occidentaux, aujourd'hui endettés, ne se sont-ils pas comportés en cigales depuis quelques décennies, vivant au-dessus de leurs moyens ?

Dans une Chine traditionnellement confucéenne, l'épargne a toujours été encouragée, comme participant d'une vertu humaine importante. Aujourd'hui, les frais élevés de l'éducation et le manque d'assurance sur l'avenir (maladie et vieillesse) n'atténuent pas cette propension à épargner.

Richesse et inégalités

En trente ans, le PIB chinois est passé de 300 milliards de dollars à plus de 9 000 milliards. L'augmentation du revenu par ménage a été spectaculaire aussi. Au-dessus de 3 % à la fin des années 1970, le taux de croissance est monté jusqu'à plus de 8 % au début des années 1990, parfois à plus de 10 %. En résumant, la fortune moyenne par habitant a bondi de 280 dollars à plus de 6 000 durant les trois dernières décennies.

Malgré ces progrès considérables, et compte tenu du volume de sa population, la Chine est aussi qualifiée de « grande puissance pauvre », car son PIB par habitant est encore au 98e rang mondial. Selon les critères occidentaux, en 2012 on compte encore 10 millions d'habitants vivant sous le seuil de pauvreté. Même si le pays possède une épargne importante, la moitié de la richesse reste entre les mains de 20 % de la population.

Le pouvoir d'achat est inégalement réparti entre les hauts fonctionnaires, citadins entrepreneurs, cadres, managers d'une part, et les ouvriers ou paysans d'autre part. Le temps où le régime assurait aliments, vêtements, logement, médicaments et enterrement est révolu… Au total, les Chinois épargnent 40 % de leurs revenus, un record mondial qui fait le bonheur des grandes banques du pays. (Les Français, traditionnellement bons épargnants et parmi les meilleurs d'Europe, épargnent environ 15 % de leurs revenus, tout en bénéficiant, pourtant, d'une protection sociale exceptionnelle dans le monde.)

- **L'épargne, pactole des banques géantes**

En 2003, l'épargne des ménages chinois a franchi la barre de 200 milliards de dollars, tandis que celle des entreprises approchait les 400 milliards de dollars. En janvier 2010, l'épargne intérieure grimpe à 1 480 milliards de dollars, soit 45 % du PIB, ce qui est à l'opposé des pays les plus riches qui vivent avec des dettes publiques, à hauteur de 90 % du PIB (France) ou de 200 % (Japon).

Cette manne énorme est collectée par les banques chinoises, qui bénéficient, par ailleurs d'énormes réserves en devises suite à trente-cinq années d'excédents de la balance commerciale extérieure, désormais très visibles dans le paysage urbain. On peut citer, parmi les plus importantes, Bank of China, ICBC (Industrial and Commercial Bank of China), Agricultural Bank of China, China Construction Bank, auxquelles s'ajoutent une myriade de banques locales ou régionales… Plusieurs banques chinoises figurent désormais parmi les dix premières du monde.

C’est en 1990 qu’ont été ouvertes les deux Bourses de valeurs à Shanghai et à Shenzhen, qui s’ajoutent à celle de Hong Kong, l’une des plus importantes du monde. En 2010, Shenzhen a été doté d’une Bourse des valeurs high-tech, façon NASDAQ aux États-Unis. Plus qu’un symbole, cette fois, c’est une réalité. Quand on ajoute à l’épargne domestique les excédents commerciaux cumulés depuis des années (on peut dire que la Chine transforme son travail en capital), on peut constater qu’elle dispose des plus importantes réserves de change du monde, de l’ordre de 3 600 milliards de dollars début 2016. Ce qui lui a permis de créer des fonds souverains. À son tour, la Chine commence à investir à l’étranger…

La démocratie en Chine, est-ce d’actualité ?

- **Modèles soviétique ou indien : éclatement chaotique ou démocratie pauvre ?**

La Chine parviendra-t-elle à installer une vraie démocratie, à l’instar du monde occidental ?

L’URSS, pour plus de liberté et de démocratie, s’est dispersée en 1991 en une quinzaine de républiques nouvelles. Mais dans quelle situation se trouve aujourd’hui la Russie ? Démocratie ou dictature ? Progrès social ou régression économique ? L’Inde, la plus grande démocratie du monde, n’est-elle pas, aussi, un pays pauvre et extrêmement inégal ? Les Chinois craignent le chaos et dédaignent apparemment la pauvreté. Le camp communiste s’effondre dans le monde, alors que la Chine communiste elle-même impulse et consolide au contraire un essor économique sans précédent dans le monde.

Le chercheur renommé et spécialiste de l’Asie, Martin Jacques, dans son livre *When China rules the World*, alimente nos réflexions :

En Chine, l’État est considéré comme le sujet cœur de la société, il prime par-dessus tout ; or, en Europe, le pouvoir du gouvernement est restreint, depuis l’Antiquité, par d’autres forces telles que l’Église, les nobles et les riches commerçants… L’Occident considère “les droits du peuple” comme le cœur de la politique, or la Chine ne le découvre que tardivement.

Science et démocratie

Le 4 mai 1919, les jeunes Chinois (et notamment les étudiants de l'université de Pékin) descendirent dans la rue pour protester contre l'impuissance du gouvernement chinois et l'injustice du Traité de Versailles qui a décidé, sans consultation de la Chine, de céder les droits d'occupation de la province du Shandong de l'Allemagne vaincue, au Japon. Fusent alors des slogans complètement nouveaux dans un régime millénaire et féodal : « Nous voulons monsieur S ! », « Nous demandons monsieur D ! ». Le « S » n'était rien d'autre que « Science » (pour développer le pays) et le « D » « Démocratie » (pour la justice démocratique).

Aujourd'hui, ces deux messieurs, S et D, ont plus de quatre-vingt-dix ans, mais ils sont encore très jeunes par rapport à l'histoire plurimillénaire du pays. La Chine semble montrer, après plus de trente années d'efforts, qu'elle est capable de rattraper son retard en sciences. Saura-t-elle en faire autant pour la démocratie, dans dix, vingt ou trente ans ?

La démocratisation après l'industrialisation ?

Apparemment, aucun des systèmes démocratiques occidentaux actuels ne s'est établi avant le développement économique et industriel du pays concerné.

Le développement économique avant la démocratie

Il y a d'abord l'exemple de la Grande-Bretagne. La Révolution industrielle y a commencé au milieu du XVIIIe siècle, alors que ce n'est qu'un siècle après, dans les années 1880, que la majorité des hommes anglais commencèrent à pouvoir voter. Cent trente ans après le début de la Révolution industrielle, c'est-à-dire en 1918, les femmes anglaises âgées de plus de trente ans obtinrent ce droit. Il en fut de même aux États-Unis et en France. Le suffrage, pour les Français, est encore censitaire pendant quelques périodes du XXe siècle, et les Françaises n'obtiennent le droit de vote qu'en 1945. Au Japon, ce n'est qu'en 1925, soit cinquante-sept ans après la réforme Meiji, que les hommes commencent à voter, et la nouvelle

constitution japonaise accordant le droit de vote aux femmes ne date que de 1945 (occupation américaine).

Quant aux autres pays asiatiques, « aucun des quatre petits dragons de l'Asie – Corée du Sud, Taïwan, Hong Kong et Singapour –, n'a réalisé sa croissance économique sous un système démocratique… Ces régions asiatiques, y compris le Japon, ont prouvé que l'industrialisation et le développement économique fournissent des conditions propices à la démocratie », nous dit Martin Jacques.

L'unité du pays est la priorité

On l'a vu, l'unité du pays a toujours constitué une priorité de la politique chinoise, et elle le demeure aujourd'hui. À titre de comparaison, l'Empire romain s'est divisé dès le Ve siècle après notre ère. La Chine, dès le IIe siècle avant notre ère, s'est unifiée, et elle l'est restée tant bien que mal pendant plus de deux mille ans. Le chaos est la pire des choses dans la mémoire des Chinois, car il ne permet ni la paix, ni le progrès, ni la prospérité qui nourrissent la civilisation du pays.

L'acharnement à obtenir le retour de Hong Kong dans le giron de la mère patrie (effectué en 1997), la loi anti-sécession à propos de Taïwan (2005) et la lutte contre les séparatistes du Tibet ou du Xinjiang semblent logiques aux yeux des Chinois, même s'ils choquent encore une partie des Occidentaux qui tiennent à la liberté sans condition. L'intégrité du territoire et sa souveraineté sont vitales pour la Chine, comme elles l'ont été durant toute son histoire. « Concrètement, cela signifie que tous les Chinois font partie de la civilisation chinoise et que tout le territoire chinois en fait partie aussi », explique Martin Jacques.

La Chine semble aujourd'hui bien déterminée à rattraper son retard historique et à construire un monde « plaisant et paisible » *(xiaokang shehui)* pour ses 1,3 milliard d'habitants avant que la démocratie ne s'installe dans le pays. Il semble que rien ne saurait l'arrêter. Plus de trente ans après la politique de la réforme et de l'ouverture, la majorité des Chinois considèrent apparemment avoir retrouvé une période historique de prospérité, de choix de vie et de possibilité de

s'exprimer. Toute intention de renverser le régime politique leur paraît hostile, tandis que l'Occident est choqué du sort réservé aux opposants et aux dissidents chinois, ainsi qu'à nombre d'artistes (même prix Nobel), de journalistes, d'avocats et de blogueurs.

- **La démocratie, quand et comment ?**

Deng Xiaoping a prévu l'avènement de la démocratie en Chine, mais guère avant l'an 2049 (cent ans après la proclamation de la République populaire de Chine, qui a commencé avec la dictature du prolétariat maoïste).

La classe moyenne, financièrement riche, culturellement éduquée, et plus libre, sera-t-elle capable de relever le défi en constituant le pilier de la société ? Saura-t-elle aussi réclamer plus de démocratie et défendre les droits civiques ?

Le journaliste Claude Weill explique dans *Le Nouvel Observateur* :

Entendons-nous, ce que les Chinois exigent, ce n'est pas l'instauration de la démocratie au sens où nous l'entendons, avec des partis, des syndicats libres et une presse libre. Très peu croient cela possible dans un avenir prévisible. Non, ce qu'ils réclament, ce sont des choses très concrètes : qu'on mette fin à la spoliation des terres, à l'arbitraire des bureaucrates, aux brutalités policières, à la collusion entre les juges et les pouvoirs locaux.

Aujourd'hui, le gouvernement de Xi Jinping lutte contre la corruption, ce qui est très populaire en Chine, tant le mal est endémique. Cela se traduit cependant par un certain durcissement de la politique intérieure qui permet, sans doute, dans le cadre des luttes de pouvoir au sein du parti, d'asseoir davantage celui du président.

- **La Chine n'est pas encore un État de droit**

Pourtant, une presse libre et protégée, un État justiciable et responsable, un système de contrôle transparent et populaire sont autant d'éléments essentiels pour empêcher les abus du pouvoir. La corruption des fonctionnaires locaux ou de haut rang, « les tigres et les moustiques », ou encore l'ignorance de marchands avides au détriment de la santé humaine, mettent en danger la Chine et son peuple. De plus, le droit de la propriété individuelle, industrielle et intellectuelle n'est pas assuré. De riches Chinois n'hésitent guère à

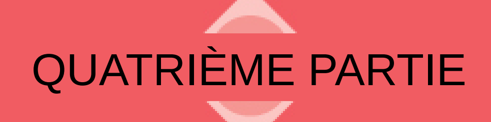
envoyer leur argent et leur enfant à l'étranger… Le régime s'est durci ces dernières années vis-à-vis de dissidents et d'artistes. Dès 2011, le budget consacré à la police semble être devenu supérieur à celui de la défense. L'amour absolu de la patrie chinoise n'en arrive-t-il pas à dénier les droits les plus élémentaires de l'être chinois ?

Le modèle occidental de démocratie est-il applicable à la Chine ? Ou le modèle à la chinoise, où l'harmonie et l'ordre social l'emportent sur la liberté individuelle, interpellera-t-il et influencera-t-il le monde un jour, à son tour ?

Certains observateurs, chinois ou non, estiment qu'une Chine démocratique (au sens occidental du terme) ne serait plus la Chine ; d'autres pensent qu'un système totalitaire efficace est, pour un vaste pays très peuplé et pauvre, l'ultime état de la démocratie. Un suffrage universel direct, tel celui pratiqué en France et même à Taiwan, semble difficilement envisageable, tel quel, dans l'immédiat, avec 1,34 milliard d'habitants. Il faut se souvenir de la prophétie de Tocqueville, qui souligne que c'est au moment où un régime autoritaire relâche ses contraintes que le risque de révolte, de désordre et de chaos est le plus élevé – transition des plus délicates !

Les autorités du pays semblent conscientes du caractère sensible de la refonte du modèle économique qui bute sur la question des revenus fiscaux, sur celle des entreprises d'État et sur la vente des terres par les collectivités locales. « Sans réformes politiques graduelles, la réforme économique ne peut être menée à bien », a déclaré le Premier ministre Wen Jiabao le 14 mars 2011 lors de la clôture de la session annuelle de l'Assemblée nationale populaire. Était-ce là un premier signe de prise de conscience venant du plus haut niveau du gouvernement, envers une réforme politique qui mènera tôt ou tard à la démocratie ?

Faut-il laisser du temps au temps ? L'histoire seule pourra donner une réponse à cette difficile, mais essentielle, question.



QUATRIÈME PARTIE

L’ÉCONOMIE CHINOISE : DEUXIÈME PUISSANCE MONDIALE, POLITIQUE ET ENTREPRISES



LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE : CINQ GÉNÉRATIONS DE TIMONIERS (1949-2016)

« Quand la Chine change le monde » : le célèbre titre d'Erik Izraelewicz (2005) n'a guère perdu de son actualité. Trente-trois années ont suffi à la Chine pour devenir, en juillet 2010, la deuxième puissance économique du monde. Son objectif est quadruple : croissance économique, « harmonie sociale », leadership régional et influence mondiale.

Durant trente ans, le pays a vécu simultanément la modernisation, l'industrialisation et l'urbanisation. Comme naguère le Japon, son grand voisin rival, la Chine mobilise toutes ses ressources naturelles et humaines, considérables, pour être un pays *fuqiang*, puissant et prospère. Les modèles de la Chine ne sont-ils pas : Singapour, « la cité du lion », le Japon de la « haute croissance » et la France de Charles de Gaulle, celle de l'économie mixte et du « colbertisme high-tech » ?

Ce succès tient d'abord au travail et à l'esprit entreprenant des Chinois. Mais l'architecture de ces gigantesques transformations se déploie essentiellement autour des dirigeants du gouvernement de 1949 à nos jours, les « empereurs rouges » : Mao Zedong, Deng Xiaoping, Jiang Zemin, Hu Jintao et Xi Jinping dont l'objectif essentiel est le développement économique, la stabilité du pays et la

continuité du régime. Leur politique économique, depuis Deng Xiaoping, s'exprime à travers les performances des champions nationaux, aussi jeunes que puissants. Cette combinaison à la chinoise associe l'État et les entreprises dans une configuration de performances inédites jusqu'alors – ici et ailleurs…

De la dignité retrouvée aux turbulences maoïstes

Nouvelle phase socialiste à la soviétique

Après la victoire des communistes en 1949, les Chinois sont, enfin, de nouveau, fiers d'être chinois. Commence alors la « voie chinoise du socialisme », nationaliste et paysanne, parallèlement à la soviétique, internationaliste et ouvriériste.

Le nouveau régime de Mao exige de « ne compter que sur ses propres forces » et de « marcher sur deux jambes », à savoir l'agriculture et l'industrie. Mao Zedong, fils de paysan du Hunan, a commencé par la réforme agraire (voir partie 1, chapitre 2, sous-partie « Du jaune au rouge ») en confisquant la terre des propriétaires fonciers pour la distribuer aux paysans.

Suivant le modèle soviétique, Mao a eu l'ambition utopique de dépasser la Grande-Bretagne en cinq ans et les États-Unis en sept ans. Il a lancé le mouvement d'extrême gauche du fameux « Grand Bond en avant » (voir partie 1, chapitre 2, sous-partie « La Chine rouge de Mao »). Tout est bon pour fabriquer de l'acier, signe pour Mao de puissance économique. Les Chinois de tout le pays, pris dans un tourbillon hystérique, donnent tout ce qui reste en fer chez eux, jusqu'aux derniers ustensiles de cuisine. Les conséquences de cette option économique sont catastrophiques : l'acier produit est de qualité médiocre, et surtout, il prive le peuple des moyens de s'alimenter en le détournant du travail agricole, puisque les fourneaux doivent être alimentés jour et nuit. Trois années noires (1959-1961) de famines, de disettes et de deuils, ravagent le pays

tout entier, avec de surcroît des inondations catastrophiques en 1960.

REPÈRES

Pékin et Moscou

Lors du 40e anniversaire de la Révolution d'octobre, en novembre 1957, le Parti communiste de l'URSS organisa à Moscou une assemblée des partis de douze pays communistes. Mao Zedong s'y rendit, quittant le territoire chinois pour la première et la dernière fois de sa vie. C'est à cette occasion que Nikita Khrouchtchev proposa une « concurrence paisible » et l'objectif « non seulement de rattraper, mais de dépasser les États-Unis en quinze ans ».

Turbulences économiques et politiques

La Chine entière est comme emportée par les mouvements politiques utopiques menés par Mao l'un après l'autre, tantôt anti-gauchistes, tantôt anti-droitiers… Tout lui est bon pour éliminer ses rivaux et les intellectuels, qui constituent une menace pour son pouvoir.

Chu sihai (la « destruction des quatre menaces »)

L'exemple le plus hallucinant est le mouvement du *Chu sihai*, encouragé officiellement par Mao en 1958. Pour éliminer l'esprit dangereux des intellectuels, Mao les compare aux animaux que les paysans redoutent pour leurs céréales : les rats, les mouches, les moustiques et les moineaux (rapprochés par Mao des droitiers chinois). Citons le cas des moineaux, aujourd'hui sous la protection des lois, qui ont connu un destin dramatique en cette année 1958. Les Chinois du pays entier, fonctionnaires, ouvriers et paysans, se réunissaient dans un lieu précis, selon un programme planifié, dans la rue, les champs, sur les toits des maisons, en criant et en frappant gongs et tambours avec entrain. Les pauvres moineaux, privés du moindre répit, mouraient épuisés.

Selon *Le Journal du peuple*, un ouvrier nommé Gu Youchang (exemplaire pour le pays avant même le lancement officiel du *chu sihai*), originaire de la province de l'Anhui, a, de 1952 à 1957, tué à

lui seul 2 600 rats et 4 700 moineaux. Un journaliste anglais, George Gall, a écrit un article intitulé « La Chine n'a pas de mouches » sur le mouvement désastreux de la « destruction des quatre menaces ». Selon les statistiques partielles de l'année, la Chine a tué 200 millions de moineaux pendant cette période, si bien que, l'année suivante, « tous les feuillages des arbres en bordure des rues ont été mangés par des bestioles » (source : ifeng.com, 22 mai 2009).

« La politique commande l'économie »

La Chine s'est donc lancée en 1958 dans le mouvement radical du « Grand Bond en avant » qui a mené le pays à la catastrophe. S'ensuit l'interruption de l'aide soviétique. La Chine de Mao décide alors de se replier sur elle-même, en 1960. La victoire sur l'Inde en 1962, la publication du *Petit Livre rouge* (manuel de poche des propos idéologiques de Mao) en 1964, l'explosion de la première bombe atomique chinoise cette même année et une série de victoires diplomatiques remportées par le Premier ministre Zhou Enlai (reconnaissance diplomatique de la République populaire par la France de Charles de Gaulle en 1964, visites américaines de Nixon et de Kissinger en 1971 et 1972) ne peuvent masquer le terrible échec économique de cette période qui est marquée plus que jamais par le culte de la personnalité.



FOCUS

Zhou Enlai

Zhou Enlai (1898-1976) est l'un des fondateurs du Parti communiste de Chine et de l'Armée nationale populaire. Fidèle et l'un des premiers partisans de Mao, il a été Premier ministre de la République populaire de Chine de 1949 jusqu'à sa mort, en 1976. Comme Deng Xiaoping et quelques leaders chinois, il a fait des études à Paris et a tenté de promouvoir en Chine les valeurs d'égalité et de fraternité.

La charte proclamée à Anshan (dans la province du Liaoning) en 1960 annonçait que « la politique commande l'économie et que la Révolution commande la production ». L'immense Chine,

traumatisée, est désorganisée. Certains auteurs évoquent « une fuite en avant dans l'utopie radicale ».

Pendant dix ans (1966-1976) a lieu la « Grande Révolution culturelle prolétarienne » – catastrophe humaine et culturelle qui a anéanti une génération entière d'intellectuels et détruit l'économie du pays. Mao entend écarter tous ses rivaux en s'attaquant aux « bourgeois » et aux intellectuels qui se raccrochent aux « quatre vieilleries » : les vieilles idées (féodales), la vieille culture, les vieilles coutumes et les vieilles habitudes. Selon lui, il faut « bombarder les états-majors » et imposer la dictature du parti des paysans-ouvriers-soldats. Il faut tout produire à la campagne où sont expédiés des millions d'intellectuels et de cadres, dont le père de l'actuel président, qui y sont humiliés et maltraités.

Après la terreur et le chaos, le programme des quatre modernisations (agriculture, industrie, défense, sciences et technologies) proposé par Zhou Enlai et promu par Deng Xiaoping annonce une inflexion profonde qui se produit après 1976, année qui voit la mort de Zhou en janvier et de Mao en septembre. Le premier rapport de la Banque mondiale consacré à la Chine est publié en 1982. Il indique que les progrès du pays entre 1957 et 1979 se situent à mi-chemin des pays du tiers-monde et des pays riches, avec une croissance annuelle de l'ordre de 2,7 %, due essentiellement aux matières premières et à l'utilisation de la main-d'œuvre.

Le grand tournant de Deng Xiaoping, « l'homme qui a réveillé la Chine »

Un parcours hors norme

L'Histoire devrait rendre hommage à ce dirigeant hors du commun, qui concentre dans sa personne une somme exceptionnelle de données et d'expériences.

Deng Xiaoping (1904-1997) est issu d'une famille de paysans aisés du Sichuan, province la plus peuplée et l'une des plus favorisées de Chine : « Tout ce qui pousse en Chine pousse au Sichuan », dit un dicton populaire. Selon la vogue de l'époque, le jeune homme reçoit une culture occidentale et part pour Paris à l'âge de seize ans, et reste en France de 1920 à 1926. C'est là que s'est formé son pragmatisme économique, car il constate les changements et l'évolution que connaissent les pays occidentaux. Dans l'hexagone, il mène une vie d'ouvrier et y découvre le communisme ; il devient le compagnon de lutte de Zhou Enlai, qui lui confie la branche européenne du PCC (Parti communiste de Chine) fondé à Shanghai en 1921. Zhou sera, jusqu'à sa mort, l'éternel protecteur de Deng.

Acceptant dans un premier temps la soviétisation de l'économie chinoise, Deng s'élève dès 1957 contre le culte de la personnalité et s'efforce de limiter les dégâts des options hasardeuses de Mao, en composant avec la réalité et en modérant. Cette attitude lui vaut d'être écarté du pouvoir durant la première phase de la Révolution culturelle, de 1966 à 1972. Assigné à résidence, en compagnie de sa femme, dans le sud-est du pays, il traverse alors une période difficile. Un de ses frères se suicide et son fils aîné, poursuivi par les gardes rouges, saute par une fenêtre et restera paralysé à vie. Rentré à Pékin en 1973, protégé par l'armée et par Zhou Enlai, il devient alors vice-président du parti, derrière Mao, vice-Premier ministre, derrière Zhou, et chef d'état-major, devant tout le monde. Aux « quatre modernisations » de Zhou Enlai, il ajoute l'ouverture internationale (une visite aux Nations unies en 1974) qui lui évite le tête-à-tête avec l'URSS. Il est bientôt accusé par la « bande des quatre » de « restaurer le capitalisme ». Destitué pour la troisième fois en avril 1976, il joue de sa popularité et revient au pouvoir en 1977. L'ouverture et la modernisation de l'économie chinoise peuvent véritablement commencer en 1978…

Le président singapourien, Li Guanyao (plus connu sous la transcription Lee Kuan Yew), l'a ainsi décrit dans *Mémoires de Li Guanyao* (1965-2000) :

Deng Xiaoping est le leader chinois qui m'a le plus impressionné, parmi tous ceux que j'ai rencontrés. Malgré sa petite taille, il est l'élite de l'élite. Bien qu'il ait

soixante-quatorze ans, face à une réalité désagréable, il est prêt à changer à tout moment ses idées.

Deng Xiaoping a été élu par deux fois, en 1978 et en 1985, « Person of the Year » (« personnalité de l'année ») par l'hebdomadaire *Time*. À l'appel de leur petit timonier, les Chinois ont répondu par leur travail et leur esprit pragmatique.

Trente Glorieuses à la chinoise : des prodigieuses ?

L'année 1978 marque un grand tournant dans l'histoire de la Chine. En mars, lors du Premier Congrès de la 5e session du Comité central du Parti communiste, Deng Xiaoping est élu président du Comité central. Dès son retour sur la scène politique, il déclare, à la grande surprise des participants, que « la force de la production réside dans les sciences et dans les technologies » et que « les intellectuels font partie de la classe ouvrière ». Il s'agit d'un bouleversement fondamental par rapport à l'esprit maoïste qui méprisait les sciences et les intellectuels. À l'instar de Deng, les leaders chinois ont le courage (au risque de perdre la face, et donc un peu de la dignité de la Chine) de reconnaître que la Chine est en retard dans beaucoup de domaines, de quinze à vingt ans par rapport au niveau mondial.

En une génération, portée par l'esprit d'ouverture de Deng Xiaoping, empreint de pragmatisme et de réalisme, la Chine a connu une triple mutation : de la planification centralisée à l'économie de marché, d'une économie rurale à une économie urbaine, et de l'autarcie à l'ouverture à l'étranger. L'industrialisation, l'urbanisation et la modernisation s'accomplissent en même temps.

Le PIB chinois, qui représentait 4,9 % du PIB mondial en 2005, est passé à plus de 9,5 % en 2010, plaçant la Chine au deuxième rang mondial juste derrière les États-Unis. (À titre de comparaison, le PIB chinois de 1820 représentait à lui seul 29 % du PIB mondial). De 2010 à 2015, en pleine crise mondiale, le PIB chinois continue à augmenter pour atteindre 11 385 milliards de dollars (États-Unis : 17 968 milliards et France : 2 865 milliards). Le revenu par habitant, de 27 dollars en 1949 (contre 44 dollars en moyenne pour les pays

asiatiques), est passé à 100 dollars en 1990 et à 3 349 dollars en 2015. Le taux de pauvreté absolue, défini par un revenu inférieur à un dollar par jour (en PPA), est passé de 74 % de la population au début de la réforme, en 1981, à 1,9 % en 2010.

- **La caisse à outils du « petit timonier »**

Au départ, Mao Zedong et Deng Xiaoping sont des paysans et des nationalistes chinois, avant même d'être des marxistes. Ils ont la même obsession : la masse chinoise et le pouvoir nécessaire pour la diriger. Mais Mao pensait que la Chine reprendrait son rang en s'isolant, alors que Deng Xiaoping a misé sur l'ouverture. Deng pense que la Chine est tombée sous l'emprise des puissances coloniales, puis dans l'anarchie, parce qu'elle est restée aveugle devant les progrès du monde extérieur. Impressionné par les performances économiques du Japon et des pays-ateliers (Hong Kong, Taïwan, Corée du Sud et Singapour), il encourage les responsables chinois à sortir de Chine et à visiter l'étranger. Il a réellement mis l'étranger au service du national. Par ailleurs, leurs méthodes diffèrent fortement, comme l'exprime Lucien Bianco :

À vrai dire, Mao a plus bouleversé la Chine qu'il ne l'a changée. La réforme (*gaige*) modestement affichée de Deng l'a changée de façon beaucoup plus décisive et durable que la Révolution (*geming*).

De fait, certains parlent de gradualisme à propos du « petit timonier », Deng Xiaoping. Pour une majorité des Chinois, Mao a apporté l'indépendance et la dignité au pays et Deng, la prospérité.

Deng commence par une série de réformes et de mesures pragmatiques : ouverture à l'étranger, réhabilitation des droitiers écartés par Mao, rétablissement du *gaokao* (concours national d'entrée à l'université), réouverture des universités et mise en place de la politique drastique de contrôle de naissance, dès 1979. Cette politique de l'enfant unique, destinée à éviter que la Chine ne soit menacée par l'explosion démographique, est radicalement contraire à la théorie de Mao qui misait sur « le nombre qui fait la force ».

Deng a ses propres slogans et théories. Tout vise à développer le pays et à sortir le peuple de la pauvreté : « Il n'y a que le

développement qui soit la raison d’être », « Peu importe que le chat soit gris ou noir pourvu qu’il attrape les souris »… Quel statut aura le pays : socialiste ou capitaliste *(« xingzi haishi xingshe »*) ? Les débats à ce sujet ont été violents, même au sein du Parti communiste. Mais Deng a finalement trouvé une voie à la chinoise : il poursuit la décollectivisation des campagnes en instaurant les « contrats de responsabilité » qui mettent un terme aux communes populaires et autorisent les paysans à vendre leur production (au-delà d’un quota qui revient à l’État) sur des marchés libres où les prix pratiqués sont beaucoup plus rémunérateurs.

Le décollage économique : les ZES

Mais le plus grand changement concerne le développement économique, avec l’établissement des ZES (zones économiques spéciales), d’abord dans la province du Guangdong, à Shenzhen, à Shantou et à Zuhai et dans celle du Fujian, à Xiamen, dès 1979, qui ont depuis permis à la Chine de créer 36 millions d’emplois. Y prolifèrent les JV (joint-ventures, ou sociétés sino-étrangères), avec l’accueil des investissements directs en provenance de l’étranger (IDE). Le réveil de l’économie chinoise est visé, avec les fonds, les technologies et le savoir-faire étrangers dont la Chine avait tant besoin pour sortir de la pauvreté. D’où la demande adressée aux pays industrialisés : BOT *(build, operate, transfer)*.

REPÈRES

Les ZES

Les zones économiques spéciales sont le véritable vecteur et le moteur de la croissance économique chinoise. Initiées en 1979 par Deng Xiaoping, les ZES ont permis à la Chine de s’ouvrir à l’extérieur en offrant sa terre et sa main-d’oeuvre pour attirer les capitaux, les technologies et le savoir-faire étrangers qu’elle cherchait activement. Les ZES offrent la possibilité de lancer des projets porteurs différents du reste du pays, car elles bénéficient de conditions d’investissements et de logistique privilégiées, de soutiens gouvernementaux, de fonds publics spécifiques, et d’une sécurité importante. Similaires aux zones franches apparues en Uruguay dans les années 1930 (puis en Irlande dans les années 1950), ces ZES, privilégiées en termes de droit fiscal et douanier, ont connu leur meilleure réalisation dans la Chine post-maoïste, où elles ont créé 36 millions d’emplois.

Deng Xiaoping lance l'expérience dans le sud-est du pays, dans le Guangdong en particulier, traditionnellement plus manufacturier, plus marchand, davantage tourné vers l'étranger que le nord du pays. C'est un risque mesuré : l'échec pourrait toujours être imputé à l'indiscipline des Méridionaux, mais le succès, lui, pourrait être étendu au pays tout entier. Le slogan « Enrichissez-vous », proposé à un peuple pauvre mais travailleur, rejoint le programme de François Guizot, « Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne ». Le pragmatisme du second empereur rouge s'exprime dans l'audace et des formules décisives : « Traverser la rivière en tâtant les pierres ».

Un des meilleurs exemples de ZES est celui de Shenzhen, près de Hong Kong, une aire industrielle créée en 1980 dans une ville de quelques milliers d'habitants. Aujourd'hui, Shenzhen est une agglomération de 17 millions de résidents qui abrite deux des plus grands équipementiers en téléphonie du monde (Huawei et ZTE). S'y trouve aussi Foxconn, le plus grand sous-traitant taïwanais dans le domaine informatique (un million d'employés dont le salaire augmente désormais de 20 % par an, mais dont les logements sont parfois équipés de filets anti-suicide). Depuis 1990, Shenzhen est équipée d'une Bourse des valeurs et même de l'équivalent du NASDAQ (cotation de firmes high-tech) américain. La firme BYD, premier producteur mondial de batteries, y est également installée. Depuis plusieurs décennies, la ville, jumelée au département de la Vienne depuis 1994, connaît des échanges actifs avec Poitiers et le Futuroscope.

- **Les années 1990 : inflexion et accélération**

Pourtant, suite aux événements de Tian'anmen, la Chine a connu de 1989 à 1992 une période de récession économique, précédée par une forte inflation. Face à cette crise politique de la Chine, les capitaux étrangers se sont retirés. C'est une période difficile, Deng est affaibli. Ses soutiens réformateurs ne lui pardonnent pas la répression du mouvement de 1989 et les conservateurs accusent sa réforme d'être à l'origine de la « pollution spirituelle » qui a envahi les esprits… Les Chinois craignent un retour en arrière.

C'est lors de son célèbre « Voyage dans le Sud » (*Nanxun*), en 1992, que Deng Xiaoping a pu constater l'extraordinaire efficacité de sa méthode : dans une Chine désormais portée par une croissance à deux chiffres, « à la japonaise », la province du Guangdong et ses voisines littorales du Sud ne sont guère éloignées de records jamais vus, de l'ordre de 14 à 15 %.

Après son voyage, Deng réaffirme la politique d'ouverture en insistant sur l'économie de marché et en lançant d'autres mesures de réforme, dont la commercialisation du marché immobilier. Il réussit à étendre l'expérience du Sud à toute la façade maritime de la Chine, et à Shanghai en particulier. En effet, Shanghai, prospère avant la guerre, alors qualifiée de « Paris de l'Orient », fut deux fois punie : en 1949 par les maoïstes, car elle fut le repère des capitalistes qui fuyaient comme ils le pouvaient vers Hong Kong et Taïwan, puis dans les années 1970, pour avoir abrité la « bande des quatre ». En lançant la ville de Shanghai, Deng Xiaoping rééquilibre vers le centre et le Nord du pays l'exceptionnelle croissance chinoise, ce qui est aussi au profit politique de la capitale, Pékin.

Inventeur d'une équation politique unique au monde, « un pays, deux systèmes », le petit timonier a beaucoup œuvré pour que Hong Kong puisse revenir dans le giron de la mère patrie, et que s'efface ainsi la honte des traités inégaux du XIXe siècle. C'est ce qui se produit en 1997, quelques mois seulement après son décès. Au nom de ce principe coexistent pour cinquante ans deux organisations économiques et politiques : celle de Pékin et celle de la nouvelle RAS (Région administrative spéciale) de Hong Kong.

Des timoniers aux ingénieurs

Un ingénieur au pouvoir : Jiang Zemin

Deng Xiaoping, partisan du développement, de la richesse et de la puissance, mais hostile au désordre, a lui-même mandaté ses deux successeurs, Jiang Zemin (né en 1926) et Hu Jintao (né en 1942).

Jiang Zemin est originaire de la province du Jiangsu, près de Shanghai. Issu d’une famille aisée, il accomplit en 1947 des études en ingénierie mécanique et électrique à l’université Jiaotong de Shanghai (l’une des plus renommées de la Chine) et devient ingénieur. Membre du parti, il est ministre de l’Industrie électronique mais surtout maire de Shanghai en 1985. Il a su gérer sans effusion de sang les événements politiques de 1989. Dès lors, son ascension politique est rapide. Déjà secrétaire général du PCC et président de la Commission des affaires militaires (CAM), il devient en 1993 président de la République populaire de Chine, concentrant tous les pouvoirs, grâce à son prédécesseur, dont il continue la politique…

Le « règne » de Jiang Zemin (1993-2003) est essentiellement marqué par la récupération de Hong Kong (1997) et de Macao (1999). Le XVIe congrès du parti (2002) réintègre officiellement les entrepreneurs patriotes dans la communauté nationale chinoise et intronise sans à-coup Hu Jintao « le quatrième empereur rouge »… Du temps de Jiang, l’autorité reste ferme, la croissance, vive mais l’inégalité et la corruption, galopent !

- **La quatrième génération de dirigeants : de l’expérience en région au sommet de l’État**

Hu Jintao est originaire de la province de l’Anhui (Mao venait de la province du Hunan, Deng, du Sichuan et Jiang, du Jiansu), l’une des plus pauvres de la Chine. Lui aussi est ingénieur (en ingénierie hydraulique), diplômé de l’université de Qinghua (voir partie 3, chapitre 2, « Éducation et médias »), la plus prestigieuse université polytechnique de Chine. Outre cet aspect professionnel et technique qui caractérise le parcours de Hu Jintao, sa carrière administrative et politique s’est surtout déroulée dans la Chine profonde : au Gansu, puis dans la province du Guizhou, enfin au Tibet, où il privilégie la stabilité du pays quitte à réprimer les troubles, comme ses prédécesseurs.

Soucieux des Chinois des régions profondes, soutenu par le Premier ministre Wen Jiabao (apprécié et renommé pour son style « proche du peuple »), il préconise le développement rural et essaie de réduire l’écart qui se creuse entre la frange côtière et l’intérieur.

Choisi par Deng Xiaoping dès 1992, il cumule à partir de 2002 les trois plus grandes fonctions de la République populaire de Chine : secrétaire général du PCC, président de la République à partir de 2003, et président de la CAM en 2004.

Son programme politique priorise aussi la montée en puissance de la Chine avec le concept d'« émergence pacifique », dont le plus sûr moyen est le « développement scientifique ». Il affronte sans faiblir des conjonctures difficiles : l'épidémie de SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) en 2002-2003, de nouveaux troubles au Tibet, le tremblement de terre du Sichuan (2008), la nouvelle crise économique mondiale. Il se débarrasse de ses rivaux de la « clique de Shanghai », partisans de la croissance à outrance, car il se veut davantage soucieux d'une croissance tonique, certes, mais mieux répartie sur l'ensemble du pays (campagnes, intérieur, périphéries). Il tente de faire remonter la croissance économique de la Chine littorale et maritime à la Chine profonde, continentale et plus enclavée. Dans un contexte d'aggravation des inégalités sociales, régionales et environnementales, il prépare sa succession pour 2012.

Ouvert le 8 novembre 2012, le XVIIIe congrès du Parti communiste chinois a donné au pays deux nouveaux leaders, Xi Jinping, « fils de prince », futur président, et Li Keqiang, issu de la Ligue de la jeunesse, futur Premier ministre.

Le « rêve chinois »

La cinquième génération : l'ambition chinoise retrouvée ?

Le président actuel Xi Jinping, né à Pékin en 1953, est un véritable prince rouge dont le père faisait partie des huit anciens combattants auprès de Deng Xiaoping, le grand réformateur économique du pays.

Éduqué à Zhongnanhai, là où résident les plus hauts dirigeants du parti, Xi Jinping a passé plusieurs années de sa jeunesse à la campagne, dès 1969, de seize à vingt-deux ans, à Yan'an, au

Shaanxi, comme des dizaines de millions de « jeunes instruits » envoyés à la campagne par Mao. Xi connaît bien la Chine, aussi bien privilégiée qu'oubliée, urbaine que rurale, de l'intérieur ou du littoral, car dans la mouvance du parti depuis 1971, il est successivement affecté au Hebei, au Fujian, et au Zhejiang. Grâce aux relations de son père, il a aussi une bonne connaissance de l'APL. D'ailleurs, il sera président du comité des affaires militaires, premier secrétaire du Parti communiste en 2012, avant d'être élu président de la République de la Chine, en novembre 2013. Il concentre les trois fonctions au plus haut niveau de l'empire du Milieu.

Très rapidement, Xi identifie les défis que doit, désormais relever la Chine « pays endetté, compétitif et en surcapacité industrielle » qui doit trouver des relais de croissance. Au début de l'année 2015, son livre sur « la gouvernance de la Chine » souligne que le premier objectif reste le développement de la Chine et qu'une croissance de 7 % pourrait permettre de doubler le revenu moyen par habitant en 2020 par rapport à 2010. Il s'en prend à la corruption « des tigres et des moustiques ». L'espoir des Chinois repose de nouveau sur une personnalité forte comme Xi, qui est qualifié « d'architecte de la nouvelle Chine ».

À l'extérieur, il pratique une politique étrangère ambitieuse. Durant trois ans, suite à sa nomination à la présidence de la République de la Chine, il effectue 20 voyages à l'étranger dont trois en Europe, avec un séjour cumulé de 138 jours et un parcours de 400 000 km, ce qui équivaut à 10 fois le tour de la terre. Il entend que la Chine soit placée sur un pied d'égalité avec les États-Unis et que ceux-ci ne l'empêchent pas de dominer sa zone d'influence historique, particulièrement dans les mers de Chine, d'où le renforcement spectaculaire de l'aéronavale chinoise. Le numéro 1 chinois a une vision claire de sa mission. Doté d'un pouvoir sans égal, il propose un nouveau « rêve chinois » et de vivifier la « nouvelle route de la soie », mais il va devoir composer avec ses voisins asiatiques, pour tonifier une économie moins flamboyante que jadis et qui ralentit.



DE LA MACRO À LA MICROÉCONOMIE

Le régime institué par Mao avait pour objectif premier d'assurer à chaque Chinois aliments, vêtements, logement, médicaments et enterrement. À partir de 1979, la politique de réforme et d'ouverture attire le capital et le savoir-faire de l'étranger, associés à la main-d'œuvre chinoise, réputée habile, docile, industrieuse et peu chère. Les perspectives que semble offrir le plus grand marché du monde séduisent aussi les entreprises et les entrepreneurs du monde entier. Mais graduellement, et surtout à partir de l'an 2000, la Chine investit, à son tour, dans les pays étrangers.

Depuis 1978, l'économie chinoise a connu trois cycles :

- Le premier cycle va de 1978 à 1997, l'économie planifiée cède la place à l'économie de marché et les entreprises évoluent de l'industrie lourde à l'industrie légère. Durant ces vingt années de développement et de travail acharné, la Chine a connu une croissance souvent à deux chiffres.
- Le deuxième cycle commence avec la crise de l'Asie du Sud-Est en 1997. Pays ayant le mieux résisté, la Chine décide de commercialiser le marché immobilier et d'ouvrir le droit d'import-export aux entreprises privées. Le bâtiment et les infrastructures se développent rapidement. De 1998 à 2004, « l'atelier du monde » s'impose, avec ses produits *made in China* qui déferlent

sur le monde. La balance commerciale devient plus que jamais excédentaire.

- Le troisième cycle est marqué par l'émergence d'une classe moyenne supérieure importante, le développement de l'Internet et du e-commerce, la montée en puissance rapide à l'extérieur et les investissements à l'étranger, au point d'inquiéter quelque peu le monde aujourd'hui.

Les entreprises chinoises : acteurs et secteurs, vecteurs et moteurs

Émergence et puissance des entreprises

Le gouvernement central reste actionnaire majoritaire des plus grandes firmes du pays, telles PetroChina (une des premières capitalisations boursières mondiales), Baosteel, le grand sidérurgiste du pays, China Airlines, Eastern Airlines et Southern Airlines, les plus grandes compagnies aériennes, ou encore China Mobile. Cent vingt-trois entreprises sont gérées par la Commission d'administration et de supervision des actifs de l'État (Sasac). Il est prévu de réduire leur nombre à moins de cent, de façon à ce qu'elles dominent leurs secteurs respectifs.

L'économie socialiste de marché reste donc, en grande partie, un capitalisme d'État, avec ses avantages et ses inconvénients : abondance financière, jusqu'à l'excès, économies d'échelle, stratégie de développement industriel face aux rivaux, mais, aussi, concurrence faussée et envahissante à la fois. Cela permet au Parti communiste de continuer à piloter l'expansion chinoise, d'où l'expression « le public avance, le privé recule ».

Harold Thibault, « Les entreprises chinoises prospèrent à l'abri d'une économie socialiste de marché », *Le Monde*, 23 septembre 2010

Depuis les années 1980, une myriade d'entreprises privées et rurales s'est aussi développée en Chine. En 1992, le nombre d'emplois créés par les entreprises rurales a dépassé les 100 millions. Le marché chinois, composé sous le régime de Mao uniquement d'entreprises étatiques, est dorénavant partagé en trois types d'entreprises : étatiques, privées et étrangères.

La State-owned Assets Supervision and Administration Commission of the State Council (Sasac) gère aujourd'hui, de manière centralisée 111 entreprises. Par ailleurs, les autorités locales administrent environ 25 000 entreprises publiques (7,5 millions d'emplois) dont beaucoup ne sont pas jugées par le gouvernement suffisamment performantes. Le président Xi souhaite voir les forces du marché jouer un rôle décisif. Pékin entend réformer et fusionner ses plus grands conglomérats comme le pétrolier Sinopec, le premier raffineur mondial ou China Mobile qui est l'opérateur téléphonique qui a le plus grand nombre d'abonnés dans le monde. L'énorme difficulté sera de concilier le puissant rôle de l'État avec le minimum d'autonomie nécessaire.

Le tableau des productions pour lesquelles la Chine est au premier rang mondial est au début du XXIe siècle sans égal :

- dans le domaine alimentaire y compris les produits de la pêche, en passant par les plus grands secteurs classiques, tels que les légumes (arachide, tomates…) et les fruits (pommes, poires) ;
- dans les domaines industriels : les équipements électroniques, les matériels de transports et de télécommunication, l'énergie et les grands matériaux fondamentaux, en particulier pour les éoliennes et les panneaux solaires (entreprise Suntech) : les ampoules basse tension (80 % de la consommation mondiale), les batteries pour voitures électriques, le ciment, les revêtements en granit et la céramique, l'acier (40 % de la production mondiale), les produits blancs (l'électroménager), bruns (téléviseurs couleurs) et numériques (cartes mères pour ordinateurs, appareils photo, téléphones portables), le textile et les vêtements, le nylon (invention américaine), le cuir et les chaussures, les jouets, les briquets, les équipements de loisirs sportifs et culturels comme les raquettes de tennis et les pianos.

Cela concerne aussi tout ce qui peut permettre de se déplacer et de transporter : chantiers navals (derrière la Corée du Sud, mais devant le Japon), matériels de manipulation portuaire, conteneurs, bicyclettes et automobiles (devant les États-Unis), sans oublier une offensive sur la santé (aspirine, vitamines, vaccins)…

Certes, les progrès sont sans précédent depuis trois décennies, le travail et les efforts accomplis pour rattraper le retard sont gigantesques, mais le chemin pour construire une Chine plus juste et davantage sociale reste aussi à l'échelle du pays. Et si l'on met ces chiffres en rapport avec le nombre de têtes, la Chine continue d'être un grand pays pauvre.

- **Une filière agroalimentaire dynamique mais problématique**

La filière agroalimentaire, dynamique en Chine, est traditionnellement stimulée par le goût de la table et de la gastronomie chinoises.

La cuisine chinoise dispose de deux remarquables vecteurs. D'abord la culture et l'art culinaires, liés à la longue histoire et à l'immense territoire du pays. Les Chinois citent à tout moment le fameux proverbe « Manger est le plaisir suprême de l'homme ». Tout est bon pour créer une occasion de se retrouver autour d'une table garnie de multiples plats aussi variés que savoureux, entre amis, collègues et partenaires commerciaux, lors de fêtes, de rencontres, de retrouvailles ou de signatures de contrats…

Ensuite, la diaspora la plus importante du monde reste attachée à la cuisine chinoise et la diffuse dans le monde entier. Les restaurants chinois sont approvisionnés en produits nationaux par de véritables multinationales d'origine chinoise, comme celle des Frères Tang en France. On assiste aussi depuis peu à des offensives commerciales organisées dans le monde entier à l'occasion du Nouvel An chinois ; elles bénéficient ainsi à toute la filière.

Un autre phénomène apparaît : à l'instar de Taïwan, depuis longtemps grande exportatrice de légumes (champignons) et de fruits (ananas) en conserve, la République populaire de Chine, devient à son tour un exportateur important dans le domaine, par exemple, des légumes surgelés.

Cette puissante et prospère industrie fait aujourd'hui face à un énorme défi : celui de la sécurité alimentaire (eau polluée, lait à la mélanine, thé aux pesticides, riz au cadmium, huiles alimentaires frelatées, viande forcée à la chimie, vaccins dangereux pour les

enfants, sel industriel pour toute la population…). Les autorités s'emparent du problème qui inquiète les consommateurs chinois, tandis que des multinationales chinoises, celles du lait, par exemple, investissent dans des pays réputés de qualité (laiteries achetées en Normandie et en Bretagne pour ce qui concerne la France).

Le cas de cette industrie du lait infantile est emblématique. En Chine, on compte des géants comme Bright Food, de Shanghai, qui investit en Israël et en Australie, ou encore Synutra, en France, comme son rival Biostime, tandis que Yili et Yashili sont en Nouvelle-Zélande, voire aux États-Unis et Beingmate est en Irlande. Le leader du pays, Mengniu, est associé au Français Danone et au Scandinave Aria Food. Le yaourt se banalise en Chine et le fromage y apparaît. Sur un marché devenu très difficile, un certain nombre de producteurs dans le monde (y compris les Français) se sont laissé prendre au piège de la surproduction, preuve de l'existence des nouvelles interdépendances.

On pourrait aussi évoquer la Chine comme nouvelle grande puissance viti-vinicole qui investit en France… Désormais, elle y fait jeu égal, avec les Britanniques…

- **La Chine s'est enrichie en fabriquant des T-shirts et des chaussures**

Disposant depuis des millénaires de matières nobles, la soie et le coton en particulier, et de techniques élaborées, du goût raffiné de la cour impériale et de la population pour le costume et, enfin, de petites mains innombrables, habiles et très bon marché, la Chine contemporaine est devenue la machine à habiller et à chausser le monde.

Déjà avant-guerre, Shanghai était l'une des capitales mondiales du textile et de l'habillement. Après 1949, les Shanghaïens, fuyant le régime de Mao, se sont réfugiés à Taïwan et à Hong Kong. Après 1978, ils sont revenus pour investir en masse sur le continent. En 1982, Nike a ouvert sa quatrième usine en Chine : toutes ses lignes de production sont transférées de Corée du Sud et de Taïwan en Chine. Dès 1985, la Chine assurait déjà 29 % de la production

mondiale de Nike, avec 18 millions de paires de chaussures fabriquées – facteur clé de la naissance de l'« atelier du monde » en Chine. Le *made in China* devient une réalité pour la Chine, qui consolide alors sa place de premier fabricant de plus de cent produits. Walmart, première au palmarès des « 500 premières entreprises du monde », acheta en 2002 des produits *made in China* pour un montant de 12 milliards de dollars, chiffre qui équivaut à l'ensemble des échanges entre la Chine et la Russie.

Aujourd'hui, les mannequins, les salons de mode et les créateurs accompagnent partout en Chine la nouvelle demande d'une population locale enrichie, désireuse de mieux vivre et d'exprimer sa réussite. Les marchés solvables du monde entier, comme ceux de l'Europe et de l'Amérique du Nord, sont investis, mais aussi ceux des pays émergents, comme l'Afrique.

Mais une nouvelle géopolitique du textile se fait jour par la conjonction de plusieurs facteurs : évolution des salaires, du cours du pétrole, des droits de douane et des monnaies. Si la Chine confirme de loin son premier rang, des « challengers » redoutables apparaissent : Vietnam, Cambodge, Bangladesh et Birmanie, faisant ainsi de l'ombre à des pays méditerranéens : Maroc, Tunisie et Turquie.

- **De Haier, roi de l'électroménager à Hisense, princesse de la TV**

Progressant dans la gestion, le savoir-faire et les techniques, la Chine investit aussi dans les biens de consommation durables. L'histoire entrepreneuriale de la firme Haier, le roi de l'électroménager, est particulièrement démonstrative.

Haier est au départ une petite coopérative de fabrication de réfrigérateurs née à Tsingtao (Qingdao), ancienne concession allemande où est, d'ailleurs, fabriquée la célèbre bière du même nom. Bien que Haier signifie « fiabilité », l'entreprise est, au début de la réforme, en sérieuse difficulté. En 1984, le Parti communiste chinois nomme à sa tête un jeune directeur de trente-cinq ans, Zheng Ruimin. Ancien garde rouge pendant la Révolution culturelle,

il commence par bouleverser complètement la gestion des ressources humaines de l’entreprise en y pratiquant un vigoureux paternalisme, presque à la japonaise, où s’entremêlent motivations et sanctions dans une discipline de fer : cadeaux offerts aux ouvriers pour le Nouvel An, autocars de ramassage flambant neufs, repas pris avec les cadres, système de récompenses honorifiques et économiques, mais aussi serment matinal de loyauté et de service à l’entreprise et au pays. L’exigence de performances est forte et les excuses publiques existent.

« Le boss », héros d’un film sorti en 2002, a une stratégie. En colère, il casse à la masse devant ses ouvriers des produits défectueux retournés à l’atelier. Il crée une joint-venture avec l’Allemand Liebher et travaille avec les Italiens de Merloni. Ces excellents Européens éduquent les Chinois à la productivité et particulièrement à la qualité. La deuxième étape mise sur la diversification, avec les lave-linge (troisième fabricant mondial) et les climatiseurs (dont on fit un important usage lors des jeux Olympiques de Pékin en 2008), qui s’ajoutent aux réfrigérateurs (deuxième rang mondial), mais la troisième étape est décisive : c’est la recherche. Cette fois, le modèle est le Sud-Coréen Samsung, de Suwon près de Séoul. Techniciens et ingénieurs-chercheurs, au nombre de 5 000, constituent désormais 10 % du personnel de Haier et entament une course folle aux brevets, alors que les centres de recherche de la firme s’activent à Pékin, à Tokyo, à Montréal et à Lyon…

De cette façon, la firme innovante devient experte en customisation, qui consiste à adapter les produits aux clientèles locales. Ainsi un nouveau lave-linge, la wasH2O, dont le principe de fonctionnement est l’électrolyse, élimine la lessive, pour le plus grand profit de l’environnement. Une machine est capable de nettoyer 13 kg de linge (au lieu de 5 à 7 habituellement), donc plusieurs djellabas (pièces de tissu plus grandes que les vêtements occidentaux, par exemple), ce qui permet à l’entreprise de percer au Moyen-Orient. Désormais « glocale » (à la fois globale-mondiale et locale-client), Haier joue dans la cour des grands, c’est-à-dire celle des Whirlpool de Chicago et des Bosch de Stuttgart, et tente d’investir de nouveaux créneaux, ceux de la cuisine et de la salle de bains, où

s’illustre le géant américain General Electric, et même celui des ordinateurs… ce qui est bien passer du blanc (électroménager) au gris (informatique) !

Déjà numéro un en Chine, la firme, Hisens, née en 1969, arrive en France sur le marché haut de gamme des téléviseurs, pour précéder ses compatriotes Changhong et TCL. Au niveau mondial, elle devance déjà Sony, mais reste assez loin derrière les Coréens Samsung et LG. Hisens entend mettre à profit le changement de normes pour la diffusion de la TNT et les manifestations sportives de niveau mondial pour accéder aux premiers rangs.

Culture de la roue : de la brouette à l’automobile

- **D’une à quatre roues**

Pour ses travaux et ses transports, la Chine a inventé la brouette. Elle est une des civilisations à avoir très tôt connu l’usage, techniquement décisif, de la roue. Elle est aussi, par excellence, le pays de la bicyclette et des deux-roues. Phoenix, l’entreprise de Shanghai, firme d’État cotée en Bourse, produit à elle seule cinq fois l’équivalent de toute la production française de vélos. Elle travaille essentiellement pour l’immense marché intérieur, où plus d’une centaine de magasins servent la marque, qui exporte de plus en plus. Dans son secteur, elle est en fait la première entreprise du monde.

En Afrique, les motos chinoises, moins chères que celles japonaises, envahissent le marché. À Lomé, au Togo, les jeunes gens roulent en Zemidjan, ce qui signifie « emmène-moi vite », et les Yamaha et autres Honda sont détrônées par les Songa, Jincheng et autres Sanya. « Pour le prix d’une moto japonaise, tu as deux motos chinoises », dit-on au sud du Sahara.

Mais c’est dans le domaine des quatre roues que la montée en puissance du pays est la plus spectaculaire. En Chine, toutes les

grandes marques européennes, américaines et asiatiques sont implantées et associées, quasi obligatoirement, avec les producteurs chinois, au sein de sociétés mixtes dans le capital desquelles les compagnies autochtones sont majoritaires. Les grandes marques nationales se font connaître : Dongfeng, FAW, SAIC-Sangyong. Les progrès de ces marques en termes de qualité et de design sont rapides. En 2009, le marché automobile chinois est devenu le premier du monde, devançant le marché américain. La clientèle solvable d'hier, assez limitée, s'est élargie à une importante classe moyenne, dont le niveau de vie est désormais comparable à celui de son homologue européenne.

Trois conséquences importantes se manifestent : la « guerre du pneu » qui éclate en 2009 avec les États-Unis ; les ambitions chinoises dans l'exportation, lucrative, de pièces détachées, qui devront investir 10 % du marché mondial en 2020 ; et surtout le fait que le pays, n'ayant rien à perdre sur la voiture classique à moteur à combustion, a tout à gagner à prendre la tête de la conception et de la construction de la voiture d'avenir – la voiture électrique – pour lutter contre la pollution.

- **Faraday (Chine) *versus* Tesla (États-Unis) ?**

La société chinoise Faraday Future travaille aux États-Unis à cette « batmobile » (fonctionnant avec des batteries) sous l'impulsion du milliardaire Jia Yueting qui a créé le géant du streaming LeTV. Cette entreprise recrute les meilleurs ingénieurs du monde et s'installe au Nevada, espérant dépasser l'Américain de Californie Tesla, pour mieux vendre en Chine où les constructeurs étrangers peuvent bénéficier d'une certaine préférence de la part de nombre de clients chinois… Cependant, la « webmobile » de Google espère bien gagner de vitesse la nouvelle norme mondiale de la voiture sans chauffeur…

En attendant, les grandes villes chinoises sont asphyxiées par la circulation, et les nouveaux automobilistes font face à un immense problème de stationnement.

- **Que cent constructeurs automobiles fleurissent !**

Sur ce qui est depuis 2009, on l’a vu, le premier marché du monde, des dizaines de constructeurs chinois font leurs classes. Dans les années 2010, il y en aurait 130 ! (En ce sens, la Chine ressemble quelque peu à la France, pays inventeur de l’automobile, d’avant 1914.) Le marché est colossal, car s’il y a 650 véhicules pour 1 000 habitants en France, il n’y en a encore que 109 pour 1 000 en Chine. Et les femmes s’y intéressent : la mode aujourd’hui veut que si le marié est responsable de l’appartement, en revanche, l’épouse aide au financement de la voiture. Les plus importantes entreprises chinoises sont SAIC-Ssangyong de Shanghai, Dongfeng de Wuhan, FAW de Changchun (Mandchourie), Changan de Chongqing, BAIC de Pékin, Chery de Wuhu, dans la province de l’Anhui, Brilliance-Auto de Shenyang (Mandchourie), Great Wall de Baoding, au Heibei, et Geely de Hangzhou (usines à Ningbo)… C’est assez souligner la nouvelle importance de cette industrie, et ce dans tout le pays. La plupart de ces entreprises sont des conglomérats étatiques en train de se regrouper et, finalement, de s’associer avec des groupes étrangers pour monter plus rapidement en qualité.

Le marché chinois de l’automobile est devenu le plus important du monde. En 2014, il a absorbé 23,5 millions de véhicules de toutes sortes, les prévisions pour 2020 étant de 25,9 millions. En 2013, la Chine a produit plus de 22 millions de véhicules (les États-Unis, plus de 11 millions). Avec 109 véhicules pour 1 000 habitants, la Chine a encore une large marge, puisque le chiffre pour l’Europe est de 500 et celui des États-Unis, de 600.

En Chine, l’automobile reste encore un marqueur social : Santana de Volkswagen pour les taxis, Audi pour les hauts dignitaires, etc. L’évolution récente semble plus favorable aux puissants constructeurs étrangers, allemands et américains surtout, au détriment des locaux. Les Français, PSA et Renault se renforcent ou réussissent enfin. Pionnier automobile français en Chine dès les années 1990, Peugeot a raté à plusieurs reprises son implantation en Chine. Mais, en mars 2014, le groupe Peugeot-Citroën, en grande difficulté financière, a reçu 800 000 millions d’investissements de Dongfeng. Ce dernier, devenu troisième actionnaire du groupe, leur a ouvert le marché chinois : les ventes

des voitures du groupe français réalisées en Chine ont connu une croissance deux fois plus importante que celle du marché automobile local. La Chine est devenue le plus grand marché de Peugeot-Citroën, qui au bord de la faillite en 2014, est devenue excédentaire en 2015 pour la première fois depuis plus de cinq ans.

Il faut y ajouter BYD (*built your dream*), de Shenzhen, le leader mondial des batteries et composants pour téléphones portables, devenu un acteur incontournable du secteur automobile. Son PDG, Wang Chuanfu, a été classé par *Forbes* l'homme le plus riche de Chine en 2009.

Geely, de Hangzhou

L'année 2010 a été marquée par le onzième groupe chinois, Geely, très révélateur de cette épopée économique contemporaine. Basé dans le Zhejiang, au sud de Shanghai, Geely a signé un accord avec Ford pour le rachat de la prestigieuse marque suédoise Volvo – pour un montant de 1,8 milliard de dollars, alors que Ford avait déboursé 6,45 milliards de dollars en 1999 pour s'offrir Volvo.

La société commence par la fabrication de vélomoteurs, en 1994, puis se lance dans les automobiles en 1997. Le groupe construit surtout des voitures bas de gamme pour la campagne. En 2007, il acquiert le fabricant de taxis londoniens, ce qui est un premier coup d'éclat. Vite prospère sur son marché domestique et équipé d'une bonne trésorerie, Geely rachète alors sans mal Volvo à Ford en 2010.

On perçoit tous les ingrédients de la dynamique Geely : un patron audacieux, Li Shufu, un siège social installé à Hangzhou (grande cité historique chinoise) et des usines principales à Ningbo (l'un des cinq premiers ports du monde), en face de Shanghai (avec son salon de l'automobile), dans ce qui est la région sans doute la plus peuplée du monde (donc au marché considérable), avec quelques milliers de jeunes travailleurs, paysans d'origine, venus de toutes les provinces de Chine. À cela s'ajoute l'aide financière du gouvernement de Pékin et l'objectif planétaire du patron : « Que les voitures Geely aillent partout dans le monde » (et qu'elles acquièrent

la meilleure technologie). Il importe de suivre les péripéties de l’intégration de la marque de Göteborg dans le monde chinois de Geely…

- **Dans les télécommunications : l’ère du smartphone**

Le marché domestique du téléphone mobile en Chine est gigantesque. En 2009, on comptait déjà 600 millions de portables soit aujourd’hui, un milliard, plus d’un Chinois sur deux en possède un. L’entreprise China Mobile dispose bientôt de 800 millions d’abonnés. Comment, dès lors, s’étonner qu’elle soit numéro 1 du secteur et qu’elle mette au point sa propre norme ? Les grands équipementiers chinois sont portés par la dynamique des opérateurs nationaux et des prestataires de service sur le plus grand marché du monde.

- **Téléphonie mobile : les rivales de Shenzhen et Xiaomi**

ZTE

Désormais dotée de grands groupes dans le secteur, stratégique, des télécommunications, la Chine a bien épousé la mondialisation. ZTE, Zhongxing Telecommunication Equipment, est équipementier dans le domaine du matériel téléphonique. C’est une entreprise créée en 1985 à Shenzhen, alors une grosse bourgade de quelques dizaines de milliers d’habitants (c’est aujourd’hui une métropole de 17 millions d’habitants !), entre Hong Kong et Canton, dans le delta de la rivière des Perles.

Le groupe ZTE compte plus de 80 000 collaborateurs dans 140 pays. En 2010, ZTE est n° 6 mondial, avec 7,2 % du marché global. Il intéresse les Français à plus d’un titre. En 1994, René Monory, président du Sénat et grande personnalité du Poitou, réalisait déjà le jumelage de Shenzhen et du département de la Vienne, dont le Futuroscope, près de Poitiers, est voué aux nouvelles technologies. La direction de ZTE échoit bientôt à Lin Cheng, un Chinois francophile diplômé de l’école supérieure des Télécommunications et marié à une Française. Il n’hésite pas à employer un grand nombre de cadres français aux postes de décision, fait assez rare

pour une entreprise chinoise, ce qui lui assure une meilleure implantation et d'excellents résultats par rapport à d'autres sociétés.

Le siège européen de ZTE pour l'Europe et l'Amérique du Nord se situe à Boulogne-Billancourt. En 2005, ZTE a parrainé le premier Institut Confucius de France, créé… à Poitiers.

Huawei

Huawei, n° 1 chinois et n° 3 mondial dans son domaine, a également été fondée à Shenzhen en 1985. Comme sa compatriote, Huawei est entrée dans la course par le *low cost*. L'entreprise est désormais un groupe de 110 000 personnes, présent presque partout dans le monde. Ses progrès sont tels que, signale l'un de ses concurrents, « ils fabriquent désormais de pures merveilles, et à ce rythme, ils auront pris la place des Coréens dans quelques années ». Huawei n'hésite pas, justement, à consulter les Coréens pour le *look and feel* de ses appareils. Le groupe travaille maintenant au *brand building* (établissement et renforcement de la marque) pour se hisser au rang des plus grands. Huawei serait devenu l'un des plus importants déposants de brevets d'invention du monde !

Xiaomi

« Petit grain de riz » est une entreprise pékinoise née en 2011 qui est devenue une vraie *success story* de la jeune économie chinoise. Spécialisée dans l'assemblage des terminaux pour offrir des téléphones portables plutôt personnalisés et qui sont vendus à des prix très compétitifs, Xiaomi a su profiter de l'engouement des jeunes consommateurs qui n'avaient pas les moyens de s'offrir les portables des marques internationales. Sur le féroce marché chinois, les ventes ont vite explosé et son PDG, Lei Jun, absorbe très rapidement les meilleures méthodes américaines et tente l'internationalisation, avec ses collaborateurs étrangers, comme le Brésilien Hugo Barra, un des responsables d'Androïd et grâce à une remarquable diversification de son offre (téléviseurs et cameras par exemple), en attendant la réplique de ses rivaux…

Guerre entre géants

Néanmoins, les deux groupes géants du Sud, nés du complexe militaro-étatique chinois, se sont réciproquement accusés de vols de technologies, voire de marques. Comment interpréter cette lutte entre le deuxième (Huawei) et le sixième (ZTE) groupe mondial ? Selon *Le Vent de la Chine* (voir bibliographie), après avoir épongé les technologies occidentales sur leur marché national protégé, les deux entreprises jouent leur sort sur le marché mondial, et d'abord en Occident. Leur guerre fratricide pourrait trouver une issue dans leur collaboration séparée avec des groupes américains, dans des domaines d'avenir différenciés (*cloud computing*, smartphone, tablettes…). Mais, déjà, d'autres concurrents arrivent… Une nouvelle firme chinoise, Xiaomi, a démarré en flèche.

Une autre bataille, sans doute, se prépare : celle des câbles de haute technologie et des fibres optiques. Deux grandes firmes européennes, le français Nexans (ex-Alcatel câbles) et l'italien Prysmian (ex-Pirelli câbles), qui dominent le secteur, se sont étonnés de la volonté du groupe chinois Tianjin Xinmao de vouloir acquérir le néerlandais Draka Holding, alors que ce n'est pas, tant s'en faut, son activité dominante. Les industriels européens voient dans cette action une distorsion de concurrence et un État chinois soucieux d'un enjeu qui concerne les télécommunications, l'Internet, l'énergie, l'aéronautique, la défense et le bâtiment… alors qu'il pratique une préférence nationale systématique. L'Europe pourrait-elle devenir dépendante des Chinois dans un secteur aussi stratégique ?

La Chine, géant du BTP

• Le goût des réalisations grandioses

La Chine est, depuis toujours, le pays des grandes réalisations et des grands travaux. La Grande Muraille, le Grand Canal, les villes en damier, comme Pékin et Xi'an, les palais et les temples, les maisons aux tuiles vernissées, les ponts à arche, les jonques géantes… en témoignent.

Aujourd'hui, on trouve en Chine les deux tiers des grues en activité dans le monde, quelques-unes des plus hautes tours, les deux tiers des conteneurs fabriqués, des ponts et des barrages (dont celui des Trois Gorges, voir ci-dessous), de nouvelles autoroutes et lignes ferroviaires, les plus grands ports (Shanghai et Ningbo), des aéroports, tel celui de Shanghai (qui a pour architecte le Français Paul Andreu), de superbes avenues (celle du Siècle, à Pudong, conçue par un autre architecte français, Charpentier) et les plus beaux monuments (l'opéra de Pékin, de Paul Andreu), ou encore, pour les jeux Olympiques, le stade surnommé « nid d'oiseaux » et le « cube d'eau » destiné aux compétitions nautiques…

« Quand le bâtiment va, tout va ! »

En Chine, comme dit le proverbe français, « quand le bâtiment va, tout va » ! L'exode rural et l'urbanisation font que, dit-on, « les gratte-ciel poussent comme les bambous après la pluie ». Rien qu'à Shanghai, on trouverait plus de 5 000 tours, toutes construites depuis 1992 seulement. Cent vingt gratte-ciel s'y ajouteraient chaque année. Il faut mentionner le plus important port en eaux profondes du monde, celui de Yangshan, construit sur une île relié à Shanghai par le pont de Donghai qui, sur 32,5 km, serpente en pleine mer. Ce record a été rapidement battu par un autre pont maritime, celui de la baie de Hangzhou, avec ses 36 km de voies suspendues et ses haubans majestueux, une réussite architecturale. Inauguré le 1er mai 2008, il relie Shanghai à Ningbo.

Le plus grand barrage hydraulique du monde, celui des Trois Gorges, a fait couler 27 millions de mètres cubes de béton. Il est long de 2 355 m et haut d'environ 100 m, tandis que son réservoir a une superficie de 1 084 km² (celle du lac Léman)… La navigation y est permise par un gigantesque jeu d'écluses de 100 m (cinq écluses de 20 m). Vingt-six générateurs produisent une puissance de 18 200 mégawatts, ce qui représente 10 % de la capacité installée en Chine. Le coût du barrage fut officiellement de 23 milliards d'euros, mais selon certaines sources, on pourrait l'évaluer à plus de 50 milliards d'euros.

L'engouement national pour la construction se vérifie aussi bien dans de petites réalisations, telle l'école-pont réalisée par le talentueux architecte Li Xiaodong dans le petit village de Pinghe (Fujian), qui a reçu le prix Aga Khan d'architecture en 2010, qu'à Taichan (Guangdong) où s'installent deux réacteurs nucléaires livrés par le groupe français AREVA, travaux réalisés en un temps record par les entreprises chinoises.

Le pays est aussi réputé pour son génie des grands travaux à l'étranger depuis les années 1950, en particulier en Afrique : routes et chemins de fer, barrages, hôpitaux et dispensaires, écoles et logements (réalisations en Algérie), stades et mines. Il ne faut pas oublier que Kuala Lumpur, en Malaisie, a été édifiée au XIXe siècle par les Chinois « importés » par les Britanniques pour leurs besoins en étain et en hévéa, l'arbre à caoutchouc. On peut aussi rappeler le rôle des Chinois dans la construction des chemins de fer de l'Ouest américain.

De nouveaux géants du bâtiment

Voilà pourquoi, parmi les différents secteurs d'activité économiques où les nouveaux champions chinois apparaissent dans le « top 5 », figure celui des travaux publics. La Chine présente trois des cinq plus grands groupes de construction du monde : China Railway Construction, China Railway Group et China CC, qui ont fusionné (voir le développement suivant, « L'empire du rail ») ; les deux autres étant les groupes français Vinci et Bouygues. On repère là l'importance des constructions d'infrastructures en Chine, mais il faut aussi prêter attention à la nouvelle présence des groupes à l'étranger, pas seulement en Afrique, mais aussi en Europe : en Pologne et en France, à La Défense (région parisienne).

Le goût contemporain des Chinois pour les grandes réalisations se mesure à leurs impressionnantes maquettes, telle celle du musée d'Urbanisme de Shanghai, sans doute la plus grande du monde – à moins que ce ne soit celle réalisée à Xi'an concernant l'aménagement d'ensemble de ses nouvelles zones d'activités…

À un tel rythme, deux limites semblent préoccupantes : la spéculation immobilière et les dégâts collatéraux (ou centraux) touchant l'environnement… car il va encore falloir s'attaquer à la terre arable, de plus en plus rare, pour installer des zones industrielles et résidentielles pour loger et employer 200 millions de citadins supplémentaires d'ici 2020. Un certain nombre d'observateurs considèrent que l'un des objectifs de la nouvelle route de la soie est, précisément, de contribuer à fournir un relais d'activité à cet important secteur qui a maillé l'essentiel du pays et qui est aux prises avec une crise immobilière qui menace.

L'empire du rail

Le train à grande vitesse, enjeu considérable

Le *Shinkansen* japonais, inauguré en 1964 pour les jeux Olympiques de Tokyo, a fait de la capitale nippone une métropole mondiale et de l'archipel le symbole high-tech de la « haute croissance ». La France, détentrice depuis 1953 du record mondial de vitesse sur rail, a vendu à la Corée du Sud son propre TGV (inauguré en 1981 sur le parcours Paris-Lyon). Outil qui transforme le territoire, dont les distances sont désormais exprimées en isochrones et non plus en kilomètres, le train participe au XXe siècle du prestige d'un pays.

Encore sans TGV en 2005, la Chine en devient le premier constructeur au monde en 2012, avec un réseau de plus de 13 000 km, dépassant les réseaux cumulés de toutes les autres nations. En 2008, le rail chinois, sur 51 000 km de voies ferrées (la France en a 31 000 km), soit 6 % du réseau mondial, assurait 25 % du trafic planétaire. Une ligne TGV fonctionne entre Guangzhou et Pékin (plus de 2 400 km), comprenant quelque 28 stations alignées, pour quelque huit heures de trajet.

Tous ceux qui ont déjà pris le train Maglev à Shanghai (le train à lévitation magnétique mis en service le 31 décembre 2002, avec la vitesse commerciale la plus rapide du monde : 400-430 km/h)

peuvent comprendre l’importance que cette entreprise revêt pour les Chinois.

Néanmoins, la construction fulgurante de lignes ferroviaires en un temps limité et la corruption locale posent des problèmes inquiétants. Le 23 juillet 2011, une violente collision entre deux trains à grande vitesse a fait 39 morts et plus de 200 blessés à Wenzhou, dans la province du Zhejiang. Deux mois après, le 27 septembre 2011, une autre collision entre deux rames du métro de Shanghai a de nouveau fait plus de 260 blessés. La cause principale de ces deux accidents est une défaillance de signalisation. Cette erreur apparemment technique révèle une faille financière qui dévoile la corruption persistante du pays.

Il n’empêche, la Chine dispose aujourd’hui du plus long réseau de TGV du monde, et c’est un réseau de bonne qualité qui, non seulement relie ses métropoles, mais encore, est devenu un outil d’aménagement du territoire pour connecter la Chine intérieure à la Chine maritime ; une Chine saturée et chère qui a besoin du programme *go west* pour respirer et diffuser la croissance. Quant aux provinces périphériques et stratégiques, et l’étranger proche, raccordés, ils pourraient se développer plus rapidement grâce à une Chine plus que jamais empire du Milieu.



La Chine changée (1978-2016)
RUSSIE
Rectification de frontière
Rectification de frontière
Harbin
(expo 2012)
Vers Hambourg
Éolien
Solaire
Xinjiang
Oléoduc Kazakhstan-Shanghai
Mongolie intérieure
Juiquan
Terres rares
Mer du Japon
Lon Nur
Pékin
JO 2008
Tianjin
Dalian
ZES
Quingdao
Golmud
Lanzhou
Mer Jaune
La plus haute ligne du monde
Xi'an
(expo 2012)
Shanghai
Expo 2010
TIBET
Lhassa
Chengdu
Suzhou
Wuhan
Ningbo
Hangzhou
Xichang
Trois Gorges
Chongqing
Grand foyer de la diaspora chinoise
1 000 KM
TAÏWAN
Canton
ZES
Shenzhen
Hongkong
Golfe du Bengale
Hainan
OCÉAN PACIFIQUE
« L'économie socialiste de marché »
ZES Zone économique spéciale
Métropole
Bourse, banque, assurance
Université ou laboratoire de recherche
La Chine mondialisée
Chine du sud-est : grand foyer de la diaspora
Oléoduc
Base atomique et/ou spatiale
Base navale
Infrastructure : réseau et maillage du territoire
Port ou aéroport
Plateforme multimodale (autoroute,TGV, port, aéroport)
Révolution autoroutière et ferroviaire grande vitesse (en 2016 : 19 000 km de lignes TGV)
Barrage

- **Vision pour l'avenir**

En 2010 se sont tenus le salon ferroviaire de Berlin puis celui de Pékin sur les trains à grande vitesse. Les plus grands constructeurs du monde y étaient présents, c'est-à-dire, par ordre d'importance : Alstom (France), Hitachi-Kawasaki (Japon), CSR (China South Locomotive and Rolling Stock), CNR (China Northern Locomotive and Rolling Stock), Siemens (Allemagne) et Bombardier (Canada). À l'automne 2010, le ministre des Chemins de fer, Liu Zhijun, confirmait l'un des rêves de l'histoire ferroviaire de la Chine : une ligne TGV Pékin-Shanghai. Cette ligne de 1 328 km, relie en 2012 la capitale politique et la capitale économique du pays, en 5 heures au lieu de 10 heures auparavant. Réalisée par 135 000 cheminots, elle a été achevée en 30 mois, avec des rails partiellement fournis par le sidérurgiste indien HBIS, offrant 416 km/h en vitesse d'essai et 350 km/h en vitesse commerciale. C'est le 380 A, double référence à la vitesse de pointe du train et au dernier-né de la gamme Airbus.

Ces réalisations remarquables s'ajoutent à la ligne la plus haute du monde (montant à 5 068 m d'altitude), Golmud-Lhassa, inaugurée en 2005, ainsi qu'à l'extraordinaire construction du *hub* de l'ancienne capitale impériale de Xi'an, destinée à doper la croissance de la Chine intérieure.

La Chine, qui inaugurait en 2007 sa première ligne TGV (Pékin-Tianjin), devient une redoutable concurrente dans la mondialisation. Pékin, après avoir beaucoup appris, veut faire de son TGV une référence mondiale. Pari possible : aucun pays n'a jamais construit autant de voies rapides en si peu de temps. Une Chine qui se veut sage en décidant de réduire la vitesse de ses TGV, afin de parer au vieillissement prématuré du matériel, et de proposer des billets moins chers à sa population.

Au milieu de l'année 2015, les autorités ont fusionné les deux principaux constructeurs chinois de locomotives et de wagons, la CSR et la CNR. La nouvelle entité ainsi constituée est la plus puissante du monde et peut partir à sa conquête. Sont concernés la Russie et les ex-Républiques soviétiques, les pays de l'ASEAN, le

Moyen-Orient, l’Europe, l’Afrique et les Amériques. Cette importante composante de la nouvelle route de la soie concerne le monde entier et pas seulement l’Eurasie. Elle parie, au niveau des produits manufacturés, sur la rapidité ferroviaire, complément des pondéreux, acheminés par la voie maritime.

La Chine, nouvelle grande puissance aéronautique et spatiale

Le plus grand marché aérien du futur

Le marché chinois de l’aéronautique est prometteur et se hisse à une échelle inconnue jusqu’alors. En effet, la flotte civile aéronautique chinoise disposait de 2 400 avions commerciaux en 2015. Airbus, comme Boeing, estime que la Chine aura besoin de plus de 6 000 avions supplémentaires d’ici 2030. Cela s’explique par l’urbanisation, la croissance économique et la multiplication des nouveaux riches. Pour le moment, près de la moitié du trafic intérieur chinois se fait à partir de trois aéroports : Shanghai, Pékin et Hong Kong. Mais, en cinq ans, la Chine vient de passer de 175 à 230 aéroports. D’où la volonté des autorités gouvernementales de doter le pays d’une industrie aéronautique à la mesure du défi.

Longtemps, le géant américain Boeing s’est taillé la part du lion sur le marché chinois, qui lui est désormais disputé par Airbus. Alors que, héritière de l’industrie aéronautique russe, la Chine n’est pas assez dotée, Pékin souhaite acquérir le maximum de technologie moderne. C’est qu’il dispose de trois atouts importants : ses réserves financières, considérables, ses nombreux ouvriers et ingénieurs instruits, et son immense marché intérieur. C’est aussi une question de remontée de filière et de fierté nationale.

Boeing est partenaire de la Chine depuis 1972 (visite du président Nixon) et y avait fait sa place bien avant Airbus, mais il ne délocalisait pas. Suite à la visite du président Xi à Seattle (achat de 300 appareils en septembre 2015), le géant américain a décidé d’installer une usine à Zhoustan, près de Shanghai.

Par ailleurs, comme le marché des avions petits porteurs est au cœur d'une importante bataille économique, une coopération avec Airbus s'est instaurée dans les années 1980-1990. Une chaîne de montage de l'Airbus A320 fonctionne à Tianjin, l'avant-port de Pékin, qui a sorti son premier exemplaire en juin 2009. La question qui se pose pour les Occidentaux est, évidemment, celle du transfert de technologie. Il s'agit d'un risque calculé. Le problème des rivets qu'il a fallu faire venir d'Europe et d'Amérique s'est posé pour l'Airbus A320, dont la technologie remonte à la fin des années 1980. Une chaîne de montage ne représente que 5 % de la production d'un avion. Cela a valu à Airbus de passer de 20 % de part de marché à 50 % aujourd'hui et de faire jeu égal, en Chine, avec Boeing, d'où le changement de stratégie de la firme de Seattle.

Cette stratégie qui réussit à Airbus dans le monde entier est reconduite dans le domaine de l'hélicoptère H125 (visite en Chine d'Angela Merkel fin 2015), le constructeur franco-allemand délocalisant l'assemblage du H125 de Marignane, en Provence, à Harbin, la Chine ayant besoin, dans les décennies qui viennent de 3 000 à 5 000 appareils de ce type.

Un avion chinois existe déjà, l'ARJ 21, à base de technologie américaine. Son assemblage est réalisé à Shanghai. Un géant chinois de l'aéronautique, la Comac, est appelé à devenir un concurrent important. Son C919 prévu pour 2018 concurrencera directement l'Airbus A320 et le Boeing 1737.

Cet avion a été présenté à l'Asian Aerospace, le salon aéronautique de Hong Kong, en septembre 2009, et sa maquette a été exposée au salon de l'aéronautique de Zhuhai en 2010. Ce premier moyen-courrier chinois aura un rayon d'action de 4 075 km et sera construit par la Commercial Aircraft Corporation of China, nouvel avionneur du pays. Il sera motorisé par le prestigieux groupe français Safran, qui fournira les commandes de vol, le train d'atterrissage et les freins, tandis que ses compatriotes Thalès, Dassault Systems, Saint-Gobain et Zodiac souhaitent travailler respectivement sur leurs créneaux d'excellence : composants, logiciels de navigation, hublots et systèmes de sécurité. Des concurrents étrangers collaborent aussi : les Américains General Electric, Rockwell, Honeywell,

l'allemand Liebherr… C'est dire l'importance, pour une firme internationale, d'être présente en Chine. Très peu de pays au monde sont capables de construire des avions de haute technologie : les États-Unis, la Russie, la France, l'Angleterre. Certes, dans le domaine aussi stratégique que sophistiqué des moteurs, la Chine a encore quelque retard. Pour le C919, c'est le moteur franco-américain (Safran-General Electric) qui a été retenu.

Dans le ciel, le futur s'écrit sans doute A, B et C, comme Airbus, Boeing et Comac.

- **Le prochain homme sur la Lune sera chinois**

Avec quatre grandes bases de lancement (Jiuquan au Gansu, Taiyuan au Shanxi, Xichang au Sichuan et, surtout, Wenshang dans l'île de Hainan, plus proche de l'équateur « le Kourou chinois » en voie d'achèvement), les fusées porteuses Longue Marche, les satellites et les vaisseaux spatiaux Shenzhou (« vaisseau divin »), la Chine est devenue l'un des géants mondiaux de l'espace, enjeu économique et stratégique de grande importance.

La première décennie du XXIe siècle a été marquée par un succès retentissant : en 2003, grâce à Shenzhou-V et au taïkonaute Yang Liwei (premier Chinois à aller dans l'espace), le pays devient, après la Russie et les États-Unis, et avant l'Europe, la troisième puissance spatiale du monde. Suite à Shenzhou-VIII réussi en 2008, le quatrième vaisseau spatial habité, Shenzhou-IX, a été lancé dans l'espace le 16 juin 2012, avec trois astronautes, dont une femme, et a rejoint comme prévu Tiangong-1 (« palais céleste »), prototype du futur laboratoire spatial, déjà en orbite. Cela devrait permettre la construction d'une station indépendante… La Chine se montre aussi capable de détruire un vieux satellite dans le ciel, signalant par là aux Américains une redoutable capacité de réplique et de nuisance, si nécessaire, dans ce domaine.

Lors de la fête nationale, en octobre 2010, la deuxième sonde lunaire Chang'e-2 (baptisée d'après une légendaire déesse chinoise) a été lancée par la fusée porteuse Longue Marche 3C, pour la deuxième phase du programme d'exploration lunaire en trois étapes

du pays. Les progrès ont été spectaculaires par rapport à l'époque de la Chang'e-1, lancée en 2007 : la sonde Chang'e-2 n'a mis que 112 heures (près de cinq jours) pour arriver en orbite lunaire, alors que Chang'e-1 avait mis douze jours. Placée sur une orbite située à 100 km de la Lune, Chang'e-2 dépasse de loin les 200 km de Chang'e-1, assurant une qualité d'exploration de la Lune nettement supérieure. En 2013, Chang'e-3 a effectué la troisième mission vers la Lune pour y préparer (vers 2020 ?) l'arrivée de taïkonautes. Chang'e-4 et Chang'e-5 suivent. Nul doute que tout cela profitera à la recherche nationale (nouveaux matériaux, biotechnologies) comme ce fut le cas pour d'autres grandes nations. Certes, un Chinois devrait marcher sur la Lune vers 2020-2025, mais cela ne devrait pas faire oublier que les Américains y sont allés en 1969. Ces exploits qui ne sont pas nouveaux, mais qui exigent la maîtrise de technologies de haut niveau, en développant un programme spatial dans toutes les directions, installent de façon prestigieuse la Chine aux tout premiers rangs du monde.

Les Chinois parlent de l'utilisation pacifique de l'espace, mais la compétition avec les États-Unis et les autres puissances semble poser la question de sa démilitarisation et de la coopération internationale.

Au cœur de la nouvelle donne : énergie et matières premières

En énergie totale consommée, la Chine a dépassé en 2009, pour la première fois, les États-Unis, en tonnes d'équivalent pétrole. L'écart reste, évidemment, considérable par tête (1,92 tep, tonne d'équivalent pétrole, par habitant en Chine contre 6,95 aux États-Unis). L'enjeu est énorme, d'autant plus que la Chine extrait, chaque année, et souvent dans des conditions dangereuses, plus de 46 % d'un charbon mondial (premier rang, loin devant les États-Unis : 11 %), particulièrement polluant. N'étant qu'au quatrième rang mondial pour le pétrole (5 % de l'extraction planétaire), au sixième rang pour le gaz naturel (un peu plus de 1 %), et insuffisamment

riche en uranium, le pays est toujours plus dépendant de l’étranger pour son ravitaillement. D’où sa politique constante et variée d’accès aux ressources dans le monde entier (voir partie 5, chapitre 1, « L’État fait son marché »).

Deux priorités : l’électricité et les énergies renouvelables

Deux grands axes prioritaires caractérisent dans ce domaine le développement chinois : l’électricité et les énergies renouvelables. L’aide de l’État permet à cinq grands opérateurs publics de contrôler 45 % du marché, tandis qu’une multitude de petites entreprises, également à capitaux publics, en contrôlent 55 %.

La Chine entend doper sa nouvelle puissance électrique, car cela améliore le sort des campagnes, et attirer les investissements étrangers avec une électricité fiable (avantage par rapport à d’autres pays émergents) et moins chère qu’en Occident (y compris en France). En 2015, la Chine produit plus d’électricité que les États-Unis.

Par ailleurs, la Chine est aussi la première dans les panneaux solaires, elle est forte dans l’éolien et, on l’a vu, susceptible de prendre le leadership de la voiture hybride ou électrique.

Dans le domaine du nucléaire, ayant bénéficié de transferts de technologie en provenance d’EDF, d’AREVA et de Westinghouse, la Chine accélère. Elle construit actuellement 28 centrales chez elle, China General Nuclear Corporation (CGN) veut investir en Roumanie, tandis que China National Nuclear Corporation (CNNC) investit au Pakistan. Les deux groupes, associés aux Français, participent à un consortium chargé de construire deux nouveaux EPR à Hinkley Point au Royaume-Uni. On constate donc une remarquable montée en puissance d’un nucléaire chinois modernisé et sinisé. D’ici 2020, il sera capable de construire des réacteurs de nouvelle génération, entièrement chinois, et pourra en exporter, particulièrement en Asie.



Alstom-Shanghai Electric : une coopération franco-chinoise exemplaire

L'entreprise française Alstom et la chinoise Shanghai Electric ont décidé de s'associer pour créer le numéro un mondial de la fabrication de chaudières à charbon et conquérir la Chine, la Russie, l'Inde, les pays émergents… Le siège sera à Singapour et les 7 500 employés proviendront pour moitié de chaque groupe. Si le Groupe de Shanghai ouvre le marché chinois, Alstom a des usines en Allemagne, aux États-Unis, en Inde et en Chine, et des centres de recherche en Europe. L'enjeu est sensible en termes d'efficacité des nouvelles centrales (rendement passant de 30 à 50 %) et de mise au point de capture et de stockage de gaz carbonique (diminution de l'effet de serre).

La Chine, laboratoire du monde ?

Dès sa fondation, la République populaire, qui se veut progressiste, s'est souciée des progrès scientifiques. Se souvenant sans doute que la Chine fut un grand pays d'inventions, elle crée, en 1949, l'Académie des sciences de Chine, qui compte une vingtaine d'instituts, et les provinces partagent cette préoccupation. À partir de 1956, un plan de vingt ans est mis en place, mais à partir de 1966, la Révolution culturelle arrête presque tout.

- ### Du *made in China* au *made by China*

Il faut attendre « les quatre modernisations » de Zhou Enlai en 1976 (agriculture, industrie, défense nationale, sciences et technologies) pour assister à un redémarrage en 1978, qui s'accélère à partir de 1992. Aux 50 000 chercheurs de l'Académie s'ajoutent des centaines de milliers d'autres, dans les entreprises industrielles et minières, dans le complexe militaro-industriel, ainsi que des dizaines de milliers d'étudiants envoyés étudier à l'étranger, en particulier aux États-Unis et en Europe.

La Chine exige généralement, dans ses partenariats avec l'étranger, des transferts de technologie contre son immense marché. Les Occidentaux dénoncent d'ailleurs les contrefaçons et le déni de reconnaissance de la propriété industrielle. L'atelier du monde qui habille la planète avec ses produits *made in China* depuis 1980, au

risque de polluer et de consommer plus lourdement, change désormais de stratégie. Depuis 2006, la recherche fait partie des priorités chinoises, et le pays veut passer de la « copie conforme » à la capacité à adapter, à autonomiser et à innover. Les premiers résultats apparaissent déjà, spectaculaires, dans de nombreux domaines. On l'a vu plus haut : les progrès chinois sont remarquables dans les industries ferroviaire, spatiale, énergétique et informatique.

Dans le domaine des superordinateurs, stratégiques pour la recherche, l'industrie et la défense, le pays se hisse à la deuxième place mondiale. En juin 2010, la Chine a organisé à Harbin les premiers jeux Olympiques des robots humanoïdes, dont les applications ne manquent pas d'intérêt : soins médicaux, tâches ménagères, situations de combat…

Le pari chinois sera gagné lorsque cette économie volontaire sera passée de *made in China* à *made by China* et au *innovated in China*, ce qui arrive déjà dans certains secteurs. Selon un rapport de l'ONU, dès 2011, la Chine dépasse déjà les États-Unis pour devenir le plus grand pays de brevets déposés, avec plus de 526 000 demandes, ce qui représente un quart des dépôts de brevets globaux dans le monde.

R & D : de l'argent et de l'investissement

Qu'en sera-t-il lorsque le budget national de recherche aura achevé sa montée en puissance ? Il est déjà passé de 0,3 % en 1990 à 1,5 % du PIB en 2008, puis à 2 % dès 2009 (un taux équivalent à celui de la France). D'aucuns ne sont d'ailleurs pas loin de penser que l'unité, la cohésion, et même la coercition dans les prises de décision et les étapes de la réalisation, côté chinois, sont susceptibles, à terme, de l'emporter sur l'Occident.

Après plusieurs décennies d'efforts, la recherche chinoise a obtenu un certain nombre de résultats en agronomie (maïs hybride, par exemple). En 1986, sept nouveaux domaines sont ciblés : l'astronautique, l'informatique, les lasers, les biotechnologies,

l’automatisation, les nouveaux matériaux, et… les nouvelles technologies, avec les premiers succès que l’on connaît.

Au palmarès mondial de la recherche, la Chine est deuxième, avec 17,5 % du budget mondial (États-Unis, 31,1 %), le Japon est troisième, avec 10,2 %. L’Inde est loin derrière, avec 2,7 %. L’Europe tout entière compte pour 21,7 %. Le ratio RD/PNB qui traduit le véritable effort national est 3,6 % en Corée du Sud, 3,4 % au Japon, 2,8 % aux États-Unis, 2,4 % à Taïwan, 2,3 % en France, 2,2 % en Italie et 2 % en Chine, qui arrive déjà au septième rang mondial…

L’entrée de la Chine dans l’OMC en 2001 l’a propulsée dans la famille des grandes puissances. Aujourd’hui, Pékin encourage à la fois le retour de ses élites scientifiques de l’étranger et l’installation chez elle de chercheurs des autres pays. La Chine souhaite devenir une usine à savoir.

Étant le plus grand marché du monde pour de nombreux produits nouveaux, la Chine dispose de beaucoup d’atouts (budget, chercheurs, publications) pour concevoir et imposer les nouvelles normes mondiales, naguère apanage des pays occidentaux. Cela risque d’advenir demain pour la voiture électrique ou la téléphonie.



CHANGEMENT DE MODÈLE : D'UNE CHINE À L'AUTRE

Années glorieuses, mais harmonieuses ?

Un économiste chinois a caricaturé les pays frappés par la crise de 2008 qui, venue des États-Unis, a atteint les trois grands pôles économiques du monde, en imaginant un homme violemment bousculé :

- l'Europe est comme un homme de soixante ans, le choc l'a poussé par terre, il a du mal à se relever car l'âge, les articulations et les muscles usés ne l'aident pas beaucoup à reprendre son souffle ;
- les États-Unis sont comme un homme d'âge mûr : tombé par terre, il se redresse tant bien que mal, mais sa bonne santé lui permet de continuer à avancer ;
- la Chine est comme un jeune homme de dix-huit ans : il est tombé et se relève, étonné du mal que cela lui a causé ; il brosse la poussière sur ses vêtements et repart d'un bon pied.

Cette image caricaturale est sans doute excessive, mais elle n'en reflétait pas moins, aux yeux des Chinois ce qu'ils pensaient des trois grandes économies mondiales pendant leurs Trente Glorieuses…

Les ressorts de leur miracle économique sont connus. Le chef d'orchestre, Deng Xioping a, désormais, le parti en main et de façon pragmatique a un projet digne du mandat du ciel des empereurs de Chine : la paix et la petite prospérité par le travail et l'épargne et le décollage économique de la Chine. Par la politique de l'enfant unique, il crée, pour trente ans, une exceptionnelle fenêtre démographique pour son pays. Son ouverture aux firmes étrangères, à la recherche de la compression des coûts et du marché chinois apporte du travail, des capitaux, de la technologie et des débouchés. Il tente aussi de combler le retard scientifique de la Chine. Des trois moteurs possibles d'une économie, deux vont fonctionner au maximum : l'investissement et les exportations, la consommation, ne pouvant venir que plus tard, c'est le modèle extraverti. Les capitaux sont abondants : l'énorme épargne de précaution des Chinois et des excédents commerciaux cumulés au fil des années, l'innombrable main-d'œuvre *low cost* étant le principal avantage comparatif.

Les résultats sont connus avec une croissance souvent proche des 10 %. En 2010, la Chine est devenue la deuxième puissance économique de la planète, l'atelier du monde, et, même, son coffre-fort. Pourtant, tout n'est pas parfait dans la meilleure des Chine : inégalités sociales et régionales accrues, exode rural mal maîtrisé, corruption, surcapacités industrielles, allocations de ressources financières discutables, sévère dégradation de l'environnement, bulles des marchés boursier et immobilier… La Chine aurait-elle mangé son riz blanc, Wen Jibao avait déjà qualifié la croissance chinoise d'« inégale, d'injuste, d'instable et de non durable », reposant longtemps sur l'exploitation des innombrables ressources naturelles et humaines. L'économie chinoise, en route vers plus de maturité, devait forcément ralentir pour opérer une transition vers une économie de consommation, de services, de qualité.

À notre époque, les statistiques peuvent être une forme moderne de mensonge, et cela est vrai pour tous les pays. En raison, d'abord, de multiples difficultés techniques avec ont un coût qui n'est pas à la portée de tous, mais, aussi, en raison de la réalité qu'elles peuvent révéler et qui peut être dérangeante pour ceux qui ont des comptes

à rendre, en particulier les détenteurs du pouvoir dont la légitimité repose sur la réalisation de leurs promesses. La Chine et le PCC n'échappent pas plus que les autres pays à ces rendez-vous, mais, pour la Chine, pays de parti unique, les chiffres indiqués pour ses recensements de population ou par le Bureau national des statistiques (BNS) peuvent être sujets à caution, particulièrement en phase délicate de ralentissement économique. Même si les observateurs peuvent recourir à des indices périphériques révélateurs de la véritable situation : consommation d'électricité et d'énergie, intensité du transport maritime, contrats de matières premières, industrie du conditionnement… Il faut aussi tenir compte des dégâts causés à l'environnement dont les coûts ultimes déflatent fortement la croissance véritable… Beaucoup s'interrogent, aujourd'hui sur le véritable niveau d'endettement des agents économiques chinois : ménages, entreprises, collectivités locales, État même…

- **La Chine ralentit, premiers nuages ?**

En 2012, un grave épisode (révolte des villageois contre les autorités locales) s'est déroulé à Wukan (province du Guangdong), toujours à cause de la sempiternelle confiscation de terres agricoles en faveur des projets politiques locaux à des fins de spéculation immobilière. L'arrestation d'un contestataire a provoqué la révolte du village… L'année 2011 a été horrible pour Whenzou (province du Zhejiang), car, outre l'accident de TGV (collision d'un train avec celui qui le précédait) en juillet, qui avait causé des dizaines de morts et de blessés, le tissu économique des PME s'est trouvé face à une redoutable crise de crédits clandestins. Vu la défaillance de l'état financier, une multitude d'établissements privés prêtent à des taux usuraires, créant une situation malsaine digne des *subprimes* américaines. La ville d'Ordos (Mongolie intérieure) représente un exemple frappant de bulle immobilière : construite pour accueillir un bon million d'habitants, elle est devenue une ville fantôme peuplée seulement de quelques milliers de personnes. Wukan, Wenzhou, Ordos révélaient les vrais maux de la Chine : la corruption, des circuits opaques, la spéculation immobilière, le surinvestissement et la mauvaise allocation des ressources.

La tâche est rude et le défi est grand pour la cinquième génération de dirigeants, qui a accédé au pouvoir en novembre 2012. L'économie chinoise ralentit, ce qui était prévisible et souhaitable, mais nécessite un processus de transition complexe, long et rempli de difficultés de tous ordres. En 2015, la croissance, à 6,9 % dans l'année, à faire pâlir de jalousie plus d'un autre pays dans le monde, est toutefois la plus faible des vingt-cinq dernières années en Chine. Or la Chine a besoin de créer 10 millions d'emplois par an, ce qui est nécessaire, à la fois pour absorber l'exode rural et fournir un emploi aux jeunes urbains et aux 6 millions d'étudiants qui, bon an, mal an, sortent des universités du pays.

Le *made in China* s'exporte toujours bien. Toutefois, même ce grand moteur de l'économie nationale ralentit quelque peu. Et ceci pour plusieurs raisons, internes et externes. En interne, il s'agit de l'augmentation des salaires, en externe, de l'émergence de nouveaux concurrents plus pauvres et moins chers, mais aussi, des effets de la crise du pouvoir d'achat chez les grands clients solvables, aggravée par la montée du chômage qui veut que, à qualité égale, on achète de préférence national. Or les excédents commerciaux cumulés de la Chine sont, avec sa capacité d'épargne, à l'origine de ses gigantesques réserves monétaires qui commencent à fondre. Souvent surcapacitaire, l'atelier du monde connaît une certaine crise manufacturière. En début d'année 2016, par exemple, l'indice PMI, qui mesure le dynamisme industriel du pays, a tendance à afficher moins de 50, niveau de rupture entre expansion (plus de 50) et récession (moins de 50).

La Chine a besoin de sécuriser et d'autonomiser sa croissance. Les exportations n'assurent cependant que 2 à 3 % de la croissance nationale. Il importe donc de tonifier la demande intérieure. Les autorités essaient de travailler à un juste équilibre des contributions à la croissance du PIB entre exportations, investissements, dépenses d'État (recherche scientifique, santé publique, enseignement, défense nationale) et consommation. Les risques les plus notables résident, évidemment, dans le surinvestissement et dans les surcapacités industrielles de la Chine. Jusqu'à maintenant, la Chine produit, vend et épargne, tandis que les États-Unis

consomment et s’endettent. Y aura-t-il une fin à cette histoire de la cigale et de la fourmi ?

Le gouvernement réagit

Dès le début de la crise en novembre 2008, le gouvernement chinois a mis en place un important plan de relance de plus de 4 000 milliards de yuans (plus de 430 milliards d’euros) et a invité les banques (avec leurs réserves colossales), dont la plupart appartiennent à l’État, à accorder le plus de crédits possible. Ce plan de relance fut consacré à 50 % à la consommation domestique et à 50 % à la construction d’infrastructures sur le vaste territoire national. Beaucoup de ces crédits ont été dirigés vers les installations portuaires et aéroportuaires, autoroutes et chemins de fer, mais aussi en direction des installations et des réserves énergétiques et minérales du monde entier, de façon à alimenter la croissance du pays. La consommation domestique consiste à aider financièrement les ménages ruraux dans leurs achats d’électroménager, mouvement baptisé *jidian xiaxiang* par le gouvernement (« machines électromécaniques descendues à la campagne »).

En même temps, une esquisse de sécurité sociale pour l’ensemble de la population est mise en place : un milliard de dossiers de sécurité sociale sont à constituer. Cela correspond à l’ambition chinoise d’assurer une couverture médicale à 90 % d’une population presque encore à moitié rurale. Selon le plan de la réforme du système médical annoncé en janvier 2009, il s’agit d’investissements se montant à plus de 850 milliards d’euros. C’est du jamais vu dans l’histoire de la Chine.

De surcroît, le gouvernement met en place depuis quelques années une série de mesures importantes. L’objectif est double :

- social : les ruraux et les aînés sont appelés à être toujours plus nombreux dans une Chine qui vieillit rapidement ;
- économique : les sommes colossales de l’épargne ne seraient plus seulement capitalisées en prévision des soins aux personnes âgées, mais pourraient servir à consommer, ce qui

> permettrait au marché intérieur chinois de prendre, au moins pour une part, les relais des marchés extérieurs, beaucoup moins dynamiques que jadis…

On commence néanmoins, à Pékin, à se préoccuper de prévenir l’endettement des ménages, qui pourrait se transformer en bombe à retardement. En effet, de plus en plus de jeunes ménages chinois empruntent pour acquérir un logement, dont les prix s’envolent. Pour le moment, la dette des particuliers ne représente qu’un tiers de leurs dépôts, mais les inégalités sociales sont suffisamment importantes pour faire en sorte que ceux qui épargnent ne sont pas ceux qui empruntent. Actuellement, l’encours des crédits aux ménages équivaut à 30 % du PIB. Cependant, si le rythme actuel se maintenait, il pourrait bondir à 70 % (80 % aux États-Unis). Lorsqu’on connaît les ravages de la crise immobilière au Japon (années 1980) et aux États-Unis (*subprimes* en 2007), on comprend qu’il faudra bien y prendre garde en Chine… pour éviter la formation d’une bulle aux effets explosifs.

De nouvelles mesures ont été prises en 2015, avec l’augmentation de la rémunération offerte par les banques aux épargnants, car jusqu’ici, ceux-ci, avec un taux d’intérêt souvent inférieur à l’inflation, n’y trouvaient pas leur compte. De plus, cela posait un véritable problème d’allocation de ressources abondantes en faveur du public tout en bloquant, quelque part, l’augmentation réelle du niveau de vie pour certains que de meilleures allocations sociales devraient aussi améliorer, favorisant ainsi le marché domestique.

Une période de plus grande turbulence est survenue : moindre croissance, difficultés d’emplois, succession de krachs boursiers en 2015 et 2016 dans les Bourses chinoises, ralentissement des exportations et, au final, diminution inquiétante d’une partie des colossales réserves de la Banque centrale qui ne sont plus que de l’ordre de 3 400 milliards de dollars, le niveau d’alerte étant fixé par les spécialistes à 2 800…

Face à ces difficultés, les autorités suspendent la cotation boursière, dévaluent le yuan, tentent d’enrayer la fuite des capitaux, mais encouragent les investissements chinois bien ciblés à l’étranger.

Le nouveau temps économique chinois : les rendez-vous des années 2020 et 2049

Un treizième quinquennal est en cours de 2016 à 2020. Cependant, en 2015, le Premier ministre Li Keqiang a lancé un plan de dix ans, devant aller jusqu'en 2025. Il s'agit, pour la Chine, de monter en gamme et d'innover chez elle. Dix secteurs clés ont été retenus : les machines agricoles, car le pays doit réorganiser entièrement son système agroalimentaire, les machines-outils à commandes numériques (MOCN), les robots (modernisation industrielle), l'aéronautique, le ferroviaire, les nouveaux véhicules mus par les énergies nouvelles, les futurs navires, la prospection des océans, les nouveaux matériaux et la biomédecine. Des dizaines de centres d'innovation industriels devront être créés pour privilégier la qualité et non plus la production de masse. Des usines vertes devront mailler des zones de production bien plus écologiques et s'imposer dans la course aux nouvelles normes, aux brevets et aux standards. L'objectif ultime est de faire de la République populaire de Chine, à l'occasion de ses cent ans, le leader manufacturier du monde. Certes, elle comptabilise encore bien des retards. Du moins peut-elle compter sur un projet mobilisateur à long terme et sur sa réussite dans le domaine des TGV qui a démontré qu'aucun retard n'était définitif…

« Quand la Chine éternue, le monde s'enrhume »

On a dit cela des États-Unis pendant la seconde moitié du xxe siècle. Le monde, devenu quelque peu sino-dépendant, est à son tour atteint par le ralentissement chinois. Le lait français, par exemple, s'exporte moins en Chine, et c'est un des éléments, parmi d'autres, de ses difficultés. Les investissements chinois pourraient vite se raréfier, remettant en cause certains projets, mais ce sont surtout les pays exportateurs de matières premières et d'énergie qui souffrent le plus. C'est particulièrement le cas d'un certain nombre de pays africains tel que l'Angola, le Nigéria, l'Algérie. Mais, aussi, celui de l'immense majorité des voisins de la Chine dont une bonne partie des investissements et des débouchés dépendent de la dynamique économique du puissant voisin. Au loin, le Brésil, autre

pays-continent dont la Chine est le premier partenaire économique, souffre, *via* son minerai de fer, son soja ou son maïs. Les cours mondiaux des hydrocarbures, dont la Chine est le plus grand importateur, ceux de l'acier (elle est à l'origine de la moitié de la production mondiale) sont, forcément, dans ce cas, de tendance baissière…

Autant, ces dernières années, on a pu croire en une montée et à une percée décisives des pays qualifiés d'émergents particulièrement les célèbres BRICS par rapport aux pays développés, autant, maintenant, le ralentissement de la croissance apparaît général. Brésil, Russie et Afrique du Sud éprouvent de sérieux problèmes de croissance. Seule l'Inde connaît une certaine embellie sous le gouvernement du leader nationaliste Modi. La Chine reste le leader de ce groupe, mais, en 2015, son taux de croissance officiel est descendu à 6,9. Si ce chiffre est à faire pâlir n'importe quel autre gouvernement, certains économistes n'hésitent plus à parler de « stagnation séculaire », concernant tous les pays, les possibles progrès de productivité ne pouvant pas être apportés par les nouvelles techniques de communication. Jamais, pensent-ils, un autre pays ne pourra reproduire le rattrapage chinois. Le monde est devenu multipolaire, avec un nord dominé par les États-Unis et un sud dominé par la Chine. La planète est à la recherche d'un nouvel ordre mondial. Chaque pays œuvre pour faire émerger une économie plus inclusive, plus autonome, tout en gardant des liens avec ses partenaires, et en tentant de préserver des classes moyennes mises à rude épreuve.

- **La question des capitaux, le public et le privé**

La dégringolade des Bourses chinoises en 2015, puis encore en 2016 a réveillé des inquiétudes quant à l'économie mondiale. Le Premier ministre chinois, Li Keqiang a évoqué les surcapacités industrielles et la possibilité, particulièrement dans la sidérurgie, de licencier 6 millions de personnes. Dans ce domaine sidérurgique, qui produit plus de 700 millions de tonnes (plus de la moitié de la production mondiale), il serait question de diminuer la production de 150 millions de tonnes, mais des observateurs étrangers estiment

que c'est trop peu et avancent le chiffre de 400 millions de tonnes. Le même problème concerne les mines de charbon et les chantiers navals. D'une façon générale, souligne le Premier ministre Li Keqiang, il est urgent de restructurer les « entreprises zombies ».

Au niveau boursier, le gouvernement réagit souvent par la manière forte pour tenter de stabiliser les cours en procédant à des enquêtes et en taxant les banques et les maisons de courtage, mais cette confrontation entre le marché et les pouvoirs publics révèlent les limites du capitalisme d'État tel qu'il est pratiqué en Chine.

La Chine entre ainsi dans une période de fusions, nécessaire dans bien des secteurs : papier, verre, aluminium, ciment, aéronautique… Il faut dire que si le risque reste important d'étouffer le secteur privé et de tout entraîner par le fond, une réussite a eu lieu en 2015 : la fusion des géants ferroviaires CSR et CNR qui, en septembre de la même année, ont emporté la construction de la ligne TGV Los Angeles-Las Vegas, suivi d'un autre grand succès : l'obtention de la ligne Djakarta-Bandung, en Indonésie, au détriment du Japon.

Comme dans beaucoup d'autres pays du monde, de mauvaises ombres peuvent, aussi, rôder sur l'économie chinoise, en particulier celles de la dette et de la fuite des capitaux :

- au niveau de la dette, celle de l'État, qui augmente, mais peut encore accorder des liquidités pour relancer l'économie. Celles des provinces et des collectivités locales, bien davantage cigales que l'État central, plutôt fourmi, et moins connues, sont sans doute plus préoccupantes. Il y a aussi les fameuses « entreprises zombies », grandes consommatrices de capitaux publics et insuffisamment productives. Et, enfin un certain nombre de ménages pris au piège de l'immobilier ;
- le pouvoir peut craindre qu'une partie de l'épargne chinoise soit tentée de chercher une rémunération meilleure à l'étranger (États-Unis et Europe). D'où de récentes mesures de la part de l'Autorité étatique des changes, branche de la Banque centrale, pour limiter les retraits à l'étranger. L'agence Chine nouvelle recommande de ne pas se précipiter sur le billet vert. Il n'empêche, il existe une grande inventivité chinoise pour faire

sortir de l’argent, de la part des particuliers comme de celle des entreprises. Mais, au début de l’année 2016, les réserves chinoises avaient perdu 1 000 milliards de dollars en un mois, passant de 4 000 à 3 230 milliards, rythme insoutenable à terme.

- **BAII contre FMI ?**

Lassée d’une réforme du FMI qui tarde à lui faire la place qui lui revient au niveau des quotas, la Chine a créé, en 2014-2015, la Banque asiatique d’investissements pour les infrastructures (BAII). C’est en 2013 que le président Xi Xinping a évoqué, pour la première fois, cette Banque, moins dépendante des États-Unis, pour financer des projets régionaux. En effet, la Chine, deuxième, peut-être première puissance économique du monde, n’avait au printemps 2015, que 3,81 % des droits de vote au FMI (16,75 % pour les États-Unis), alors qu’elle représente 12 % de l’économie mondiale. Et c’est sensiblement la même chose pour la Banque mondiale. Par ailleurs, la Banque de développement asiatique (BAD) est essentiellement gérée par les États-Unis et le Japon.

La BAII a été créée le 24 octobre 2014, son siège est à Pékin et son directeur est un Chinois. Au printemps 2015, elle compte 57 membres fondateurs. Beaucoup de pays asiatiques y participent, mais non le Japon et l’Inde. Beaucoup de pays européens ont adhéré aussi, y compris l’Angleterre et la France. D’autres pays importants en sont aussi membres comme la Russie et l’Australie. Tout ceci représente, sans nul doute, un succès diplomatique pour la Chine. Comment Washington va-t-il tenter de contenir cette menace relative d’isolement portée par cette nouvelle stratégie chinoise de la route de la soie ?

Fin 2015, le FMI a mis le yuan dans son panier de devises servant à fixer la valeur des droits de tirage spéciaux (DTS) qui constituent, depuis 1969, l’actif de réserve international du fonds. Le yuan a ainsi rejoint le dollar, l’euro, la livre et le yen. C’est la reconnaissance du fait que la Chine est un acteur de premier plan.

Le destin du yuan

• « Agir après mûre réflexion » *(Sansi er houxing)*

Il est bon de rappeler brièvement l'histoire du yuan. La monnaie chinoise contemporaine est le *renminbi* (ou le yuan). *Renminbi* signifie « la monnaie du peuple » (*renmin* signifie « peuple » et *bi*, « monnaie »). Le yuan est stabilisé en 1956 et géré par la Banque de Chine, qui constitue en principe un simple département de la Banque du Peuple. La Banque de Chine emploie plus de 300 000 personnes et compte 33 000 agences sur tout le territoire. Elle est à la fois institut d'émission, banque d'État, établissement de crédit, chambre de compensation et caisse d'épargne. La Banque de Chine est devenue un organisme chargé de gérer les échanges du commerce extérieur. Symboliquement, elle dispose du plus haut gratte-ciel de Hong Kong, construit selon les règles du *feng shui* (géomancie en français).

La Chine communiste pratiquait un système de double change, l'un pour les Chinois et l'autre pour les étrangers qui vivaient en Chine. Sous le régime de Mao, l'économie planifiée ne favorisait pas la production, les Chinois citadins achetaient les produits de consommation sous quota, par famille et par mois. Pour ne pas être condamnés au même sort, les étrangers qui travaillaient et vivaient en Chine disposaient d'une autre sorte de yuan, appelé *waihuijuan* (« billets de devises étrangères »), qui leur était spécialement dédié afin qu'ils puissent se procurer les produits de consommation courants. Cela explique aussi l'histoire des fameux « magasins de l'amitié », typiques en Chine et dans les pays communistes, où les étrangers pouvaient obtenir de façon prioritaire tout ce dont ils avaient besoin. La première bouteille de Coca-Cola a été vendue en Chine dans un « magasin de l'amitié » de Pékin en 1979.

Zhu Rongji, « tsar de l'économie »

C'est en 1994, sous l'autorité de Zhu Rongji, que le yuan a été calé sur le dollar, dont il épouse désormais les oscillations sur le marché

mondial des monnaies. À dollar faible, yuan faible mais, depuis peu, ce n'est plus le cas.

REPÈRES

Zhu Rongji

Zhu Rongji (né en 1928) est sans doute, après Deng Xiaoping, le personnage le plus influent de la réforme économique. Lauréat du concours national de la province du Hunan, il est entré à l'université de Qinghua en 1947. Maire de Shanghai de 1989 à 1991, où il prend la suite de Jiang Zemin. Président de la Banque de Chine de 1993 à 1998 et Premier ministre de 1998 à 2003, Zhu Rongji est, aux yeux des Chinois, un homme politique intègre et courageux. Durant son mandat, il est parvenu à réformer les entreprises étatiques, à contrôler l'inflation et à éviter le krach immobilier, c'est-à-dire le chaos financier, au point d'être qualifié de « tsar de l'économie » chinoise (d'après l'article d'Ursula Gauthier, « Zhu Rongji, l'artisan de la Chine nouvelle ». *Le Nouvel Observateur* du 30 décembre 2009).

L'atelier du monde, durant des décennies, associé à une monnaie accrochée au dollar et sous-évaluée (comme naguère le Japon, mobilisé et regroupé sur l'impératif industriel, dont le yen était le bras armé du combat économique), est désormais à l'origine des plus grandes réserves monétaires du globe.

« Le dollar est notre monnaie, mais c'est votre problème. » On se souvient de cette formule de John Connally, secrétaire américain au Trésor sous la présidence de Richard Nixon, en réplique à la délégation européenne qui s'inquiétait des fluctuations du dollar américain. Aujourd'hui, la Chine peut-elle à son tour faire preuve de la même désinvolture, ignorer les inquiétudes grandissantes de nombre de pays (occidentaux notamment, mais aussi le Brésil) et, ainsi, ne pas assumer ses nouvelles responsabilités de grande puissance ?

Grogne et inquiétude chez les partenaires

Beaucoup de pays occidentaux, notamment les États-Unis qui affichent un déficit colossal dans leurs échanges avec la Chine, dénoncent un yuan sous-évalué. Les Occidentaux reprochent au yuan, dont le niveau serait trop bas, de fausser les règles de la

concurrence, en poussant les exportations chinoises, précipitant les délocalisations et créant du chômage à l'ouest.

Les chiffres sont surprenants après la crise : en mars 2009, pour la première fois depuis six ans, le commerce extérieur de la Chine est déficitaire de 7,24 milliards de dollars. Cependant, ni les États-Unis ni l'Europe n'en bénéficient : cela profite aux pays asiatiques (Japon, Corée du Sud…) et à Taïwan.

La querelle des parités

Une hypothèse voudrait que, si le *renminbi* était réévalué, les Chinois importeraient plus, ce qui maintiendrait des emplois. La Chine a effectivement connu une hausse du yuan de 30 % par rapport au dollar entre 2005 et 2012, mais cela n'a aucunement réduit le déficit américain, qui continue à se creuser, et la crise mondiale semble ne rien à voir avec la sous-évaluation du yuan. Entre janvier 2010 et juin 2012, le yuan s'est apprécié de presque 20 % face à l'euro, et les exportations françaises n'en ont pas pour autant profité. Tandis que l'Allemagne, malgré le même taux de parité entre euro et yuan, continue d'être excédentaire avec la Chine.

La hausse du yuan est-elle la clé de la relance de l'emploi aux États-Unis et en Europe ? La Chine n'hésite pas à répliquer que les plus grands bénéficiaires du bas taux du yuan sont d'abord les ménages américains, qui, grâce aux produits *made in China* à faible prix, économisent chaque année quelques centaines de milliards de dollars dans leurs dépenses quotidiennes. De nouveau, au mois d'août 2015, le yuan avait déjà été dévalué de 1,9 %. Mais en février 2016, à peine un G20 terminé à Shanghai, Pékin a cependant déprécié le yuan (6,5452 yuans contre un dollar), ce qui accroît la perplexité de ses partenaires.

• Vers la convertibilité du yuan ?

Faut-il attendre encore une ou deux décennies pour que le yuan devienne convertible, comme le dollar, l'euro et le yen, en libre fluctuation sur les marchés financiers ? La Chine, qui semble

prendre son temps, ne le souhaite pas dans l'immédiat, car cette situation, du moins le croit-elle, lui a épargné la crise mondiale et les affres de la spéculation.

Les réserves monétaires considérables de la Chine sont gérées par des fonds souverains comme la CIC (China Investment Corporation) qui, dans un monde financièrement asséché, financent les projets d'investissement gigantesques de la Chine dans le monde.

Une telle abondance de fonds permet :

- en interne, d'investir en infrastructures, de promouvoir l'éducation et la recherche, d'esquisser un véritable système de sécurité sociale, de moderniser et de renforcer les armées ;
- en externe, d'organiser une zone de développement asiatique, comme le révèle le dernier accord Chine-ASEAN, d'accéder au mieux aux matières premières et aux sources d'énergie du monde entier (Asie Majeure et Mineure) et dans les trois A (Afrique, Australie et Amérique latine), d'acquérir, *via* des coopérations bilatérales diversifiées, les technologies stratégiques les plus offensives (aéronautique, nucléaire, informatique et Internet…).

Pour certains observateurs, comme l'historien Nicolas Baverez, l'actuel statut et l'actuelle parité du yuan représentent une menace majeure pour la mondialisation, car la croissance chinoise ne peut plus être tirée par le consommateur occidental. La Chine doit accéder à la responsabilité internationale. La question est complexe. Ce qui est sûr, c'est que, pour le moment, « Pékin n'est pas prêt pour une libéralisation totale » (Jean-Pierre Cabestan, 2016) et reste « un acteur global atypique ».

Certains économistes occidentaux signalent aussi que les entreprises étrangères sont à l'origine de la moitié des exportations chinoises et qu'elles sont les premières à bénéficier de la faiblesse du yuan et des salaires en Chine. Apple, par exemple, y fabrique tous ses iPod et tous ses iPhone. Avec la hausse du *renminbi*, les Chinois achètent plus facilement des matières premières et des entreprises dans le monde.

Toujours est-il que, depuis quelque temps, on peut constater que les Chinois sont devenus compétitifs dans de nombreux domaines, notamment pour les produits technologiques (30 % des exportations), tels que les télécommunications, quelle que soit l'appréciation du yuan.

Une réévaluation permettrait-elle d'espérer une relocalisation de la production aux États-Unis et une réindustrialisation de l'Europe ? Est-il concevable que la France recommence à fabriquer des réfrigérateurs, des fers à repasser, des baskets, des T-shirts, des boutons et des chaussettes… au moment où même la Chine commence à délocaliser ses usines pour la fabrication de produits à faible valeur ajoutée au Vietnam, au Bangladesh, en Inde ?

Y a-t-il une guerre des monnaies aujourd'hui entre les trois principaux protagonistes de l'économie mondiale : l'Asie de l'Est (vers une zone yuan-yen ?), l'Amérique du Nord (zone dollar) et l'Europe (zone euro, avec l'éternelle exception britannique) ? Aux États-Unis comme en Europe, beaucoup estiment qu'une monnaie faible favorise les exportations. À l'exception de l'Allemagne, deuxième pays exportateur du monde, qui affiche structurellement une balance excédentaire avec la Chine. La voie passe sans doute par un accord entre Washington, Pékin et Francfort (siège de la BCE).

L'enjeu des marques et des normes

La Chine n'entend pas rester cantonnée dans son image actuelle d'atelier du monde. Parmi les 2 % de son PIB investis en recherche et développement (R & D) dès 2009, quelque 40 % proviennent de l'État, ce qui représente le taux de participation étatique le plus élevé du monde.

Cette volonté de devenir l'un des grands foyers mondiaux de matière grise et de recherche pose, bien entendu, la question des normes et des standards, qui hier encore étaient allemands (normes DIN), américains, japonais… Désormais, la Chine appartient aux instances

de l’ISO (International Standard Organisation), structure qui veille sur les normes au niveau mondial, et elle est riche de nouveaux et de grands groupes industriels, d’ingénieurs et de chercheurs. Elle essaie de tout faire pour, à terme, définir et imposer de nouveaux produits conçus et réalisés par les siens.

Cela se constate déjà pour de nouveaux produits de grande consommation : lecteurs de DVD, téléphonie mobile (norme 3G TD-SCDMA, dont la Chine a l’entière propriété intellectuelle), protocoles d’Internet, où, une nouvelle fois, la taille du marché chinois est un atout décisif. Mais les autorités ont une vision stratégique, qui consiste à cibler les secteurs d’avenir : la voiture électrique, les télécommunications, les nanotechnologies, et surtout le domaine déterminant de l’énergie et de l’écologie, l’éolien, le solaire, les réacteurs nucléaires, le ferroviaire, les ampoules électriques du futur, les carburants propres, etc. Cela aura sans aucun doute un impact considérable sur le reste du monde. Ce que le pays recherche, c’est de promouvoir, dans tous les secteurs économiques, ses nouvelles marques (matériel ferroviaire, téléphone, télévision) qu’une nouvelle génération d’entrepreneurs-ingénieurs-managers chinois est capable de réaliser. Impressionnée par l’efficacité de l’industrie allemande, la Chine a compris que si on tient la norme, on tient le marché. Ses recherches fondamentales et appliquées, la dimension de son appareil productif et sa capacité d’exportation dans le monde entier pourraient lui ouvrir l’accès au très petit club des très grandes puissances économiques du monde.

Chine et révolution numérique

La Chine compte, dans le monde, le plus grand nombre de personnes équipées d’un téléphone portable, sans doute proche du milliard d’abonnés. Le pays reste le plus important marché de la planète pour les smartphones, un marché qui a atteint la saturation avec moins de primo-accédants. Dans ce contexte, le marché national est très disputé entre les concurrents étrangers et les marques du pays : Huawei, ZTE, Lenovo, Xiaomi. La société chinoise est devenue une société connectée. Avec plus de 700 millions d’internautes, la Chine dispose d’entreprises à son échelle,

géantes, avec Tencent, Alibaba (le géant d'e-commerce), Baidu (le Google chinois), Weibo (le Tweeter chinois), YouKou (YouTube chinois), et WeChat (réseau social principal qui a plusieurs centaines de millions de membres). Dans cette révolution numérique, la Chine a de grandes ambitions et elle entend défendre sa souveraineté sur le net. Depuis 2014, se tient à Wuzhen (petite station thermale à l'est du pays) une « conférence mondiale sur l'Internet », gérée par l'État. En décembre 2015, le président Xi a déclaré : « Aucun pays ne doit poursuivre l'hégémonie dans le cyberespace ni interférer dans les affaires internes d'autres pays ou soutenir des cyberactivités qui sapent leur sécurité nationale. »

Compte tenu de la nature du régime politique de la Chine, la question de la liberté d'expression et de la connexion sur les sites étrangers est bel et bien posée. La question rebondit pour tout ce qui concerne la cyberguerre, non seulement du côté étranger, qui cherche à connaître l'exacte réalité chinoise, mais, aussi, du côté chinois qui dispose de nombreux cyberpoliciers, très bien renseignés, à l'instar des autres pays du monde.



Ma Yun et Alibaba

Ma Yun ou Jack Ma (pour les Occidents) est un ancien professeur d'anglais qui découvre Internet lors d'un voyage aux États-Unis. En 1999, dans un appartement de Hangzhou (province du Zhejiang), il fonde, avec quelques amis et collègues, une plate-forme qui met en relation sous-traitants chinois et sociétés étrangères. Très vite, cette société, Alibaba, étendue aux particuliers en 2003 (avec taobao, « la chasse au trésor ») deviendra un géant mondial du e-commerce, au point de réaliser, en 2014, à Wall Street, la plus importante entrée en Bourse de l'histoire. En 2015, le groupe rachète le *South China Morning Post*, le célèbre quotidien de Hong Kong. Ces immenses succès de la seconde fortune de Chine illustrent une nouvelle et talentueuse génération d'entrepreneurs chinois, mais qui, sur des enjeux aussi stratégiques et sensibles, semblent réussir grâce à leur proximité avec le parti au pouvoir… Le plus grand problème d'Alibaba est la contrefaçon, certains médias révèlent que le taux des faux produits en vente sur Alibaba serait de 73 % des produits en ligne.

Outre ce domaine où la Chine a fait des progrès immenses, elle prospecte aussi et travaille sur les toutes dernières technologies. Par exemple, le Français Gorgé, champion tricolore des imprimantes 3D et qui veut rivaliser avec les Américains, s'est allié avec le Chinois Hunan Farsoon. Dans un domaine aussi stratégique, la Chine n'hésite pas à parier sur les start-up dont la vision internationale risque de bouleverser rapidement le monde.

- **Quel modèle suivre ?**

Après avoir été au coude à coude avec le Japon, la Chine est devenue, en 2010, la deuxième économie mondiale. Mais son revenu par tête n'est encore que le dixième de celui des Japonais, ce qui renforce sa volonté de continuer sur sa lancée.

Les principales interrogations qui concernent la Chine et le monde ont un volet interne et un volet externe.

- Sur le plan interne, la durée et la qualité de la croissance sont en jeu. En effet, celles-ci sont trop dépendantes des exportations, donc de l'étranger et de l'investissement, tandis que la consommation domestique, en dépit du plan de relance de 2008, n'a pas pris le relais. L'inflation, révélatrice de déséquilibres et toujours dangereuse si elle n'est pas bridée à temps, peut menacer la Chine. Elle rôdait avant 2009, elle rôde encore en 2016 et concerne aussi bien l'immobilier que l'ail, les haricots verts, les tomates et la viande… Cependant, le monde subit actuellement des pressions déflationnistes, tout aussi dangereuses.
- Sur le plan externe, la question du triple dumping monétaire, social et environnemental est posée par nombre d'observateurs, qui ne sont pas tous sinophobes pour autant. Quel sera l'atterrissage de cette croissance insoutenable à long terme : brutal ou en douceur (*soft* ou *hard landing*) ? Le pays jugulera-t-il le surinvestissement et les surcapacités de production ? Cette croissance manufacturière, dévoreuse des ressources limitées sur terre, sera-t-elle supportée par le reste du monde, qui commence à s'inquiéter d'une approche chinoise plus offensive qu'auparavant, et toujours nationaliste ?

Le modèle occidental a montré ses limites : culte du court terme, surendettement, individualisme exacerbé, désindustrialisation et hyperconsommation, triomphe du capitalisme financier et spéculatif… générateurs toutefois d’un épanouissement personnel et d’une créativité incontestables.

Les valeurs chinoises, « asiatiques », sont différentes : valorisation du mérite et du travail, priorité de la nation, importance de la famille et du respect dû à l’âge et au savoir… mais manque d’initiative et de créativité individuelle. Faut-il restreindre les excès du modèle de l’Ouest et assouplir les contraintes traditionnelles de l’Est ? L’Ouest et l’Est peuvent-ils s’enrichir mutuellement plutôt que s’affronter ?

Le modèle soviétique a échoué et la Russie de M. Poutine vit bien des difficultés économiques, car elle est restée trop dépendante des exportations de ses hydrocarbures. L’Inde reste démocratique mais également pauvre. Son système de castes, sa démographie non maîtrisée et son manque d’espace, en dépit de quelques industries high-tech remarquables, ne peut séduire une Chine tournée vers son propre rêve, hier encore américain mais qu’elle veut autochtone. Finalement, ne serait-ce pas le vieux rival japonais, riche mais vieux qui offrirait des pistes, parmi d’autres, à une Chine en pleine transition mais qui va vieillir vite, comme le « pays des tempes argentées » ? Certains observateurs évoquent aussi les États-Unis de la fin du XIXe siècle, quand ils devenaient la première puissance mondiale, avec, comme la Chine contemporaine, une abondante main-d’œuvre, une amélioration du niveau de vie et la construction de puissantes infrastructures, en particulier portuaires et ferroviaires. Cependant, la Chine actuelle, au modèle politique sans équivalent, devra inventer son propre modèle, surtout en matière de liberté de commerce, de protection de la propriété et d’accès à la consommation pour les plus pauvres. Son ralentissement n’est cependant pas un effondrement, et elle va sans doute se garder de négliger son industrie à qui elle doit sa nouvelle puissance…

Prospérité ou déclin ?

En 2007, la CCTV, Chine Central Television, a lancé une série de documentaires historiques en douze épisodes intitulés « Naissance

des grandes nations ». Ils retracent l'histoire de neuf grands empires depuis le XVe siècle, de leur naissance à leur décadence : le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, le Japon, la Russie et les États-Unis. Il faut souligner que l'équipe de télévision chinoise a sérieusement travaillé son sujet. Pour la partie française, elle est venue en France et a interviewé plusieurs historiens dont Jacques Marseille, professeur à la Sorbonne, historien reconnu de la Révolution française et de l'économie contemporaine.

Le sujet intéresse la Chine entière, puisqu'un livre portant le même titre a été édité par l'une des plus grandes maisons d'édition du pays, Renmin chubanshe (« Maison d'édition du peuple »), et distribué par la plus grande librairie chinoise, Xinhua Shudian (« Librairies Xinhua »). Le mot de l'éditeur, très direct, montre bien que la Chine réfléchit et ne semble pas vouloir s'ouvrir et se développer aveuglément.

Pourquoi voit-on naître rapidement, l'un après l'autre, des pays puissants avec lesquels aucun autre ne peut rivaliser ? Pourquoi, dans l'histoire, leur suprématie ne dépasse-t-elle guère le siècle ? Quels sont leurs règles et leurs points communs, afin que la Chine puisse retirer des leçons de leur expérience ?

Dans la préface, l'auteur explique :

Depuis le XVe siècle, le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, le Japon, la Russie et les États-Unis, ces neuf grandes nations, sont montées en puissance successivement. Elles nous livrent des enseignements significatifs en termes de prospérité et de déclin de l'histoire et du développement. Décrire leur histoire, étudier leur développement, en tirer des leçons, sont grandement bénéfiques à la Chine d'aujourd'hui…

D'une part, l'histoire prouve que tout isolement du système international aboutit inévitablement à une situation toujours plus passive… et d'autre part, tout système pour devenir puissance, ou toute recherche des intérêts économiques et politiques au niveau international qui négligerait la réalité du monde actuel, ne serait que fausse piste…

Les Chinois ne veulent pas voir leur pays se fractionner en petites « principautés » ou replonger dans la guerre civile, comme cela lui est souvent arrivé dans son histoire millénaire, et encore au XIXe siècle. Elle ne veut pas devenir son propre « meilleur ennemi », comme le souligne Valérie Niquet.

La prospérité et la stabilité sociale, au profit de la majorité du peuple, se feraient-elles systématiquement au détriment des intérêts des autres ? La Chine va-t-elle adopter le même mode de développement que l'Occident, avec les mêmes valeurs de liberté individuelle et les mêmes convictions démocratiques ? La société harmonieuse, stable et efficace qu'elle prétend construire tiendra-t-elle le coup au fil du temps ?

- **Après les glorieuses, les laborieuses ?**

La crise financière actuelle peut-elle au bout du compte, s'abattre sur une Chine jusque-là épargnée ? Il existe tout d'abord le surinvestissement financier, le suréquipement des infrastructures et les surcapacités industrielles. Aucun pays au monde, dans l'histoire économique, n'a pu tenir un tel rythme, mené aux dépens de la consommation domestique, sans finir par basculer du boom de la croissance à un monde plus difficile.

Le plan de relance chinois de 2008 a débouché sur des appartements sans acheteurs, des infrastructures sans clients (redondance entre aéroports régionaux et lignes TGV) et des surcapacités usinières sans possibilité de retour sur investissement. Or, rien n'est pire qu'un krach immobilier associé à un cortège de faillites…

Pour l'épargnant chinois, le compte, jusque-là, n'était pas bon : le taux de rémunération de son placement, plafonné à 3 % alors que l'inflation est supérieure à ce taux. Épargner revient donc à s'appauvrir. Travailler ne permet pas de consommer, car l'inflation, par les coûts comme par la demande, annihile les augmentations de salaire. Telle est la difficulté pour le moment, problème repéré par les autorités.

En revanche, les liquidités sont considérables et mises à la disposition des entreprises d'État et des collectivités locales (alors que les entreprises privées sont abandonnées à leur triste sort) : provinces et préfectures ont été, ces dernières années, les véritables cigales du pays, au grand dam du pouvoir central et pour le meilleur avantage de dirigeants provinciaux souvent corrompus. Beaucoup

évoquent les créances douteuses des banques et la fuite des biens publics dans les mains des plus privilégiés, ainsi que l'endettement des jeunes ménages, ce qui rapprocherait singulièrement les problèmes de la Chine de ceux de ses partenaires. La croissance ralentit, un déficit du commerce extérieur risque d'apparaître. L'emploi commence à souffrir…

Par ailleurs, sous l'impact de la crise, le monde extérieur change et appelle de ses vœux la réindustrialisation et la relocalisation, arguant des avantages de la qualité, de la proximité, de la réciprocité et de la reconquête de l'emploi. La Chine, encore bien trop dépendante de ses exportations, ne pourra pas s'épargner une douloureuse révision de sa politique économique et sociale, d'où sans doute les vifs débats au sein du parti et de la cinquième génération de dirigeants. Déjà, une partie de sa population recherche la qualité, désapprouve le faux et la contrefaçon (dont le pays est encore le champion du monde), tandis que les autorités du pays encouragent l'innovation et l'approche des frontières technologiques. « L'usine du monde » fabrique aussi d'excellents cerveaux (en 2020, la Chine a une chance d'être première au monde, avant l'Inde et les États-Unis, en nombre de diplômés).

Surinvestissement, surchauffe économique, bulle immobilière et boursière, corruption, trafics et contrefaçons dus à l'immensité du territoire et à l'inégalité du développement : autant de problèmes auxquels s'attelle le pouvoir central, particulièrement celui vers lequel tout converge désormais, le président Xi Jinping.



CINQUIÈME PARTIE

GÉOPOLITIQUE LA SOUVERAINETÉ CHINOISE : LA CHINE, L’ASIE ET LE MONDE



CHAPITRE 1

L’ÉTAT FAIT SON MARCHÉ : LA QUÊTE DES RESSOURCES

Nourrir le pays, investir les terres

Enfants de la terre jaune

La Chine, depuis des temps anciens, tente de nourrir convenablement sa nombreuse population en domptant ses fleuves et ses rivières : la question de l’eau et des grains est toujours au cœur de ses préoccupations. Elle doit produire des richesses manufacturières, acheminer et échanger. Là réside sans doute sa capacité à produire et à inventer, à négocier et à tisser des réseaux. Consommateurs et producteurs, les Chinois connaissent le prix des choses, et sont aussi, on l’a vu, parmi les plus grands épargnants du monde, ce qui permet aux trusts nationaux d’investir et d’acheter. Machine à créer de la valeur grâce à l’énergie, aux matières premières et au travail, l’empire construit un réseau sino-centré à l’aide de tankers, de minéraliers, de porte-conteneurs, de tuyaux, d’oléoducs et de gazoducs.

La Chine est, avec les États-Unis, la première puissance agricole du monde, avec des productions céréalières, végétales et animales aussi massives que diversifiées. Les pêcheries, en eau douce et en mer, représentent près de 40 % de toute la pêche mondiale. Mais la Chine manque de terres : elle doit nourrir 20 % de la population du

globe avec 8 % de la surface agricole utile (SAU) mondiale, ce qui explique la tension et les conflits récurrents entre les paysans et les fonctionnaires locaux dont une partie est accusée de corruption et de violation de la propriété terrienne.

- **Greniers convoités**

On assiste actuellement à la « location » de terres étrangères pour assurer la sécurité (alimentaire) de nombreux pays qui manquent d'eau, de potentiel agricole, ou qui sont aux prises avec les nouveaux besoins alimentaires de leurs populations enrichies : Chine, Inde, Japon, Corée du Sud, Arabie saoudite, Émirats arabes unis. Ce phénomène pourrait avoir des conséquences ultimes imprévisibles. Certains observateurs parlent de « razzia » sur les terres agricoles, au détriment de beaucoup de pays d'Afrique, de Madagascar et d'Asie. La Sibérie, vaste et vide d'hommes, ne commence-t-elle pas à vivre de la dynamique du monde chinois ? Récemment, l'achat de terres nourricières dans le Berry (France) pose question.

La Chine, « OPEP des terres rares »

- **Dix-sept ressources stratégiques**

La République populaire dispose d'un atout exceptionnel : les métaux et les terres rares, enjeu encore peu connu du grand public. En 1992, Deng Xiaoping avait remarqué que le Moyen-Orient avait le pétrole, et que la Chine avait les terres rares : il s'agit de néodyme, de cerium, de dysprosium, d'europium, de samarium, de terbium… Au total, dix-sept ressources dont les propriétés métallurgiques, chimiques, électriques, optiques ou magnétiques sont précieuses, voire indispensables dans les nouveaux secteurs stratégiques : moteurs électriques, disques durs, caméras, nouvelles ampoules, matériel d'investigation spatial… La Chine détiendrait dans ce domaine une écrasante proportion, certains avancent des chiffres montant à plus de 80 % des disponibilités mondiales, l'essentiel étant localisé en Mongolie intérieure.

Ces réserves d’avenir concernent la Chine pour un tiers et la Russie pour un quart. De quoi rendre les Occidentaux inquiets… On peut en outre noter que, depuis 2007, devant l’Afrique du Sud, la Chine est devenue le premier producteur mondial d’or.

D’autres métaux et matières sont aussi stratégiques. L’atelier du monde recherche, sur la planète, du bois, du caoutchouc, de l’aluminium, du cuivre, de l’étain, et même les déchets dont une majeure partie peut être récupérée ou recyclée (papiers, chiffons, électronique déclassée…).

Devenue le haut-fourneau du monde, drainant le minerai de fer de la planète, la Chine produit plus de la moitié de l’acier mondial.

- **« E-dépotoir » de la planète**

C’est ainsi que des villes comme Guiyu, de la province du Guangdong, désossent et trient les vieux frigos, les ordinateurs et les téléphones du monde entier. Ils contiennent plastique, béryllium, chrome, plomb, cadmium, mercure, que les enfants des *mingong* manipulent dangereusement, sans équipements protecteurs, pour des gains dérisoires.

Ces bidonvilles sont les e-dépotoirs de la planète. Les entreprises chinoises n’hésitent pas à venir enlever des déchets plastiques jusqu’en Aquitaine. La Chine est par ailleurs la plus grande importatrice de papier du monde. Le travail intense de la transformation, associé à une main-d’œuvre bien peu chère, constitue un avantage comparatif supplémentaire.

La quête de l’énergie : compagnies et continents

De grands trusts d’État chinois, Minmetals, Chinalco, Hunan Valin, épaulés par des fonds souverains comme la CIC, prospectent dans le monde entier. Dans ces conditions, vu de Pékin comme d’ailleurs, une nouvelle géographie sélective apparaît, qui accorde de

l'importance à deux grandes régions périphériques : le Xinjiang et le Tibet.

De la « nouvelle frontière » à la « terre cachée » de l'Ouest

Le Xinjiang (« nouvelle frontière » en mandarin), peuplé d'Ouïgours, musulmans sunnites turcophones, détiendrait 25 % des réserves de pétrole, 34 % de celles de gaz, et 40 % de celles de charbon du pays. Il faut y ajouter 25 % des réserves de fer, d'or, de cuivre, de nickel et de béryllium. Cette province, grande comme deux fois et demie la France, est en outre la première de Chine pour la production de coton.

Le Tibet (Xizang, « trésor de l'Ouest » en mandarin) n'est pas que le château d'eau dont dépendent 47 % de la population mondiale ; l'espace tibétain (deux fois la France) comprend de très importantes quantités d'hydrocarbures, de charbon, d'uranium, de fer et de zinc, de matériaux de construction, et même d'herbes…

La Chine, entre la Sibérie, l'Australie… et l'autre Amérique

Au-delà des terres chinoises et des mers, on peut considérer une première zone : Sibérie-Asie-Australie.

La Sibérie, vide d'hommes, dispose d'un catalogue minéral digne de la table de Mendeleïev. Les pays limitrophes de l'Asie du Sud-Est sont eux aussi sollicités, en particulier l'allié et protégé birman ainsi que le Vietnam, où, en 2009, le général Vo Nguyen Giap, héros de la guerre d'indépendance, est entré en guerre contre l'exploitation, par le géant chinois Chinalco, d'une mine de bauxite à ciel ouvert sur les hauts plateaux du Tonkin.

La proche Australie, « la grande mine du monde » (charbon, fer), également riche en laine, est toujours plus investie, au risque de tensions nouvelles. Certaines ont éclaté en 2009, touchant Chinalco, contrôlé par l'État chinois, à qui le géant Rio Tinto a préféré son grand rival anglo-saxon BHP Billiton. D'où des intimidations et de grandes manœuvres dans le contexte mouvant de l'offre et de la demande sur le marché mondial du fer. C'est la Chine qui,

désormais, oriente les prix de ces matières premières dans le monde, selon les booms et les krachs de l'économie.

Une nouvelle géo-économie s'esquisse aussi dans des collaborations sino-sud-américaines, avec le Mexique et les Caraïbes, Cuba et le Venezuela, les pays andins (Pérou, Bolivie, Chili) et les grands pays du cône sud (Brésil et Argentine pour le minerai de fer, le maïs et le soja). L'Amérique latine peut-elle, enfin, avec Pékin comme partenaire, surmonter la « malédiction des matières premières » ? Dans l'histoire économique, l'Amérique latine n'a guère tiré profit de ses immenses richesses naturelles, faute d'une efficace industrialisation locale, négligée par les États, et d'entrepreneurs dynamiques, la spéculation ayant trop souvent été préférée à une réelle mise en valeur.

La Chine et la nouvelle Afrique

Par ailleurs, il faut mesurer l'impressionnante percée chinoise en Afrique. L'Afrique subsaharienne, approchée par les jonques de l'amiral Zheng He dès le XVe siècle, s'enrichit avec ce nouveau partenaire. Elle était déjà solidaire de la Chine à Bandung en 1955, face à l'Occident.

L'idéologie communiste du régime de Mao faisait de l'Afrique l'un des « trois frères » (Asie, Afrique, et Amérique latine). La Chine de cette époque lui avait déjà apporté un important soutien financier et humain (construction d'hôpitaux, d'écoles, de chemins de fer, de routes…). Dès 2000, la Chine met en place un Forum de coopération avec l'Afrique concernant 44 pays. En 2006, elle accueille 48 chefs d'État africains pour un sommet historique à Pékin (voir partie 5, chapitre 2, « Empire du Milieu, couleurs du monde »). Peut-on parler de Chinafrique ?

Beaucoup dénoncent aussi une Chine qui engage la bataille des ressources (énergie, minerais, bois, poissons, boissons et nourriture). Mais, sans doute, n'est-elle pas la seule. Elle est, en tout cas, présente aux quatre points cardinaux du continent, particulièrement là où se trouvent des hydrocarbures, des minerais et, parfois, avec des pays en délicatesse avec les États-Unis : en

Afrique du Nord (Algérie), en Afrique orientale (au Soudan, premier pays d'Afrique subsaharienne à avoir reconnu la RPC), en Afrique de l'Ouest (Nigeria, Angola) et en Afrique du Sud, le pays le plus prometteur du continent…

Des ressources aussi gigantesques exigent des capitaux et des moyens techniques considérables. C'est là que le capitalisme d'État chinois fait preuve d'efficacité et de pragmatisme. Dans le domaine pétrolier, par exemple, Pékin est le patron des *big three* : PetroChina (issu, en 1999, de la CNPC), CNOOC (China National Offshore Oil Corp) et Sinopec. Il possède encore d'autres compagnies. En fait, les capitaux sont nationaux et mobilisent tous les atouts de l'appareil d'État chinois, et, en premier lieu, de sa force diplomatique. L'empire, stratège et tacticien, pratique une politique de « coprospérité sino-africaine ».

Lorsque les prêteurs de fonds, tels que le FMI et la Banque mondiale ou la Coopération française, imposent des conditions en matière de gouvernance et de droits de l'homme avant de débloquer le moindre prêt, Pékin propose le plus souvent directement des dons. Ce pragmatisme « gagnant-gagnant », à l'encontre des valeurs européennes, permet à la Chine d'être prioritaire sur de gros contrats industriels et sur les matières premières dont elle a besoin. N'a-t-elle pas financé le nouveau siège de l'OUA (Organisation de l'unité africaine) à Addis-Abeba (Éthiopie) ?

Un dilemme géopolitique et écologique sino-mondial

La montée en puissance de la Chine et ses nouveaux besoins modifient de façon radicale la donne énergétique mondiale : avec elle, on change d'échelle, car le pays aura besoin d'ici 2030 d'une augmentation de production d'énergie équivalant au potentiel actuel des États-Unis. Ne dit-on pas que, si chaque Chinois avait une automobile, il faudrait consacrer à la seule Chine toute la production mondiale de pétrole ?

Le pays joue sur toute la gamme possible : énergies fossiles, production d'électricité, énergies renouvelables. Il produit 40 % du charbon mondial, qui représente à son tour 70 % de son énergie primaire. Le charbon russe peut donc devenir un enjeu. À quand un réseau chinois de « carboducs » pour acheminer, en réalité, du charbon liquéfié ? Bien que cinquième producteur de pétrole du monde (après la Russie, l'Arabie saoudite, les États-Unis et l'Iran), la Chine a désormais un taux de dépendance en termes d'importations pétrolières de l'ordre de 50 %. Le pays est aussi importateur de gaz naturel.

Malgré ses grands barrages hydrauliques, la Chine a un immense besoin d'électricité d'origine nucléaire. Celle-ci ne couvre actuellement que 2 % de la production totale d'énergie, d'où la course à l'uranium, du « toit du monde », le Tibet, à l'île-continent, l'Australie, et au cœur de l'Afrique (rivalité avec la France au Niger). Mais qui peut deviner la nouvelle équation nucléaire mondiale après la catastrophe de Fukushima, au Japon, suite au tremblement de terre et au tsunami du 11 mars 2011 ?

Une approche globale : collusions et collisions

Potentiels, besoins, réseaux et projections dessinent une dynamique ambiguë dans un nouveau monde sino-centré. D'abord, Pékin transforme ses zones tampons en zones ponts, comme l'attestent les constructions d'un pipeline de 4 000 km, de l'Asie centrale et du Xinjiang à Shanghai, et celle du plus haut chemin de fer du monde, de Golmud à Lhassa. Le Groupe de Shanghai, constitué dès 1996 à l'initiative de Pékin, réunit d'évidentes complémentarités entre la Russie, la Chine et les ex-Républiques soviétiques d'Asie centrale, en particulier le groupe TOK (Turkménistan, Ouzbékistan, Kazakhstan), en direction de la mer Caspienne et de l'Azerbaïdjan. En revanche, la question ouïgoure refroidit le dialogue avec Ankara.

Du côté maritime, il y a rivalité entre Tokyo et Pékin pour les conduites venant de Sibérie et de l'île de Sakhaline. La Corée du Nord (elle-même riche en énergie et en minéraux) reste une pièce maîtresse de la diplomatie chinoise. La question de la frontière se pose à propos des îles Senkaku (en japonais) ou Diaoyu (en

chinois). En 2004, la Chine a commencé l'exploitation de la zone gazière Shirabaka-Chunxiao, avec, récemment, une participation capitalistique japonaise. Tokyo veut une délimitation des eaux territoriales sur la ligne médiane, alors que Pékin revendique l'ensemble du plateau continental. Dans le premier cas, le gisement est japonais, dans le second, chinois !

Autour de Taïwan, et surtout plus au sud, autour des îles Paracels et Spratleys, la Chine affronte les Philippines, le Vietnam, l'Indonésie, la Malaisie même… Au-delà, il y a le jeu birman (pétrole arakanais acheminé vers la Chine) et celui de la mer d'Andaman. L'Iran, le Pakistan et même l'Inde ne sont-ils pas admis comme observateurs du Groupe de Shanghai ? Cela n'empêche pas Pékin d'investir en Irak (troisièmes réserves mondiales), où la Chine, *via* la CNPC (China National Petroleum Corporation), est devenue en 2009 le premier opérateur étranger. Elle diversifie ainsi ses fournisseurs en utilisant sa nouvelle puissance financière.

• Tubes et tankers : « collier chinois » *versus* US Navy

Cet état des lieux éclaire la stratégie chinoise. Elle consiste à stabiliser toutes les frontières de l'empire, à élaborer des traités avec presque tous ses voisins (à l'exception notable de l'Inde…), à jouer sur toutes les lignes : celles qui, *via* les alliés (Pakistan, Russie), gênent les États-Unis et autorisent la construction de « tubes » (oléoducs et gazoducs) permettant d'échapper à la surveillance de l'aéronavale américaine, le tout en jouant d'une certaine solidarité du *heartland* eurasiatique, pourtant ceinturé par le *rimland* géré par les Américains et leurs alliés. On désigne ainsi l'anneau de littoraux, de guirlandes d'îles et de presqu'îles qui, dominé par les États-Unis (Japon, Taïwan, Singapour), leur permet de contenir (*containment*) les ambitions et la projection de la Chine hors de ses frontières actuelles. D'où l'impatience de Pékin, à laquelle réplique la « coalition des inquiétudes » (l'expression est d'Hubert Védrine) de ses voisins et rivaux du grand large…

Cela n'empêche pas, enfin, la construction d'une nouvelle marine, dont une des grandes bases se situe dans l'île de Hainan, à Sanya, pour tenter de desserrer le *containment* (endiguement) opéré par les

VIIe (Pacifique occidental) et V^e^ (océan Indien) Flottes des États-Unis, et l'esquisse d'une force de projection, avec des bases comme relais : en Birmanie (Sittwe), au Bangladesh (Chittagong), au Sri Lanka (Hambantota) et au Pakistan (Gwadar). Enfin, pour la première fois, la marine de guerre chinoise participe à la lutte contre la piraterie maritime dans l'océan Indien, entre Aden et les Seychelles, non loin de ses nouveaux amis africains. La Chine vient d'obtenir l'installation d'une base à Djibouti.

Cela ne signifie pas que Pékin ne subisse jamais de revers : ainsi les premières réactions antichinoises en Zambie, le pays du cuivre. Ses adversaires évoquent un nouveau colonialisme. Au Nigeria, le pouvoir local hésite à traiter avec la seule Chine et ses grands trusts pétroliers (rivalités entre la CNOOC, Shell, Total, ChevronTexaco et ExonMobil), tandis que Washington regarde de nouveau vers l'Afrique.



Course au pôle Nord

Pékin n'est pas indifférent à l'enjeu que représente l'Arctique. D'abord parce que ses réserves d'hydrocarbures pourraient constituer 22 % des réserves mondiales. Ensuite parce que la fonte des glaces polaires proposerait 15 400 km pour le trajet maritime Shanghai-Rotterdam, au lieu de 19 500 km par le canal de Suez ! Cependant, un tirant d'eau nécessairement plus modeste pour les bateaux fait que certains doutent de l'avenir de cette nouvelle route maritime.

Tous les pays défendent, plus ou moins habilement, leurs intérêts qu'ils considèrent comme légitimes. La question énergétique et écologique offre certainement des opportunités intéressantes, en mutualisant les risques et les retours sur investissements. Chinafrique, Chinamérique, certes, à quand Eurochina, qui serait sans doute, sur une base de réciprocité, une relation plus équilibrée et davantage apaisée et que Pékin aimerait voir se développer dans sa vision d'un monde multipolaire.

• Les nouvelles routes de la soie

L’expression « route de la soie » – employée pour la première fois par le géographe allemand Ferdinand von Richthofen (1833-1905) pour désigner le faisceau de pistes reliant l’Europe à l’Asie – désigne l’axe géopolitique majeur du monde au centre duquel il y a l’Eurasie. En 2013, à Astana (Kazakhstan), puis à Jakarta (Indonésie), le président Xi Jinping a évoqué tour à tour *yidai yilu* « la route de la soie, ceinture économique », puis la route de la soie maritime pour le XXIe siècle. Jadis, de Venise à Xi’an, il n’y avait pas qu’une seule route, mais un entrelacs de pistes passant par l’Asie centrale ou la Perse, jusqu’à ce que la caravelle des grandes découvertes anéantisse le commerce des caravanes.

Aujourd’hui, la Chine a construit toute une logistique d’autoroutes et elle est devenue un empire du rail. Premier mondial avec 19 000 km de voies, le TGV chinois passera en 2020 à 30 000 km, et le chemin de fer classique à 120 000 km, de loin le réseau le plus important du monde. Fin 2014, un train a relié Yiwu, le plus grand centre de commerce en gros de produits de consommation du monde, à Madrid. Des « ports secs » comme Khodos, aux confins de la Chine et du Kazakhstan sont des gares ferroviaires permettant de relier les réseaux nationaux. Enfin, Pékin a constitué un véritable « pipelinistan » permettant de drainer le pétrole et le gaz naturel de toute l’Asie vers la Chine. Bénéficiant de fonds d’investissement puissants (Silk Road Company, Banque des BRICS, créée à Fortaleza en 2014 et BAII, née à Shanghai en 2015), il y a là de quoi faire perdurer les puissantes industries chinoises (sidérurgie, métallurgie, cimenteries, etc.). Sans oublier l’essor des voies aériennes d’une Chine qui a besoin de 6 330 appareils dans les vingt ans qui viennent.

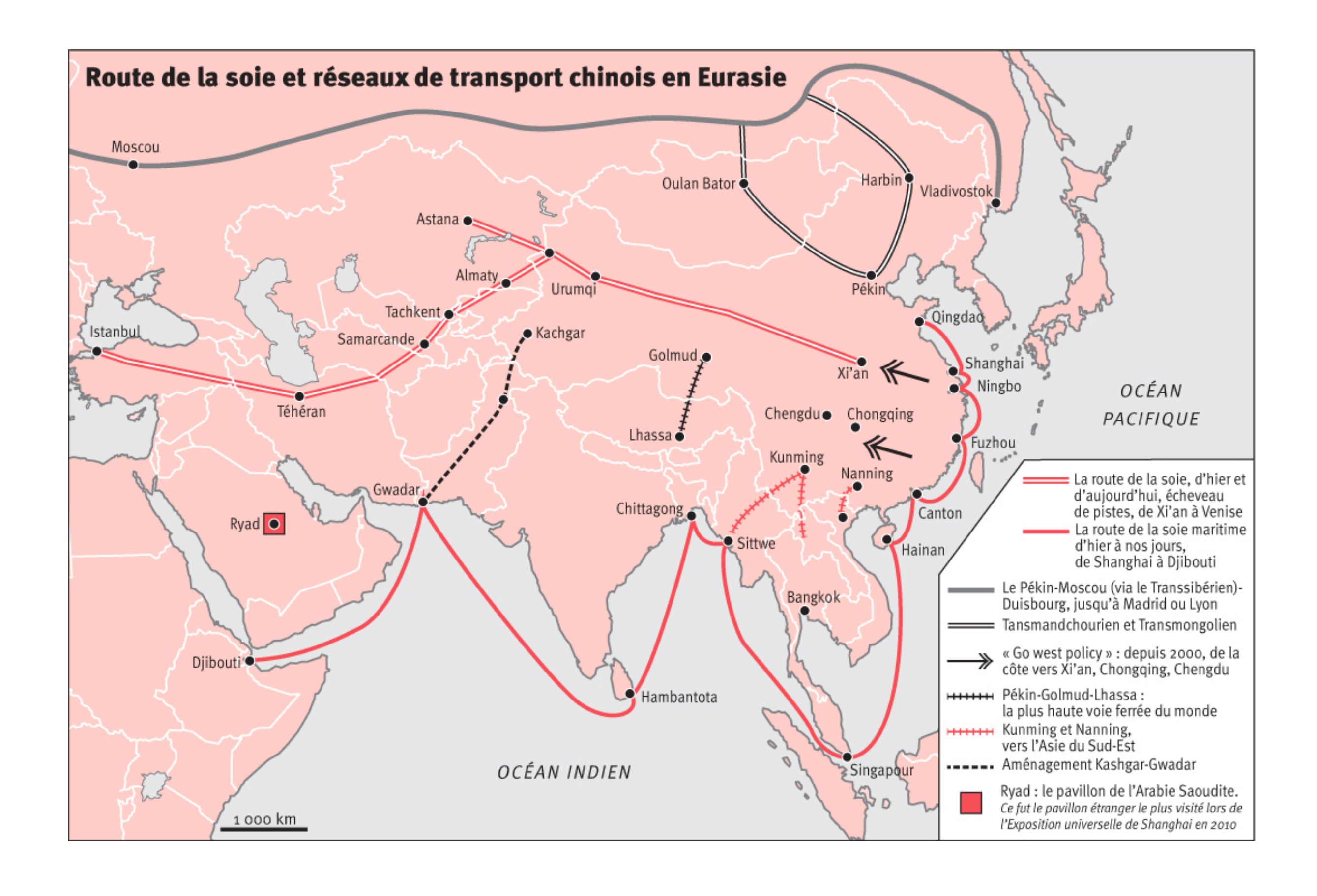
La route maritime (océans Pacifique et Indien) de la Chine qui fut, du Xe au XVe siècle, la plus grande puissance maritime du temps (l’amiral Zheng He s’en est allé en Afrique avec 300 navires et 3 000 hommes !) reprend des couleurs. C’est le « rêve bleu chinois », qui s’adosse à 14 000 km de côtes, à huit des dix premiers ports maritimes du monde et à de très puissantes compagnies maritimes d’État, telles la COSCO et la China Shipping qui gèrent porte-conteneurs, pétroliers, méthaniers, minéraliers, céréaliers,

vraquiers… Qingdao, Dalian, Tianjin, Shanghai, Ningbo, Canton, l'île de Hainan sont tant dans le domaine de la navigation marchande que dans l'aéronavale et la recherche, des foyers considérables de cette nouvelle économie bleue. Le « collier de perles », *via* les pays amis (Cambodge, Birmanie, Bangladesh, Sri Lanka, Pakistan), constitue autant d'escales permettant d'échapper aux Ve et VIIe Flottes des États-Unis d'Amérique et la route peut se poursuivre *via* Djibouti où la Chine vient de prendre pied et Le Pirée, en Grèce, jusqu'à Venise… Ainsi, le dragon reprend la mer (Alain Labat, 2015).

Au-delà, les Chinois ont reconstruit la voie ferrée Djibouti-Addis Abeba (un jour, jusqu'à Dakar ou Abidjan ?), bâti une voie ferrée en Angola, liaison future avec le Tanzan (Tanzanie-Zambie probablement) et proposé une liaison Brésil-Pérou, comme si la Chine était, aujourd'hui, saisie comme naguère les États-Unis, du syndrome transcontinental : de l'océan Pacifique à l'océan Indien, de l'océan Indien à l'océan Atlantique et de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique.

Il faut ajouter « la route de la soie digitale », évoquée en 2015 par le vice-ministre de l'administration chinoise du cyberespace (CAC), Pékin revendiquant avec énergie sa cybersouveraineté.

En fait, l'objectif est de relier la Chine de l'Ouest à l'Europe de l'Ouest, au moment de la politique du « pivot asiatique » des États-Unis. Ceci présente, pour Pékin, le double avantage de développer la Chine intérieure et d'alléger la pression sur son littoral par un formidable chassé-croisé géopolitique qui la rapproche de la Russie et de l'Iran. La Chine qui bouge mise sur l'avenir, pétri, désormais, de connectivité…


Route de la soie et réseaux de transport chinois en Eurasie
Moscou
Astana
Almaty
Urumqi
Tachkent
Samarcande
Kachgar
Istanbul
Téhéran
Oulan Bator
Harbin
Vladivostok
Pékin
Qingdao
Golmud
Xi'an
Shanghai
Ningbo
Chengdu
Chongqing
Lhassa
Fuzhou
Kunming
Nanning
Canton
Hainan
Gwadar
Ryad
Chittagong
Sittwe
Bangkok
Djibouti
Hambantota
Singapour
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN INDIEN
1 000 km
La route de la soie, d'hier et d'aujourd'hui, écheveau de pistes, de Xi'an à Venise
La route de la soie maritime d'hier à nos jours, de Shanghai à Djibouti
Le Pékin-Moscou (via le Transsibérien)-Duisbourg, jusqu'à Madrid ou Lyon
Tansmandchourien et Transmongolien
« Go west policy » : depuis 2000, de la côte vers Xi'an, Chongqing, Chengdu
Pékin-Golmud-Lhassa : la plus haute voie ferrée du monde
Kunming et Nanning, vers l'Asie du Sud-Est
Aménagement Kashgar-Gwadar
Ryad : le pavillon de l'Arabie Saoudite.
Ce fut le pavillon étranger le plus visité lors de l'Exposition universelle de Shanghai en 2010



DE LA PUISSANCE RÉGIONALE À LA PUISSANCE MONDIALE

La Chine se situe au cœur du continent asiatique, le plus peuplé du monde. Plus encore que par sa taille et ses performances, elle y est incontournable parce qu'elle en concentre la plus grande partie de la richesse.

La Chine, grande puissance régionale

Le chemin de la puissance mondiale passe pour la Chine par la capacité à dynamiser et à organiser son espace régional au niveau continental.

- **De la route de la soie à l'Asie centrale contemporaine**

Depuis Xi'an et par le couloir de la province du Gansu, on peut gagner le Xinjiang, « nouvelle frontière » en mandarin. Cette vaste province autonome chinoise est dans la mouvance de l'empire depuis plusieurs siècles, ancien « Turkestan chinois », peuplée de Ouïgours, des musulmans sunnites turcophones. Elle est d'une importance considérable pour Pékin de par son immensité, sa position, périphérique et stratégique, avec des bases nucléaires, spatiales, ainsi que ses ressources énergétiques et minières (charbon, pétrole, gaz, or, uranium, cuivre), nouvellement découvertes. Cependant, une partie de la population autochtone

s’oppose au pouvoir central. L’Organisation des Ouïgours en exil, présidée par Rebiya Kaber, réfugiée aux États-Unis, se livre à de violents attentats et menace l’unité nationale en réclamant l’indépendance. Pékin, qui voit en eux des brigands séparatistes, lutte contre ce qu’il considère comme du terrorisme pour tenter de résoudre ce problème. La politique de Pékin sur ses zones périphériques est complexe et difficile, et parfois perçue comme une forme d’arrogance culturelle et de domination économique.

En 2009, des émeutes ont été réprimées à Urumqi à la suite d’incidents à Shaogan (province du Guangdong) entre des *mingong* d’origine Han et des Ouïgours, ayant causé la mort de plusieurs Han. L’annonce des sentences prononcées contre les porte-parole des révoltés a beaucoup ému les Ouïgours du Xinjiang. Ces troubles révèlent la frustration d’une partie de la population, qui se plaint du peuplement han au Xinjiang et regarde avec envie le destin des républiques musulmanes de la défunte URSS. Mais un « Ouïgourstan » indépendant est inconcevable pour Pékin, qui y poursuit une politique de modernisation tous azimuts, mal comprise par une population désemparée par l’arrivée massive de travailleurs han. De plus, la Russie et la Chine ne peuvent se permettre de laisser ces pays turcophones de l’Asie centrale, situés sur la trajectoire des « tubes », se réunir en un ensemble turco-musulman.

Aujourd’hui, la province chinoise de Mongolie intérieure, nouvellement riche de terres rares, est l’une des cinq régions autonomes de Chine. La Mongolie extérieure (République populaire de Mongolie), État-tampon entre la Russie et la Chine, est un pays magnifique mais pauvre, où la misère se concentre dans la capitale, Oulan-Bator, vers laquelle les ruraux affluent. Mais le repérage de ressources minérales considérables pourrait changer rapidement la donne et en faire un « émirat des steppes ».

Le dragon chinois et l’ours russe

- **Des relations bilatérales mouvementées**

L'Empire russe, dont la Moscovie est le cœur, s'est étendu vers l'Asie à partir des XVIe et XVIIe siècles, grâce à ses trappeurs et à ses cosaques. La Sibérie, dont le nom signifie en mongol « la terre endormie », finit par lui appartenir tout entière. Le traité inégal d'Aigun signé le 28 mai 1858, confirmé par le traité de Pékin en 1860, oblige la dernière dynastie impériale, la dynastie Qing, à céder à la Russie la rive gauche du fleuve Amour et même la province maritime de l'Extrême-Orient et ses 2 800 km de côtes. Vladivostok, « le dominateur de l'Orient » en russe, y est fondée en 1900.

Vers la fin de la guerre civile en Chine, entre 1947 et 1949, Staline, soucieux d'affaiblir l'empire du Milieu, souhaite que Mao Zedong arrête ses troupes sur le Yangtsé afin de laisser à l'armée du Parti nationaliste de Tchang Kaï-chek le sud de la Chine. Cela eût permis la constitution de deux Chine, à la façon coréenne ou allemande, avec une Chine du Nord communiste, sous protectorat soviétique et une Chine du Sud dans la mouvance occidentale – ce que Mao a refusé. Entre 1949 et 1961, la Chine de Mao a trouvé en l'URSS un allié de circonstance et de référence, avant que cette alliance ne tourne à l'affrontement idéologique face aux « sociotraîtres » et aux « socioimpérialistes » qui jouent la détente avec l'Occident, alors que « le vent d'est doit l'emporter sur le vent d'ouest ». Des affrontements violents se produisent le long du fleuve Amour. La Chine, dont la révolution est avant tout nationaliste, entend faire comprendre au Kremlin son refus d'être un pion de plus sur l'échiquier de l'URSS, un autre satellite au même titre que la Hongrie ou la Pologne.

À l'automne 1989, à la suite de l'écroulement du mur de Berlin, l'URSS éclate en quinze républiques. La normalisation avec la Chine ne s'opère qu'avec Michaël Gorbatchev, suivie de négociations de 1991 à 2004. Le fleuve Amour sert souvent de limite. Pékin cède même quelques territoires et obtient, en dépit de la fureur des nationalistes russes, un point d'accès à la mer du Japon. Beau succès diplomatique pour la Chine qui a besoin de stabilité et de paix à ses frontières, et particulièrement sur celle-ci, la plus longue, avec 4 250 km entre les mondes russe et chinois. Moscou et Pékin conservent des intérêts communs : l'élaboration d'un monde

multipolaire, des préoccupations stratégiques. Dès 1997, devant la pression d'une OTAN élargie, les dirigeants russes avaient avertis : « Si les Américains vont à l'est, nous irons à l'est aussi. »

Deux trajectoires contrastées

La Russie, héritière de l'URSS, voit sa population et son PIB diminuer, alors que dans le même temps, la Chine, toujours fermement tenue par le Parti communiste malgré les événements de Tian'anmen (1989), poursuit sa montée en puissance. Le parcours différent des deux anciens « pays frères » souligne bien leurs divergences culturelles et politiques. Cependant, la Russie reste le principal fournisseur d'armes de la Chine. Et à partir de 2011, à cause de la défaillance américaine dans le lancement de fusées, la Russie et la Chine s'apprêtent à collaborer dans le domaine spatial.

L'OCS, l'Organisation de coopération de Shanghai, née en 1996, s'est restructurée dès 2001, sur la volonté de Pékin. Elle comprend six membres fondateurs : la Chine, la Russie, le Kazakhstan, le Kirghizistan, le Tadjikistan et l'Ouzbékistan, rejoints par le Turkménistan en 2005 et par des invités : l'Afghanistan, le Pakistan, l'Iran, l'Inde, le Népal, le Bhoutan et la Mongolie extérieure. Cet ensemble, d'abord voué à la lutte antiterroriste, est destiné surtout à contrebalancer l'influence américaine en Asie centrale. Il faut aussi souligner la richesse énergétique et minière des ex-républiques musulmanes de l'URSS, particulièrement du Kazakhstan, ainsi que de la Mongolie extérieure et de l'Afghanistan (gigantesque mine de cuivre à 100 km de Kaboul, exploitée par Pékin).

Cependant, l'atelier du monde, outre ses besoins considérables en matières premières, peut poser un nouveau problème sino-russe. Son abondante population rurale, travailleuse et commerçante, cherchant de nouvelles terres à exploiter, commence à s'installer en Sibérie, région jusqu'alors peu fréquentée en raison de son climat rude et de sa terre ingrate. Jusqu'où peut aller l'invasion pacifique des marches méridionales d'une Sibérie vide, et qui continue à se dépeupler (comme l'ensemble de la Russie), par les Chinois qui, venant d'un monde trop plein, risquent de vouloir convoiter ces terres et ces ressources qui lui appartenaient jadis ?

Continent chinois, péninsule coréenne, archipel japonais

Les inséparables voisins : la Corée et la Chine

La Corée n’est pas seulement proche de la Chine sur le plan géographique, elle l’est aussi par nombre d’éléments de sa civilisation, elle aussi, millénaire. Chamanisme et bouddhisme, riziculture inondée, architecture, arts plastiques et musique (importance des instruments à percussion), éthique sociale (confucianisme) et calendrier sont autant d’affinités entre les deux pays. Le drapeau de la Corée du Sud, adopté en 1950, représente le cercle *yin* et *yang* d’origine chinoise. Ce qui n’empêche pas ce pays d’être singulier, avec son propre alphabet syllabaire et ses anciens royaumes du nord au sud. Au cœur de l’Asie du Nord-Est, la Corée a « comme l’Italie, le malheur d’être un chemin naturel », souligne un grand historien. « Elle est l’exemple des dangers qui menacent les petits États au voisinage des grands qui se croient tout permis à leur endroit aujourd’hui comme hier » (Fernand Braudel, 1987).

Au XIXe siècle, le Japon prend prétexte des rivalités sino-russes à Séoul pour intervenir, vaincre la Chine (1895) puis la Russie (1905) et, finalement, coloniser et occuper durement la Corée de 1910 à 1945. Une Corée qui, comme la Chine, a subi de la part de l’occupant japonais, humiliations, massacres et de multiples actes criminels (les « femmes de réconfort » pour l’armée nippone, parmi d’autres forfaits)…

De 1950 à 1953, la péninsule vit surtout l’affrontement des communistes coréens du Nord soutenus par Pékin et des Coréens du Sud soutenus par une coalition de l’ONU de seize pays, dont la France, majoritairement formés par l’armée américaine.

Le 19 octobre 1950, des « volontaires » chinois traversent la rivière Yalu pour participer à la guerre de Corée, sous le slogan *Kanmei yuanchao* (« aider les Coréens à combattre les Américains »). Selon les statistiques américaines, environ un million de Chinois ont combattu aux côtés des Coréens du Nord durant les trois années de

cette guerre. 120 000 à 180 000 d'entre eux ont été faits prisonniers et 230 000 à 260 000 ont été blessés ou tués. Le fils de Mao, Mao Anying, y a aussi laissé la vie. Du côté américain, le nombre de blessés et de morts est d'environ 80 000. L'armistice de Panmunjon (1953), sans traité de paix entre Pyongyang et les États-Unis, a figé la situation jusqu'à nos jours au niveau du 38e parallèle.

Aujourd'hui, la discrète tutelle de la Chine sur un monde situé à sa porte, qu'elle connaît depuis deux millénaires, neutralise en partie le jeu américain dans cette partie du monde. Jusqu'où peut-elle empêcher la dynastie communiste de Pyongyang d'aller trop loin dans l'armement nucléaire, et les provocations (agressions maritimes et envoi d'engins balistiques) envers Séoul et Tokyo ? Quel serait le coût d'un effondrement brutal du régime nord-coréen (« État-voyou » selon Washington) et quelles seraient les conditions de la réunification ? Sans l'aide actuelle de Pékin, le Nord ne peut survivre, avec son économie en ruine et son peuple qui souffre de la faim. La Chine s'y procure des ressources minérales dont le sud de la Corée est dépourvu, mais ne tient guère à un accroissement du nombre de réfugiés coréens chez elle. Pourrait-elle admettre une Corée réunifiée, avec la présence de troupes américaines directement à sa frontière septentrionale ? Elle-même et le Japon ne craignent-ils pas, à terme, une Corée réunifiée, petit pays mais importante puissance économique rivale ?

Le Japon, pays du Soleil levant

Le Japon doit son nom à la Chine, *Riben*, qui signifie littéralement « le pays où le soleil se lève ». *Riben* est constitué de deux idéogrammes (« soleil » et « racine ») dont la prononciation japonaise est *nihon*, à l'origine de notre terme « nippon ». En 1870, le cercle rouge au centre d'un rectangle blanc devient le symbole du pays, nouvellement réformé. Le drapeau national porte « le rond du soleil ».

Le Japon doit beaucoup à la Chine, à laquelle il a emprunté de très larges pans de sa civilisation : l'écriture et la calligraphie, la philosophie et la religion, l'architecture et l'art du jardin, le vêtement et les jeux de stratégie… Monté en puissance suite à la réforme

Meiji en 1868, le Japon a dépassé son maître chinois (qui sombrait alors dans le déclin) et l'a agressé à plusieurs reprises en un demi-siècle (1895-1945), s'appropriant l'île de Taïwan en 1895, s'emparant de la Mandchourie en 1931, et occupant le territoire chinois durant huit ans, de 1937 à 1945.

L'enjeu mandchou

La Mandchourie est peuplée par l'une des plus importantes minorités de Chine. C'est une région qui a joué un grand rôle dans l'histoire nationale, lui fournissant sa dernière dynastie impériale, celle des Qing. Riche contrée agricole et minière, pays carrefour, elle a été disputée à la Chine par la Russie et le Japon. Haut-fourneau du pays sous Mao, elle reste, malgré les problèmes de reconversion industrielle, un grand enjeu chinois.

Le Mandchoukouo, « pays des Mandchous », est un État fantoche, créé de toutes pièces par les Japonais à la suite de leur attaque sans déclaration de guerre contre Shenyang (capitale de la province du Liaoning) le 18 septembre 1937. Par la suite, l'armée japonaise va attaquer Shanghai et pénétrer profondément en Chine. Exaspérée par la résistance héroïque de l'armée chinoise défendant la capitale du pays, elle s'y livrera en décembre 1937 au terrible « massacre de Nankin » (voir partie 1, chapitre 2, sous-partie « Huit ans de guerre anti-japonaise »). Les braises de Nankin pèsent toujours sur les rapports entre Tokyo et Pékin. Après la guerre, le Japon devint l'allié stratégique des États-Unis, ce qui n'empêcha guère ceux-ci d'établir, en 1972, des relations diplomatiques avec Pékin sans en avoir informé Tokyo.

Des désaccords historiques

Le problème de fond entre la Chine et le Japon reste toujours historique, parce que le Japon, contrairement à l'Allemagne, n'a jamais vraiment su reconnaître les crimes perpétrés durant la Seconde Guerre mondiale, et que ses plus hautes autorités continuent à rendre hommage aux âmes des soldats (parmi lesquels des criminels de guerre) au sanctuaire tokyoïte de Yasukuni. Le fait le plus difficile à supporter pour les Chinois, tout comme pour les

Coréens, est que les manuels scolaires d'histoire au Japon n'évoquent que très brièvement les longues années d'invasion et de crimes commis dans tous les pays d'Asie. Si bien que les jeunes Japonais ne peuvent guère mesurer les responsabilités de leur pays et comprendre la douloureuse mémoire de leurs voisins.

Depuis le début de la réforme en Chine (1978-1979), les relations entre les deux pays peuvent s'analyser en termes de rivalité, de dépendance et de coopération. Malgré une économie au ralenti depuis vingt ans et une démographie alarmante, le Japon reste riche, grâce à un siècle d'avance en termes d'efficacité industrielle, de capacités d'investissement et de recherche-développement, et la Chine apparaît comme le marché du siècle. En 2009, le Japon est le premier fournisseur de la Chine avec 12 % de ses importations, devant Hong Kong (10 %) et la Corée du Sud (9 %). L'accélération des importations chinoises en provenance du Japon contribue activement à la croissance économique nippone, notamment depuis la crise mondiale qui plonge l'Occident dans d'importantes difficultés. Néanmoins, les tensions persistent, notamment dans les usines japonaises implantées en Chine.

Les relations restent compliquées entre les deux pays, au moins sur quatre plans.

Sur le plan géopolitique et diplomatique, un différend subsiste au niveau des frontières maritimes, à propos des îles Senkaku (en japonais) ou Diaoyu (en chinois). Des incidents y éclatent de façon épisodique. Fin 2010, des bateaux de pêche chinois étaient arraisonnés ou surveillés par la marine nippone. Pékin a répliqué en restreignant ses livraisons de terres rares, stratégiques pour les industries de pointe de l'archipel.

En septembre 2012, la crise rebondit : le gouvernement japonais achète trois îles pour éviter qu'elles ne tombent entre les mains d'ultranationalistes japonais. Pékin revendique alors ses « droits historiques » et reproche aux États-Unis d'avoir, en 1972, confié l'administration de ces îles au Japon. Manifestations nationalistes des deux côtés, évocation de représailles économiques…

En même temps, la Chine met à l'eau son premier porte-avions, ce qui la propulse dans le club très fermé des grandes puissances militaires contemporaines dotées d'une capacité de projection.

Sur le plan du leadership économique, la hiérarchie est bouleversée. En 2010, la Chine est devenue, devant le Japon, la deuxième puissance économique du monde. Elle dispose avant lui des plus grandes réserves monétaires. Et le différentiel de croissance annuelle entre les deux pays, 8 à 10 % pour la Chine, autour de 1 % pour le Japon, ne semble pas près d'être résorbé.

En ce qui concerne l'immigration illégale des Chinois dans l'archipel, les fils du Ciel, notamment ceux d'origine rurale, constitueraient une partie relativement importante des immigrés du Japon et formeraient certains réseaux dirigés par des « têtes de serpent » et seraient liés aux gangs de yakusa, tandis que les difficiles conditions de vie au Japon seraient à l'origine d'une petite criminalité qui n'existait pas auparavant.

En termes d'armement, le Japon, dénucléarisé, est désormais environné de puissances nucléaires (Russie, Chine, États-Unis, Corée du Nord) et s'inquiète d'avoir pour voisin une Chine qui dispose du deuxième budget militaire du monde.

Le Japon oscille toujours entre l'Occident et l'Orient. Depuis l'ère Meiji, fasciné par la puissance industrielle occidentale, le Japon rejette son appartenance à la famille asiatique. Allié de l'Allemagne hier, aligné sur les États-Unis aujourd'hui, s'inquiétera-t-il un jour de l'Asie et de la Chine (re)devenue puissante ?

Dernière interpellation : dans quelle mesure la catastrophe de Fukushima de 2011 et ses multiples conséquences vont-elles faire évoluer les rapports sino-japonais ? Nul doute, cependant, comme le souligne Sylvie Kauffman (*Le Monde*, 2 octobre 2012) que « Pékin n'a pas intérêt à un conflit dur avec Tokyo… C'est la paix sociale qui garantit la survie du régime plus que la paix en mer de Chine orientale ».

Mers de Chine : Taïwan et ASEAN

• L'île au trésor : Taïwan

Taïwan, île à 120 km du continent, entre la mer de Chine orientale et la mer de Chine méridionale, a toujours été convoitée. Elle est originellement peuplée d'ethnies indigènes, puis investie par les continentaux à partir de la dynastie des Song, au XIIe siècle. Quand les Portugais la découvrent, ils la nomment Formose, qui signifie la « belle île ». Son nom chinois, Taïwan, signifie « la terrasse courbe ». Colonisée par les Hollandais, elle est ensuite reprise par les Chinois. Lors de la conquête mongole sur le continent chinois, les résistants Ming s'y réfugient. L'île ne reviendra à la Chine qu'en 1683.

De 1895 à 1945, elle est occupée par le Japon. La Conférence du Caire (décembre 1943) reconnaît l'appartenance de l'île à la Chine. Elle est d'ailleurs réintégrée à la République chinoise le 25 octobre 1945. Les nationalistes de Tchang Kaï-chek, vaincus à l'issue de la guerre civile, s'y sont réfugiés en 1949, d'où son nom de « République de Chine ». Près de deux millions de Chinois s'y installent entre 1945 et 1949.

L'île démocratique

Elle est alors la seule Chine reconnue par Washington et l'ONU. Après une première crise, en 1953, qui a pour enjeu les îles Quemoy et Matsu, les Américains décident d'armer Taïwan avec des missiles, amenant Pékin à devenir une puissance atomique, objectif atteint en 1964. À la suite de la « diplomatie du ping-pong » et du rapprochement sino-américain au début des années 1970, la République populaire récupère le siège détenu par Taïwan au conseil de sécurité de l'ONU. Cependant, le Taiwan Relation Act de 1979 réaffirme l'engagement des États-Unis à garantir « la sécurité de l'île, son peuple, son système économique et social ».

Après quelques décennies sous le régime autoritaire de Tchang Kaï-chek, Taïwan est devenu, sous le règne de son fils, de plus en plus ouvert. Le système politique est de type parlementaire, et depuis Li

Denghui (Lee Teng-Hui), le président est élu au suffrage universel pour quatre ans. La situation s'est tendue lorsqu'un nouveau parti, le DPP (Democratic Progressive Party), a évoqué la possibilité pour l'île de devenir indépendante. Chen Shuibian (né en 1950), membre du DPP et partisan de l'indépendance, a été élu président de la République de Chine pour deux mandats consécutifs, de mai 2000 à mai 2008. Mais en novembre 2008, il est mis en examen pour corruption et jugé coupable de corruption et de détournement de fonds. Il a été condamné en septembre 2009 par la justice taïwanaise à la réclusion criminelle à perpétuité. Le 16 janvier 2016, Cai Yingwen (Tsai Ing-wen) du DPP, est élue présidente de Taïwan avec 56,1 % des voix, et devient la première présidente femme issue du suffrage universel à Taïwan.

« Laisser du temps au temps… »

Bien qu'une loi anti-sécession ait été votée en 2005 à Pékin, le retour au pouvoir en 2008 de Ma Ying-Jeou, du Parti nationaliste, a permis la reprise de la voie diplomatique en proclamant l'origine commune des continentaux et des insulaires, tout en refusant l'indépendance aussi bien que la réunification avec la Chine continentale…

Taïwan, avec ses 23 millions d'habitants, est fière de sa démocratie et ne se voit pas dirigée par la patrie continentale, au régime encore totalitaire. On peut considérer que, suite à la récupération de Hong Kong en 1997 et à celle de Macao en 1999, les Régions administratives spéciales (RAS) sont des laboratoires de la réunification, au nom du principe « un pays, deux systèmes » (pour une période de transition de cinquante ans). Les investissements massifs des Taïwanais sur le continent créent une interdépendance de fait entre Taipei et Pékin. L'avenir, sauf accident, est prévisible : la 25e puissance économique du monde (Taïwan) joindra un jour son potentiel à celui de la deuxième (ou de la première…), la Chine – mais cela peut prendre du temps.

Chine et ASEAN : deux milliards d'hommes

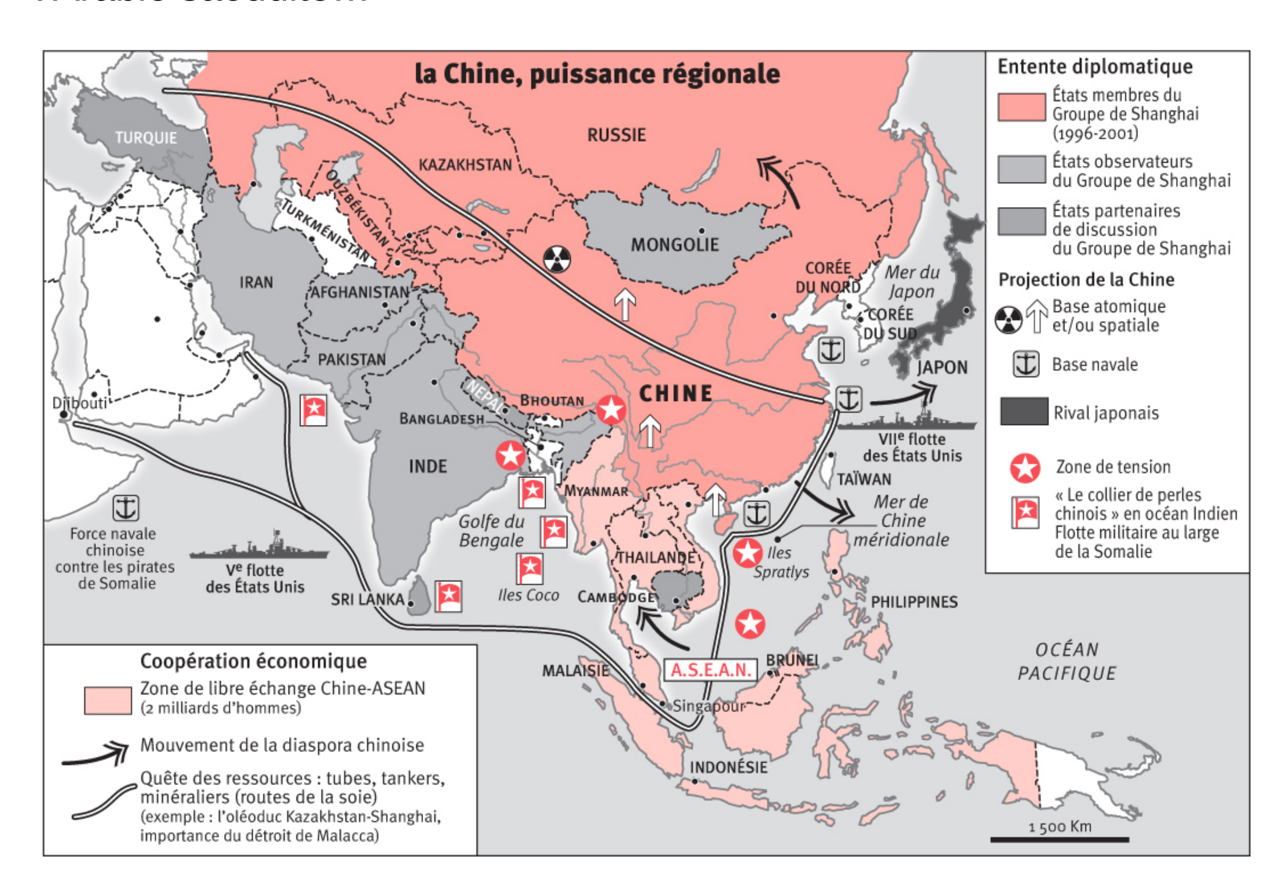
La relation Chine-ASEAN (Association of South-East Asian Nations, qui concerne deux milliards d'hommes, presque un tiers de l'humanité) est dissymétrique. L'Asie du Sud-Est, ou « angle de l'Asie », est un des mondes les plus proches de la Chine, placée sur ses routes d'exploration d'hier et de liaisons (import-export) d'aujourd'hui. Depuis longtemps, *Nanyang*, les mers du Sud, ont été visitées par ses marins et ses commerçants puis, au temps des colonisations, par ses travailleurs dans les mines, les plantations et les usines.

La fondation en 1949 de la République populaire de Chine a fait craindre une expansion irrésistible du communisme dans la région qui a été au cœur de la stratégie du *containment* américain et au centre de la « théorie des dominos » (si on laisse un pays tomber, les autres tomberont aussi). En ont témoigné les guerres d'Indochine et du Vietnam, au cours desquelles les Chinois ont soutenu les mouvements d'émancipation et d'indépendance contre les puissances occidentales. En 1955, le sommet de Bandung (en Indonésie) vit la naissance du bloc des non-alignés et « le réveil des peuples colonisés » sous l'égide de leaders charismatiques : Zhou Enlai, Nehru, Nasser…

Outre le monde indochinois, le monde malais est également agité. Dans l'Indonésie où le pouvoir musulman de Suharto a renversé le pouvoir communiste de Sukarno, 300 000 Chinois sont massacrés en 1965, jalousés pour leur réussite et leur richesse, mais, surtout, soupçonnés de connivence avec leur mère patrie communiste. Dans la jeune Fédération de Malaisie devenue indépendante en 1963, les rivalités dégénèrent entre les Bumiputras (fils du sol), Malais et musulmans, et l'importante minorité chinoise (près de 40 % de la population), souvent « importée » par les Britanniques pour travailler dans les mines d'étain, les plantations d'hévéa et les docks de Singapour. Singapour, peuplée aux trois quarts par des Chinois (minorités malaises et indiennes), se détache de la Fédération malaise en 1965.

Toutefois, la mer de Chine méridionale est en train de devenir une région de grande tension. Au point que le Vietnam la requalifie de « mer Orientale » et les Philippines de « mer des Philippines

occidentales » : trois noms pour une seule mer, à laquelle certains spécialistes attribuent des réserves de pétrole proches de celle de l'Arabie saoudite…



• De la guerre froide à la coopération

En 1967 naît donc l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est (ASEAN en langue anglaise) avec comme membres fondateurs la Thaïlande, la Malaisie, Singapour, l'Indonésie et les Philippines. Il s'agit en fait d'une alliance contre la Chine communiste de Mao, alors en plein délire idéologique. La Thaïlande s'était, comme l'Australie, ralliée aux États-Unis, et les Philippines disposaient des deux bases militaires américaines de Clark et de Subic Bay. Tout évolua ensuite profondément avec les offensives du néolibéralisme anglo-saxon, le décollage, à l'image du Japon, des pays-ateliers (les deux « ROC », soit Republic of Corea et Republic of China, c'est-à-dire Taïwan, et les deux cités-États de Hong Kong et de Singapour) et, même, du « cinquième petit dragon », la Thaïlande, et avec,

enfin, la dislocation de l'URSS et l'épopée des « Trente Glorieuses chinoises ».

En observant la construction européenne, l'ASEAN s'élargit progressivement de cinq à dix membres, incorporant Brunei, le Laos, le Vietnam, le Cambodge et la Birmanie, donc l'ensemble de la région. Certains, au vu de cette dynamique régionale, n'hésitent pas à l'attribuer aux minorités chinoises, au point d'évoquer l'ASEAN comme « une entente cordiale entre fils du Ciel ». Lors de la crise asiatique de 1997, partie d'un krach boursier à Bangkok, Pékin, contrairement à Tokyo, ne dévalue pas sa monnaie et assume ainsi ses nouvelles responsabilités de grande puissance. 10 % des Thaïlandais sont sino-thaïs, et Bangkok est la plaque tournante et financière de la diaspora chinoise dans l'angle de l'Asie.

La zone de libre-échange la plus peuplée du monde

Les 7 et le 8 janvier 2010 se tient à Nanning (capitale de la province du Guangxi) le forum de la Zone de libre-échange Chine-ASEAN. Ainsi est créée la zone d'échange commercial la plus peuplée de la planète, avec près de 2 milliards d'habitants, et la plus importante, par le PIB cumulé, après l'UE et l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain). Dès le 1er janvier 2010, les droits de douane ont été abolis sur 90 % des produits échangés entre la Chine et les cinq membres fondateurs de l'ASEAN, ainsi que les barrières aux investissements. Pour les membres plus récents (Vietnam, Cambodge, Laos et Birmanie), cela se fait en 2015.

Mais les enjeux qui concernent la zone restent complexes, voire ambivalents. Le Laos se plaint des barrages chinois qui rationnent son eau, ainsi que de certaines mainmises sur ses terres et son économie. Au Cambodge, le génocide perpétré par les Khmers rouges, plus ou moins soutenus par le régime de Mao, n'a pas fini de laisser des traces. Les « Barbares » du Vietnam furent invités, aux temps historiques, à échapper à la « sauvagerie des confins » et à rejoindre le centre de la civilisation. Le Vietnam est à la fois sous influence culturelle de la Chine tout en étant doté d'une puissante identité nationale. Une guerre avait opposé les deux pays en 1979, sur fond de conflit sino-russe.

Le régime des militaires birmans ne tiendrait guère sans l’appui de son grand voisin, qui compte dans ce pays de prospères communautés de commerçants et y a obtenu la construction d’une base navale à proximité de l’Inde… Surtout, les visées séculaires de l’Empire chinois, qui vont loin au sud, en mer de Chine méridionale, jusqu’aux îles Paracels et Spratleys, indisposent Philippins, Vietnamiens, Indonésiens et Malais. Qui l’emportera, de la dynamique économique et de ses effets d’entraînement régional ou des inquiétudes géopolitiques ? Singapour, modèle parmi d’autres pour Pékin, qui allie prospérité (championne du monde de la croissance) et stabilité (pouvoir fort et peu démocratique), mais qui accueille la marine américaine, ne symbolise-t-elle pas cette croisée des chemins ?

Chine et Australie : des ressources pour la croissance

L’Australie, sous l’effet de la montée en puissance de la Chine, est en phase de repositionnement géopolitique. Ce pays-continent, presque aussi vaste que la Chine, est seulement peuplé de 22 millions d’habitants. De culture anglo-saxonne, fidèle alliée des États-Unis, l’Australie a vécu, au XXe siècle, dans la hantise d’une invasion asiatique. C’est une flotte australo-américaine qui a arrêté l’offensive japonaise à Guadalcanal en 1942.

Aujourd’hui, l’Australie est, comme la Chine, une gagnante de la mondialisation. Elle profite de l’explosion des prix du charbon et du minerai de fer dont la Chine a tant besoin. Il faut suivre, actuellement, l’extraordinaire jeu des manœuvres, fusions et acquisitions autour des multinationales australiennes de matières premières.

Les Australiens n’ont pas de ressentiments contre les immigrés chinois, de plus en plus nombreux, notamment des entrepreneurs et des étudiants… Cependant, toujours loyale envers les États-Unis, elle accepte la venue dans le port de Darwin, au nord du pays, d’une

garnison américaine. Pour autant, l'Australie a désormais des intérêts économiques qui divergent de ceux des États-Unis, la Chine étant devenue son premier partenaire commercial.

Au-delà de l'Himalaya, l'éléphant indien

Deux géants démographiques

La Chine et l'Inde ont de nombreux points communs : les deux pays sont aux prises avec une surabondance d'hommes, ce qui peut être un avantage ou un handicap. La Chine tente de maîtriser sa fécondité, l'Inde n'y parvient guère. L'Inde, plus jeune et bientôt davantage peuplée que la Chine, reste beaucoup plus pauvre et plus dense (densités respectives : 364 et 141 habitants au km² !). La Chine, avec ses 9,6 millions de km², troisième plus grand pays du monde, est trois fois plus vaste que l'Inde qui, avec 3,3 millions de km², ne vient qu'en septième position. Toutes deux figurent parmi les plus anciennes et les plus grandes civilisations du monde.

Le nom de l'Inde vient de la civilisation de l'Indus, qui s'est développée dans cette vallée de 2 400 à 1 750 avant notre ère. L'Inde est un grand pays de mathématiciens et d'astronomes, et la Chine, un grand pays d'administration et d'inventions. Au XVIIIe siècle, la Chine, avec 29 % du PIB mondial et l'Inde, avec 22 %, concentraient à elles deux plus de la moitié de la richesse du monde, selon les études d'Angus Maddison.

Des différences de fond

Autant la Chine baigne dans une sorte de laïcisme – elle est le pays des mandarins (élite issue des concours) –, autant l'Inde est le pays des gourous (guides spirituels). La Chine recherche l'harmonie et l'unité. L'Inde, rurale aussi, est duale, entre son Nord aryen et son Sud dravidien, et plurielle, sinon clivée, dans son système de castes.

À l'unité linguistique globale de la Chine, cimentée par son écriture idéographique unique, s'oppose la diversité d'un monde indien aux 23 langues et aux 1 600 dialectes !

La Chine, culturellement athée, ne compte que 8 % de religieux dans sa population. Profondément religieuse, l'Inde est préoccupée par le pur et l'impur… Souvent envahie (sultanats, Empire moghol, british raj), épisodiquement et tardivement unifiée, elle voit son indépendance, reconquise en 1947, se réaliser sur fond de partition. L'orange de son drapeau représente l'hindouisme et le vert, l'islam.

Géants blessés par l'Histoire, la Chine et l'Inde, grâce à l'influence bouddhiste, ont longtemps eu des relations amicales. En 1941, Nehru propose à Tchang Kaï-chek la création d'une « Fédération orientale » qui pourrait échapper à l'homme blanc occidental. Mais, à partir des années 1950, lorsque les Indiens occupent le Cachemire, la Chine communiste de Mao voit envahie et menacée la principale voie de communication entre le Tibet et le Xinjiang. Elle attaque l'Inde en 1962 et reconquiert l'Aksai-Chin, c'est-à-dire la route stratégique. La guerre « la plus haute du monde » (au pays des neiges de l'Himalaya) s'est traduite par une traumatisante défaite militaire pour l'Inde (les troupes chinoises menaçaient Calcutta et Pékin a, seul, décidé du cessez-le-feu), qui en est encore marquée. Depuis, les deux pays sont rivaux, balançant entre collaboration et affrontements. Si le « match du siècle » entre les deux pays existe, il se déroule sur les plans géostratégique et géopolitique.

- **La question tibétaine**

Sur le plan géostratégique, plusieurs questions séparent la Chine et l'Inde. Et, surtout, la question tibétaine.

Le Xizang, « trésor de l'Ouest », d'abord vassal de la Chine sous la dynastie des Tang du VIIe au Xe siècle, entre dans l'histoire de la Chine avec la dynastie des Yuan au XIIIe siècle, puis se trouve officiellement intégré sous la dynastie Qing. Au début du XXe siècle, profitant du chaos en Chine après la chute de la dynastie Qing et la fondation de la République par Sun Yat-sen, le Tibet se déclare indépendant en 1913, mais tombe rapidement dans l'orbite britannique. Il revient ensuite aux mains du Parti nationaliste chinois. En 1949, ce dernier perd la guerre civile contre le Parti communiste et se replie à Taïwan. Deux ans après, le jeune Dalaï-Lama, ébloui

par la personnalité de Mao, signe avec le gouvernement chinois un accord en 17 points affirmant à nouveau la souveraineté de la Chine sur le Tibet.

La réforme agraire entamée en Chine dès 1950 a d'abord épargné le Tibet, où un système de servage avait toujours cours (les nobles, 5 % de la population, détenaient alors 98 % des terres et des monastères). Ce n'est qu'en 1959 que le gouvernement communiste de Mao convoque le Dalaï-Lama, probablement au sujet de la réforme agraire déjà terminée sur le territoire chinois ; celui-ci décide alors de s'enfuir en Inde, à Dharamsala.

Depuis, les réfugiés tibétains, soutenus par l'Amérique et une partie de l'opinion occidentale, dénoncent les atteintes à l'identité tibétaine, la colonisation économique han, ainsi que la répression politique ; tandis que les autorités chinoises évoquent la libération de la population tibétaine du système de servage féodal, les progrès économiques et la modernisation de la région, symbolisés par l'installation d'écoles, d'hôpitaux, de routes et de voies ferrées. Au Tibet, l'espérance de vie est passée de trente-cinq ans et demi en 1950 à soixante-sept ans aujourd'hui, et le taux d'alphabétisation de 1,2 à 97 %.

Au nom de l'histoire et des intérêts actuels (eau, minerai d'uranium, profondeur stratégique), le gouvernement chinois n'est pas disposé à lâcher le Tibet. Une partie des moines et de la jeunesse tibétaine semble se radicaliser. De violentes émeutes ont éclaté au printemps 2008. En 2011, la retraite politique du Dalaï-Lama, qui demandait davantage d'autonomie mais pas l'indépendance, parut remplir d'inquiétude une partie des Tibétains, tandis que Lobsang Sangay était élu Premier ministre tibétain en exil… De nouvelles immolations de moines ont encore eu lieu en 2012…

• Des rivalités frontalières entre deux géants

En 2003, la Chine a reconnu l'appartenance du Sikkim à l'Inde, mais celle-ci revendique toujours l'Aksai-Chin, tandis que Pékin réclame le nord-est de la République indienne, au-delà du « cou du poulet » (étranglement du territoire indien entre le Népal et le Bangladesh),

au nord du Brahmapoutre, à population tibétaine. Enfin, New Delhi s'inquiète chez elle de la redoutable rébellion naxalite, menée par des leaders qui se disent maoïstes et lui font courir un risque de déstabilisation.

Le jeu stratégique chinois, tel un jeu de go, corsète l'Inde : ogives nucléaires placées sur les hautes terres tibétaines, à 600 km de Delhi, et allié pakistanais, désormais lui aussi doté de l'arme nucléaire, et chez lequel la présence chinoise s'est beaucoup renforcée ces dernières années, situé à 400 km de la capitale indienne. Il faut mentionner les bases d'écoute ou les bases navales que Pékin installe en Birmanie (dans les îles Coco et à Sittwe), au Sri Lanka (Hambantota) et au Pakistan (Gwadar), constituant un « collier de perles » destiné à sécuriser les routes maritimes chinoises qui se trouvent encore à la merci des flottes américaines.

Les États-Unis souhaitent que l'Inde joue le rôle de contrepoids face à la Chine et ont pour cela esquissé des collaborations avec elle, y compris sur le plan de l'équipement nucléaire civil. Mais l'Inde s'efforce, entre Amérique, Russie et Chine, de conserver une diplomatie indépendante. Ce qui l'intéresse, c'est aussi de se tourner vers l'océan qui porte son nom.

- **La plus grande démocratie : concurrente ou partenaire ?**

Depuis les années 1980, le décollage économique de la Chine fascine les Indiens, qui se lancent dans l'aventure à partir de 1991. Sur ce plan, les deux pays restent asymétriques. Le PIB de la Chine, devenu en 2010 le deuxième du monde, dépasse les 5 000 milliards de dollars. L'Inde est au onzième rang, avec environ 1 300 milliards. Son taux de croissance, dynamique, reste malgré tout inférieur à celui de la Chine, et les PIB par personne restent inégaux, avec 1 176 dollars pour chaque Indien et 3 600 dollars pour chaque Chinois.

Les atouts de l'Inde ne sont pas négligeables : main-d'œuvre à bas coût, immense marché prometteur, élites de haut niveau formées dans les pays anglo-saxons et parlant anglais, douées pour l'informatique, la fabrication de logiciels, de médicaments

génériques… Si la Chine, culture d'agriculteurs, de manufacturiers et de commerçants, se lance dans les services, l'Inde parie aussi sur un rattrapage dans l'industrie, qui lui avait été confisquée par son colonisateur anglais. Mais ses progrès risquent d'être sérieusement freinés par ses problèmes ruraux, son manque d'infrastructures et d'espace ainsi que par ses difficiles inégalités socioculturelles.

En revanche, la Chine dispose de réalisations et de capacités incomparables : homogénéité et forte cohésion de sa population, malgré de grandes inégalités de richesse, diaspora dynamique qui n'hésite pas à investir au pays, alphabétisation, équipements considérables en termes d'universités et de recherche, puissantes infrastructures de transport et de communication, efficacité de la logistique, excédents commerciaux (alors que l'Inde est en déficit) et énormes réserves financières…

Les complémentarités économiques des deux pays restent toutes relatives. Ils pourraient devenir concurrents dans le secteur de l'automobile où, cependant, la Chine a une longueur d'avance, alors que la Tata Nano (la voiture la moins chère du monde) de conception indienne, ne décolle guère. Les deux pays sont rivaux pour l'approvisionnement énergétique et dans la course au leadership des pays émergents défiant l'Occident.

Malgré de nouvelles coopérations, il subsiste une méfiance mutuelle. Chaque pays, dans sa fierté, n'est pas avare de mépris pour l'autre : l'Inde, la plus grande démocratie du monde, considère peu le système autoritaire chinois, qui prive ses ressortissants de liberté politique, tandis que la Chine, avec sa puissante économie, peut railler la pauvreté indienne. Quel est, à terme, le modèle transitoire préférable pour l'humanité : d'abord la liberté (avec les limites, pour certains, du clientélisme et de l'analphabétisme) avant le développement économique, ou le développement en bon ordre, mais sans liberté politique (non-respect des droits de l'homme et absence d'élections) ?

Les limites de « Chindia » s'observent dans le peu d'empressement de Pékin à soutenir la candidature de la Nouvelle Delhi au conseil de sécurité de l'ONU, ce qui, de surcroît, pourrait faciliter celle du

Japon. Y aura-t-il toujours un Himalaya à surmonter ? La nouvelle Delhi revendique toujours des territoires au nord-ouest, reliant le Tibet au Xinjiang et Pékin conteste toujours l'appartenance des régions du nord-est à l'Inde. Pour Yaswhant Sinha, ancien chef de la diplomatie indienne (2002-2004), trop de blessures demeurent entre les deux pays : « Il faudrait que l'Inde devienne concurrentielle sur le plan économique et militaire et que la Chine devienne une démocratie. En attendant, la relation est marquée par la suspicion. » Les deux géants, adossés à l'Himalaya, continuent à se tourner le dos dans une posture ancienne d'arrogance réciproque. Par ailleurs, le Pakistan est un allié important de la Chine dans la région, à la fois comme « tampon » (question du Cachemire) face à l'Inde et comme porte vers le monde islamique. Ce pays, possesseur de l'arme nucléaire, doit beaucoup à la Chine dont la coopération militaire est importante. Pour l'instant, c'est le *statu quo*, plutôt favorable à la Chine, qui étend son influence au Népal. Le Tibet est un balcon sur l'Inde, une mine et le château d'eau de l'Asie dont Pékin ne peut pas se dessaisir, tandis qu'un couloir de circulation Gwadar-Kashgar constituerait, pour la Chine, à travers le Pakistan allié, un atout stratégique considérable, mais qui nécessite une stabilité politique en région et une société apaisée encore loin d'être acquises dans le deuxième pays musulman du monde.

Chine, monde musulman et peuple juif

L'Asie Mineure au souvenir de l'amiral Zheng He

À l'extrémité occidentale du continent, l'Asie Mineure, au débouché de la route de la soie, a un triple aboutissement : turcophone, persanophone et arabophone au Moyen-Orient, le puits de pétrole du monde.

La Chine connaît depuis longtemps le monde musulman. Les Hui, ethnie minoritaire composée de 8,6 millions de personnes, sont issus de métissages entre Chinois et commerçants musulmans, nombreux surtout dans les provinces du Ningxia et du Shaanxi. Les Hui et les Ouïgours dans le Xinjiang font de la Chine le vingtième

pays musulman du monde. La route de la soie traverse surtout des terres d'islam. Les relations diplomatiques avec l'Iran, que Pékin soutient sur le plan diplomatique, sont donc bonnes, sur fond d'échange de pétrole contre grands travaux et produits manufacturés, au grand déplaisir de Washington, en délicatesse avec cet État soupçonné de recevoir l'aide technique nucléaire de l'« État-voyou », la Corée du Nord. Au début du XVe siècle, le grand amiral de la flotte impériale, l'eunuque musulman Zheng He (voir partie 1, chapitre 2, sous-partie « Du jaune au rouge »), a visité de façon diplomatique et commerciale les pays autour de l'océan Indien et de l'Arabie. La relation entre la Chine et les pays musulmans s'est alors plus que renforcée.

Aujourd'hui, les relations entre Pékin et Riyad, pourtant protégée et alliée de Washington, sont solides, avec échanges symboliques de dromadaires arabes (à une bosse) et de chameaux chinois (à deux bosses). En 2009, pour la première fois, la Chine a acheté plus de pétrole à l'Arabie saoudite que les États-Unis, et les compagnies pétrolières de Riyad et de Pékin collaborent. La Chine est précieuse pour la construction d'usines de dessalement d'eau de mer, de ciment et d'aluminium. Ses produits à bas coût intéressent les pauvres du royaume ainsi que ses travailleurs immigrés. La Chine a construit le métro de La Mecque et s'est retrouvée sur les rangs pour la construction du TGV Médine-La Mecque.

Les médias chinois sont présents, avec l'agence Xinhua, et CCTV diffuse en arabe. Des échanges d'étudiants ont lieu et le pavillon de l'Arabie saoudite à l'Exposition universelle de Shanghai 2010 a été, avec ses palmiers, l'un des plus visités. L'ombre de l'amiral Zheng He, avec le retour de la flotte chinoise dans la région, ne rôde-t-elle pas encore du côté d'Ormuz et de la mer Rouge qu'il a visitée il y a… six cents ans ?

Juifs et Chinois

Ces deux peuples réputés travailleurs et ingénieux, issus de deux des plus anciennes civilisations du monde toujours vivantes, ont en partage de nombreux points, particulièrement en ce qui concerne

l'attachement à la famille, à l'organisation sociale hiérarchisée et le sens de la gestion financière et entrepreneuriale.

Les juifs se rendent en Chine dès l'époque de la dynastie des Han, probablement par la route de la soie. Le pacifisme du taoïsme, la sagesse du confucianisme et la tolérance du bouddhisme cohabitent en Chine avec le judaïsme comme avec l'islamisme. Cette entente est parfaitement évoquée à travers le texte gravé sur la stèle édifiée en 1489 par la communauté juive installée à Kaifeng, la capitale de la dynastie des Song :

Le confucianisme et notre religion, bien que différents, ont un fond en commun qui ne s'éloigne pas des cinq vertus similaires : le respect des lois célestes, le culte des ancêtres, la loyauté entre le monarque et ses sujets, entre amis, la piété filiale, la hiérarchie avec femme et enfant.

Des relations particulières se sont constituées entre les deux peuples, notamment lors de la Seconde Guerre mondiale : les uns ont connu les camps de concentration, les autres le « massacre de Nankin ». Six millions de juifs ont été tués par les nazis, 35 millions de Chinois ont péri massacrés par l'envahisseur fasciste japonais. Lorsque les juifs ont connu l'horreur de l'extermination en Europe, alors que bien des pays européens participaient à leur répression, la Chine leur a ouvert la porte. He Fengshan, alors consul de Chine en Autriche, a délivré 1 900 « visas de la vie » aux juifs entre mai et octobre 1938, période extrêmement sensible. Plus de 30 000 juifs ont pu fuir la terreur du nazisme européen pour venir se réfugier en Chine (à Harbin, Shanghai et Tianjin notamment). Environ 3 000 d'entre eux sont ensuite repartis pour un autre pays. En 1941, 25 000 juifs résidaient encore en Chine. La relation entre la Chine et les réfugiés juifs d'Europe est l'une des rares belles pages de la Seconde Guerre mondiale.

Trois synagogues ont été construites à Shanghai, dont deux témoignent encore des liens particuliers entre les deux peuples : la première, construite en 1920 et classée aujourd'hui dans la liste du Patrimoine mondial des architectures mémorables, se trouve rue Shaan'Xi ; la seconde, édifiée en 1907 dans le quartier de Hongkou, a été transformée en musée en souvenir de la vie des réfugiés juifs à Shanghai durant la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre,

une bonne partie des juifs rejoignent leurs familles partout dans le monde. D'autres s'installent et s'acclimatent. Aujourd'hui, parmi les dix membres d'origine étrangère au Comité central politique de la Chine, quatre sont d'origine juive.

Chinafrica ?

• Un passé solidaire

L'Afrique fut colonisée par l'Europe et la Chine semi-colonisée. Un slogan de l'ère Mao, dans les années 1950, proclamait : « Que les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine s'unissent ! À bas les impérialistes ! » C'est l'esprit de Bandung (1955) ; le grand frère chinois devait apporter de l'aide à ses petits frères des trois continents, et même aux petits pays européens communistes de l'Est (Albanie, ex-Yougoslavie…).

Aujourd'hui, l'Afrique, riche en ressources essentielles, est un continent stratégique. Au nord du continent, le Maroc a été le premier pays d'Afrique à reconnaître la République populaire de Chine et à nouer des relations avec Pékin. L'Algérie, riche en hydrocarbures, a confié aux Chinois la construction d'un million de logements, d'une autoroute et voit s'implanter de nouveaux constructeurs automobiles venus de l'empire du Milieu. L'Égypte, enfin, important pays pivot, est courtisée et pourrait s'équiper en nucléaire civil chinois.

L'Afrique subsaharienne avait été approchée, du côté de la « corne » du continent et de Mombasa, par les jonques de l'amiral Zheng He, au début du XVe siècle. À la fin de l'ère coloniale, les premiers pays à reconnaître la République populaire de Chine furent la Guinée et le Soudan. C'est que le siège de la Chine au Conseil de sécurité de l'ONU, occupé par Taïwan jusqu'en 1971, alors que l'île est en pleine expansion économique, freine l'arrivée de l'autre Chine, déjà spécialisée dans les grands travaux collectifs d'infrastructures (voie ferrée Dar el Salam-Lusaka). Aujourd'hui, les intérêts de la « locomotive du monde », très gourmande en ressources naturelles

et qui travaille en transformant, rencontrent facilement ceux des pays africains qui ont besoin de devises, d'infrastructures et de produits de consommation à bas coût : tissus, vêtements, vélos, motos, téléphones portables, etc.

- **Partenariats pragmatiques et efficaces**

La Chine ne pose aucune condition politique à sa coopération. Ce principe de non-ingérence sert plus d'un régime que l'Occident, ancien colonisateur, estime peu recommandable et peu fréquentable, sur fond de négation des Droits de l'homme.

Il s'est tenu en 2000 un premier forum annuel sino-africain. En novembre 2006 s'est déroulé le plus grand sommet sino-africain à Pékin, la plus grande manifestation diplomatique jamais organisée en Chine depuis 1949. Quarante-huit chefs d'État africains y ont participé. Les promesses de la Chine furent colossales :

- doubler les aides chinoises en Afrique en neuf ans ;
- établir un fonds monétaire de 500 millions de dollars pour le développement sino-africain ;
- augmenter les importations chinoises en provenance des pays les moins développés ;
- accorder des millions de dollars de crédits et supprimer des dettes gouvernementales ;
- former 15 000 spécialistes africains ;
- construire 30 hôpitaux et 100 écoles rurales ;
- augmenter le nombre d'étudiants africains en Chine…

Après le sommet, la Chine a signé d'importants accords : construction d'une fonderie d'aluminium en Égypte, exploitation d'une mine de cuivre en Zambie et d'une autre en Afrique du Sud…

Martin Jacques, chercheur et professeur à la London School of Economics (Asia Research Center et IDEAS, centre d'études diplomatiques et stratégiques), a observé de près les démarches de la Chine en Afrique et note, dans son livre *When China Rules the World* :

Sans doute, l'influence de la Chine en Afrique reste positive. Primo, elle offre les besoins et le marché pour les exportations des matières premières des pays africains […]. Secondo, l'arrivée de la Chine forme un environnement concurrentiel. Ce qui fait que l'Afrique n'est plus dépendante des pays occidentaux, du FMI et de la Banque mondiale […]. Tertio, les aides chinoises dans les pays africains sont souvent clés en main, qui incluent les grandes constructions d'infrastructures, telles que les routes, les chemins de fer et de grands bâtiments publics, ainsi que des connaissances technologiques spécifiques. Les investissements des pays occidentaux se concentrent majoritairement sur des projets pétroliers, tandis que ceux de la Chine sont plus variés.

De 2000 à 2015, six forums de coopération Chine-Afrique se sont tenus : à Pékin en 2000, à Addis Abeba en Éthiopie en 2003, à Pékin en 2006, à Charm el- Cheikh en Égypte en 2009, à Pékin en 2012 et au Cap en Afrique du Sud en 2015. Ces sommets ont été inspirés des sommets franco-africains ou, même, nippo-africains. Dans cette configuration, la Chine bénéficie de nombreux avantages, parce qu'elle est une, tandis qu'il y a 54 Afrique(s) depuis la création du Soudan du Sud. De plus, elle est à la fois cliente, vendeuse et prêteuse. Les échanges, qui lui sont favorables, pourraient presque être résumés ainsi : infrastructures chinoises contre nourriture et fournitures (mines et hydrocarbures). À un moment où les pays occidentaux semblaient oublier l'Afrique, la Chine a été un élément important de son réveil. Il est vrai que les voix africaines à l'ONU comptent. Il n'y a plus que le Burkina Faso, le Swaziland et Sao Tomé pour reconnaître Taiwan. Pékin a offert au continent l'agrandissement du siège de l'organisation africaine à Addis Abeba. Son *softpower* s'exerce grâce aux instituts Confucius, à l'assistance médicale et à l'accueil, en moins de vingt ans, de 25 000 étudiants africains en Chine.

Aujourd'hui, le ralentissement économique de la Chine n'est pas sans conséquence sur la situation d'un certain nombre de pays, en particulier, des trois plus importants partenaires, Afrique du Sud, Angola et Nigéria qui concentrent presque la moitié du commerce sino-africain. L'arrivée des Chinois à Djibouti où sont présents Français, Américains et Japonais ne manque pas de signification, car si Pékin lutte contre la piraterie maritime, il compte un million de ressortissants sur le continent, tandis que l'Éthiopie, pays de 100

millions d’habitants, s’industrialise grâce à la dynamique des investissements chinois.

- **Rivalité avec l’Ouest**

L’objectif de Pékin est de réussir là où l’Occident a, jusqu’à présent, échoué : faire décoller économiquement l’Afrique dont, d’ailleurs, le taux de croissance actuel, après une ou deux « décennies perdues », peut atteindre plus de 5 à 6 %. L’expertise chinoise est considérable, diversifiée et ciblée : mines et carrières, puits (de pétrole) et poches (de gaz), défrichement et pêche, infrastructures de transport (rails, routes, ports et aéroports), communications (télévision et téléphone), import-export et distribution, médecine (hôpitaux et dispensaires) et éducation (écoles, bourses d’études et instituts Confucius), et même stades de football… Chinafrica !

Toutefois, ces réalisations (qui cassent, au passage, des monopoles occidentaux, indiens ou libanais) masquent quelques questions de fond. Certains, en Occident, signalent déjà le caractère prédateur d’une Chine qui engage la bataille des ressources : énergie, minerais, bois, poisson, eau, terres nourricières qui lui sont indispensables dans son modèle économique actuel. D’autres, en Afrique, dénoncent l’arrivée d’ouvriers, de cadres, d’entrepreneurs et de familles chinoises qui concurrencent le commerce traditionnel et toute l’économie informelle du continent. Des incidents antichinois plus ou moins graves se sont déjà produits dans certains pays mécontents de la façon dont l’entreprise chinoise traite les travailleurs d’Afrique. Il y a des incompréhensions culturelles, mais également un manque de transferts de technologie pour mieux partager mutuellement. Des multinationales chinoises commencent à rechercher aussi des collaborations avec leurs consœurs occidentales, françaises en particulier, essayant de mieux s’adapter culturellement au marché. Certaines associations semblent déjà bien fonctionner. L’Afrique, qui change à son tour, sera-t-elle le champ de bataille de la mondialisation ?

Chine une, Europe plurielle

- **Aux deux extrémités de l'Eurasie**

De l'époque romaine à celle de Guillaume de Rubrouck, envoyé par Saint Louis, suivi par Marco Polo ; puis à celle des jésuites envoyés par Louis XIV et de l'ambassadeur britannique Macartney, les habitants de l'Europe, ce « cap de l'Asie » selon la formule du poète Paul Valéry, ont éprouvé quelques difficultés à rencontrer et à reconnaître les Chinois. Difficultés partagées par les Chinois, eux-mêmes longtemps repliés sur leur monde. Question géographique mais, surtout, de différence culturelle. En 1794, lord Macartney soulignait déjà que « rien ne serait plus trompeur que de juger la Chine selon nos critères européens ».

- **Partenaires considérables et incontournables**

L'Union européenne est devenue le premier partenaire commercial de la Chine. Mais leurs rapports sont obérés par le fait que l'UE est déficitaire, ce qui pose la question des délocalisations, de la désindustrialisation, et de la réciprocité. Contrairement aux autres pays européens, notamment à la France, l'Allemagne affiche depuis la crise, structurellement, une balance excédentaire avec la Chine. Selon les chiffres officiels publiés par le Bureau de la douane chinoise, le commerce extérieur entre l'Allemagne et la Chine s'élève à 169 milliards de dollars en 2011 ; les exportations allemandes vers la Chine, à 92,72 milliards de dollars et les importations, à 76,43 milliards. Plus de 4 000 entreprises allemandes sont implantées en Chine.

Sur le plan technologique, la Chine est intéressée par des « partenariats industriels structurants » : Airbus, Galiléo, ITER. L'ITER est un gigantesque programme de recherche d'une sorte de soleil nucléaire fournissant plus d'énergie qu'il n'en consomme, et dont le chantier est à Cadarache, en Provence. Cette localisation avait été appuyée par l'UE, la Russie et la Chine, et non par Tokyo, Séoul et Washington.

Trois grands problèmes se font jour : les transferts techniques, l'euro trop fort (sauf pour l'Allemagne) et, enfin, les dettes publiques européennes, occasion pour la Chine de voler au secours des PIGS

(Portugal, Irlande, Grèce, Espagne), qui doivent en échange mettre en gage certains de leurs fleurons nationaux, comme le port grec du Pirée… La Chine a en effet les moyens de racheter une partie des dettes des « pays européens du Club Méditerranée », selon une expression allemande quelque peu méprisante. De surcroît, aux prises avec les difficultés américaines, la Chine a un intérêt évident à diversifier ses positions de l'autre côté de l'Atlantique. L'Europe absorbait, juste avant la crise, 18 % de ses exportations (contre 22 % pour les États-Unis). Véritablement unie, ou fédérée, l'Europe serait la première puissance économique du monde. Ce ne peut être le cas tant que, à cause de ses divisions, elle ne dispose pas d'une politique commune, alors que le pouvoir fort de Pékin, qui n'est pas entravé par le débat démocratique, peut pratiquer une politique cohérente sur le long terme.

Outre l'Allemagne, puissante par son industrie et ses PME, la France pourrait, dans le nouveau modèle économique chinois, disposer d'atouts non négligeables, parce que inventive (« la french tech ») et créant des produits de qualité et d'excellents services. En 2015, la Chine a investi 3,6 milliards de dollars en France, soit une augmentation de 160 % par rapport à 2014 (1,3 milliard de dollars), même si c'est, majoritairement sur de grands projets (aéroport de Toulouse, zone d'activités de Châteauroux, Club Méditerranée, laiteries normandes ou bretonnes, châteaux bordelais, etc.). Pays d'avenir en Europe (démographie favorable), l'hexagone doit absolument dynamiser ses PME et renforcer sa présence en Chine (énergie, traitement de l'eau, transports, urbanisme, services, tourisme) tandis que les Allemands savent davantage « chasser en meute ».



Roi de la machine-outil

Liang Wengen, l'homme le plus riche de Chine selon Hurun et Forbes, est le « roi de la machine-outil ». Il est, en effet, le propriétaire majoritaire du groupe Sany (province du Hunan). Il est devenu en 2012 membre du Comité central du parti et envisage d'investir en Lorraine, au coeur de l'Union européenne.

De même, un autre projet prévoit l’installation d’une zone économique francochinoise à Châteauroux (Centre), ville à mi-distance de Lisbonne et de Varsovie, dotée d’une remarquable piste aérienne de 4 000 m (ancienne base américaine d’après-guerre). Le projet de Châteauroux serait subventionné par l’État français et les collectivités locales. L’enjeu en serait 4 000 emplois, qualifiés ou non.

La Chine et l’Amérique : un G2 ?

Un monde multipolaire ?

Le terme de G2 a été lancé par Zbigniew Brzezinski, politologue américain, en 2006. Le G2 serait une sorte de condominium sino-américain régnant sur la planète, les Trente Glorieuses ayant propulsé la Chine plus rapidement qu’on ne le pensait sur le devant de la scène internationale. Opportunité ou nouvelle inquiétude pour elle ?

Malgré l’énorme désir de reconnaissance de la Chine, un tel G2 irait à l’encontre de la multipolarité qu’elle prône. Le Premier ministre Wen Jiabao, à l’issu de sa rencontre avec le président Barack Obama le 18 novembre 2009, a rejeté l’idée que la Chine et les États-Unis puissent former un « G2 ». Pour le gouvernement chinois, la Chine reste un pays en voie de développement responsable d’une grande population, et elle a encore un long chemin à parcourir avant d’être modernisée. « Elle n’a jamais cherché à diriger le monde, elle ne fait que suivre le courant du développement », indique Liu Yuhui, chercheur à l’académie des Sciences sociales.

Ce schéma du G2 aurait pour elle un double inconvénient : contrarier la démarche progressive de sa montée en puissance et provoquer des dégâts collatéraux dans les pays voisins de taille plus modeste. Zhou Enlai avait déjà déclaré, du temps de la guerre froide : « Que deux éléphants se battent ou qu’ils s’embrassent, c’est toujours l’herbe qui se trouve dessous qui est écrasée. »

Selon l’historien François Lenglet dans *La Guerre des empires, Chine contre États-Unis*, les rapports Chine-États-Unis illustrent la configuration instable, voire inquiétante et toujours difficile à gérer, entre une puissance ascendante et une autre déclinante. Le colonel

Liu Mingfu, professeur à l'académie de Défense de Pékin, auteur en 2010 d'un ouvrage intitulé *Le Rêve chinois*, appelle de ses vœux la Chine à devenir numéro un d'un monde que les États-Unis veulent dominer. Selon lui, le champion chinois ne serait pas hégémonique et expansionniste comme l'est l'Amérique. Le monde deviendrait alors véritablement multipolaire. C'est assez souligner une relation compliquée entre les deux pays, faite d'hostilité et de complicité mélangées…

- **Océan Pacifique non pacifié…**

Au cours du XIXe siècle, les États-Unis se sont peu à peu investis en direction du Pacifique, nouvelle frontière, appliquant d'abord, envers le Japon, la politique de la canonnière du commodore Perry (1853-1854), puis participant au dépècement de la Chine. La concession internationale de Shanghai est anglo-américaine, et l'acquisition des Philippines, en 1898, à la suite d'une guerre victorieuse contre l'Espagne, permet déjà de surveiller la Chine. Pendant la guerre civile chinoise, Washington soutient les nationalistes de Tchang Kaï-chek, de Nankin à Chonqging, contre les communistes. À cette époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, une partie de l'élite chinoise est très proche des États-Unis, à l'image de la puissante famille des Song (études dans les meilleures universités américaines, monde des affaires, alliances matrimoniales même). Après la Seconde Guerre mondiale, le régime de Tchang Kaï-chek, vaincu à la fois par la corruption et les troupes de Mao, ne peut que s'installer à Taïwan.

La Chine communiste et l'Amérique s'affrontent violemment en Corée, où Pékin envoie deux millions de « volontaires » pour soutenir le Nord tandis que le général McArthur est limogé par le président américain pour avoir songé à utiliser l'arme atomique. Mao dénonce « le tigre de papier » *(zhilaohu)*. Après discussion avec le général de Gaulle et réflexion, le président Nixon, utilisant la « diplomatie du ping-pong » et les discrets voyages d'Henri Kissinger, finit par faire le voyage de la Chine en 1972, tandis que Pékin entre au Conseil de sécurité de l'ONU.

- **États-Unis et Chine : dettes et créances**

À partir de 1978, la politique de réforme et d'ouverture de la Chine permet de multiplier les échanges économiques entre les deux pays. Les entreprises américaines investissent et délocalisent, concourant à transformer la Chine en nouvelle « usine du monde ». La Chine fabrique, vend et épargne en plaçant ses économies aux États-Unis, en particulier sous forme de bons du Trésor. Cependant, le consommateur d'outre-Pacifique vit à crédit (« walmartisation » de l'économie américaine) tandis que les *traders* de Wall Street se livrent aux folies que semblent autoriser les mathématiques financières. Ceci compromet le pari américain : le déficit commercial dans le domaine des biens courants est compensé par leur domination high-tech et par leur mainmise sur les finances chinoises. Or la Chine entend devenir une grande puissance innovante (nucléaire, TGV, aéronautique, spatial, armements, énergies nouvelles, nouveaux matériaux…). De plus, comme naguère le Japon, la Chine n'entend pas davantage être livrée aux capitaux anglo-saxons.

La Chine accumule, on l'a vu, des excédents commerciaux que facilite le yuan, accusé d'être sous-évalué. Simultanément, elle s'industrialise rapidement, pratique la remontée de filière et apprend ou réapprend vite, accomplissant un gigantesque effort en termes d'enseignement supérieur scientifique et de recherche. Depuis peu, le matelas financier chinois se convertit partiellement en achat de firmes américaines, comme l'ex-suédoise Volvo vendue par Ford à Geely. Il se diversifie, aussi (investissements en Europe). Entrée en 2001 à l'OMC, la Chine fait, dix ans après, figure de grand vainqueur de la mondialisation.

L'attentat du 11-septembre, qui a violé le sanctuaire américain, les guerres d'Irak et d'Afghanistan et la crise des *subprimes* ont bouleversé la structure et la hiérarchie du monde. L'Occident pèse moins, avec seulement 12 % de la population mondiale, une économie ralentie et une gigantesque crise de la dette. Le centre de gravité planétaire semble se déplacer vers une Asie de 3,5 milliards de personnes qui a enclenché une dynamique de croissance à un rythme et à une échelle inconnus jusqu'alors. Les deux pays-continents, tous deux géants, mais interdépendants, essaient tant

bien que mal de s’entendre, mais bien des choses les opposent encore. Les attentes mutuelles sont-elles irréalistes ? Chinamérique ou G2 ? Tout au mieux peut-on parler d’interdépendance plus ou moins asymétrique et de rivalité coopérative. Collaboration, collusion, certes, mais non sans risque de collision. Car, précisément, la compétition envahit tous les champs de l’activité économique et géostratégique.

- **Eurasie et mers de Chine : la collision sera-t-elle être évitée ?**

Au président Bill Clinton qui évoquait les Droits de l’homme, le « petit timonier » Deng Xiaoping répondit : « Ce n’est pas à un jeune homme de deux cents ans que revient de faire la leçon à un vieillard de cinq mille ans. » On retrouve là la dignité d’autrefois, la nouvelle puissance montante et la fierté du temps long. Les nouvelles routes de la soie tissent une toile de brique et de mortier destinée à faire basculer la haute Asie, la Sibérie, le Kazakhstan, l’Asie centrale et méridionale vers le pays du Milieu. La Chine contemporaine n’a sans doute pas l’intention de conquérir le monde, ni même d’y jouer le rôle de nouveau shérif, elle sait ce qu’il en coûte aux États-Unis. En revanche, elle entend restaurer ce qu’elle considère comme une partie historique de sa mouvance, de la Sibérie méridionale à l’ancien Turkestan chinois, n’en déplaise à Ankara.

Par ailleurs, en mers de Chine orientale et méridionale, Pékin revendique une frontière à l’intérieur des « neuf traits », constituant « une queue de buffle », région stratégique, énergétique et halieutique de premier ordre, ce qui heurte le Japon, les Philippines, le Vietnam, Brunei, voire la Malaisie et l’Indonésie. D’où l’enjeu des îles Senkaku-Diaoyu, de l’atoll de Scarborough, des Paracels, des Spratlys et des Natuna. La Chine quitte son profil bas, se dote d’un second porte-avions (les États-Unis en ont dix en service) et a en 2016, déjà élaboré deux pistes d’atterrissage, poldérisant ainsi des îlots de l’archipel des Spratlys au grand dam des voisins de la Chine qui les revendiquent et des États-Unis qui entendent faire respecter le sacro-saint principe de libre circulation en mer.

La Chine voudrait repousser les États-Unis au milieu du Pacifique, lesquels, en revanche, ont défini une politique dite du « pivot

asiatique », précisément chargée de contenir les nouvelles ambitions chinoises. Allons-nous vers un choc frontal ? Toujours est-il que Pékin devrait se soucier d'une « coalition des inquiétudes » (l'expression est de Hubert Védrine, ancien ministre français des Affaires étrangères) qui rapproche ses voisins (Vietnam et Philippines, en particulier), tandis que Washington œuvre à une « alliance des démocraties » : États-Unis, Japon, Australie, Inde. La course aux armements bat son plein, au point que certains historiens ont comparé la situation dans cette région du monde à ce qu'elle pouvait être en Europe dans les années précédant 1914 : une grande puissance du monde redoutant l'émergence d'une autre (à l'époque, l'Angleterre redoutait la montée en puissance de l'Allemagne, aujourd'hui, les États-Unis souhaitent « contenir » la Chine), nationalismes exacerbés et démonstrations de force au risque de l'étincelle…

La guerre commerciale fait rage. Début 2016, un accord TPP (traité transpacifique) a été signé en Nouvelle-Zélande. Il regroupe, autour des États-Unis qui ne veulent pas laisser la Chine fédérer la région, douze pays : Australie, Nouvelle-Zélande, Brunei, Singapour, Malaisie, Vietnam, Japon, Chili, Pérou, Mexique, Canada (40 % de l'économie mondiale). Cet accord exclut la Chine qui va répliquer en constituant sa propre zone de libre-échange de l'Asie-Pacifique (FTAAP).

- **L'Amérique latine, entre Atlantique et Pacifique**

Longtemps, sans doute à cause de l'éloignement géographique, les mondes latino-américain et chinois se sont ignorés. Même Cuba, à l'époque contemporaine, a choisi Moscou au détriment de Pékin. Seul, ou presque, le Chili avait maintenu de façon assez constante des relations suivies avec la Chine. Après la reprise diplomatique de 1972, la Chine commence vraiment à découvrir des partenaires soucieux de se démarquer des États-Unis, tandis que l'influence soviétique se réduit et que les intérêts taïwanais peuvent être contrebalancés.

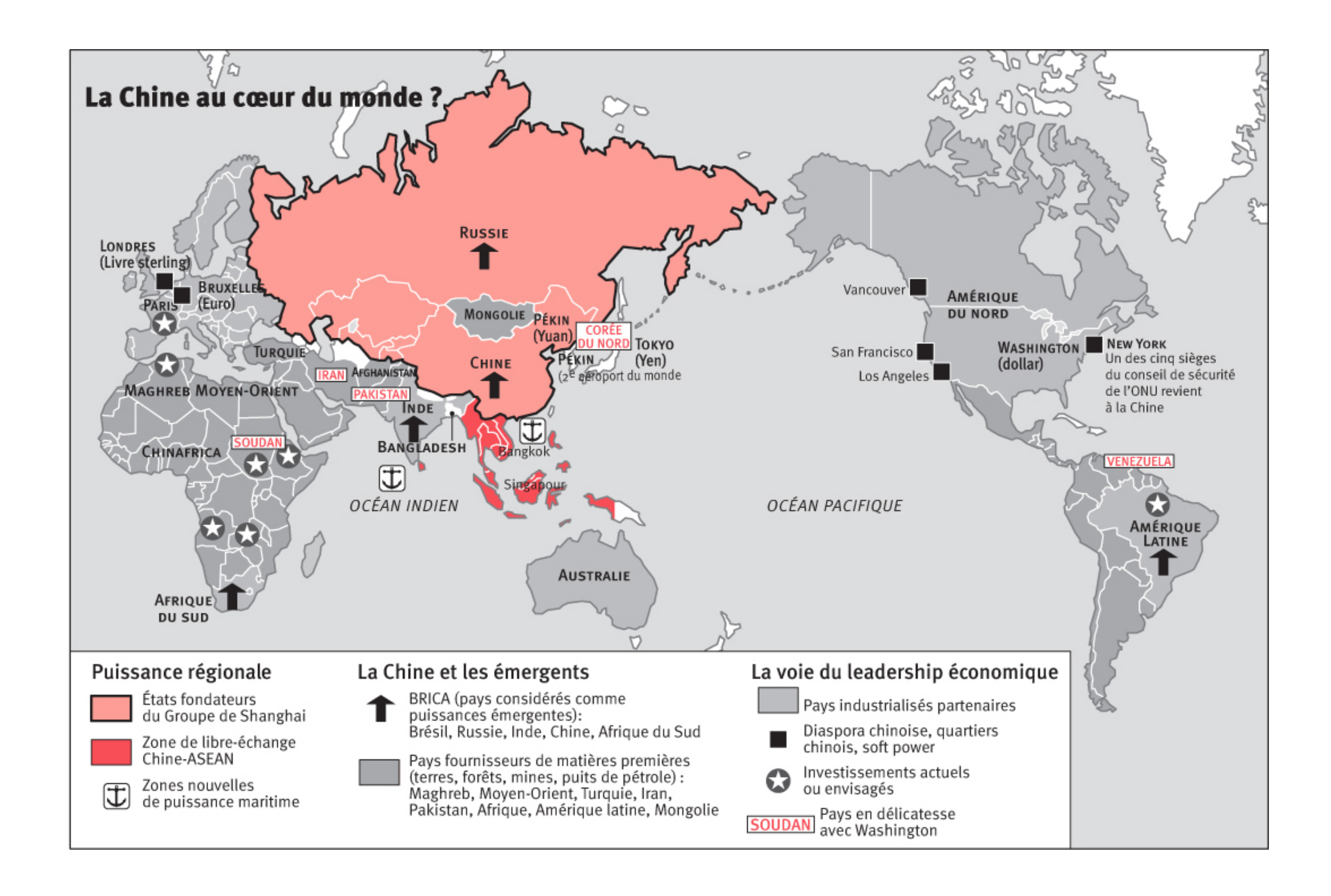
Pays de l'Eldorado s'il en fut, l'Amérique latine est riche du cuivre du Chili, du pétrole du Mexique et du Venezuela, des céréales et du

soja du Brésil et de l'Argentine, de l'étain des pays andins, du lithium de Colombie, du minerai de fer brésilien, etc. Pékin peut proposer, en échange de ces matières premières, ses grands travaux : Transandin ferroviaire entre Argentine et Chili, ligne de chemin de fer doublant le canal de Panama… et produits manufacturés. Cependant, le Brésil voudrait bien exporter en Chine davantage de produits manufacturés, et pas seulement des matières premières. Il n'apprécie guère les réticences de Pékin quant à sa candidature à un siège de membre permanent au conseil de sécurité des Nations unies. Pourtant, en 2012, des pays d'Amérique latine membres de l'Alliance du Pacifique, Mexique, Colombie, Pérou, Chili, s'allient pour attirer les Asiatiques.

Chine et BRICS

BRIC (Brésil, Russie, Inde, Chine) est un terme inventé par l'Américain O'Neill en 2001 pour désigner les grandes puissances émergentes. En 2010, la Chine est la deuxième puissance économique du monde, et le Brésil, la septième, devançant l'Italie (la Russie est onzième, l'Inde, douzième, l'Afrique du Sud, vingt-septième).

En 2011, ces puissances nouvelles, renforcées par l'Afrique du Sud (BRICS), se sont rencontrées en Chine, sur l'île de Hainan. Le journal *China Daily* vante cet ensemble qui doit permettre de construire « un ordre politique et économique international plus juste et raisonnable » – ce qui n'empêche pas la suprématie de la Chine (qui pèse la moitié de l'ensemble), et quelques thèmes de divergence absents de l'ordre du jour, comme l'asymétrie des échanges (produits de faible valeur ajoutée contre biens manufacturés), la question de l'élargissement du Conseil de sécurité de l'ONU (au Brésil, à l'Inde, au Japon ?), voire celle du yuan. Toujours est-il, comme le remarque Jean-Pierre Raffarin, que « les BRICS sont à la recherche de projets communs, métissés » (*Le Monde*, 22 avril 2011).



La nouvelle Armée populaire de libération (APL) : présence, puissance et influence

• L'APL, pilier de la Chine contemporaine

L'Armée populaire de libération est, avec le parti (et la Banque centrale), l'un des piliers de la Chine contemporaine. Elle est auréolée des souvenirs de la Longue Marche, de la résistance contre l'occupant japonais et de la libération nationale. Les tactiques de Mao pendant la guerre civile entre communistes et nationalistes, « le pouvoir est au bout du fusil » et « encercler les villes à partir des campagnes », ont réussi. L'armée a, en 1949, reconquis la Chine tout entière. Par l'œuvre du grand stratège Sun Tzu et par le témoignage de l'armée de terre cuite de 10 000 guerriers (qui gardent le tombeau du premier empereur) à Xi'an, on peut comprendre que la Chine connaisse fort bien le métier des armes. D'ailleurs, d'après de nouvelles recherches d'historiens, elle aurait

connu, sur son sol, près du tiers de toutes les guerres de l'humanité. Depuis la fondation de la République populaire de Chine, la stratégie du pays consistait à organiser l'autodéfense et à réaliser une force de dissuasion nucléaire, réplique du faible au fort. Depuis 1978, la modernisation des forces armées participe des quatre modernisations (avec l'agriculture, l'industrie et les sciences) proposées par le « petit timonier », et la Chine est passée de la logique de la défense à celle de la défense aux frontières.

Depuis un quart de siècle, l'armée chinoise connaît le sort de toutes celles du monde : resserrement de la gestion, diminution des effectifs, amélioration des équipements, sophistication des armements. Les « Trente-cinq Prodigieuses » économiques permettent de la doter de moyens qu'elle n'avait encore jamais connus. Les forces terrestres chinoises comptent 1,6 million d'hommes et de femmes en 2011, dont 800 000 conscrits. 800 000 autres seraient mobilisables en temps de guerre, ainsi que 3 millions d'unités de milice et 600 000 éléments de police (DSI, janvier 2011). L'ensemble constitue l'armée la plus nombreuse du monde, répartie en sept régions militaires. Le pays est doté depuis 1964 d'une force nucléaire de dissuasion, et, plus récemment, de bases aérospatiales de lancement de fusées et de satellites, ainsi que de puissants moyens de cyberguerre. Les forces armées de l'APL ont fait des progrès notables depuis dix ans. Un avion furtif chinois est en cours de préparatifs et d'essais. Si le budget militaire américain est, de loin, le premier du monde, celui de la Chine est devenu le deuxième. Washington est impressionné et inquiet de la rapide modernisation de l'Armée populaire.

L'Armée populaire de libération a deux missions : celle, classique, de faire respecter l'intégrité du territoire national et de se protéger des attaques extérieures, mais, aussi, celle de pérenniser le Parti communiste au pouvoir auquel elle est subordonnée. Actuellement, le président Xi Jinping, qui préside la Commission centrale de l'armée, la restructure et la redéploie. Ramenée à 2 millions d'hommes, elle reste la première armée du monde en termes d'effectifs, devant l'Inde et les États-Unis. Elle modernise rapidement ses équipements (avions, porte-avions, sous-marins, balistique,

cybernétique) même si elle importe toujours du matériel de la Russie et d'Israël. Les régions militaires passeraient de sept à quatre : trois face à l'océan Pacifique et une immense zone tournée vers l'Eurasie.

Il faut insister sur le contrôle étatique de l'Internet, avec, depuis 2011, le Bureau d'État de l'information sur l'Internet (State Internet Information Office, SIIO). À l'intérieur du Grand firewall, tous les acteurs sont surveillés et soumis à l'autocensure (entre 50 000 et 75 000 policiers). Sans doute un carcan redoutable pour les pratiquants de l'Internet.

- **Porte-avions : retard à attraper**

Le fait majeur est la montée en puissance de la marine militaire chinoise. Il est vrai que l'avenir est à Thalassa, la mer, et aux forces de projection. La marine chinoise dispose de trois quartiers généraux : à Qingdao, à Dinghai et à Canton. Une puissante base navale a été construite dans l'île de Hainan. L'accent est mis sur les sous-marins.

Paradoxalement, jusque-là, la deuxième puissance économique du monde ne possédait pas encore de porte-avions, à part le *Varyag*, racheté en 1998 aux Ukrainiens, minutieusement étudié et réaménagé à Dalian. Cette faiblesse maritime, sans doute héritière du repli continental, qui date de la fin de la grande époque de l'amiral Zhenghe, est donc bien prise en compte par les hautes autorités du régime. En 2010, l'agence Xinhua a révélé le développement d'un superordinateur à hautes performances capable d'effectuer la conception, complexe, d'un porte-avions…

Il n'est pas étonnant qu'en septembre 2012, en pleine crise concernant les îles Diaoyu-Senkaku entre la Chine et le Japon, le premier porte-aéronefs de l'empire, le *Liaoning* (ex-*Varyag* transformé) s'aventure pour la première fois en mer. Pékin entend desserrer l'étau qui gêne la Chine dans sa projection vers le grand large, suscitant une « coalition des inquiétudes » (l'expression, on l'a vu, est d'Hubert Védrine) de la part de ses voisins et des puissances

maritimes des océans Pacifique et Indien. Contexte lourd de tensions… à maîtriser.

Depuis 1998, la Chine publie régulièrement un livre blanc sur sa Défense nationale. L’édition de 2011 insiste toujours sur la question de Taïwan, sur la contribution de la Chine aux missions de maintien de la paix de l’ONU, et sur la modestie relative du budget militaire chinois (1,5 % du PNB national, contre une moyenne mondiale de 2 à 4 %). Le livre blanc reste discret sur d’autres plans, en particulier sur la réelle volonté de Pékin de repousser la présence américaine en Pacifique occidental et d’accentuer la présence chinoise sur la route du pétrole (océan Indien et portes de l’Afrique). Des incidents divers avec le Japon, les Philippines et le Vietnam sont à l’origine d’un redéploiement et d’un renforcement des forces américaines dans la région. Près de 80 000 GIs stationnent toujours dans la région, aussi bien au Japon qu’en Corée du Sud ; les États-Unis ont par ailleurs une base à Singapour et reçoivent de nouvelles sollicitations de la part du Vietnam. Quel sera le sort de Cam Ranh ? En 2012, des troupes américaines (2 000 hommes) sont arrivées à Darwin en Australie. Malgré la politique d’équidistance et de prudence de l’Inde, Washington s’emploie à un double endiguement contre la Chine, avec ses petits voisins inquiets, d’une part, et de grandes puissances, Japon, Australie et Inde, d’autre part.

L’air, l’espace, la mer et la cybernétique sont désormais devenus des domaines importants et sensibles de confrontation entre la Chine, les pays asiatiques et les États-Unis.



Les enjeux de la mer de Chine
Taiwan
Hong Kong
Zhanjiang
Hainan
Yulin
Philippines
Îles Paracels
Île Woody
Manille
Vietnam
Mer de Chine
Ho Chi Minh-Ville
Îles Spratlys
Malaisie
Brunei
Malaisie
Bornéo
Singapour
Indonésie
Sumatra
500 km
Zone maritime revendiquée par la Chine, la « queue de buffle »
Vietnam Pays en revendiquant une partie
Base navale chinoise
Récifs occupés par les Chinois
Travaux chinois : ports, pistes d'aviation
– Revendications chinoises contre la liberté des mers (États-Unis).
– 3,5 millions de km² ; passage de 30 % du commerce maritime mondial.
– Enjeu stratégique, halieutique et énergétique.



L'ÉCOLOGIE : LA CHINE SERA-T-ELLE VERTE ?

Comme hier en Europe, aux États-Unis et au Japon, sans parler de l'ex-URSS et de l'Europe de l'Est, le développement économique a été, dans la Chine maoïste comme dans celle d'aujourd'hui, à l'origine d'agressions importantes contre la nature. La production se fait au prix de consommation d'énergie, de matières premières et de main-d'œuvre… Si bien qu'en Chine, le prix est lourd en termes de qualité réelle de vie, jusqu'à une prise de conscience très contemporaine qui rejoint la traditionnelle recherche de l'harmonie entre homme et nature.

Le prix de la production industrielle

Les vrais coûts de l'usine chinoise

L'atelier du monde paie le prix de sa performance : d'un côté, la croissance du pays dépend trop de ses exportations, des investissements et du développement industriel, et d'un autre, surtout, elle dépend trop de la consommation de ressources naturelles et d'énergie.

Chen Ting, économiste, a ainsi dénoncé la lourde facture de la Chine dans un article intitulé « Les dix prochaines années de la Chine : la réalité face au rêve », paru dans le *Hexunwang* le 20

décembre 2010 : « En 2008, lorsque le PIB chinois représentait 7,5 % de celui du monde, sa consommation de charbon représentait 42,6 % de celle du monde, celle d'acier brut 34,8 % et celle de ciment, 48,7 %. » Cette situation n'est à terme pas tenable. Comment résoudre ce paradoxe : travailler et produire toujours plus sans dégrader la nature ? La Chine est tenue d'y réfléchir, sur les trois dimensions fondamentales : la démographie (politique de l'enfant unique et ses limites), l'économie (celle des « Trente-cinq Prodigieuses » qui se terminent) et l'écologie (encore en retard).

• Du rêve de l'égalité aux inégalités nouvelles

La croissance économique pose encore un autre problème : en quelques décennies seulement, la Chine est passée du stade de pays hautement égalitaire à celui du pays le plus inégal du monde. Le PIB par habitant des régions riches est dix fois plus élevé que celui des provinces intérieures. Au Brésil, l'écart n'est « que » de 8 à 1.

La deuxième économie mondiale commence à se préoccuper du bonheur de son peuple et du développement durable. Or la Chine ne dispose dans ce domaine d'aucun modèle existant, puisque l'Europe, pionnière de l'industrialisation et de la modernité, a mis plus de deux cents ans à réaliser industrialisation, urbanisation et modernisation, disposant, dans la douleur parfois, de quelque temps pour gérer tout à la fois l'économie d'énergie et de matières, les mutations économiques et une meilleure répartition des richesses dans ses populations.

Les dégâts du progrès : terres sacrifiées, eaux polluées, air vicié

• Les terres sacrifiées

Le problème de la Chine concerne d'abord ses greniers et la diminution de ses terres arables… La Chine n'en est pas riche, puisqu'elle ne dispose que de 8 % de ces précieuses terres pour

nourrir 20 % de l’humanité. Contraste avec les États-Unis, qui possèdent trois fois plus de terre arable pour nourrir une population qui n’est que le cinquième de celle de la Chine !

L’urbanisation en nappe, malgré les tours et les gratte-ciel à la verticale, l’industrialisation en grappe qui grignote et ronge les champs et les rizières, la réalisation de multiples infrastructures (autoroutes, lignes ferroviaires, ports et aéroports) ne peuvent, à terme, que rendre la Chine plus dépendante de l’extérieur pour son approvisionnement. N’achète-t-elle pas des céréales et ne loue-t-elle pas déjà des terres étrangères, comme le font aussi le Japon, la Corée du Sud et quelques émirats pétroliers ?

La mer qui monte et le désert qui avance

Dans les zones littorales et marécageuses, le tassement et l’assèchement des terres dus à la surexploitation des nappes phréatiques et à la construction massive de bâtiments élevés, ainsi que l’établissement de zones industrielles inquiètent. Actuellement, la Chine construit des îles artificielles dans le golfe de Bohai, une sorte de « Dubaï de la Chine », au risque de modifier gravement les écosystèmes.

La déforestation sans retenue de l’époque maoïste a eu pour conséquence catastrophique la désertification qui menace, depuis des décennies, au nord de Pékin. La capitale risque de subir des tempêtes de sable en provenance du désert de Gobi, bien proche, d’où l’idée de réaliser une « grande muraille verte » pour ralentir les vents et fixer les dunes et le lœss. Dans tout le pays, le déboisement a fait des ravages, mais des efforts considérables sont entrepris depuis les années 1980 pour restaurer, au moins en partie, l’ancienne forêt nationale. Pour autant, il y a urgence. Le désert progresse au point d’occuper désormais 1,7 million de km², c’est-à-dire une superficie égale à trois fois celle de la France, tandis que les systèmes traditionnels d’irrigation ne sont plus en état de répondre aux besoins.

Le succès commercial de la laine cachemire provoque un grave bouleversement environnemental : l’élevage intensif de chèvres

mongoles épuise la steppe jusqu'à la faire disparaître, arbres compris, car les caprins ne broutent pas l'herbe mais arrachent leurs feuilles par touffes. La déforestation et le surpâturage ont poussé le sable jusqu'à Pékin (il semble que l'on en ait retrouvé jusque dans l'Ouest américain…). Cette érosion dévastatrice est lourde de menaces, et le gouvernement de la Chine a déjà interdit cet élevage sur un tiers du territoire de la région autonome de Mongolie.



L'enjeu de la laine cachemire

Magnifiques et multicolores, les pull-overs en cachemire sont très à la mode à Paris et dans tout l'Occident. C'est d'ailleurs une entreprise française qui domine le marché. Elle trouve la noble matière première, la laine de chèvre fine au gramme près, confortable et élégante, en Chine, en Mongolie intérieure, où une main-d'oeuvre experte et très bon marché travaille dans une des plus vastes manufactures du monde (2 000 ouvriers).

• Le vrai prix de l'« or bleu »

La question de l'eau est très importante. Un premier aspect concerne une répartition très inégale entre le nord et le sud du pays. Trop sollicité dans le Nord, le fleuve Huanghe a du mal, désormais, à atteindre la mer, alors que Pékin ne dispose plus de la quantité d'eau qui lui est nécessaire. Le Sud, lui, au régime subtropical, est au contraire parfois trop arrosé. D'où la volonté de « ramener l'eau du Sud vers le Nord » *(nanshui beidiao)* par trois grands canaux, à l'est de Shanghai vers Pékin sur 1 800 km, au centre depuis le cours moyen du Yangtsé, et à l'ouest sur les hauteurs tibétaines, en déversant les eaux du Yangtsé vers le bassin du Huanghe. Mais à quel prix ? Certes, avec le Tibet, la Chine dispose du château d'eau de l'Asie. Pendant l'hiver 2010-2011, l'agglomération de Pékin a beaucoup souffert de la sécheresse. De plus, bien des éléments ont bouleversé l'équilibre traditionnel. Ainsi les maisons traditionnelles peu consommatrices sont remplacées par des tours d'habitation modernes… alors que Pékin est l'une des villes du monde disposant des plus faibles réserves d'eau par habitant. Comment faire payer

l’eau à son juste prix sans pénaliser les plus démunis ? Après la sécheresse de 2010 dans le sud-ouest du pays, le Shandong et les greniers chinois du Nord-Est furent durement frappés en 2011.

Un second aspect concerne la qualité de l’eau, qui n’est pas potable. Si les groupes français Veolia et Suez, champions mondiaux du traitement des eaux, ont abouti à des accords de coopération d’envergure, c’est que bien des maladies digestives, diarrhées et même cancers sont dus à un manque d’eau de qualité. Il faut aussi compter avec des pollutions catastrophiques, comme celle, en 2005, de la rivière Songhua, dans la province du Heilongjiang en Mandchourie, qui a inquiété la Russie. Le lac Taihu, troisième du pays en superficie, dans le delta du Yangtsé, non loin de Shanghai, est dans un état critique. Depuis peu, on s’inquiète de la pollution industrielle qui aurait déjà contaminé de manière alarmante des rizières du pays (cadmium, plomb, arsenic, mercure…) au Liaoning et surtout, au sud, dans un grand triangle Sichuan-Guangdong-Zhejiang.

- **Air vivifiant ou air pollué ?**

La pollution de l’air, avec le rejet dans l’atmosphère de quantité de dioxyde de soufre, d’azote et de carbone, dont la Chine est devenue le premier producteur mondial, est aussi une préoccupation, comme en témoigne le port fréquent de masques. L’énorme production de charbon, un équipement industriel techniquement obsolète, ainsi que l’explosion du marché automobile peuvent expliquer que le pays compte la majorité des vingt premières agglomérations les plus polluées du monde. Un vif débat s’est instauré à Pékin à propos de la qualité de l’air, selon que l’on croie les mesures chinoises ou celles de l’ambassade des États-Unis : les services du gouvernement sont soupçonnés de minorer l’ampleur de la pollution dans la capitale. Lors de journées peu respirables, certains ont parlé d’« airpocalypse » !

À ces maux s’en ajoutent bien d’autres encore. Ainsi, dans la province du Guangdong, par exemple, le tri et le retraitement des déchets des industries électriques et électroniques sont menés sans grandes précautions, ni pour les travailleurs ni pour les sols qui,

comme les eaux, sont contaminés par des métaux lourds. Que fera-t-on de ces « e-dépotoirs » ?

La Chine pollue en fabriquant pour le monde entier. De surcroît, nombre de Chinois consomment du tabac, pour le plus grand bonheur des fabricants de cigarettes, mais avec de lourdes conséquences en termes de santé publique (grand nombre de cancers du poumon). De la même façon, la densité de population, tout comme la promiscuité relative des hommes et des animaux à la campagne et sur certains marchés, peuvent faciliter la propagation de maladies, d'où de graves problèmes comme ceux de la grippe aviaire, du SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) et du H5N1.

Mobilisation nationale pour une Chine verte et saine

• Prise de conscience

Si, jusque-là, l'empire du Milieu a sacrifié son environnement à son développement, une prise de conscience s'est opérée en Chine, comme en a témoigné la campagne anti-crachats qui a précédé les jeux Olympiques de Pékin 2008. L'eau est de plus en plus surveillée. Les géants français de l'eau et de la propreté (Suez à Chongqing et Veolia à Shanghai) commencent à profiter de ces bonnes résolutions chinoises. L'Agence de protection de l'environnement a été transformée en ministère à part entière. L'effort gigantesque à accomplir se déplace naturellement en direction de l'équation énergétique du pays.

De grandes tendances peuvent être repérées et suivies : d'abord, la recherche d'énergie plus propre, la Chine étant devenue en 2010 le plus gros consommateur d'énergie au monde, comme elle était déjà devenue, en 2009, le plus grand pollueur du monde. Dès 2010, ses investissements verts (selon la banque HSBC), avec 218 milliards de dollars, précèdent ceux des États-Unis (118 milliards de dollars). Ensuite, un pari sur les énergies renouvelables : la Chine mise sur l'énergie éolienne, où elle se positionne désormais en première

position (avant les États-Unis, l’Allemagne et l’Espagne), avec un énorme potentiel en bordure océane et en Mongolie intérieure. Elle dispose par ailleurs de leaders du photovoltaïque, comme Suntech, à l’égal du japonais Sharp, de l’allemand Q-cells ou de l’américain First Solar. L’énergie nucléaire, qui ne représente encore que 2 % de la production énergétique totale, avance très rapidement dans l’appropriation des technologies les plus récentes. Les contraintes géographiques font que les ressources domestiques se trouvent surtout au nord et à l’ouest du territoire, tandis que les zones de consommation sont surtout à l’est et au sud-ouest. La Chine ne dispose que de sept jours de stockage énergétique d’avance, ce qui la rend vulnérable.

Métamorphoses de la Chine

Des mesures semblent avoir été prises pour tenir l’engagement de réduire la consommation énergétique à partir de 2010. En août 2010, le ministère de l’Industrie et des Technologies de l’information a publié une liste de 287 aciéries, cimenteries et autres usines considérées comme polluantes et grandes consommatrices d’électricité. Elles ont toutes été fermées avant le 30 septembre suivant. Une ferme volonté de Pékin semble s’afficher pour se délester des industries polluantes, encombrantes et dangereuses pour monter en gamme et en valeur. À quand le bilan exact ? Enfin, la Chine se saisit de trois grands dossiers : celui de la ville (avec « Meilleure ville, meilleure vie », thème de l’Exposition universelle de Shanghai 2010), celui de l’harmonie entre l’homme et son environnement, et celui de la coexistence entre « nature et innovation » (thème de la World Horticultural Expo 2011 à Xi’an).



La transformation de Wuhan

De la même façon qu’il entend agir au niveau de l’appareil productif, le gouvernement veut parier sur de nouvelles mégapoles chinoises vertes. L’exemple peut en être fourni par la ville de Wuhan, dont la surface urbaine compte 30 millions d’habitants. Au cœur du pays, à mi-chemin entre Canton et Pékin, la capitale du Hubei a signé en 2007 un accord franco-chinois dans le domaine du développement urbain durable (DUD) de type global, puisqu’il concerne l’agriculture biologique périurbaine, le patrimoine

culturel, la remise en état des grands lacs près du Yangtsé, la gestion des villes de banlieue, la conception d'un centre d'affaires ainsi que celle des transports collectifs intra-urbains (le métro) et interrégionaux, voire internationaux (gare TGV et aéroport) !

La voiture étant (avec l'immobilier) le grand problème urbain, la nouvelle ligne suivie cherche avec fermeté à restreindre la consommation de pétrole : le gouvernement impose de lourdes taxes aux véhicules trop gourmands. En 2010, 2 000 véhicules supplémentaires font leur entrée quotidienne dans l'agglomération de Pékin, mais l'administration rationne les plaques d'immatriculation. À Shanghai, la plaque d'immatriculation coûte quelque 50 000 yuans, presque la moitié du prix d'une voiture. L'industrie chinoise parie sur les véhicules verts et la voiture électrique, à l'image de BYD (*build your dreams*), la firme de Shenzhen dans laquelle le milliardaire américain Warren Buffett a investi ; et l'effort est déjà suivi par de sérieux concurrents nationaux, comme SAIC de Shanghai ou Dongfeng de Wuhan. Aujourd'hui, la Chine s'apprête à opter pour les standards californiens, les plus stricts, au détriment des moteurs trafiqués de VW dont le scandale a forcé le pays à abandonner les normes européennes, dites trop permissives et démodées. En cinq ans, une nouvelle génération de véhicules hybrides, voire l'automobile électrique, pourrait conquérir des parts importantes de marché.

Pour un monde de toutes les couleurs ?

La Chine au rendez-vous

Depuis les accords de Kyoto (1997), de plus en plus de pays tentent de concilier leurs intérêts nationaux et ceux de l'humanité tout entière face au défi universel de l'environnement et du réchauffement climatique. Mais des lignes de clivage se font jour entre les très grands pays et les plus petits, ainsi qu'entre les pays industrialisés et les pays émergents, qui considèrent que la responsabilité « historique » du réchauffement actuel revient aux États-Unis et à l'Europe.

Le sommet de Copenhague fin 2009 a tourné court faute du soutien des Américains et des Chinois. Il y avait été admis l'objectif de limiter le réchauffement planétaire à 2 degrés Celsius par rapport à l'époque préindustrielle. Grâce à une remarquable présidence mexicaine, le sommet de Cancún, fin 2010, a permis une importante avancée en impliquant aussi bien les pays industrialisés (qui ont pour objectif une réduction nette de leurs émissions) que des pays émergents. Une suggestion de l'Inde sur la délicate question des contrôles par des experts indépendants de façon « non intrusive, non punitive et respectant la souveraineté nationale » a obtenu le soutien de la Chine, très sensible sur ce point, laissant bien augurer des chances d'une avancée internationale sur le climat dans les décennies à venir. En revanche, le projet de doubler le canal de Panama par un canal du Nicaragua qui mettrait en danger le plus grand lac d'Amérique centrale est à l'origine de grandes polémiques.

Disposant de ressources importantes valorisées par la matière grise, la Chine travaille déjà à blanchir ses industries et à verdir son environnement. Peut-elle trouver l'équilibre entre le développement économique et la préservation de l'environnement ? Si elle s'approchait de l'harmonie homme/nature, elle serait non seulement une puissance de premier rang, mais encore une puissance exemplaire.

La Chine a une carte double à jouer en matière écologique. D'abord, elle doit sauver ce qui peut encore l'être pour le bien de sa population, car l'état sanitaire du pays est plus qu'inquiétant. Sur le plan international, en développant ses énergies vertes, elle pourra se placer en acteur responsable de la mondialisation en proposant un autre chemin vers le développement. C'est un grand défi pour ce jeune pays industrialisé, dont une part importante de la population est toujours pauvre. Mais cela semble le chemin le plus sage pour elle. L'alternative entre, d'une part, une Chine verte, socialement ouverte et écologiquement responsable et, d'autre part, une Chine brune, nationaliste et agressive, arc-boutée sur son taux de croissance et le surinvestissement, reste ouverte. Mais nécessité fera sans doute loi. Surtout, la Chine, comme les États-Unis, a changé de ligne et rendu possible le résultat positif de la COP21 à

Paris à l'automne 2015. La suite sera observée de près par une grande partie de l'humanité dans les années qui viennent.

Selon *Le Vent de la Chine*, le 13e Plan propose un nouvel impératif écologique :

D'ici 2020, Li Keqiang, le Premier ministre, veut avoir rétabli dans 338 villes une qualité d'air satisfaisante, au moins 80 % du temps. Les émissions industrielles de particules fines dans l'air (jusqu'à 2,5 µ) auront dû baisser de 25 % – c'est la 1re fois que ce critère entre dans un plan quinquennal. Pour 2020, en « intensité par point de PIB », la consommation d'eau devra avoir baissé de 23 %, celle de charbon de 18 %, celle d'énergie de 15 % (et de 50 % par rapport à 2005). Pour atteindre ces objectifs, des moyens colossaux seront mis en œuvre… L'énergie solaire doit tripler à 150 GW. Elle fait aujourd'hui 43 GW, 70 % de la planète. Le parc éolien doit atteindre 250 GW en 2020, le nucléaire, 58 GW.

D'ici 2020, les forêts auront reconquis 23 % du territoire – la tendance est déjà engagée, avec 160 000 km² de frondaisons regagnées depuis 2006. Chaque province prépare un centre de recyclage de déchets dangereux pour éradiquer l'épandage sauvage. Des millions de foyers ruraux passeront à des moyens de chauffage (plus) propres, écartant le charbon azoté et soufré : d'ici 2017, le Hebei remplacera 90 % des vieux poêles… Toujours d'ici 2020, le Hebei veut aussi avoir fermé 240 aciéries sur 400 (un million d'emplois).

De tous ces efforts, quelle conclusion tirer ? L'environnement en Chine, cesse d'être un concept philosophique pour entrer dans les mœurs, et l'ère de la réalisation. Devenu la priorité, il n'a plus qu'un rival : l'emploi. Pouvoirs centraux et locaux doivent désormais les faire coexister en bonne intelligence, pour réparer un cadre de vie profondément dégradé, où tout est à réinventer.

CONCLUSION

La renaissance de la Chine

Pays de culture et de valeurs millénaires, la Chine se considérait comme étant au centre du monde. Cette antique vision s'explique par le fait que le pays constituait alors à lui seul un monde et un mode de développement. Son déclin, à partir du début du XIXe siècle, l'a endormi. Aujourd'hui, la Chine est réveillée, après plus de trente-cinq années de politique de réforme et d'ouverture vers l'extérieur.

L'ampleur du bouleversement est telle qu'il change la donne économique et culturelle mondiale. « La Chine est le plus grand acteur mondial de l'Histoire de l'humanité », signalait dès 1994 Lee Kwan Yew, le père de la nation singapourienne, que Deng Xiaoping a donné comme exemple et inspirateur pour le développement économique. Singapour, dont le niveau de vie a dépassé celui de l'ancienne puissance coloniale britannique, s'est développée à une cadence insoupçonnée, mais sous la dure férule d'un parti unique. La croissance dans l'ordre est l'objectif du Parti communiste chinois, exclusif détenteur du pouvoir et qui n'entend pas s'en dessaisir.

En 2010, la Chine est devenue le « deuxième grand » en terme de PNB, et en 2014 la première puissance économique en terme de PPA (parité de pouvoir d'achat). En 2016, elle reste la première créancière des États-Unis. Premier exportateur mondial devant l'Allemagne, et premier marché automobile du monde depuis 2009, elle est aussi devenue la plus grande consommatrice d'énergie et le plus grand pollueur de la planète.

Aujourd'hui, le monde est un village planétaire où les personnes circulent et échangent beaucoup plus librement. Est-ce une réelle

mondialisation ou celle-ci est-elle déjà remise en question ? L’Europe, synonyme de modernité et de progrès, a été la terre de la révolution industrielle. Appauvrie par les deux guerres mondiales, la Grande-Bretagne a passé le relais de la puissance économique et financière aux États-Unis qui, pays puissant et incontournable, ont dominé le monde entier au siècle dernier. Le dollar américain est devenu la monnaie principale du commerce international. Durant tout le xxe siècle, le rêve américain est devenu le rêve du monde : la démocratie semblait se confondre avec la puissance économique, politique et militaire. Aujourd’hui, Pékin propose « le rêve chinois ».

Quelque temps abandonnée et oubliée par l’histoire, la Chine revendique désormais sa première place d’antan. Néanmoins, elle paie à son tour le lourd prix du développement par un dur travail, des injustices sociales, des sacrifices considérables, l’épuisement de ses ressources naturelles (et d’abord de ses sols) et de graves dégradations environnementales. Désormais en quête de marchés et de ressources dans le monde entier, elle inquiète parfois ses voisins et ses partenaires.

La crise actuelle accélère-t-elle le basculement de la richesse du monde de l’ouest vers l’est et le sud, sous forme de « défi asiatique » ? Vivons-nous un réel transfert de pouvoir et de richesse de l’Occident vers l’Orient ? Le mode de développement chinois tiendra-t-il encore longtemps, en dépit de ses propres problèmes ?

Cette question du modèle de développement est posée. L’Occident, après quelques siècles de domination industrielle et géopolitique, vit une vaste crise financière, économique et sociale. Les classes moyennes souffrent du chômage et de la stagnation des revenus, qui accroissent les inégalités et exacerbent les mouvements populistes. Cependant, les émergents connaissent aussi de nouvelles crises… La Chine, atelier du monde, qui a connu une croissance forte pendant trente-cinq ans, se retrouve face à de nouvelles responsabilités dans un monde complexe et changeant. Pourra-t-elle devenir verte ? Saura-t-elle un jour moins séparer le *nei*, l’intérieur, du *wai*, l’extérieur, pour gagner un surcroît d’universel ? Le fait est que les entreprises étrangères sont

confrontées à un marché chinois de plus en plus concurrentiel et sur lequel le favoritisme du gouvernement envers les sociétés locales d'État complique encore la donne.

Comment, alors, préserver le mandat du Ciel, dont les composantes sont l'unité du pays, l'ordre et la paix ? Dans le duel des intelligences entre l'Occident et l'Orient, quelle partie du monde parviendra-t-elle le mieux à réinventer une autre croissance, plus économe, davantage qualitative, réparatrice des dégâts causés à l'environnement planétaire, créatrice de nouveaux emplois, donc propice à la dignité et à la liberté humaines ? Pourtant, elle investit déjà de façon rapide et massive dans les robots, afin de faire face au manque et au prix de la main d'œuvre. Comme partout ailleurs, la Chine a besoin de créer de nombreux emplois (10 millions par an). Comment verdir (défi de l'environnement) et blanchir (défi de l'innovation, affaire de « matière grise ») ? La Chine, éveillée et réveillée, nous interpelle, mais elle s'interroge elle-même. Qui associera la plus grande intelligence à la justice, la plus grande des sagesses ? Et qui assurera le meilleur avenir à ses enfants ?

Pendant la période 1978-2015, celle de ses Trentes Glorieuses, la Chine a accompli une performance économique exceptionnelle et impossible à reproduire. Sept cents millions de Chinois constituent désormais la plus importante classe moyenne du monde, mais 100 millions de personnes restent encore en misère, ce qui fait de ce pays « une grande puissance pauvre », déjà vieille, endettée, en surcapacité industrielle et polluée. Cependant, son nouvel empereur, Xi Jinping, a bien repéré les problèmes de son pays et dispose de dix années pour poser une croissance normale, (de l'ordre de 5 à 6 % par an) pour passer de l'export, de l'investissement et du quantitatif au qualitatif, aux services, à la consommation et à l'innovation d'une économie plus inclusive. Comment conjurer le risque de rester dans la trappe du revenu intermédiaire qui bloquerait l'accès au club des pays véritablement développés ? Disposant d'un pouvoir à la mesure de ceux dont disposait Mao, Xi aura-t-il la volonté et l'opportunité de tenir le pacte faustien qui a uni ces dernières années le peuple chinois et le Parti communiste, à

savoir la croissance, malgré l'absence de liberté politique ? Les premières critiques semblent poindre…

Pour cela, la paix reste nécessaire et souhaitée afin de réaliser le nouveau rêve chinois dont les nouvelles routes de la soie restent les vecteurs. Cependant, la Chine, comme beaucoup de pays, est restée très nationaliste et semble abandonner son profil bas sur le plan diplomatique. La perception de cette arrogance nouvelle pourrait s'avérer contre-productive… Cependant, quel changement de Copenhague, en 2009 à la COP21 à Paris, fin 2015 ! La Chine pourrait alors échapper au krach à l'américaine et à la stagnation à la Japonaise pour ouvrir une voie à la chinoise sur fond de démographie assagie, de nouveaux rapports ville-campagne, de montée en gamme industrielle et de réduction drastique de la fracture sociale et environnementale.

Trois points essentiels interpellent pour « penser la Chine ».

D'abord, ne faut-il pas « penser à l'envers » : face à l'altérité radicale, faut-il désapprendre avant de réapprendre ? Faut-il « chercher les points communs en préservant les différences », comme nous l'enseigne la sagesse chinoise, tout en respectant les fondamentaux de chacun : culture, valeurs et bonheur ?

Ensuite, la Chine, empire confucéen, a longtemps été un pays de sagesse et d'invention. Sa culture harmonieuse et inventive pourrait être efficace pour promouvoir un pays de 1,3 milliard d'habitants et pour jouer un rôle stabilisateur dans le monde. Pour ce faire, il lui faut monter en gamme, en qualité, en créativité et en sens de l'altérité.

Enfin, la Chine réveillée ne marche pas, elle court, à la fois résiliente et entreprenante. Mais elle a tout de même un problème de rythme, allant trop vite dans certains domaines et trop lentement dans d'autres. D'où un triple défi contemporain : démographique et social, territorial et écologique, politique et géopolitique enfin.

Elle demeure un grand pays complexe, à la fois organisé et troublé. Comme le soulignait Paul Claudel, elle est « une société en état de friture perpétuelle », toujours capable de surprendre.

Pays-continent, État-civilisation, la Chine tente de réussir sa réintégration dans un monde contemporain plus que jamais épris d'ordre et de réciprocité dans un contexte de grande violence. Elle dispose, pour l'heure, d'atouts considérables : la taille, une stratégie économique (les plans et une véritable vision), le pari sur l'enseignement supérieur, les sciences et la recherche, le sens du long terme, mais elle tâtonne encore quant à la maîtrise des capitaux et de la monnaie. Cependant, elle doit assurer la réduction des inégalités, la mise en place accélérée d'une couverture sociale esquissée, ainsi que celle de la transparence politique (vers un État de droit), seuls capables de préserver l'unité nationale que menacerait tout bellicisme de diversion, dangereux pour tous. Sur le plan géopolitique, enfin, Pékin devrait progressivement accepter le prix de son nouveau rang, sous peine de mécontenter une grande partie du reste du monde. La Chine, en transition, est aux mains d'un pouvoir néomaoïste, qui a engagé une bataille pour longtemps (2012-2049 !) autour de réformes indispensables et identifiées, mais qui tardent à venir. Comment trouver l'harmonie entre l'État et le marché ?

Après la dignité retrouvée sous Mao Zedong et « la petite prospérité » de l'« économie socialiste de marché » de Deng Xiaoping, un jour, peut-être, viendront les libertés exigées par un peuple instruit, informé et connecté. Une Chine au premier rang et apaisée serait alors une des grandes chances d'un monde meilleur…

PERFORMANCES COMPARÉES DE PAYS DE PUISSANCE ET D'INFLUENCE DANS LE MONDE

PAYS	SUPERFICIE KM²	POPULATION MILLIONS	DENSITÉ HAB/KM²	PIB MDS $	PIB ($ PAR HAB.)	NATALITÉ POUR MILLE	MORTALITÉ POUR MILLE	ESP. DE VIE FEM-HOM	IDH RANG	% DE L'INDUSTRIE. SUR PIB %	CO² MT
RPC	9 596 961	1 401	143	9 240	6 747	12	7	77-74	91e	46	2 625
Japon	337 915	126	336	4 901	38 400	8	10	86-80	17	25	342
Taiwan	35 980	23	650	489	21 000	8	7	83-96	nd	nd	71
Singapour	697	5,6	697	297	54 700	9	5	85-80	9e	25	3,6
Vietnam	331 210	93	273	171	1 900	17	7	76-70	121e	38	45
Indonésie	1 904 569	256	132	868	3 510	20	6	73-69	108e	45	130
Malaisie	329 847	30	91	312	10 548	17	5	77-73	62e	40	59
Corée N	120 538	25	206	nd	nd	15	9	73-65	nd	nd	20
Corée S	99 720	50	507	1 304	30 000	9	5	85-78	15e	38	166
Australie	7 741 220	24	3	1 530	1 560	13	6	84-80	2e	26	101
Russie	17 098 242	142	8	2 096	14 800	13	13	76-65	57e	36	491
Inde	3 287 263	1 282	394	1 876	1 505	22	7	68-65	135e	30	611
Pakistan	796 095	188	244	236	1 308	28	28	66-63	146e	21	44
Iran	1 648 195	79	80	222	6 594	19	5	76-72	75e	nd	164
Turquie	783 691	76	99	820	10 185	16	5	78-71	69e	27	84
Égypte	1 001 450	84	88	271	3 226	32	6	72-69	110e	39	58
Nigéria	923 768	183	192	522	1 692	39	13	53-52	152e	22	22
Afr. du S	1 219 090	54	44	350	6 621	20	11	61-58	118e	30	125
Éthiopie	1 104 300	98	87	45	542	28	8	65-62	173e	12	2
Canada	9 984 670	36	4	1 825	52 000	11	7	84-79	8e	32	137
États-Unis	9 826 675	325	33	16 800	53 100	13	8	81-76	5e	21	1 397
Mexique	1 964 375	125	64	1 260	10 630	19	6	77-71	6e	35	130
Brésil	8 514 877	203	26	2 245	2 245	15	6	79-71	79e	25	122
Allemagne	357 022	82	226	3 634	45 000	8	11	83-78	6e	31	199
France	643 800	65	116	2 734	43 000	12	9	85-79	20e	20	93
Royaune-Uni	243 610	64	266	2 522	39 567	12	9	83-79	14e	20	128
Italie	301 340	61	204	2 071	34 700	9	10	84-80	26e	23	102

Source : Images économiques du monde 2016, Armand Colin éditeur.

NB : la Chine est devenue, depuis 2010, la seconde économie du monde et qui entend devenir la première. À quelle date ?

Remarquer l'importance, essentielle, de l'industrialisation dans la montée en puissance, du *low cost vers la high-tech…*

CHRONOLOGIE COMPARATIVE

Cette chronologie est simplifiée. Elle a été élaborée en liaison avec le propos du livre afin d'offrir au lecteur des repères chronologiques comparatifs.

PÉRIODE	CHINE	MONDE
– 8000	Époque néolithique, société « primitive » Signes d'agriculture et d'élevage	– 8000 à – 5000 : « Révolution néolithique » dans les pays du « Croissant fertile »
Environ – 2100 à environ – 1600	Dynastie Xia Développement du bronze et du jade	– 2700 : l'Égypte ancienne commerce avec Byblos (Phénicie) Fondation de Tyr – 1800 : migration d'Abraham
Environ – 1600 à environ – 1045	Dynastie Shang Apparition de l'écriture chinoise ; usage du calendrier lunaire ; culture du ver à soie ; introduction du droit foncier ; culte des Ancêtres ; idée de l'empire du Milieu	– 1700 à – 1400 : apogée de la civilisation crétoise – 1300 : les Hébreux quittent l'Égypte (Exode) Phénicie : navires et alphabet
Environ – 1045 à – 256	Dynastie Zhou	1 000 à – 922 : règnes de David et de Salomon
– 770 à – 481	Printemps et Automnes Laozi (– 570 – ?) Confucius (– 551 à – 479)	– 753 : fondation de Rome
– 481 à – 221	Royaumes combattants Centralisation politique Nouvelles armes en fer	Socrate (– 470 à – 399) Platon (– 428 à – 348) Aristote (– 384 à – 322)

PÉRIODE	CHINE	MONDE
– 221 à – 206	Dynastie Qin Premier empereur de Chine ; unification de l'Empire chinois et organisation étatique ; construction des premières routes impériales ; Grande Muraille	Lutte de Rome contre Carthage (guerres puniques)
– 206 à 220	Dynastie Han Désignation et identité du peuple chinois – Han ; invention de la boussole et du papier ; route de la soie tracée par l'ambassadeur Zhang Qian ; introduction du bouddhisme en Chine	– 58 à – 52 : conquête de la Gaule par Jules César. – 4 à 30 (environ) : naissance, vie et crucifixion de Jésus-Christ
2 de notre ère	Premier recensement (approximatif) connu de la population	
220-581	Six Dynasties	476 : chute de l'Empire romain d'Occident
581-618	Dynastie Sui Grands travaux sur le Grand Canal Jing-Hang	571-632 : Mahomet
618-907	Dynastie Tang Grand empire chinois unifié ; liberté et émancipation des femmes (période historique exceptionnelle) ; apogée de la poésie et du bouddhisme ; invention de la poudre	763-814 : Charlemagne 843 : traité de Verdun
907-960	Cinq Dynasties	907 : premiers temples d'Angkor 911 : création du Duché de Normandie
960-1279	Dynastie Song Le confucianisme devient une doctrine officielle (aux dépens du taoïsme et du bouddhisme) ; phase d'urbanisation ; apogée de la peinture et de la porcelaine ; invention de l'imprimerie et du papier-monnaie	1066 : bataille d'Hasting, les Normands en Angleterre 1226-1270 : règne de saint Louis, premiers échanges entre la France et la Chine

PÉRIODE	CHINE	MONDE
1271-1368	Dynastie Yuan (occupation mongole) Implantation de l'islam et du catholicisme en Chine	Crises du XIVe siècle en Europe (famines, peste noire, guerres)
1368-1644	Dynastie Ming Pékin, capitale officielle ; la Grande Muraille compte 12 700 km ; 7 expéditions maritimes de l'amiral Zheng He en Asie du Sud et en Afrique de l'Est	1439 : invention de la presse par Gutenberg 1492 : Christophe Colomb découvre l'Amérique 1519 à 1532 : conquête espagnole de l'Amérique
1601-1602	Matteo Ricci s'installe à Pékin (Atlas du monde en langue chinoise)	
1644-1911	Dynastie Qing (occupation des Mandchous) Extension maximale du territoire chinois (13 millions de km^2)	
1650	Première église catholique de Pékin	1643 à 1715 : règne de Louis XIV 1733 à 1785 : invention de machines textiles en Angleterre 1774 à 1779 : machine à vapeur 1775 à 1783 : guerre d'indépendance des États-Unis 1789 : Révolution française
1839-1842	Occupation européenne ; déclin de la Chine	
1856-1860	Seconde guerre de l'opium	1868 : réforme Meiji au Japon
1912-1948	Fondation de la République de Chine par Sun Yat-sen, le 1er janvier 1912	1914-1918 : Première Guerre mondiale
1937-1945	Occupation japonaise et guerre de résistance	1939-1945 : Seconde Guerre mondiale
1945-1949	Guerre civile entre communistes de Mao et nationalistes de Jiang	
1949	Fondation de la République populaire de Chine, proclamée par Mao Zedong le 1er octobre 1949	Traité de l'OTAN (Organisation de l'Atlantique-Nord)

PÉRIODE	CHINE	MONDE
1950-1953	Réforme agraire ; Envoi de « volontaires » chinois en Corée	1950-1953 : guerre de Corée
1953-1956	Nationalisation de toutes les entreprises industrielles et commerciales (« soviétisation » de l'économie chinoise)	1953 : mort de Staline
1954	Adoption de la première Constitution, le 20 septembre	1954 : fin de la guerre d'Indochine
1964	Reconnaissance de la République populaire de Chine par le général de Gaulle ; établissement de relations diplomatiques entre la France et la Chine ; premier essai nucléaire chinois	Jeux olympiques de Tokyo Shinkansen Tokyo-Osaka
1966-1976	Grande Révolution culturelle et prolétarienne	
1968	Des « jeunes instruits » (*zhiqing*) sont envoyés à la campagne pour « recevoir l'éducation paysanne »	En Occident : contestation sociale, révoltes contre l'autorité, libération des mœurs et critique de la société de consommation (« Mai 68 » en France) 1973 : premier choc pétrolier
1977	Le 3e plénum du 10e Comité central réintègre Deng Xiaoping dans ses fonctions	1975 : création du G7 à l'initiative de Valéry Giscard d'Estaing
1978	« Politique de réforme et d'ouverture » lancée par Deng Xiaoping	
1979	Politique de l'enfant unique	Second choc pétrolier
1989	Événements de Tian'anmen	Chute du mur de Berlin
2000		Arrivée de l'euro
2001	Entrée de la Chine à l'OMC	Attentats à New York, début d'une nouvelle guerre en Afghanistan
2002	Le XVIe Congrès du PCC réintègre les entrepreneurs patriotes	

PÉRIODE	CHINE	MONDE
2003		2e guerre d'Irak
2005	Sommet sino-africain à Pékin (48 pays d'Afrique représentés)	
2008	Jeux Olympiques de Pékin ; tremblement de terre au Sichuan	Crise financière et économique des *subprimes* aux États-Unis
2010	Exposition universelle de Shanghai ; la Chine est devenue la deuxième puissance économique du monde	
2011	XIIe plan quinquennal chinois	Début de la crise de l'euro Crise des dettes publiques. Au Japon, tsunami et catastrophe nucléaire de Fukushima
2012	5e génération de dirigeants communistes chinois	Élection de François Hollande en France ; réélection de Barack Obama aux États-Unis
2014	Lancement de la « nouvelle route de la soie »	Création de la BAII
2016	XIIIe plan quinquennal	Crise des migrants en Europe

BIBLIOGRAPHIE

Édition

Aglietta Michel, Guo Bai, *La Voie chinoise. Capitalisme et empire*, Paris, Odile Jacob, 2012

Attané Isabelle, *Au pays des enfants rares*, Paris, Fayard, 2011

Attané Isabelle, *La Chine à bout de souffle*, Paris, Fayard, 2016

Bergère Marie-Claire, *La Chine de 1949 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2000

Bergère Marie-Claire, Bianco Lucien et Domes Jürgen, *La Chine au xxe siècle*, *de 1949 à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 1990

Bésanger Serge, Chine, *Splendeurs et misères de la croissance*, Paris, Alban Éditions, 2008

Bianco Lucien, *La Chine*, Paris, Flammarion, coll. « Dominos », 1994

Bonnin Michel, *Génération perdue*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2004

Bouée Charles-Édouard, *Comment la Chine change le monde*, Paris, Éditions dialogues, 2013

Braudel Fernand, *Grammaire des civilisations*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1987

Brunet Antoine, Guichard Jean-Paul, *La Visée hégémonique de la Chine*, Paris, L'Harmattan, 2011

Chaliand Gérard, Jan Michel, Rageau Jean-Paul, *Atlas de l'Asie orientale*, Paris, Seuil, 1997

Chancel Claude, Pielberg Éric, Tellenne Cédric, *L'Autre Monde, géopolitique de l'Asie orientale et méridionale*, Paris, PUF, 2005

Chancel Claude, Pielberg Éric, *Le Monde chinois dans le nouvel espace mondial*, Paris, PUF, 2008 (2e édition)

Chancel Claude, *Le Défi coréen*, Paris, Eyrolles, 1994

Chen Shukai, *L'Art de la guerre et trente-six stratagèmes*, Pékin, Lantian Publishing House, 2006

Chen Youwa, *Les Bases théoriques de la médecine chinoise*, Paris, Éditions You Fen, 2008

Cheng Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2002

Chieng André, Betbèze Jean-Paul, *Les 100 Mots de la Chine*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2010

Collectif, *S'aligner vers la classe moyenne – une couche sociale avec la vie qu'elle mène*, Guangdong People's Publishing House, 2004

Domenach Jean-Luc, *La Chine m'inquiète*, Paris, Perrin, coll. « Asies », 2008

Elisseeff Danielle, *Art et archéologie : la Chine du Néolithique à la fin des Cinq Dynasties*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, coll. « Manuels de l'École du Louvre », 2008

Escande Yolaine, *L'Art en Chine*, Paris, Hermann, 2001

Frachon Alain, Vernet Daniel, *La Chine contre l'Amérique. Le duel du siècle*, Paris, Grasset, 2012

Frêches José, *Il était une fois la Chine*, Paris, XO Éditions, 2005

Gauchon Pascal (dir.), *Inde, Chine à l'assaut du monde*, Paris, PUF, 2006

Gernet Jacques, *Le Monde chinois*, Paris, Armand Colin, 2005

Godement François, *La Renaissance de l'Asie*, Paris, Odile Jacob, 1993

Grésillon Gabriel, *Chine. Le grand bond dans le brouillard*, Paris, Stock, 2015

Hou Hongbin, *Faces rouges, gloires et tristesses des femmes chinoises*, Pékin, New Star Publisher, 2005

Izraelewicz Erik, *Quand la Chine change le monde*, Paris, Grasset, 2005

Izraelewicz Erik, *L'Arrogance chinoise*, Paris, Grasset, 2011

Jacques Martin, *When China Rules the World*, Londres, Allen Lane, Penguin Books, 2009

Javary Cyrille, *100 Mots pour comprendre les Chinois*, Paris, Albin Michel, 2008

Jiang Xiaosheng, *Analyses sur les couches sociales de la société chinoise*, Economic Journal Publishing House, 1997

Jullien François, *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009

Larre Claude, *Les Chinois*, Paris, Auzou, 1998

Lenglet François, *La Guerre des empires, Chine contre États-Unis*, Paris, Fayard, 2010

Levi Jean, Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, Paris, Hachette Littératures, 2000

Li Yiyu, *Origines de la culture chinoise*, Pékin, China Archives Publishing House, 2007

Lin Yutang, *La Chine et les Chinois*, Paris, Payot, 2003

Lin Zhijun, Ma Licheng, *Les Crises. Les cinq voies qui représentent la Chine*, Guangzhou, Publishing House, 1998

Londres Albert, *La Chine en folie*, Paris, Arléa, 2011

Mangin Marc, *Chine, l'empire pollueur*, Paris, Arthaud, 2008

Jean de Miribel et Léon Vandermeesch, *Sagesses chinoises*, Paris, Flammarion, coll. « Dominos », 1997

Paquet Philippe, *L'ABC-daire de la Chine*, Paris, Picquier poche, 2008

Rochat de la Vallée Élisabeth, *Aperçus de civilisation chinoise. Les dossiers du Grand Ricci*, Paris, Desclée de Brouwer/Institut Ricci, 2003

Sanjuan Thierry, *Atlas de la Chine*, Paris, Autrement, 2007

Sellier Jean, *Atlas des peuples de l'Asie méridionale et orientale*, Paris, La Découverte, 2008

Soutif Michel, *L'Asie, source de sciences et de techniques*, Presses universitaires de Grenoble, 1995

Sun Zhaodong, *L'Internationalisation du yuan*, Pékin, China Financial and Economic Publishing House, 2010

Tang Jin, *La Naissance des grandes nations*, Pékin, People's Publishing House, 2007

Trolliet Pierre, *La Diaspora chinoise*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2000

Vairon Lionel, *Défis chinois, Introduction à une géopolitique de la Chine*, Paris, Éditions Ellipses, 2007

Vermander Benoït, *Chine brune ou Chine verte ? Les dilemmes l'*État-parti, Paris, Presses de Sciences Po, 2007

Victor Jean-Christophe, *Le Dessous des cartes*, Paris, Tallandier, 2012 / Arte video, CD et textes, en particulier « De l'unité de la Chine »

Wagner Julien, *Chine Afrique, le grand pillage*, Paris, Eyrolles, 2015

Wang Haiting, *Caractères des Chinois*, Pékin, China Librairy, 2007

Wolton Thierry, *Le Grand Bluff chinois*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007

Xu Wensheng, *La Voie du Yi Jing*, Pékin, Dongfang, Publishing House, 2007

Presse, documents, Internet

Clés, Notes d'analyse géopolitique, Grenoble école de management (directeur de publication Jean-François Fiorina)

Le Monde, « Chine, de la révolution à la naissance d'un géant », Le Monde/Histoire, société éditrice du Monde, 2012

Planète chinois, la revue de tous ceux qui étudient le chinois, Éditions SCEREN-CNDP (rédacteur en chef Alain Labat)

Weil Claude, « Un modèle à bout de souffle » in *Le Nouvel Observateur*, 23 décembre 2010-6 janvier 2011

Diploweb (sous la direction de Paul Verluise), revue géopolitique : www.diploweb.com

Institut géopolitique et culturel Jacques Cartier : www.institut-jacquescartier.fr et newsletter@institut-jacquescartier.fr

Le Vent de la Chine, newsletter hebdomadaire d'analyse de l'actualité économique, politique et sociétale : www.leventdelachine.com

TABLE DES CARTES ET DOCUMENTS

La Chine en ses provinces

La Chine et ses fleuves

Les deux géants : États-Unis et Chine

Jonque et caravelle : comparaison au XVe siècle

XVIIIe siècle : la plus grande Chine

Les métropoles chinoises

Les principes du Yi Jing

La Chine en ses provinces

La Chine changée (1978-2016)

Route de la soie et réseaux de transport chinois en Eurasie

La Chine, puissance régionale

La Chine au cœur du monde ?

Les enjeux de la mer de Chine

INDEX DES NOMS PROPRES

A

Agricultural Bank 121
Aksai-Chin 205, 206
Alstom-Shanghai Electric 159
Amoy 25, 28, 84
Anhui 8, 131, 137, 148
Anyang 15
ARJ 21 157
Armée populaire de libération X, 32, 221, 222
ASEAN 155, 172, 199, 201, 203

B

BAIC 148
Baidu 108, 174
Bande des quatre 42, 94, 133, 136
Bandung 169, 186, 201, 210
Bank of China 121
Baosteel 142
Barrage des Trois Gorges 6, 43, 151
Beida 41, 104, 105
BOT 135
Bouygues 152
Bo Yang 47, 48
Braudel, Fernand 10, 33, 79, 196
BRIC 219
BRICS 168, 190, 219
Brilliance-Auto 148
BYD (*build your dreams*) 136, 148, 230

C

C919 157
Cao Xueqin 97
CCTV 98, 111, 112, 177, 209
Cent Fleurs (période des) 34

Changan 148
Chang'e-2 158
Chengdu Aircraft Corporation 46
Chen Kaige 113
Chen Shuibian 200
Chery 148
China Airlines 142
China CC 152
Chinalco 185
China Mobile 142
China Railway Construction 152
China Railway Group 152
CIC (China Investment Corporation) 172
Cixi 26, 29, 94
CNOOC (China National Offshore Oil Corp) 186, 189
CNPC 186, 188
Confucius 16, 58, 64, 66, 67, 68, 76, 77, 101, 239
Construction Bank 121

D

Dalaï-Lama 206
Deng Xiaoping IX, 35, 38, 42, 44, 85, 103, 104, 117, 120, 124, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 171, 184, 217, 233, 236, 242
Diaoyu (îles) 188, 198, 218, 222
Dongfeng 147, 148, 230

E

Eastern Airlines 142

F

FAW 147
FMI (Fonds monétaire international) 169, 170, 187, 212
Fudan University 103, 105
Fu Xi 71

G

G2 215, 217
G20 172
Gangda 105
Geely 148, 149, 217
Gengis Khan 18
Grand Canal (Jing Hang) 4, 5, 10, 18, 40, 151, 240
Grande Muraille (Wanli Changcheng) 3, 4, 16, 19, 37, 151, 240

Great Wall 148
Guanyin 69
Guomindang 30

H

Haier 145, 146
Han 8, 16, 17, 19, 24, 49, 56, 60, 72, 79, 92, 101, 194, 206, 210, 240
Hong Xiuquan 25, 95
Huangdi Neijing (« Le Classique de la médecine interne de l'empereur jaune ») 71
Huaqiao 84, 85
Huawei 136, 150, 174
Huayi 84
Hui 209
Hu Jintao 38, 109, 129, 137
Hunan Valin 185

I

ICBC (Industrial and Commercial Bank of China) 121
ITER 214

J

Jiang Qing 94
Jiang Zemin 38, 113, 129, 137, 171
Jiaotong (université) 104, 137

K

Kangxi 22, 23, 56
Kangxi Zidian (dictionnaire) 56
Kang Youwei 29
Kangzhan 32
Kubilai Khan 18

L

Laozi 16, 59, 64, 65, 239
Le Classique de la Voie et de la Vertu (Daode Jing) 59, 64, 65
Le Rêve dans le pavillon rouge (Honglou Meng) 97
Lifan 45
Lin Yutang 97
Lin Zexu 24
Liu Bang 16
Londres, Albert 28
Longue Marche 31, 157, 221
Lun Yu, Les Entretiens de Confucius 68

M

Macartney 22, 213
Maglev 153
Mandchoukouo 197
Mao Zedong IX, 3, 30, 31, 38, 91, 94, 102, 129, 130, 134, 194, 236, 241
Ma Yinchu 80
Ma Ying-Jeou 200
Mencius 95
Milefo 69
Ming (dynastie) 19, 27, 40, 92, 240
Minmetals 185
Mulan 93

N

Nankin (massacre de) 28, 32, 198, 210
Nankin (traité de) 25, 28, 31, 42
Nehru 201, 205
New Hope 46
Nüwa 92

O

OCS (Organisation de coopération de Shanghai) 195
OMC (Organisation mondiale du commerce) 107, 110, 161, 217, 242
Ouïgours 83, 185, 193, 194, 209

P

Panmunjon (armistice de) 196
PCC (Parti communiste chinois) 31, 132, 137, 138, 164, 242
PetroChina 142, 186
PIGS (Portugal, Irlande, Grèce, Espagne) 214
Printemps et Automnes (période) 4, 16, 66, 101, 239

Q

Qianlong 22
Qin (dynastie) 3, 16, 56, 240
Qing (dynastie) 21, 25, 30, 40, 96, 97, 101, 194, 197, 206, 241
Qinghua University 103
Qinshi Huangdi 3, 44

R

RAS (Régions administratives spéciales) 84, 86, 137

S

SAIC-Sangyong 147
Shang (dynastie) 15, 56, 62, 239
Shennong 71
Shenzhou 157
Sikkim 206
Sinopec 142, 186
Song 16, 18, 24, 31, 40, 92, 101, 199, 210, 216, 240
Southern Airlines 44, 142
SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) 51, 138, 229
Suez 4, 45, 189, 228, 229
Suntech 143, 229
Sun Tzu 73, 74, 221
Sun Yat-sen 30, 31, 48, 96, 206, 241

T

Tang 4, 16, 17, 24, 40, 44, 69, 93, 101, 206, 240
Tchang Kaï-chek 31, 32, 33, 48, 194, 200, 205, 216
Tian’anmen (événements de) 32, 41, 136, 195, 242
TOK (Turkménistan, Ouzbékistan, Kazakhstan) 188
Tongbao 84

V

Vinci 152

W

Wen Jiabao 38, 117, 125, 138, 215
Wu Zetian 17, 93

X

Xia (dynastie) 15, 239
Xiaomi 149, 150, 174
Xi Jinping IX, 38, 124, 129, 138, 179, 189, 222, 235
Xinhua 110, 111, 209, 222

Y

Yang Liwei 157
Yi Jing (Le Classique des changements) 61, 62, 64, 92
Yongle 19, 21
Yongzheng 22, 23
Yuan (dynastie) 4, 16, 18, 24, 40, 206, 240
Yuanming Yuan (palais d’Été) 25, 26
Yuan Shikai 29

Z

Zhai Gong (palais de l’Abstinence) 37
Zhang Yimou 97, 113
Zheng He 19, 20, 21, 43, 84, 186, 190, 209, 211, 240
Zhou Enlai 35, 80, 81, 131, 132, 133, 160, 201, 215
Zhu Rongji 38, 171
ZTE (Zhongxing Telecommunication Equipment) 136, 149, 150, 174

INDEX DES NOTIONS

A

Aquaculture 13
Art de la guerre 73, 74

B

Bouddhisme 17, 18, 47, 66, 68, 69, 70, 196, 210, 240

C

Chan (secte bouddhiste) 18
Chinafrica 210, 213
Chu sihai 130, 131
Confucianisme 22, 24, 47, 61, 66, 68, 69, 70, 74, 78, 196, 210, 240
Containment 188, 201

G

Gaokao 103, 104, 134
Geming (révolution) 60, 134
Grand Bond en avant 34, 38, 80, 130, 131
Grande Révolution culturelle prolétarienne 34, 35, 132
Guanxi (réseaux) 77, 86

H

Hanyu (langue des Han) 17
Hukou 81, 103, 115, 116

J

Junzi 67, 76

K

Kang Qian shengshi 21
Krach boursier 167, 186, 203, 235

L

Ligue des pieds naturels 30, 96

Linong 42
Lishi changhe 59
Loi anti-sécession 123, 200

M

Made in China 50, 141, 144, 160, 165, 172
Mianzi (la face) 76
Mingong (paysans-ouvriers) 46, 184, 194
Mouvement de la nouvelle marée 30

N

Nei 234
Neidan 66

P

Papier-monnaie 18, 46, 240
Pieds bandés 30, 91, 92, 95, 96

Q

Qi (souffle) 71, 72

R

Réforme agraire 25, 33, 34, 96, 116, 117, 118, 130, 206, 241
Ren 67
Renminbi (monnaie du peuple) 34, 170, 172, 173
Réserves monétaires 165, 171, 172, 199
Route de la soie X, 17, 18, 39, 44, 69, 108, 139, 152, 155, 170, 189, 190, 193, 209, 210, 240, 242
Royaumes combattants 16, 71, 73, 239
Rujiao 66

S

Sannong 38
Sansi er houxing 170
Sécurité sociale 166, 172
Shufa 60

T

Taiping Tianguo (Royaume céleste de la Grande Paix) 25, 95
Taoïsme 47, 61, 64, 65, 66, 69, 70, 210, 240
Temple du Ciel 10, 37
Tie fanwan (bol de riz en fer) 40
Traités inégaux 24, 28, 31, 94, 137

V
Ville tartare 41

W
Wai 234
Waidan 66
Weianfu 32

X
Xiaoren 67
Xin nuxing (nouvelles femmes) 96

Y
Yi Zhuan 64

Z
Zhilaohu (tigre de papier) 216
Zhishui (combat pour la maîtrise de l’eau) 10
Zhonghua renmin gongheguo (République des peuples de la civilisation du milieu) 3
Zhongyong (juste milieu) 67

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire

Introduction

La Chine réveillée à la croisée des chemins

Première partie

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE : TOUTES LES CHINE EN UNE

Chapitre 1 : Géographie de la Chine, pays-continent

Génie architectural

Grande Muraille
Grand Canal Jing Hang

L'homme et le fleuve

Le Huanghe ou fleuve Jaune
Le Changjiang, ou Yangtsé (fleuve Bleu)
Le Huaihe
Le Jishui
Le Qiantangjiang

Territoire immense et ressources considérables

Pays vaste et divers
« Tyrannie hydraulique »
Ressources considérables mais inégales

Dons et cruautés de la nature

Richesses de la nature
Catastrophes naturelles
La terre et l'eau

Un géant agricole

De riches productions céréalières
Élevages de toutes sortes
Bouches à nourrir

Chapitre 2 : La Chine impériale et maoïste : du jaune (l’Empire) au rouge (l’État-Parti communiste)

Les vieilles dynasties

L’État chinois

Pouvoir centralisé, pays unifié

Han, Tang, Song et Yuan

Les Han, peuple chinois

Les Tang (618-907)

Les Song (960-1279)

La dynastie mongole des Yuan (1271-1368)

La dynastie Ming : un grand rayonnement

L’époque des Grandes Jonques

Sept expéditions maritimes

Avance technique

Absence d’ambition ou vision nombriliste ?

Les Qing et les étrangers

Grande prospérité Kang Qian

Début du déclin

À chacun son rite

Les jésuites, savants pionniers

Des « chinoiseries » répandues en France

Jingdezhen, capitale de la porcelaine

Un siècle d’humiliation : guerres de l’opium et « traités inégaux »

Empire éclaté et descente aux enfers

Les deux guerres de l’opium

Dragon humilié et révoltes intérieures

Le drame du palais Yuanming Yuan

Le premier pillage de Pékin

Le second sac du palais

L’Empire à l’encan

Traités inégaux et déchirure de l’empire

Esquisse de réforme politique : prémices de la modernisation

De Sun Yat-sen à Mao Zedong : nationalistes et communistes

La Chine à la recherche d’une nouvelle voie

Sun Yat-sen et la fin de l’Empire

Le mouvement du 4 mai

Naissance du Parti communiste chinois

Deux partis rivalisent

Huit ans de guerre anti-japonaise (Kangzhan) et restauration de l’État chinois

Le massacre de Nankin

Guerre anti-japonaise et guerre civile

Fondation de la République populaire de Chine

La Chine rouge de Mao

La réforme agraire (1950-1953)
Le « Grand Bond en avant » (1958-1961)
La « Grande Révolution culturelle prolétarienne » (1966-1976)

Chapitre 3 : Les grandes régions : la Chine une et multiple en ses provinces

Un pays aux visages multiples

Paix et prospérité, conditions de l'unité
Le choix du développement dans l'ordre

La ronde des capitales

Capitales historiques
Chine des villes et Chine des champs
Pékin (Beijing), capitale de la Chine
Shanghai, métropole économique et cosmopolite

Une Chine plurielle

Canton (Guangzhou), méridionale et commerçante
Xi'an, la porte de l'Ouest
Chongqing, ville-province
Chengdu, « terre d'abondance »

Un peuple divers et uni

Comment définir les Chinois ?
« Vilains Chinois »
« Comme il est bon d'être Chinois »
Chinois du Nord et Chinois du Sud
Les Pékinois
Les Shanghaïens
Les Cantonais

Deuxième partie

LA CIVILISATION ET LA PENSÉE CHINOISES : LES HAN D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Chapitre 1 : La civilisation chinoise : écriture et références

L'écriture, vecteur de civilisation

Une langue vivante et idéographique
Jiaguwen*, les premiers écrits déchiffrés*
Une écriture conceptuelle

Le chinois, écriture dialectique

1. Une conception de la vie et une vision du monde radicalement différentes
2. L’apprentissage de la vie par la copie et la répétition
3. Vision millénaire des choses, sens de « l’instant présent »
4. Valeurs de la collectivité et esprit de l’individu
5. La maîtrise de soi-même par l’exercice de la calligraphie

Chapitre 2 : La pensée chinoise : fondamentaux et codes sociaux

Le socle de la pensée chinoise : le Yi Jing

Le Yi Jing (Le Classique des changements)
Le socle de la pensée chinoise
Yi Zhuan*, l’esprit des Chinois*

Le taoïsme

Le Tao, voie de la sagesse
Le Daode Jing*, fondement du taoïsme*
Le défi à la mort

Le confucianisme

Confucius : le maître de la morale
Les vertus d’humanité et la force des rites
Ren (les vertus d’humanité)
Li (le rite ou les rituels)
L’ordre social, préoccupation confucéenne
Lun Yu, Les Entretiens de Confucius

Le bouddhisme

À la recherche de l’origine de la vie
Optimisme et pragmatisme chinois
Causes et effets
Trois courants philosophiques

La médecine chinoise

Huangdi Neijing *(« Le Classique de la médecine interne de l’empereur jaune »)*
Le Qi *(souffle) et l’acupuncture*
Principes du yin *et du* yang

L’Art de la guerre

Sun Tzu, le maître des stratèges
Vaincre sans combattre
« Treize Articles » et cinq facteurs
Art militaire et guerre économique

Les codes sociaux

Valeur ancestrale : la famille
Le nom de famille
La forme et le fond

Le travail, c'est la vie

Honneur traditionnel : la face mianzi

De l'importance des réseaux : les guanxi

Attachement à l'héritage confucianiste : les rituels li

Chapitre 3 : Démographie chinoise : mère patrie et outre-mer

La Chine au défi de la démographie

Le peuple le plus nombreux du monde

De l'utopie de Mao au pragmatisme de Deng

Le recensement de 2010

La question démographique

Depuis 1979 : la politique de l'enfant unique

Une urbanisation au galop

Quand la Chine vieillira

Les Chinois d'outre-mer

Une diaspora attachée à la mère patrie

La mer de Chine méridionale, « lac chinois » ?

Des coolies *pour le monde entier*

Toujours les réseaux, ici et ailleurs

Les RAS, « Régions administratives spéciales »

Hong Kong

Macao

Troisième partie

LA CHINE AU QUOTIDIEN : FEMMES DE CHINE, SYSTÈME ÉDUCATIF ET LA QUESTION DE LA DÉMOCRATIE

Chapitre 1 : La femme chinoise

Femme mythique et historique

Héroïne de la mythologie nationale

Combattantes et impératrices

Mulan, la combattante

Wu Zetian, impératrice

Cixi, « impératrice douairière »

Une contemporaine redoutable : Jiang Qing

Femme traditionnelle

Concubine et victime

Femme libérée

Premier mouvement de libération

La Ligue des pieds naturels
L’autre moitié du ciel
Chinoises de toujours
Forte personnalité de la femme chinoise
Championnes du monde
L’avenir de la Chine ?

Chapitre 2 : Éducation et médias

Le système éducatif chinois
Le rendez-vous du concours
Études gratuites et concurrence acharnée
Vers la privatisation
La bataille du gaokao
Les universités chinoises
Le classement de Shanghai
Les universités à étoiles
Beida ou Beijing University (Université de Pékin)
Qinghua (pour les Chinois) ou Tsinghua University (pour les Occidentaux)
Gangda (Hong Kong University ou HKU)
Fudan University
L’université de Taïwan
Les médias
Internet et blogs
Blogs individuels : la liberté à la chinoise ?
Internet : une mondialisation ou deux ?
Des médias multiples et puissants
Les instituts Confucius, le « soft power » de Pékin
Le président en bande dessinée
Le marché du livre : jeune mais avide
Ouverture du marché
Journaux et revues
Xinhua, l’agence de presse chinoise
Grand succès de la télévision nationale
Les téléspectateurs les plus nombreux du monde
La marche vers l’international
Montée en puissance du cinéma chinois
Contrôle idéologique
Au temps de Mao
Encore sous contrôle
Percée sur la scène nationale et internationale

Chapitre 3 : La démocratie en Chine, c’est pour quand ?

Une vie sacrifiée
La question de la terre
Le hukou*, héritage du passé communiste*
Hukou et injustice sociale
Abolition d'un système inégalitaire
Le nouvel enjeu des classes moyennes
Émergence d'une classe moyenne
Une transformation silencieuse : du prolétaire au propriétaire
La classe moyenne
Face à la vieillesse
Les « meilleures fourmis du monde » : l'argent des Chinois
Richesse et inégalités
L'épargne, pactole des banques géantes
La démocratie en Chine, est-ce d'actualité ?
Modèles soviétique ou indien : éclatement chaotique ou démocratie pauvre ?
Science et démocratie
La démocratisation après l'industrialisation ?
Le développement économique avant la démocratie
L'unité du pays est la priorité
La démocratie, quand et comment ?
La Chine n'est pas encore un État de droit

Quatrième partie

L'ÉCONOMIE CHINOISE : DEUXIÈME PUISSANCE MONDIALE, POLITIQUE ET ENTREPRISES

Chapitre 1 : La politique économique : cinq générations de timoniers (1949-2016)

De la dignité retrouvée aux turbulences maoïstes
Nouvelle phase socialiste à la soviétique
Turbulences économiques et politiques
Chu sihai (la « destruction des quatre menaces »)
« La politique commande l'économie »
Le grand tournant de Deng Xiaoping, « l'homme qui a réveillé la Chine »
Un parcours hors norme
Trente Glorieuses à la chinoise : des prodigieuses ?
La caisse à outils du « petit timonier »
Le décollage économique : les ZES

Les années 1990 : inflexion et accélération
Des timoniers aux ingénieurs
Un ingénieur au pouvoir : Jiang Zemin
La quatrième génération de dirigeants : de l'expérience en région au sommet de l'État
Le « rêve chinois »
La cinquième génération : l'ambition chinoise retrouvée ?

Chapitre 2 : De la macro à la microéconomie
Les entreprises chinoises : acteurs et secteurs, vecteurs et moteurs
Émergence et puissance des entreprises
Une filière agroalimentaire dynamique mais problématique
La Chine s'est enrichie en fabriquant des T-shirts et des chaussures
De Haier, roi de l'électroménager à Hisense, princesse de la TV
Culture de la roue : de la brouette à l'automobile
D'une à quatre roues
Faraday (Chine) versus *Tesla (États-Unis) ?*
Que cent constructeurs automobiles fleurissent !
Geely, de Hangzhou
Dans les télécommunications : l'ère du smartphone
Téléphonie mobile : les rivales de Shenzhen et Xiaomi
ZTE
Huawei
Xiaomi
Guerre entre géants
La Chine, géant du BTP
Le goût des réalisations grandioses
« Quand le bâtiment va, tout va ! »
De nouveaux géants du bâtiment
L'empire du rail
Le train à grande vitesse, enjeu considérable
Vision pour l'avenir
La Chine, nouvelle grande puissance aéronautique et spatiale
Le plus grand marché aérien du futur
Le prochain homme sur la Lune sera chinois
Au cœur de la nouvelle donne : énergie et matières premières
Deux priorités : l'électricité et les énergies renouvelables
La Chine, laboratoire du monde ?
Du made in China *au* made by China
R & D : de l'argent et de l'investissement

Chapitre 3 : Changement de modèle : d'une Chine à l'autre

Années glorieuses, mais harmonieuses ?

La Chine ralentit, premiers nuages ?
Le gouvernement réagit
Le nouveau temps économique chinois : les rendez-vous des années 2020 et 2049
« Quand la Chine éternue, le monde s'enrhume »
La question des capitaux, le public et le privé
BAII contre FMI ?

Le destin du yuan

« Agir après mûre réflexion » (Sansi er houxing)
Zhu Rongji, « tsar de l'économie »
Grogne et inquiétude chez les partenaires
La querelle des parités
Vers la convertibilité du yuan ?

L'enjeu des marques et des normes

Chine et révolution numérique
Quel modèle suivre ?
Prospérité ou déclin ?
Après les glorieuses, les laborieuses ?

Cinquième partie

GÉOPOLITIQUE LA SOUVERAINETÉ CHINOISE : LA CHINE, L'ASIE ET LE MONDE

Chapitre 1 : L'État fait son marché : la quête des ressources

Nourrir le pays, investir les terres

Enfants de la terre jaune
Greniers convoités

La Chine, « OPEP des terres rares »

Dix-sept ressources stratégiques
« E-dépotoir » de la planète

La quête de l'énergie : compagnies et continents

De la « nouvelle frontière » à la « terre cachée » de l'Ouest
La Chine, entre la Sibérie, l'Australie… et l'autre Amérique
La Chine et la nouvelle Afrique

Un dilemme géopolitique et écologique sino-mondial

Une approche globale : collusions et collisions
Tubes et tankers : « collier chinois » versus *US Navy*
Les nouvelles routes de la soie

Chapitre 2 : De la puissance régionale à la puissance mondiale

La Chine, grande puissance régionale

De la route de la soie à l’Asie centrale contemporaine

Le dragon chinois et l’ours russe

Des relations bilatérales mouvementées
Deux trajectoires contrastées

Continent chinois, péninsule coréenne, archipel japonais

Les inséparables voisins : la Corée et la Chine
Le Japon, pays du Soleil levant
L’enjeu mandchou
Des désaccords historiques

Mers de Chine : Taïwan et ASEAN

L’île au trésor : Taïwan
L’île démocratique
« Laisser du temps au temps… »
Chine et ASEAN : deux milliards d’hommes
De la guerre froide à la coopération
La zone de libre-échange la plus peuplée du monde

Chine et Australie : des ressources pour la croissance

Au-delà de l’Himalaya, l’éléphant indien

Deux géants démographiques
Des différences de fond
La question tibétaine
Des rivalités frontalières entre deux géants
La plus grande démocratie : concurrente ou partenaire ?

Chine, monde musulman et peuple juif

L’Asie Mineure au souvenir de l’amiral Zheng He
Juifs et Chinois

Chinafrica ?

Un passé solidaire
Partenariats pragmatiques et efficaces
Rivalité avec l’Ouest

Chine une, Europe plurielle

Aux deux extrémités de l’Eurasie
Partenaires considérables et incontournables

La Chine et l’Amérique : un G2 ?

Un monde multipolaire ?
Océan Pacifique non pacifié…
États-Unis et Chine : dettes et créances
Eurasie et mers de Chine : la collision sera-t-elle être évitée ?

L'Amérique latine, entre Atlantique et Pacifique
Chine et BRICS
La nouvelle Armée populaire de libération (APL) : présence, puissance et influence
L'APL, pilier de la Chine contemporaine
Porte-avions : retard à attraper

Chapitre 3 : L'écologie : la Chine sera-t-elle verte ?
Le prix de la production industrielle
Les vrais coûts de l'usine chinoise
Du rêve de l'égalité aux inégalités nouvelles
Les dégâts du progrès : terres sacrifiées, eaux polluées, air vicié
Les terres sacrifiées
La mer qui monte et le désert qui avance
Le vrai prix de l'« or bleu »
Air vivifiant ou air pollué ?
Mobilisation nationale pour une Chine verte et saine
Prise de conscience
Métamorphoses de la Chine
Pour un monde de toutes les couleurs ?
La Chine au rendez-vous

Conclusion
La renaissance de la Chine

Chronologie comparative

Bibliographie
Édition
Presse, documents, Internet

Table des cartes et documents

Index des noms propres

Index des notions